

*Bibliothèque des
Philosophes
alchimiques
ou hermétiques*

TOME IV




Arbre d'Or



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

BIBLIOTHÈQUE
DES
PHILOSOPHES ALCHIMIQUES
OU
HERMÉTIQUES

NOUVELLE ÉDITION

Revue, corrigée et augmentée de plusieurs Philosophes,
avec des Figures et des Notes pour faciliter l'intelligence
de leur Doctrine, Par M. J. M. D. R.

1741

TOME QUATRIÈME



© Arbre d'Or, Genève, février 2011
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

L'ENTRÉE AU PALAIS FERMÉ DU ROI PAR LE PHILALÈTHE OU L'AMATEUR DE LA VÉRITÉ

Revu, corrigé et augmenté sur l'Original Anglais,
et sur la Traduction Latine

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Je suis un Philosophe adepte, qui ne me nommerai point autrement que PHILALÈTHE, nom anonyme, qui signifie Amateur de la Vérité. L'an de la rédemption du monde mil six cent quarante cinq, ayant à l'âge de trente-trois ans acquis la connaissance des secrets de la médecine, de l'alchimie et de la physique, j'ai résolu de faire ce petit traité pour rendre aux enfants de la science ce que je leur dois et pour tendre la main à ceux qui sont engagés dans le labyrinthe de l'erreur [afin de les en retirer]. Désirant, par même moyen, faire connaître aux Philosophes adeptes que je suis leur égal et leur confrère et donner une lumière, à ceux qui sont égarés par les impostures des sophistes, qui les puisse ramener dans le bon chemin, pourvu qu'ils la veuillent suivre. Car je prévois qu'il y en aura plusieurs qui seront éclairés par mon livre.

Ce ne sont point des fables, ce sont des expériences réelles et effectives, que j'ai vues et que je sais certainement, comme tout homme, qui sera Philosophe, le pourra aisément connaître par cet écrit. Et parce que je ne le fais que pour le bien du prochain, je puis dire hardiment, et l'on doit se contenter de l'aveu que j'en fais, que, de tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, il n'y a personne qui en parle si clairement que moi et que j'ai été tenté plusieurs fois d'en abandonner le dessein, croyant que je ferais beaucoup mieux de déguiser la vérité sous le masque de l'envie. Mais Dieu, à qui je n'ai pu résister et qui seul connaît les cœurs, m'y a forcé. C'est ce qui me fait croire que, dans ce dernier âge du monde, il y en aura plusieurs qui auront le bonheur de posséder ce précieux trésor, parce que j'ai écrit sincèrement et que je ne laisse aucun doute, pour ceux qui commenceront à s'appliquer à l'étude de cette science, que je n'aie parfaitement éclairci.

Je connais même plusieurs personnes qui savent ce secret aussi bien que moi et je ne doute point qu'il n'y ait encore plusieurs autres Philosophes dont j'espère d'acquérir la connaissance de jour à autre et en peu de temps. Dieu

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHEMIQUES

fasse par sa sainte volonté ce qu'il lui plaira. Je confesse que je suis indigne qu'il se serve de moi pour faire ces choses. Je ne laisse pas, en ces mêmes choses, d'adorer sa sainte volonté, à laquelle toutes les créatures doivent être soumises, puisque c'est pour lui seul qu'il les a créées et que c'est pour lui seul qu'il les conserve, comme étant leur centre et le point d'émanation et de retour de toutes les lignes de l'univers.

CHAPITRE PREMIER : DE LA NÉCESSITÉ DU MERCURE DES SAGES POUR FAIRE L'ŒUVRE DE L'ÉLIXIR

Qui voudra jouir de cette toison d'Or doit savoir que notre poudre aurifère, que nous appelons autrement notre pierre, n'est autre chose que l'Or vulgaire, qui a été porté par la digestion jusqu'au souverain degré de pureté et d'une subtile fixité, et que ce n'est que par la Nature et par un industrieux artifice de notre Mercure qu'il peut être poussé à cette dernière perfection. Et cet Or, qui, étant ainsi *essencifié*, est appelé lors notre Or ou l'Or des Philosophes et non plus l'Or du vulgaire, est le chef-d'œuvre de la Nature et de l'Art et tout ce qu'ils peuvent faire de plus parfait. Je pourrais sur ce sujet rapporter l'autorité de tous les Philosophes, mais je n'ai pas besoin de témoins, puisque je suis Philosophe moi-même et que j'en écris plus clairement que pas un n'a fait avant moi. Le croie, le désapprouve et le contredise qui voudra et qui pourra ; je suis assuré que toute la récompense qu'il en aura, ce sera une profonde ignorance. Je sais bien que les esprits raffinés se forgent mille chimères (sur notre Ouvrage), mais celui qui sera bien avisé trouvera la vérité dans la voie simple de la nature.

Il faut donc poser pour un fondement assuré qu'il n'y a qu'un seul et véritable principe pour de l'Or vulgaire, en faire l'Or des Philosophes. Mais il faut remarquer que notre Or, qui est celui que nous demandons pour notre ouvrage, est de deux sortes. Car il y en a un qui est un Or mûr et fixe, que l'on appelle le Laton rouge, qui dans son intérieur et dans son centre est un pur feu. Il est notre Mercure, Or solaire, soufre et teinture du Soleil, Or philosophique et le germe de l'Or vulgaire. Voilà pourquoi il conserve son corps dans le feu et lui résiste, il s'y purifie (et s'y raffine), de sorte qu'il n'est point soumis à sa tyrannie ni à sa violence et n'en reçoit aucun dommage. C'est lui qui fait la fonction de mâle¹ dans notre Ouvrage et c'est pour cela qu'on le conjoint avec notre Or blanc, qui est plus cru et qui est la semence féminine dans laquelle il jette la sienne ; et enfin, ils se joignent et s'unissent tous deux ensemble par un lien *indissoluble*. Et cet Or blanc est l'Or vulgaire, indigeste et qui veut être cuit, mûri et parfait par notre Or, son principe et feu de nature. C'est ainsi que se fait notre hermaphrodite, qui est mâle et femelle. L'Or corporel est donc mort avant qu'il soit conjoint à son mâle, avec lequel le soufre *coagulant* qui est dans l'Or est renversé et tourné du dedans en dehors [et, d'interne et de caché qu'il était, devient externe et apparent]. Ainsi, la

¹ Voyez la Note sur l'Art. XXIX de l'explication faite par Philalèthe, en la deuxième Conclusion de la Lettre de Georges Riplée à Édouard IV Roi d'Angleterre.

hauteur est cachée et la profondeur est rendue manifeste. Ainsi, le fixe est fait volatil pour un temps, afin de posséder après, par droit d'héritage, un état plus noble, dans lequel il acquiert une fixation très puissante.

Il est donc évident que tout le Secret ne consiste que dans le Mercure. Aussi le Philosophe, parlant de lui, a dit : *Tout ce que cherchent les Sages est dans le Mercure*. Et Geber : *Loué soit, dit-il, le Très-Haut qui a créé notre Mercure et qui lui a donné une nature qui surmonte tout. Car on peut bien dire que, sans ce Mercure, les alchimistes auraient beau se vanter, tout leur ouvrage ne serait rien.*

Il s'ensuit de là que ce Mercure n'est pas le Mercure vulgaire, mais celui des Philosophes. Car tout le Mercure du vulgaire est mâle, c'est-à-dire est corporel, *spécifié* et mort. Mais le nôtre est spirituel, femelle vivante et vivifiante, quoique, comme androgyne, il fasse fonction de mâle sur l'Or en son lien conjugal, comme l'âme sur l'esprit.

Remarque donc bien tout ce que je dirai du Mercure, parce que, comme dit le Philosophe : *notre Mercure est le sel des sages, sans lequel quiconque travaille ressemble à un homme qui voudrait tirer d'un arc sans corde*. Et si pourtant, il ne se trouve point en aucun lieu sur la terre. Mais ce Mercure est un enfant que nous avons formé, non pas en le créant, mais en le tirant hors des choses dans lesquelles il est, et cela se fait par la *coopération* de la nature, par un moyen admirable et par un industrieux artifice.

CHAPITRE II : DES PRINCIPES QUI COMPOSENT LE MERCURE DES SAGES

La plupart de ceux qui travaillent en cet art n'ont point d'autre intention que de purger le Mercure de diverses manières. Car il y en a qui le subliment par le moyen des sels qu'ils lui ajoutent. D'autres [le nettoient] de ses *fèces* et impuretés. Les autres le *vivifient* par lui-même et ils s'imaginent, après avoir réitéré leurs opérations, que, moyennant cela, le Mercure des Philosophes est fait. Et tous ceux-là se trompent, parce qu'ils ne travaillent pas dans la nature, qui seule s'amende dans sa nature.

Qu'ils sachent donc que notre eau est composée de plusieurs choses, ce qui n'empêche pourtant pas qu'elle ne soit qu'une seule et unique chose, faite de diverses substances incorporées et unies ensemble, qui sont toutes d'une même essence. Car il faut que, dans la façon de notre eau, il y ait premièrement un feu, qui est le feu de toutes choses et notre dragon igné ; secondement, que le suc ou la liqueur de la saturnie végétale y soit ; et en troisième lieu, le lien du Mercure.

Le feu qui s'y trouve, c'est le feu minéral du soufre, qui n'est pour-tant pas proprement minéral, tant s'en faut qu'il soit métallique. Mais c'est une chose qui tient le milieu entre la mine et le métal, qui n'est ni l'une ni l'autre et qui participe de tous les deux. C'est un Chaos ou un Esprit, parce que notre Dragon *igné*, quoiqu'il surmonte tout, est néanmoins pénétré par l'odeur de la saturnie végétale, par l'union qui se fait de son sang avec le suc de la saturnie, il se forme un corps admirable, qui n'est pourtant pas corps, parce qu'il est tout volatil, et n'est pas aussi esprit, parce qu'il ressemble à du métal fondu dans le feu. Il est donc effectivement un chaos, qui est à l'égard de tous les métaux comme leur mère, car je sais extraire et tirer toutes choses de lui et, même, je sais *transmuer* par lui le Soleil et la Lune sans l'Élixir, et qui l'a vu comme moi en peut rendre témoignage.

On appelle ce *Chaos* notre *Arsenic*, notre *Air*, notre *Lune*, notre *Aimant*, notre *Acier*; toutefois sous diverses considérations, parce que notre matière passe par divers états [et souffre divers changements], auparavant que le Diadème Royal soit tiré du Menstrue de notre Prostituée.

Apprends donc à connaître quels sont les Compagnons de Cadmus, quel est le Serpent qui les dévora, ce que c'est que le chêne creux,² contre lequel Cadmus perça le Serpent d'outre en outre. Apprends à connaître quelles sont les Colombes de Diane, qui vainquent le Lion en le flattant. Je veux dire le Lion vert, qui est en effet le Dragon Babylonien, qui tue tout avec son venin. Enfin, apprend à savoir ce que c'est que le Caducée de Mercure, avec lequel il fait des merveilles, et ce que c'est que ces Nymphes qu'il infecte par ses enchantements, si tu veux jouir de ce que tu souhaites.

CHAPITRE III : DE L'ACIER DES SAGES

Les Sages ont laissé à la postérité beaucoup de choses qu'ils ont dites de leur Acier et ils ne lui ont pas pu attribuer de vertu. De là vient cette grande dispute qui est entre les Alchimistes vulgaires, pour savoir ce qu'il faut entendre par ce nom d'Acier. Plusieurs l'ont expliqué diversement. L'auteur de la *Nouvelle Lumière Chimique* [qui est connu sous le nom de Cosmopolite] en parle ingénument, mais avec obscurité. Pour moi, qui ne veux rien celer par envie à ceux qui s'appliquent à cette science, je le décrirai sincèrement.

Notre Acier est la véritable clef de notre Œuvre, sans lequel le feu de la lampe ne peut être allumé, par quelque artifice que ce soit, car il n'y a point

² Expression de Flamel pour signifier les Cendres.

d'autre genre ou espèce de feu externe pour l'œuvre purement physique. Notre Acier est la Mine de l'Or, l'esprit très pur au-delà de toutes choses. C'est le feu infernal, secret, extrêmement volatil en son genre, le Miracle du Monde, le *Système* (ou la composition, l'assemblage et la concordance) des vertus supérieures dans les inférieures. C'est pourquoi le Tout-Puissant l'a marqué d'un signe remarquable, la naissance duquel est annoncée par l'orient philosophique dans l'horizon de sa sphère microcosmique. Les Sages l'ont vu dans leur terre de vie et de sagesse, laquelle est l'orient de tout être animé, et ils en ont été étonnés. Ils ont reconnu tout aussitôt qu'un Toi sérénissime était né dans le monde.

Toi, quand tu verras son étoile, suis-la jusqu'à son berceau. Là, tu verras un bel enfant. Fais en sorte qu'il soit dégagé des ordures et des fèces et rends honneur à cet Enfant Royal, ouvre le trésor, présente lui de l'Or. Ainsi enfin, après sa mort, il te donnera sa Chair et son Sang, qui est la souveraine Médecine dans les trois Monarchies de la terre (c'est-à-dire dans les trois règnes, minéral, végétal et animal).

CHAPITRE IV : DE L'AIMANT DES SAGES

Comme l'Acier est attiré vers l'Aimant et que, de lui-même, l'Aimant se tourne vers l'Acier, de même aussi, l'Aimant des Sages attire [à soi] leur Acier. Ainsi, comme j'ai dit que l'Acier [des Sages] était la mine de l'Or, de même aussi, notre Aimant est la véritable Mine de notre Acier.

Mais, outre cela, je dis que notre Aimant a un centre caché, qui est abondant en Sel, que ce Sel est le Menstrue dans la Sphère de la Lune et qu'il peut calciner l'Or. Ce centre, par une inclination qui lui vient de l'Archée, se tourne vers le Pôle, où la vertu de l'Acier est élevée en degrés. Dans le Pôle est le cœur de Mercure, qui est un véritable feu, où est le repos de son Seigneur. Celui qui ira sur cette grande Mer doit aborder à l'une et l'autre Inde [Orientale et Occidentale] et gouverner sa course par l'aspect de l'étoile du nord, que notre Aimant fera apparaître.

Le Sage s'en réjouira et, cependant, le fol n'en fera point d'état et il n'apprendra point la sagesse, encore qu'il voit le pôle central tourné du dedans en dehors, qui sera marqué du signe remarquable du Tout-Puissant. *Ils ont la tête si dure que, quelques signes et quelques miracles qu'ils puissent voir*, ils n'abandonneront point leurs sophistications et n'entreront point dans le droit chemin.

CHAPITRE V :
LE CHAOS DES SAGES

Que le Fils des Philosophes écoute ici tous les Sages qui, d'un commun consentement, concluent que cet Ouvrage doit être comparé à la création de l'Univers. *Au commencement, donc, Dieu créa le Ciel et la Terre et il n'y avait rien sur la terre, qui était nue. Et l'Esprit de Dieu était porté sur la face des Eaux. Et Dieu dit: Que la Lumière soit, et la Lumière fut.*

Ces paroles suffiront au Fils de la Science, car il faut que le Ciel soit conjoint avec la Terre sur le lit d'amitié, par ce moyen, il régnera avec honneur pendant toute sa vie. La Terre est un corps pesant, qui est la matrice des Minéraux, parce qu'elle les garde dans son sein, quoiqu'elle fasse voir les arbres et les animaux (qu'elle produit sur sa surface). Le Ciel est le lieu où les grands lumineux font leurs révolutions avec les astres et il influe ses vertus dans les choses inférieures au travers de l'air: mais, au commencement, toutes choses, étant en confusion, firent le chaos.

Je proteste que je viens de découvrir sincèrement, ou saintement la vérité. Car notre chaos est comme une terre minérale, à cause de sa *coagulation*, et est pourtant un air volatil, au-dedans duquel est le ciel des Philosophes dans son centre. Et ce centre est véritablement astral, qui illumine la terre par sa splendeur jusque sur sa surface. Et qui sera l'homme assez prudent qui *infère*, de ce que je viens de dire, qu'il est né un nouveau Roi, qui a une domination absolue sur toutes choses, qui rachètera ses Frères, les Métaux imparfaits, de l'impureté originelle, Roi qui doit nécessairement mourir et être exalté, afin qu'il donne sa Chair et son Sang pour être la vie du monde ?

Ô Dieu de bonté, que ces Ouvrages que vous avez faits sont admirables! Vous avez fait ces choses et elles paraissent un miracle à nos yeux. Je vous rends grâce, ô Père, Seigneur du Ciel et de la Terre, de ce que vous avez caché ces choses aux Sages et aux Prudents du siècle et que vous les avez révélées aux Petits, humbles de cœur, vos véritables Sages.

CHAPITRE VI :
L'AIR DES SAGES

Le ciel étendu ou le Firmament est appelé air dans l'Écriture sainte. Notre Chaos est aussi appelé Air et en cela il y a un grand secret. Car, de même que l'Air du firmament est ce qui sépare les eaux, aussi fait notre Air et, par conséquent, notre œuvre est effectivement le système du grand monde.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Car, comme nous, qui vivons sur la terre, voyons les eaux qui sont au-dessous du Firmament et comme elles nous apparaissent, mais que celles qui sont au-dessus sont hors de notre vue, parce qu'elles sont trop éloignées de nous, aussi, dans notre microcosme [ou petit monde], il y a des eaux minérales excentrales [c'est-à-dire hors de leur centre] qui paraissent ; mais celles qui sont enfermées au-dedans, nous ne les voyons point, quoiqu'il y en ait effectivement.

Ce sont ces eaux dont l'auteur de *la nouvelle Lumière* dit qu'il y en a, mais qu'elles n'apparaissent pas jusqu'à ce qu'il plaise à l'Artiste. Tout ainsi, donc, que l'air fait une séparation entre les eaux, de même notre Air empêche que les eaux qui sont hors du centre ne puissent en aucune manière entrer avec celles qui sont dans le centre ; car, si elles y entraient et qu'elles vinssent à se mêler ensemble, elles se joindraient tout aussitôt d'une union *indissoluble*.

Je dirai donc que le soufre externe, vapoureux, comburant est opiniâtrement attaché à notre chaos, à la tyrannie duquel ne pouvant résister, il s'envole tout pur du feu, en façon d'une poudre sèche. Que si tu sais arroser cette terre aride et sèche de l'eau de son genre par une humectation naturelle, tu élargiras les pores de la terre et ce larron extérieur sera jeté dehors avec les Ouvriers de méchanceté ; l'eau, par *l'addition* du véritable soufre, sera nettoyée de l'ordure de la lèpre et de l'humeur superflue, qui la rend hydropique, et tu auras en ta puissance la *Fontaine du Comte Trévisan*, les eaux de laquelle sont proprement dédiées à la Vierge Diane.

Ce Larron est un méchant qui est armé d'une malignité arsenicale que Mercure, ce jeune homme qui a des ailes, a en horreur et fuit. Et quoique l'eau centrale soit l'épouse de ce jeune homme, il n'ose pas, toutefois, faire paraître le très ardent amour qu'il a pour elle, à cause des embûches que lui dresse ce Larron, qui a des ruses presque inévitables.

Tu as besoin ici que Diane te soit favorable, elle qui sait dompter les bêtes sauvages, qui a deux colombes, qui tempéreront avec leurs ailes la malignité de l'air, et ces deux colombes volant sans ailes se trouvent dans les forêts de la Nymphé Vénus. Sache que ce jeune homme entre aisément par les pores, il ébranle d'abord les cataractes et les réservoirs qui sont dans l'air, il ouvre ces eaux qui n'ont point été surprises par les mauvaises odeurs et il forme une nuée déplaisante. Alors, fais venir les eaux par-dessus, jusqu'à ce que la blancheur de la Lune apparaisse. Et par ce moyen, *les ténèbres qui étaient sur la face de l'abîme* seront chassées par l'Esprit qui se meut dans les eaux.

Ainsi, par le commandement de Dieu, la Lumière apparaîtra. Sépare par sept fois la lumière d'avec les ténèbres et notre création philosophique du

Mercure sera accomplie. Et le septième jour sera pour toi un Sabbat et jour de repos. De sorte que, depuis ce temps-là jusqu'à ce qu'une année après soit parachevée et révolue, tu pourras attendre la génération du fils surnaturel du Soleil, qui viendra dans le monde vers la fin des siècles, c'est-à-dire des époques et Iliade philosophiques, pour délivrer ses frères de toute leur impureté originelle et les régénérer avec vertu prolifique.

CHAPITRE VII :
DE LA PREMIÈRE OPÉRATION DE LA PRÉPARATION DU
MERCURE PHILOSOPHIQUE, PAR LES AIGLES VOLANTES

Sois instruit, mon Frère, que l'exacte préparation des Aigles des Philosophes est estimée le premier degré de perfection et que, pour le connaître, il faut être habile et avoir bon esprit. Car ne t'imagine point que pas un de nous soit parvenu à cette science par hasard ou par une imagination fortuite, comme le vulgaire ignorant le croit sottement. Nous avons beaucoup et longtemps sué et travaillé, nous avons passé plusieurs nuits sans dormir et nous avons bien pris de la peine pour découvrir la vérité. Toi donc, studieux commençant, qui désires parvenir à cette Science, sois fortement persuadé que, si tu ne travailles beaucoup et si tu ne te donnes de la peine, tu ne feras jamais rien ; j'entends dans la première opération qui est épineuse ; car, dans la seconde, c'est la Nature toute seule qui fait tout l'ouvrage, sans qu'il soit besoin d'y mettre la main, si ce n'est pour entretenir seulement un feu modéré au-dehors.

Conçois donc bien, mon frère, ce que veulent dire les Philosophes, quand ils disent qu'il faut mener leurs Aigles pour dévorer le Lion et que, moins il y a d'Aigles, plus le combat est rude et qu'elles demeurent plus longtemps à le vaincre ; mais, lorsqu'il y a ou sept ou neuf Aigles, cette opération se fait parfaitement bien. Le Mercure philosophique est par exemple, l'Oiseau d'Hermès, qui est tantôt appelé Oie, tantôt Faisan, tantôt celui-ci et tantôt celui-là.

Mais, quand les Philosophes parlent de leurs Aigles, ils parlent en pluriel et en comptent depuis trois jusqu'à dix. Ce n'est pas qu'ils veuillent dire par là qu'il faille mettre autant de poids d'eau contre chaque poids de terre (comme ils disent qu'il faut d'Aigles). Car (par leurs Aigles) ils entendent parler du poids intérieur, c'est-à-dire qu'il faut faire rejoindre autant de fois à la terre l'eau qu'elle en aura été rendue aiguë [et rectifiée], qu'ils disent qu'il faut d'Aigles. Et cette acuité ou [rectification] se fait par la sublimation. De sorte que chaque sublimation du Mercure des Philosophes est prise pour une aigle et la septième sublimation exaltera tellement ton Mercure qu'il sera alors un

bain très propre pour ton Roi. Afin donc de t'expliquer bien cette difficulté [et que tu n'aies plus aucun doute là-dessus], écoute-moi bien attentivement et ne m'impute pas ton ignorance.

Il faut prendre de notre Dragon *igné*, qui cache dans son ventre l'Acier magique, quatre parties; de notre Aimant, neuf parties; mêle-les ensemble par un feu brûlant en forme d'eau minérale, au-dessus de laquelle il surnagera une écume à mettre à part. Laisse la coquille et prends le noyau, que tu mettras séparément; purge-le et le nettoie trois fois par le feu et le sel; et cela se fera aisément, si Saturne a vu et considéré sa beauté dans le miroir de Mars.

De là se fera le Caméléon ou notre Chaos, dans lequel sont cachés tous les secrets en puissance et vertu et non pas actuellement. C'est là l'enfant hermaphrodite qui, dès son berceau, a été infecté par la morsure du chien enragé de Corascène, ce qui fait que l'*hydrophobie* (c'est-à-dire la crainte continuelle qu'il a de l'eau) le rend fol et insensé, jusque là que, quoique l'eau lui soit plus proche qu'aucune autre chose naturelle, il en a pourtant horreur et la fuit: quels destins!

Il y a toutefois, deux Colombes dans la forêt de Diane, qui adoucissent sa rage furieuse, si l'on sait les y appliquer par l'art de la nymphe Vénus. Alors, de peur qu'il ne retombe dans l'*hydrophobie* (et afin qu'il n'ait plus aversion de l'eau), plonge-le et le submerge dans les eaux, en sorte qu'il y périsse. Ce chien, qui se noircit de plus en plus et toujours enragé, ne pouvant souffrir ces eaux, presque noyé et suffoqué, montera et s'élèvera sur la surface des eaux. Chasse-le en faisant pleuvoir sur lui; et en le battant, fais-le fuir bien loin. Ainsi, les ténèbres disparaîtront.

La Lune, étant pleine et resplendissante, donne lors des ailes à l'aigle et elle s'envolera, laissant mortes derrière elle les Colombes de Diane, lesquelles ne peuvent profiter de rien, si elles meurent à la première rencontre. Fais cela sept fois et lors, enfin, tu auras trouvé le repos, n'ayant plus rien à faire qu'à décuire simplement, ce qui est un très grand repos, un jeu d'enfants et un ouvrage de femmes.

CHAPITRE VIII: DU TRAVAIL ENNUYEUX DE LA PREMIÈRE PRÉPARATION OU OPÉRATION

Quelques ignorants, qui font les Chimistes, ont voulu s'imaginer que tout notre Ouvrage, depuis le commencement jusqu'à la fin, n'est qu'une récréation pleine de divertissements et qu'il n'est aucunement pénible; mais qu'ils

se repaissent à la bonne heure de leur imagination. Il est certain que, dans un ouvrage qu'ils se persuadent être aussi aisé, ils ne recueilleront que du vent de leur vaine imagination et de leur opération fainéante. Pour nous, nous sommes assurés qu'après la bénédiction de Dieu et une bonne racine, c'est le travail, l'industrie et le soin qui font le principal de notre affaire.

Certes, le travail qu'on emploie dans le tracas du ménage, qui doit plutôt passer pour un jeu et pour un divertissement que pour une peine, ne nous peut pas donner la satisfaction que nous souhaitons si passionnément. Au contraire, il ne faut pas, comme dit Hermès, prétendre épargner sa peine, quand on en devrait incommoder sa santé. Car, autrement, ce que le sage a prédit dans ses paraboles se trouvera véritable, c'est à savoir que *le désir du paresseux le tuera*. Et il ne faut pas s'étonner si tant de personnes qui travaillent à l'alchimie deviennent pauvres, parce qu'ils n'aiment pas le travail et n'épargnent pas toutes sortes de dépenses inutiles.

Mais nous, qui savons ce que c'est que l'œuvre et qui l'avons fait, nous avons trouvé par l'expérience qu'il n'y a point de travail plus ennuyeux qu'est notre première préparation. C'est pourquoi Morien exhorte sérieusement là-dessus le roi Calid, en lui disant : *Que plusieurs Philosophes s'étaient plaints de l'ennui que donne ce premier travail*. Et je ne crois pas que l'on doive entendre ceci métaphoriquement, parce que je ne regarde pas présentement les choses comme elles paraissent dans le commencement de l'œuvre surnaturel, mais de la manière et telles que nous les avons premièrement trouvées.

Le plus rude travail, la peine tout entière
Est à parfaitement préparer la matière.

Il ajoute :

Hercule te fait voir, par ses travaux si grands,
Combien pénible à faire est ce que tu prétends.
Que de rudes travaux, que de peine on endure
À préparer la masse et la matière impure.
Dit le poète Augurel, liv. 17 de la Chrysopée.

C'est ce qui a fait dire au fameux d'*Espagnet*, auteur du secret hermétique, que ce premier travail est un travail d'Hercule, parce qu'il y a dans nos principes beaucoup de superfluités *hétérogénées* (c'est-à-dire de différentes natures), qui ne peuvent jamais être rendues assez pures pour servir à notre ouvrage et qu'il faut, par conséquent, entièrement évacuer. Ce qu'il est impossible de pouvoir faire sans avoir la théorie et la connaissance de nos secrets, par laquelle nous enseignons un moyen par lequel on peut extraire le

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Diadème royal du sang menstruel de notre prostituée. Et après que l'on aura connu ce moyen ou milieu, il faut encore un très grand travail, et si grand que le Philosophe a dit que plusieurs avaient abandonné l'art et l'œuvre sans l'achever, à cause des peines épouvantables qu'il y a à souffrir.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'une femme ne puisse être capable de faire ce travail, pourvu qu'elle en fasse sa tâche principale et non pas un jeu ni un divertissement. Mais quand, une fois, on a le Mercure tout préparé par la première opération, très longue, ennuyeuse et difficile, quoique naturelle, et que Bernard de Trévisan appelle *la Fontaine*, alors, on a trouvé le repos, *qui est plus à souhaiter qu'aucun travail*, comme dit le Philosophe.

CHAPITRE IX : DE LA VERTU DE NOTRE MERCURE SUR TOUS LES MÉTAUX

Notre Mercure est le Serpent qui dévora les Compagnons de Cadmus et il ne s'en faut pas étonner, puisqu'il avait déjà dévoré Cadmus lui-même, qui était beaucoup plus fort qu'eux. À la fin, pourtant, Cadmus percera ce Serpent d'outre en outre quand, par la vertu de son soufre, il l'aura coagulé.

Sache donc que ce Mercure (c'est-à-dire le nôtre) a la domination et la puissance sur tous les corps métalliques et qu'il les résout dans leur plus proche matière mercurielle, en séparant leurs soufres. Sache, de plus, que le Mercure d'un aigle ou de deux ou, au plus, de trois commande à Saturne, à Jupiter et à Vénus, c'est-à-dire au plomb, à l'étain et au cuivre. Il commande à la Lune, c'est-à-dire à l'argent, depuis trois aigles jusqu'à sept. Et enfin, quand il a jusqu'à dix aigles, il commande au Soleil, c'est-à-dire à l'or.

Partant, je déclare que ce mercure est plus proche du premier être (ou matière) des Métaux que pas un autre mercure. C'est pour cela qu'il pénètre *radicalement* les corps métalliques et qu'il rend manifestes et fait apparaître en dehors leurs profondeurs cachées.

CHAPITRE X : DU SOUFRE QUI EST DANS LE MERCURE PHILOSOPHIQUE

Il n'y a rien de si merveilleux que de ce que, dans notre Mercure, il y a un soufre non seulement actuel [c'est-à-dire qui y est réellement et effectivement], mais encore qui est actif (et agissant) et, cependant, qu'avec cela, il

garde et conserve toutes les proportions et la forme du mercure. Il faut donc nécessairement qu'une forme ait été mise et introduite dans le mercure par notre préparation ; et cette forme, c'est le soufre métallique ; et ce soufre, c'est un feu qui putréfie et pourrit l'or composé ou disposé pour s'unir à lui, comme étant l'âme générale du monde.

Ce feu *sulfureux*, c'est la semence spirituelle que notre vierge a contractée et reçue, ne laissant pas pour cela de demeurer toujours vierge, parce que la virginité peut bien souffrir un amour spirituel sans en être corrompue, comme le dit l'auteur du *Secret hermétique* et comme l'expérience le fait voir. Notre Mercure est hermaphrodite à cause de ce soufre, parce qu'il renferme et contient en lui, tout à la fois et en même temps, un principe qui est tout ensemble actif et passif et qui est rendu évident et apparent par le même degré de digestion. Car, étant joint avec l'or, il le ramollit, le liquéfie et le dissout par une chaleur accommodée et proportionnée à l'*exigence* du composé. Par le moyen de cette même chaleur, il se coagule soi-même et, en se coagulant, il donne et produit l'or et l'argent philosophique, selon le degré de la seconde opération et le désir de l'Artiste.

Ce que je vais dire te semblera peut-être incroyable, mais il est pourtant vrai, c'est à savoir que le mercure qui est homogène, pur et net, étant par notre artifice engrossé d'un soufre interne, se coagule soi-même, étant aidé seulement d'une chaleur convenable externe, et qu'il se coagule à la façon de fleur ou crème de lait ; sur la surface des eaux, ce mercure nage en forme d'une espèce de terre subtile ; mais, lorsqu'il est joint avec l'Or, non seulement il ne se coagule pas, mais, étant ainsi composé, il paraît de jour en jour plus mou, jusqu'à ce que, les corps étant presque dissous, les esprits aient commencé à se coaguler dans une couleur très noire et une odeur très puante.

Il est donc évident que ce soufre spirituel métallique est effectivement le premier mobile qui fait mouvoir la roue et qui fait tourner l'essieu en rond, mais c'est ce mercure qui est véritablement l'Or volatil, non pas encore assez cuit ni assez digéré, cependant assez pur. Aussi, par une simple digestion, il se change en Or ; il est vrai que, quand l'artiste en est à l'opération de joindre notre mercure à l'Or qui est déjà parfait, il ne se coagule pas tant, mais il dissout l'Or corporel et, l'ayant dissous, il demeure sous une même forme avec lui, quoiqu'il faille nécessairement que la mort précède cette parfaite union, afin qu'après cette mort, ils se puissent tous deux unir, non seulement dans une unité simplement parfaite, mais dans une perfection qui est parfaite plus qu'au millième degré.

CHAPITRE XI :
COMMENT ON A TROUVÉ LE PARFAIT MAGISTÈRE

Tous les Sages qui ont autrefois acquis la connaissance de cet Art, sans aucun Livre, ont été poussés, par l'inspiration de Dieu, à le rechercher et à l'acquérir de la manière que je vais dire. Car je ne saurais croire que personne l'ait jamais eu immédiatement par révélation, si ce n'est peut-être qu'on veuille dire que Salomon l'ait eu ainsi, ce que j'aime mieux laisser indécis que de me mêler de le vouloir décider. Mais, quand il serait vrai qu'il l'aurait eu, peut-on conclure de là qu'il ne l'ait pas acquis par la recherche et par l'étude, puisqu'il ne demanda à Dieu seulement que la Sagesse, qu'il lui donna de telle sorte qu'il eut, tout ensemble avec elle les richesses et la paix, puisque la sagesse les procure aisément ? Puisque, donc, il étudia et examina soigneusement la nature des Plantes et des Arbres, depuis le Cèdre qui est au Liban jusqu'à l'Hysope des murailles, qui sera l'homme de bon sens qui puisse nier qu'il ne se soit aussi appliqué à la connaissance de la nature des Minéraux, qui n'est pas moins agréable que l'autre, et qu'il n'en ait eu l'intelligence.

Mais reprenons notre discours. Nous disons qu'il y a bien de l'apparence que les premiers qui ont possédé ce Magistère, comme Hermès, qui n'avaient aucun livre d'où ils pussent apprendre, ont premièrement recherché, non pas à faire la perfection plus que parfaite, mais seulement à pousser et élever les métaux imparfaits jusqu'à la perfection et à la condition royale de l'Or. Et parce qu'ils s'aperçurent que tout ce qui est métallique est d'origine mercurielle et que le mercure était très semblable au plus parfait des métaux, qui est l'Or, en poids et en homogénéité, ils essayèrent de le pousser, par la cuisson, jusqu'à la maturité et à la perfection de l'Or ; mais ils n'en purent venir à bout, par quelque manière et degré de feu qu'ils pussent faire.

Ils s'avisèrent donc que, pour faire ce qu'ils prétendaient, outre la chaleur extérieure, il leur fallait encore, à tout le moins, un feu interne. Ils se mirent donc à chercher ce feu en plusieurs choses. Et premièrement, ils tirèrent des eaux extrêmement chaudes des moindres minéraux, avec quoi ils rongèrent le mercure (et le réduisirent en parties imperceptibles). Mais, quelques artifices qu'ils pussent y employer, ils ne purent, par cette voie-là faire que le mercure changeât ses propriétés intérieures, parce que toutes les eaux corrosives ne sont que des agents extérieurs et qui agissent seulement par dehors, comme fait le feu, quoique différemment, et que d'ailleurs ces eaux, qu'ils appelaient menstrues, ne demeuraient pas avec le corps dissous.

Étant confirmés par cette même raison, ils ont laissé toute sorte de sels, hormis un seul sel, qui est le premier être de tous les sels, qui dissout quelque

métal que ce soit et, par même moyen, coagule le mercure, ce qu'il ne fait pourtant que par une voie violente. Voilà pourquoi cet agent est derechef séparé des choses qu'il a dissoutes, sans qu'il y ait aucun déchet en son poids et qu'il se perde rien de sa vertu et de ses forces.

C'est pourquoi les Sages connurent, enfin, que ce qui empêchait la digestion et cuisson du mercure était qu'il avait des crudités aqueuses et des *fèces* terrestres, lesquelles, étant intimement enracinées dans lui, ne pouvaient en être chassées qu'en renversant tout le composé. Ils reconnurent, dis-je, que, si le mercure pouvait être dépouillé et purifié de ces deux choses, il serait tout aussitôt fixe, parce qu'il a en soi un soufre qui a une vertu fermentative et duquel le plus petit grain est capable de coaguler tout le corps du mercure, pourvu qu'on en pût ôter et séparer les *fèces* et les crudités. Ils essayèrent donc de le faire, en le purgeant diversement ; mais ce fut en vain, parce que, pour faire cette opération, il faut tout ensemble mortifier et revivifier ou réengendrer, ce qui ne se peut faire sans un agent.

Enfin, ils connurent que, dans les entrailles de la terre, le mercure avait été destiné pour être fait métal et que, pour y parvenir, il conservait un mouvement journalier, autant de temps que le lieu et les autres choses extérieures ont demeuré bien disposées ; mais que, ces choses ayant été corrompues par accident, cette production qui n'était pas mûre tombait d'elle-même et que c'est pour cela que (ce mercure) paraît en quelque façon privé de mouvement et de vie. Or il est impossible de pouvoir immédiatement retourner de la privation à l'habitude.

Ainsi, ce qui aurait dû être actif et agent dans le mercure est passif, de sorte qu'il faut introduire en lui une autre vie de même nature, qui, lorsqu'on la lui introduit, réveille et ressuscite la vie du mercure qui est cachée. Ainsi, la vie reçoit la vie et c'est alors, enfin, qu'il est changé entièrement et jusque dans le profond ; et les *fèces* ou ordures sont alors d'elles-mêmes jetées hors du centre, ainsi que nous avons dit bien au long dans les Chapitres précédents. Cette vie est dans le seul soufre métallique ; les Sages l'ont cherché dans Vénus et dans les substances semblables, mais inutilement.

Enfin, ils ont essayé sur l'enfant de Saturne, c'est-à-dire sur la saturnie végétale, et ils ont reconnu, par l'expérience, qu'il était la racine générative et l'épreuve de l'or. Et parce qu'il a le pouvoir de séparer les *fèces* de l'Or mûr, ils croyaient qu'à plus forte raison, il ferait la même chose sur le mercure, par un raisonnement et par une conséquence qu'ils tiraient du plus au moins. Mais l'expérience leur fit connaître que cet enfant de Saturne avait lui-même des impuretés qu'il gardait toujours et ils se souvinrent du proverbe commun qui dit : *Soyez purs vous-mêmes, vous qui voulez purifier les autres*. C'est

pourquoi, ayant entrepris de le vouloir purger, ils trouvèrent qu'il était absolument impossible de le faire, parce qu'il n'avait en soi aucun soufre métallique, quoiqu'il eût abondance d'un sel naturel très pur.

Comme ils remarquèrent que, dans le Mercure, il n'y avait que bien peu de soufre, et qui était seulement passif, ils n'en trouvèrent, dans cette race de Saturne, aucun qui y fût actuellement, mais seulement en puissance; c'est pourquoi elle a fait alliance avec le soufre arsenical brûlant et, étant folle quand elle est sans lui, elle ne peut subsister dans une forme coagulée; et cependant, elle est si stupide qu'elle aime mieux demeurer avec cet ennemi, qui la tient étroitement en prison, et commettre un concubinage que de le quitter et de paraître sous une forme mercurielle.

Les Mages, donc, cherchant plus à fond le soufre actif, ils l'ont enfin si bien recherché qu'ils l'ont trouvé, très profondément caché dans la maison d'Ariès³; ils reconnurent que la même race de Saturne avait alors, dans cette maison, reçu ce soufre avec grande avidité, parce qu'elle est une matière métallique très pure, fort tendre et très prochaine du premier être des métaux, qui n'a aucun soufre actuel, mais qui a la puissance de recevoir le soufre; c'est pourquoi elle l'attire à soi comme un Aimant et elle l'engloutit et le cache dans son ventre. Et le Tout-Puissant, pour embellir et orner parfaitement cet ouvrage, le marque de son sceau royal. Les Mages furent d'abord fort réjouis, voyant qu'ils n'avaient pas seulement trouvé le soufre, mais qu'il était même tout prêt.

Ayant, enfin, essayé de purger le mercure par ce soufre, ils n'en eurent pas l'issue qu'ils espéraient, parce qu'il y avait encore de la malignité arsenicale mêlée avec ce soufre, qui avait été engloutie dans la race de Saturne; et quoiqu'il y eût lors fort peu de cette malignité, à l'égard de la grande quantité qu'il y en avait, quand ce soufre était dans sa nature minérale, toutefois, ce peu qui y restait ne laissait pas d'empêcher que ce soufre ne pût avoir ingrès en aucune manière; c'est pourquoi ils œuvrèrent autrement ce soufre mercuriel saturnien et ils trouvèrent, par l'épreuve qu'ils en firent, que cette malignité de l'air était corrigée et tempérée par les colombes de Diane et cette expérience les rendit satisfaits. Alors, ils mêlèrent la vie avec la vie et ils humectèrent la sèche par la liquide et ils aiguisèrent la passive par l'active et par la vivante, ils vivifièrent la morte. Ainsi le Ciel, pour un temps, fut couvert de nuées et, après de longues pluies, il redevint clair et serein.

Lors, le Mercure sortit hermaphrodite. Ils le mirent donc dans le feu et ils

³ Cosmopolite dit dans le ventre d'Ariès, qui commence le dixième jour de l'Équinoxe de Mars, c'est-à-dire le 1^{er} Avril.

ne furent pas longtemps à le coaguler et, dans sa coagulation, ils trouvèrent le Soleil et la Lune très purs.

Enfin, rentrant en eux-mêmes, ils s'avisèrent que ce mercure, quoique épuré, n'étant pas encore coagulé, n'était pas encore métal, mais cependant assez volatil, jusqu'à ne laisser, dans sa distillation, aucunes *fèces* ni résidence dans le fond du vaisseau : ils l'appelèrent, pour ce sujet, un Soleil *indigeste* et qui n'était pas mûr et leur Lune vive.

Ils considérèrent de plus, parce qu'il était le véritable premier être de l'Or, étant encore volatil, que, par conséquent, il pouvait bien être le champ, dans lequel l'Or étant semé, il s'augmenterait et multiplierait en vertu.

Voilà pourquoi ils mirent l'Or dans ce mercure. Et (ce qui donne d'abord de l'admiration) dans ce même Mercure, le fixe fut fait volatil, le dur fut rendu mol et le coagulé fut dissous, au grand étonnement de la nature même. C'est pourquoi ils marièrent ces deux choses ensemble, les enfermèrent dans un vaisseau de verre, les mirent sur le feu et ils gouvernèrent l'ouvrage selon le besoin et l'exigence de la nature, durant longtemps. Ainsi, celui qui était mort fut vivifié et celui qui était vivant mourut. Le corps se pourrit et l'esprit ressuscita glorieux et l'âme fut exaltée jusqu'à une quintessence qui fut une médecine souveraine pour les animaux, les métaux et les végétaux.

CHAPITRE XII : LA MANIÈRE EN GÉNÉRAL DE FAIRE LE PARFAIT MAGISTÈRE

Nous devons à jamais rendre grâces à Dieu de ce qu'il lui a plu nous montrer ces secrets de la nature, qu'il a cachés aux yeux de plusieurs. C'est ce qui nous oblige de découvrir gratuitement et fidèlement, à ceux qui sont comme nous amateurs de cette Science, ce que nous avons reçu gratuitement de la libéralité de ce grand Bienfaiteur.

Sache donc que le plus grand secret de notre opération n'est autre chose qu'une cohobation des natures l'une sur l'autre, jusqu'à ce que la vertu parfaitement digérée et cuite soit extraite du digéré par le moyen du cru.

Pour cet effet, il faut premièrement avoir préparé et accommodé exactement toutes les choses qui entrent dans l'œuvre. Secondement, il faut bien disposer les choses du dehors. En troisième lieu, les choses étant ainsi prêtes et préparées, il faut un bon régime. Quatrièmement, il faut, avant de travailler, avoir la connaissance et savoir les couleurs qui apparaissent dans

l'œuvre, afin de ne pas travailler en aveugle. Cinquièmement et en dernier lieu, il faut de la patience, afin qu'on ne hâte pas l'ouvrage ou que l'on ne le gouverne et ne le pousse pas avec précipitation. Nous parlerons de toutes ces choses par ordre et l'une après l'autre. Et nous en dirons tout ce qu'un frère en peut dire à son frère.

CHAPITRE XIII
DE L'USAGE DU SOUFRE MÛR DANS L'ŒUVRE
DE L'ÉLIXIR

Nous avons parlé de la nécessité du mercure et nous en avons découvert beaucoup de secrets qui, avant nous, étaient assez rares et inconnus dans le monde, parce que presque tous les Livres de Chimie ne sont pleins que d'énigmes ou d'opérations sophistiquées ou, enfin, d'un entassement et d'une confusion de paroles insipides.⁴ Pour moi, je n'ai pas agi de la sorte, soumettant en cela une véritable volonté au bon plaisir de Dieu, qui doit, ce me semble, ouvrir et révéler ces trésors en ce dernier âge du monde.

Ainsi, je ne crains plus que cet art devienne vil et méprisable ; je souhaite que cela n'arrive pas et il ne se peut faire, parce que la véritable Sagesse se conserve d'elle-même et se maintient dans un honneur éternel. Mais plutôt à Dieu que l'Or et l'Argent, ces deux grandes idoles qui ont, jusqu'à présent, été adorées de tout le monde, devinssent aussi méprisables que la boue et le fumier. Car moi, qui sais l'art de les faire, je ne serais pas tant en peine de me cacher que je suis, de sorte qu'il semble que la malédiction de Caïn soit tombée sur moi (ce que je ne saurais penser sans verser des larmes et sans soupirer) et que je sois, comme lui, chassé de devant la face du Seigneur, me voyant privé de l'agréable compagnie de mes amis, avec qui j'avais autrefois conversé en toute liberté. Mais, à présent, il semble que je sois poursuivi par les furies et je ne puis demeurer longtemps en aucun lieu en assurance, ce qui m'oblige bien souvent de faire, en gémissant, la plainte que Caïn faisait à Dieu : *Voici que quiconque me trouvera me tuera.*

Je n'ose pas même prendre le soin de ma famille, étant vagabond et errant, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, sans avoir aucune demeure assurée ni arrêtée. Et quoique je possède toutes les richesses, je ne puis, néanmoins, m'en servir que de bien peu. En quoi est-ce donc que je suis heureux, si ce n'est dans la spéculation, dans laquelle j'avoue que j'ai une très grande satisfaction

⁴ Il y a dans le Latin *Verborum scabiosorum congerie*, c'est-à-dire, d'un entassement de parole galeuse.

d'esprit ? Il y en a plusieurs, qui n'ont pas la connaissance de cet art, qui s'imaginent que, s'ils en avaient la possession, ils feraient bien des choses. Je croyais bien autrefois de même, mais, les dangers que j'ai courus m'ayant rendu plus sage, j'ai choisi une méthode plus particulière et plus secrète ; car quiconque est une fois échappé d'un péril où il a couru risque de sa vie, il en est plus sage par la suite. On dit, en commun proverbe, que les femmes de ceux qui ne sont pas mariés et les enfants des pucelles sont bien vêtus et bien nourris.

J'ai trouvé le monde dans un état très corrompu et perverti et je n'ai vu presque personne, quelque apparence qu'il eût d'honnête homme et quelque affectionné qu'il parût pour le bien public, qui n'agit pour un intérêt sordide et indigne d'un homme d'honneur. On ne peut rien faire tout seul et sans se communiquer, surtout en ce qui regarde les œuvres de miséricorde [et la compassion pour le prochain]. Et cependant, si l'on le veut faire, on se met en danger de sa vie, comme je l'ai expérimenté en des pays étrangers où, ayant donné ma médecine à des moribonds et à d'autres malades, abandonnés ou qui avaient des maladies fâcheuses et fort difficiles, et les ayant guéris comme par miracle, on a commencé à dire que cela s'était fait par l'Élixir des Philosophes. De sorte que je me suis trouvé plusieurs fois bien en peine et j'ai été contraint de changer d'habits, de me raser, de prendre la perruque et, ayant changé de nom, de me sauver la nuit pour ne pas tomber entre les mains de très méchantes gens, qui m'en voulaient sur le seul soupçon qu'ils avaient que je possédais ce secret et par l'envie et l'avidité détestable d'avoir de l'Or.

Je pourrais raconter beaucoup de choses qui me sont arrivées sur ce sujet, qui paraîtraient incroyables et sembleraient ridicules à quelques-uns ; car il me semble que je leur entends dire : Si je savais ce secret, je me comporterais bien autrement ; mais ils doivent savoir que les personnes d'esprit ont bien de la peine à converser avec des gens stupides. Les spirituels, d'autre côté, sont adroits, subtils, pénétrants et clairvoyants comme des Argus. Il y en a même de curieux et d'autres qui suivent les maximes de Machiavel, qui s'informent très curieusement de la vie, des mœurs et des actions des personnes. Et il est bien malaisé de se pouvoir cacher à ceux-là, surtout si l'on a tant soit peu de familiarité avec eux.

Si je parlais à quelqu'un de ceux qui ont cette imagination que, s'ils avaient la pierre philosophale, ils feraient ceci ou cela et que je leur dise : Vous connaissez particulièrement une personne qui la sait faire, tout aussitôt faisant réflexion là-dessus, ils me répondraient : Cela ne peut être ; il se pourrait bien faire que je verrais une fois un Philosophe sans le connaître ; mais, si j'avais conversé familièrement avec lui, il est impossible que je ne m'en aperçusse. Toi donc, qui as cette opinion de toi-même, penses-tu que les autres n'aient

pas autant d'esprit et ne soient pas aussi clairvoyants que toi, pour te pouvoir découvrir? Car il faut nécessairement converser avec quelqu'un, autrement tu passerais pour un Cynique, comme un autre Diogène.

Tu ne peux pas, sans te faire mépriser, avoir familiarité avec des gens de la lie du peuple. Que si tu fais amitié avec des personnes prudentes, il faut que tu sois bien avisé et que tu prennes bien garde que les autres ne te puissent reconnaître aussi facilement que tu crois pouvoir découvrir un Philosophe et tirer son Secret de lui, pourvu seulement que tu eusses sa conversation. Encore aurais-tu bien de la peine à t'apercevoir qu'il eût ce soupçon de toi, sans que tu en reçusses bien de l'incommodité, outre qu'il suffit, pour te faire dresser des embûches, qu'on ait la moindre conjecture du monde de ton Secret. Les hommes sont si méchants que je sais qu'il y en a eu de pendus sur ce simple soupçon, qui pourtant ne savaient rien. Il suffisait que quelques gens désespérés eussent seulement ouï parler de cette science et que ceux qu'ils en soupçonnaient eussent la réputation de la savoir.

Je serais trop long et trop ennuyeux si je voulais raconter tout ce que j'ai expérimenté, vu et ouï dire sur cette affaire, et plus en ce temps ici qu'en aucun autre des siècles passés. Et de vrai, ne voit-on pas que l'Alchimie est un vrai prétexte dont tout le monde se sert, de sorte que, si tu fais la moindre chose en secret, à peine pourras-tu faire trois pas que tu ne sois trahi? La précaution que tu apporteras à te cacher fera naître l'envie aux curieux de t'observer de plus près. Ils feront courir le bruit que tu fais la fausse monnaie. Enfin, que ne diront-ils point? Que si tu veux agir plus ouvertement, les choses que tu feras seront surprenantes et extraordinaires, soit dans la Médecine, soit dans l'Alchimie; si tu as quelque gros lingot d'Or ou d'Argent que tu veuilles vendre, on s'étonnera de voir une si grande quantité d'Or fin et d'Argent si pur et on sera en peine d'où cela peut venir, d'autant qu'il ne vient point d'Or si fin d'aucun endroit, si ce n'est peut-être de la Barbarie et de la Guinée, qu'on en apporte de fort fin, qui est en menus grains comme du sable.⁵ Et celui que tu auras étant encore d'un plus haut carat et en lingot, cela donnera un grand sujet de murmurer.

Les marchands ne sont pas si niais, quoiqu'ils disent, comme les enfants qui jouent, nous avons les yeux fermés, venez, nous ne voyons goutte; si tu es assez facile pour y aller, d'un seul clin d'œil, ils en découvriront plus qu'il ne faut pour te faire bien du mal et de la peine. Pour l'Argent fin, il n'en vient point, d'aucun endroit, qui le soit tant que celui que nous faisons par notre Art. On en apporte de fort bon d'Espagne, qui n'est pourtant guère meilleur

⁵ On pêche cet Or dans le fleuve Niger.

que l'Argent Sterling d'Angleterre, et si la monnaie en est bien plus mal faite et on ne le peut transporter qu'en cachette, à cause qu'il est défendu par les lois du pays. Si tu vas donc vendre une grande quantité d'Argent fin, tu te découvriras par là et, si tu le veux allier, n'étant pas Orfèvre ni Monnayeur, tu mérites la mort par les lois de Hollande et d'Angleterre et de presque toutes les nations, qui défendent sur peine de la vie, à qui que ce soit qui n'est pas Maître Orfèvre ou Monnayeur, de faire aucun alliage à l'Or et à l'Argent, encore qu'il n'y en ait que le poids qu'il faut.

J'en puis bien parler avec certitude, parce qu'étant dans un pays étranger, déguisé en Marchand, et ayant voulu vendre un lingot d'argent très pur, d'environ 1200 marcs (parce que je n'avais pas osé y mettre de l'alliage, à cause que chaque pays a son Titre particulier pour l'Argent et son carat pour l'Or, que les Orfèvres et les Monnayeurs connaissent tout aussitôt, de manière que, si vous pensiez dire que cet Argent ou cet Or vint ou d'ici ou de là, le connaissant par la touche, ils vous arrêteraient; ceux à qui je le voulais vendre me dirent tout aussitôt que c'était de l'argent fait par artifice; et quand je leur demandais à quoi ils le connaissaient, ils ne me répondirent autre chose sinon qu'ils n'étaient pas apprentis et qu'ils connaissaient fort bien l'Argent qui venait d'Angleterre, d'Espagne, d'ailleurs et que celui-là n'était du titre de pas un de ces pays-là. Ce qu'ayant ouï, je m'évadai sans dire mot et je laissai là la Marchandise et l'argent que j'en devais retirer, sans que je l'aie jamais redemandé depuis.

Que si vous vouliez supposer qu'on eût apporté d'étrange pays un gros lingot d'Or ou, surtout, d'Argent, cela ne se peut pas faire sans que l'on en ait ouï parler. Le patron du Navire dira: Je n'ai point apporté tant d'argent que cela et on ne l'a point pu mettre dans mon Vaisseau, sans que quelqu'un en ait eu connaissance. Ce que entendant les autres Marchands qui vont en ces lieux-là pour trafiquer, ils s'en riront et diront: Quoi! Y a-t-il apparence que cet homme ait pu acheter tous ces lingots d'or et d'argent et les charger sur un navire, contre de si étroites défenses et contre la recherche si exacte qu'on en fait? Et ainsi, cette affaire se divulguera non seulement en ce pays-là, mais encore dans tous les pays circonvoisins. De sorte qu'étant devenu sage à mes dépens, j'ai résolu de me tenir caché et de te communiquer la science, à toi qui fais tant de belles résolutions là-dessus, pour voir ce que tu feras pour le bien public, quand tu en auras la possession.

Je dis donc qu'ayant ci-devant fait voir que le Mercure était nécessaire pour l'Œuvre, ayant même dit des particularités du Mercure, que pas un des Anciens n'avait déclarées avant moi, maintenant, je dis tout de même que le Soufre, d'autre côté, y est aussi fort nécessaire, parce que, sans lui, le Mer-

cure ne recevra jamais de congélation qui puisse être profitable à l'Œuvre surnaturelle.

Ce Soufre dans notre ouvrage fait la fonction de mâle et quiconque, sans le Soufre, entreprend de vouloir faire l'art de la Transmutation ne fera jamais rien. Car tous les Philosophes assurent, d'un commun accord, qu'il est impossible de faire aucune Teinture sans leur Laton ou Airain. Et leur Airain est l'Or vulgaire sans aucune ambiguïté, ils l'appellent de la sorte et il est la femelle. C'est ce qui a fait dire au fameux Sendivogius : *Que le Philosophe connaît notre Pierre jusque parmi les fumiers ; et l'ignorant ne peut pas comprendre ni croire qu'elle soit même dans l'Or.*

C'est donc dans l'Or, je veux dire dans l'Or des Philosophes, qui provient du Soufre Mercuriel des Sages et de l'Or vulgaire, décuits et recuits ensemble en un seul corps exalté, qu'est cachée la Teinture de l'Or. Et quoique l'Or soit un corps parfaitement digéré, il se *réincruide* néanmoins dans notre seul Mercure et c'est du Mercure qu'il reçoit la multiplication de sa semence, non pas tant en poids comme en vertu. Et quoiqu'il semble que plusieurs Philosophes veuillent dire que cet Or ne soit pas Philosophique, la chose est pourtant véritablement comme je la viens de dire, parce qu'ils disent que l'Or vulgaire est mort ; que leur Or, au contraire, est vif ; mais on peut dire aussi que le grain du Froment est mort, c'est-à-dire que l'action et l'activité de germer est supprimée et offusquée en lui. Et il demeurerait toujours de la sorte (sans germer ni produire) s'il était toujours gardé dans un lieu et dans un air sec. Mais, si on le sème et qu'on le jette en terre, ce grain reçoit tout aussitôt la vie fermentive. Il s'enfle, il mollit et il germe.

Voilà, proprement, ce qui se fait dans notre Or ; il est mort, c'est-à-dire que sa vertu vivifiante est scellée et cachée sous l'écorce corporelle, comme est celle du grain de froment, quoique différemment. Car il y a grande différence entre un grain qui est végétale et l'Or qui est un métal. Mais l'Or, de même que le grain de froment, demeure toujours sans être changé, s'il est tenu dans un air sec, et il est détruit dans le feu et ne peut être réduit (en sa semence) que dans notre eau seulement. Et alors, notre grain est vivant.

Tout ainsi que le froment, étant semé dans le champ, change de nom et s'appelle la Semence du Laboureur, qui, tandis qu'il était au grenier, n'était que Froment et était aussi propre à faire du pain ou quelque autre chose semblable qu'à être Semence, ainsi l'Or, tandis qu'il est sous la forme d'une bague ou d'un vase ou d'une pièce de Monnaie, alors, c'est l'Or vulgaire. Et considéré en cette première manière, on l'appelle mort, parce qu'il pourrait demeurer de la sorte sans être changé, jusqu'à la fin du monde. Mais, considéré en cette dernière et seconde manière (c'est-à-dire en tant qu'il est joint

avec le Mercure des Philosophes), on l'appelle Or vivant, parce qu'étant ainsi conjoint, il est en puissance (de recevoir la vie), laquelle puissance peut être réduite en acte, en fort peu de jours. Et lors, cet Or ne sera plus Or, mais ce sera le Chaos des Philosophes.

Les Philosophes ont donc raison de dire que l'Or Philosophique est différent de celui vulgaire ; et toute cette différence ne consiste qu'en la composition (de l'Or avec leur Mercure). Car, de même que l'on dit qu'un homme est mort, à qui on a prononcé l'arrêt de mort, ainsi, l'Or est appelé vif, lorsqu'il est mêlé par cette composition et qu'il est mis à un feu fait de telle manière qu'en fort peu de temps, il recevra nécessairement la vie germinative et que, même, il fera paraître dans peu de jours, par ses actions, qu'il commence d'avoir vie.

C'est pourquoi les mêmes Philosophes qui disent que leur Or est vif te commandent, à toi qui recherches cet Art, de revivifier le mort. Si tu sais faire cela et que tu aies préparé l'Argent (en sorte qu'il soit tout disposé et tout prêt) et si tu mêles ton Or comme il faut, il ne tardera guère à être fait vivant. Et dans cette vivification, ton Menstrue, qui est vif, mourra. C'est pour cela que les Philosophes commandent de vivifier le mort et de mortifier ou faire mourir le vivant. Et néanmoins, premièrement et tout d'abord, ils appellent leur eau vivante. Et ils disent que la mort de l'un des principes a la même durée et tout le même période que la vie de l'autre.

D'où il est évident que leur Or se prend mort et que l'eau se prend vivante. Mais, en composant et unissant ces deux choses ensemble, l'Or qui est mort se vivifie bientôt par la cuisson et le Mercure qui est vif meurt, c'est-à-dire que l'esprit est coagulé, le corps étant dissous ; et ainsi, ils pourrissent tous deux ensemble et deviennent comme du fumier ou de la boue, jusqu'à ce que tous les membres du composé soient séparés et détachés en atomes (et en parties presque imperceptibles). C'est là la nature et l'essence de notre Magistère.

Le mystère que nous cachons avec tant de soin, c'est la préparation du Mercure, duquel il est ici véritablement dit : *Qu'il ne se peut trouver sur la terre tout prêt et préparé pour notre Ouvrage*, et ce pour des raisons toutes particulières, qui sont connues aux Philosophes. Dans ce Mercure, nous amalgamons très bien de l'Or pur en limaille ou en lamines et purifié jusqu'au souverain degré de pureté et, ayant mis cet amalgame dans un vaisseau de verre bien bouché, nous le cuisons continuellement. L'Or, par la vertu de notre eau, se dissout et est résous dans sa plus prochaine matière, dans laquelle la vie de l'Or, qui y est enfermée, est mise en liberté, et reçoit la vie du Mercure qui le dissout et qui est la même chose à l'égard de l'Or qu'est une bonne terre à l'égard du grain de Froment.

L'Or étant donc dissous dans ce Mercure, il s'y pourrit et il faut que, nécessairement, cela se fasse ainsi, par la nécessité de la Nature. C'est pourquoi, après la pourriture de la mort, un nouveau Corps ressuscite, qui est de même essence que le premier, mais qui est d'une substance plus noble, laquelle reçoit les degrés de vertu avec proportion, selon la différence qui se trouve entre les quatre qualités des Éléments. Voilà en quoi consiste tout notre Ouvrage. C'est là toute notre Philosophie.

J'ai donc eu raison de dire qu'il n'y a rien de caché dans notre Œuvre que le seul Mercure, le Magistère [ou Maîtrise] duquel consiste à le bien préparer et à le joindre et le marier ensuite, dans une juste et due proportion avec l'Or, et enfin à gouverner cette composition dans le feu, selon l'exigence du Mercure, parce que l'Or lui-même ne craint point le feu. Et partant, tout le travail et tout l'ouvrage n'est qu'à si bien proportionner les degrés de la chaleur que le Mercure la puisse souffrir.

Or celui qui n'aura pas bien préparé son Mercure par la première opération, quoiqu'il mêle de l'Or avec lui, son Or ne sera que de l'Or vulgaire, parce qu'il sera joint avec un Agent qui n'a aucune vertu ni efficace et dans lequel il demeure sans s'altérer ni se changer, non plus que s'il demeurerait dans le coffre. Et quelque régime et degré de feu qu'on lui puisse donner, il ne se dissoudra point, mais il demeurera toujours dans sa masse et dans sa nature corporelle, parce qu'il n'a point d'Agent vivant. Notre Mercure n'est pas de la sorte, il est une âme vivante et vivifiante ; voilà pourquoi notre Or est Spermatique, de même que le Froment, quand il est semé, est semence qui néanmoins, demeurant au grenier, ne servirait que pour la provision et demeurerait toujours Blé et mort, encore qu'on l'enterrât dans une boîte, comme font ceux des Indes Occidentales, qui, pour conserver leurs provisions, les mettent dans des fosses, qu'ils couvrent afin qu'il n'y entre point d'eau. Ce Froment, dis-je, demeure mort s'il ne rencontre une vapeur humide dans la terre, sans quoi il ne saurait produire de fruit et il ne végétera jamais.

Je sais bien qu'il y en a plusieurs qui reprendront ce que j'enseigne ici et qui s'étonneront de ce que j'assure que le sujet matériel (ou la matière) de la pierre est l'Or vulgaire et le Mercure coulant philosophique. Car, diront-ils, nous sommes assurés du contraire. Mais venez çà, Messieurs les Philosophes, consultez vos bourses et, puisque vous savez cela, je vous demande, avez-vous la pierre des Philosophes ? Pour moi, je déclare que je l'ai, non pas que je la tiens de personne que de Dieu seul ni que je l'ai dérobée. Je l'ai, dis-je, je l'ai faite et je l'ai tous les jours en ma possession.

Distillez et brouillez donc bien vos *Eaux de pluies*, vos *Rosées de Mai*, vos *Sels* : dites hardiment tout ce qu'il vous plaira de votre Sperme plus puissant

que le démon même, dites-moi bien des injures, croyez-vous que je me fâche pour toutes vos infâmes calomnies ? Oui, je le dis encore, que le seul Or et le Mercure sont nos matériaux et je n'écris rien que je ne sache fort bien ; et Dieu, qui est le Scrutateur des cœurs, sait que ce que je dis et ce que j'écris est véritable.

Personne ne me doit accuser d'envie, parce que j'écris hardiment et sans crainte, que j'écris des choses extraordinaires et qui n'ont jamais été écrites de la manière que je les écris ; et cela, je le fais pour rendre honneur à Dieu, pour l'avantage de mon prochain, pour le mépris du monde et des richesses. Car, déjà, *Élie l'Artiste est né*, et on commence à *dire des choses glorieuses de la Cité de Dieu*. Je puis assurer, avec vérité, que je possède plus de richesses que ne vaut toute la Terre connue, mais je ne puis m'en servir, à cause des embûches des méchants.

J'ai conçu avec raison un dédain et une horreur pour l'Or et l'Argent, que tout le monde idolâtre si passionnément, avec quoi il met le prix à toutes choses et qui sont les instruments de ses pompes et de ses vanités. Ah crime infâme ! Ah néant plus que néant ! Croit-on que ce soit par envie et par jalousie que je cèle cette science ? Non, non. Car je confesse hautement que je me plains, du plus profond de mon cœur, de me voir errant et vagabond sur la terre, comme si j'étais chassé de devant la face du Seigneur.

Mais, sans tant faire de discours inutiles, je déclare ce que j'ai vu, ce que j'ai touché, ce que j'ai fait et travaillé de mes mains, ce que j'ai, ce que je possède et ce que je sais. Je le déclare, dis-je, par la seule compassion que j'ai de ceux qui s'adonnent à cette Science et par l'indignation que j'ai conçue contre l'Or, l'Argent et les pierreries, non pas en tant que ce sont des créatures de Dieu. Non, car en cette manière je les honore et je crois qu'on les doit honorer ; mais le mal est que le peuple Israélite et tout le reste du monde les adorent également. Qu'il soit donc, par conséquent, réduit en poudre comme fut le serpent d'airain.⁶

J'espère (et j'espère de vivre assez pour le voir) que, dans peu d'années, le bestial servira d'Argent et de monnaie comme autrefois et que cet appui et ce soutien de cette bête de l'Antéchrist [parce qu'elle est opposée et contraire à l'esprit du Christianisme] tombera en ruine. Le Peuple est insensé, les Nations sont affolées et ne reconnaissent point d'autre Dieu que cette masse de métal pesant et inutile. Est-il possible que ces choses pussent accompagner notre rédemption, que nous attendons depuis si longtemps et qui doit bientôt arriver, quand *la Jérusalem nouvelle aura ses places pavées d'Or, que ses Portes*

⁶ Ce fut le Veau d'Or que Moïse réduisit en poudre par le moyen de son Art secret.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

seront faites toutes entières de Pierres précieuses d'une seule pièce et que l'Arbre de vie, au milieu du Paradis, donnera ses feuilles pour la santé des Nations.

Je sais, oui, je sais que cet écrit que je publie servira à plusieurs d'Or le plus fin et que, par ce même écrit, l'Or et l'Argent deviendront aussi méprisables que le fumier. Oui, croyez ce que je vous dis, vous jeunes Étudiants et apprentis de cette Science; croyez-le, vous Vieillards et Philosophes, que le temps est proche et qu'il ne s'en faut guère qu'il ne soit venu (je n'écris pas ceci par une vaine imagination, mais je le prévois en esprit et par révélation), que nous, qui savons et possédons cette science, reviendrons des quatre coins de la terre et que nous rendrons des actions de grâces et de louange au Seigneur notre Dieu. Mon cœur conçoit et dit en lui-même des choses qui n'ont point encore été entendues. Mon esprit s'élève et bat avec joie et allégresse dans ma poitrine, en l'honneur du Dieu de tout Israël.

J'annonce et je publie ces choses dans le monde comme un Avant-coureur et un Trompette, afin que je ne meure pas sans avoir rendu quelque service au monde. Mon livre servira de précurseur à *Élie*, qui préparera la voie Royale au Seigneur. Et plutôt à Dieu que tout ce qu'il y a de gens d'esprit dans le monde sussent cet Art. Alors, l'Or, l'Argent, les Perles étant si communes et en si grande abondance partout, personne n'en ferait état, sinon en tant qu'elles contiendraient la Science. Ce serait alors qu'enfin, la vertu toute nue, étant aimable d'elle-même, serait en honneur.

J'en connais plusieurs qui possèdent cet Art et qui en ont une véritable connaissance, qui tous souhaitent fort qu'on le tienne fort secret. Mais, pour moi, je ne suis pas dans ce sentiment et j'en juge autrement par la confiance que j'ai en mon Dieu. C'est ce qui m'a obligé à écrire ce Livre, dont pas un de mes confrères les Philosophes n'a connaissance, parce que je suis comme si j'étais dans le tombeau ou mort au monde.

Dieu, en qui j'ai mis une très ferme confiance, a donné du repos et de la tranquillité à mon cœur et je crois assurément que je rendrai service, par ce moyen et par l'usage que je fais du talent qui m'a été donné, et à Dieu de qui je l'ai reçu et à mon prochain, principalement à Israël; je suis assuré que personne ne saurait faire si bien profiter son talent que je fais le mien. Car je prévois qu'il y aura pour le moins cent personnes qui seront éclairées par cet Écrit.

Ainsi, je n'ai point consulté ni la chair ni le sang et je n'ai point recherché le consentement de mes confrères pour publier cet Ouvrage. Je prie Dieu qu'il lui plaise, pour la gloire de son saint nom, que je puisse arriver à la fin que je

prétends. Alors, du moins, tous les Philosophes qui me connaissent se réjouiront de ce que j'aurai mis ce Livre en lumière.

CHAPITRE XIV :
DES CIRCONSTANCES QUI ARRIVENT ET QUI SONT
REQUISES EN GÉNÉRAL POUR FAIRE L'ŒUVRE

J'ai retranché de l'Art d'Alchimie toutes les erreurs du vulgaire et, ayant renversé tous les sophismes, toutes les rêveries et les curiosités des imaginatifs, j'ai fait voir que l'art se devait faire de l'Or et du Mercure. J'ai montré que le Soleil était l'Or, sans aucune métaphore, et j'ai déclaré que le Mercure était, sans aucune ambiguïté, le Vif-argent, non pas le vulgaire.

J'ai dit que le premier, qui est l'Or, était parfait par la nature que c'était celui qui se vendait et qui s'achetait et que le dernier [c'est-à-dire le Mercure] devait être fait par l'Artiste: j'en ai apporté des raisons si claires et si évidentes qu'à moins que tu veuilles fermer les yeux, pour ne pas voir la lumière du soleil, il est impossible que tu n'en sois persuadé. J'ai déclaré et je déclare encore que j'ai avancé ce que j'ai dit non point sur la créance que j'ai aux Écrits des autres. J'ai vu et je sais ce que je déclare fidèlement. J'ai fait, j'ai vu et j'ai en ma possession la Pierre, qui est le grand Élixir, et je ne serais point fâché que tu en eusses la connaissance. Au contraire, je souhaite que tu l'apprennes de ces écrits que je te donne.

Au reste, j'ai déclaré que la préparation du véritable Mercure philosophique est difficile et qu'elle l'est tant que, sans une particulière grâce de Dieu, personne ne peut en avoir une parfaite connaissance. Le principal nœud consiste à trouver les Colombes de Diane, lesquelles sont enveloppées dans les continuel embrassements de Vénus et ne sont vues que du véritable Philosophe: cette seule Science de la théorie parfait l'Œuvre de la pratique, elle honore le Philosophe et lui découvre tous nos secrets; c'est le nœud gordien, qu'aucun commençant ne pourra jamais dénouer sans le secours du doigt de Dieu; il est si difficile à trouver qu'il faut une grâce particulière de Dieu à celui qui désirera en acquérir la parfaite connaissance.

Pour moi, j'ai dit tant de choses touchant sa composition et la manière de le faire que personne avant moi n'en avait tant dit. Et je ne saurais en dire davantage, si je ne voulais donner ce que j'ai reçu de Dieu, et encore l'ai-je fait, si ce n'est que je n'ai pas nommé les choses par leur propre nom. Il ne me reste plus qu'à en écrire l'usage et la pratique, par laquelle tu pourras aisément connaître la bonté ou le défaut du Mercure. Et par ce moyen, tu le

pourras corriger et l'amender pour le rendre propre à ton ouvrage. Quand tu auras donc le Mercure animé et l'Or, il n'y aura plus qu'à donner, tant au Mercure qu'à l'Or, une purgation accidentelle, puis à les marier ensemble et, en troisième lieu, à leur donner un bon régime.

CHAPITRE XV :
DE LA PURGATION ACCIDENTELLE
DU MERCURE ET DE L'OR

On trouve dans les entrailles de la terre de l'Or parfait et il s'en trouve parfois en petits morceaux et en grains comme du sable. Si tu en peux recouvrer de celui-là tel qu'il se trouve et sans être mélangé, il est assez pur : sinon, il le faudra purger et purifier, en le passant par l'Antimoine ou par la coupelle ou, après l'avoir mis en grenaille, le faisant bouillir et dissoudre dans l'eau forte ou régale. Après quoi, il le faudra fondre par un feu de fusion, puis le mettre en limaille et il sera prêt et bien préparé.

Notre Or, fait par la nature et que nous avons perfectionné, est un Or secret, que j'ai trouvé et dont j'ai fait usage avec succès. Il est inconnu de cent mille artistes, à moins d'une entière connaissance du règne minéral : d'ailleurs, il est dans un sujet présent à tout le monde, mais, comme il est mêlé avec beaucoup de superfluités, nous le mettons à beaucoup d'épreuves et de mélanges, jusqu'à ce que toutes ses *fèces* et saletés soient rejetées et qu'il reste pur ; cependant, cela ne se fait pas sans qu'il garde quelque hétérogénéité. Mais nous ne le faisons point fondre, parce qu'ainsi, le feu ferait périr son âme tendre et il deviendrait mort, aussi bien que l'Or vulgaire. Pourquoi il faut le laver dans une eau où il soit entièrement consumé, sans que notre matière jointe s'y consume : alors, par cette lotion et consommation de l'Or, notre corps ou composé devient noir comme le bec d'un corbeau.

Mais le Mercure a besoin d'une purgation interne et essentielle, qui est l'addition qu'on y doit faire du véritable soufre, par degrés, selon le nombre des aigles (qui y sont requises), et alors, il est purifié et nettoyé radicalement. Ce soufre n'est autre chose que notre Or ; si vous savez le séparer sans violence et exalter l'un et l'autre séparément, puis les rejoindre, vous aurez de leur union une conception qui vous donnera un fils plus noble qu'aucune substance sublunaire.

Diane sait achever cette Œuvre, si elle se trouve toujours enveloppée dans les embrassements inviolables de Vénus : priez le Tout-Puissant qu'il vous révèle ce mystère que j'ai déjà découvert et expliqué à la lettre dans mes Cha-

pitres précédents, où ce secret a été entièrement traité: il n'y a ici aucune parole ni aucun point superflu et rien ne manque pour l'instruction et la pratique.

Mais, outre cette purgation essentielle du Mercure et qui est requise, il lui faut encore donner une purgation accidentelle de ses impuretés extérieures et qui fasse passer et jeter du centre à la circonférence celles intérieures, pour les laver et purger par l'opération de notre vrai Soufre intrinsèque.

Ce n'est pas que ce travail soit absolument nécessaire; néanmoins, parce qu'il est cause que l'œuvre en est plus tôt faite, il est bon de le faire.

Prends donc de ton Mercure, que tu auras préparé par le nombre des aigles qui lui est nécessaire, et sublime-le trois fois avec le sel commun et les *Scories* de Mars, les broyant ensemble avec du Vinaigre et un peu de sel Ammoniac, jusqu'à ce qu'il ne paraisse plus de Mercure, puis, dessèche-le et le distille par une cornue de verre, augmentant le feu par degrés, jusqu'à ce que tout le Mercure soit monté. *Réitère* quatre fois cette opération: ensuite, fais bouillir le Mercure avec de l'esprit de Vinaigre, une heure durant, dans une cucurbite ou dans quelque autre vaisseau de verre, qui ait le fond large et le col étroit, et aie soin de le remuer fortement de fois à autre. Alors, verse le Vinaigre par *inclination*; et pour ôter toute l'acrimonie qu'il pourrait avoir laissée au Mercure, lave-le avec de l'eau de fontaine, que tu verseras à diverses fois. Après quoi, fais dessécher le Mercure et il sera si clair et si resplendissant que tu en seras surpris.

Tu pourras bien, si tu veux, pour t'épargner la peine de ses sublimations qui ne sont pas naturelles, laver ton Mercure avec de l'urine ou avec du vinaigre et du sel, incontinent après que tu l'auras préparé avec le nombre des aigles qui lui est convenable, et le distiller ensuite au moins quatre fois, sans lui rien ajouter, en lavant à chaque distillation la cornue, qui doit être d'acier, avec de la cendre et de l'eau. Enfin, il le faudra faire bouillir dans du vinaigre distillé durant une demi-journée (c'est-à-dire douze heures), le remuant fortement de fois à autre. Puis, tu verseras le vinaigre, qui sera noirâtre, et en remettras d'autre et, à la fin, lave-le avec de l'eau chaude. Tu peux, en redistillant l'esprit de vinaigre, le dépouiller de cette noirceur et il sera aussi bon qu'à la première fois.

Tout cela n'est que pour ôter au Mercure l'ordure et la crasse extérieure, qui n'est pas adhérente au dedans et au centre et qui, toutefois, s'attache opiniâtrement sur la superficie. Et voici comme tu le reconnaîtras. Fais l'amalgame de ton Mercure avec de l'Or très pur sur du papier bien blanc et bien net. Tu verras que l'amalgame aura taché le papier d'une noirceur brune et

obscur. On lui ôte ses *fèces* et ordures en le distillant, le faisant bouillir et le remuant comme il a été dit ; et cette préparation aide beaucoup à l'ouvrage, parce qu'elle est cause qu'il se fait plus tôt ; cependant, il ne faut pas prendre à la lettre ce que j'ai dit ici du Mercure à préparer.

CHAPITRE XVI :
DE L'AMALGAME DU MERCURE ET DE L'OR ET DU
POIDS REQUIS DE L'UN ET DE L'AUTRE

Quand tu auras ainsi bien préparé tes matières, tu prendras de l'Or bien purifié, qui soit en lamines ou en limaille fort menue, une partie : de mercure deux parties ; mets-les dans un mortier de marbre, qui soit échauffé dans l'eau bouillante, de laquelle étant retiré, il se dessèche tout aussitôt et retient fort longtemps sa chaleur : broie-les ensemble avec un pilon d'ivoire, de verre, de pierre ou de fer (qui n'est pas si bon) ou de buis ; il vaut pourtant mieux de verre ou de pierre ; celui dont je me sers est de corail blanc.

Broie-les, dis-je, fortement, jusqu'à ce qu'ils deviennent impalpables, et broie-les aussi exactement que les peintres ont accoutumé de broyer leurs couleurs. Après cela, considère-en la consistance, qui sera bonne si ton amalgame est maniable et ployable comme du beurre qui n'est pas trop chaud ni, aussi, trop froid ; mais qu'il soit de telle manière qu'en le penchant, le Mercure ne s'en détache ni ne coule point, comme fait l'eau dans le ventre des hydro-piques, quand ils se retournent d'un côté sur l'autre ; la consistance, dis-je, en sera bonne de cette façon ; sinon, il faudra y ajouter de l'eau (c'est-à-dire du Mercure), autant qu'il sera nécessaire pour lui donner cette consistance.

La règle du mélange et de l'amalgame est qu'il faut qu'il soit d'abord bien ployable et bien mou et souple et que, néanmoins, on en puisse former comme de petites pelotes ou boulettes, comme l'on en fait de beurre qui, quoiqu'il cède et obéisse lorsqu'on ne fait seulement que le toucher du bout du doigt, néanmoins, les femmes qui le lavent en forment aisément de petites pelotes. Suis l'exemple que je te propose, parce que je ne t'en saurais donner de plus exact ni qui soit plus semblable ; car comme, en penchant le beurre, il n'en sort rien du côté qu'on l'incline qui soit plus liquide qu'est toute la masse, de même en doit-il être de notre mélange.

Pour ce qui est de la nature et composition interne du Mercure, voici la proportion qu'il faut garder : il faut qu'il y ait le double ou le triple de Mercure à l'égard du corps ou qu'il y ait trois parties de corps contre quatre parties d'esprit ou deux parties de corps contre trois d'esprit. Et selon la différence

de la proportion du Mercure, l'amalgame sera ou plus mou ou plus dur ; mais souviens-toi toujours qu'il faut qu'on en puisse former des boulettes et que, ces boulettes ou pelotes étant posées séparément, elles se soutiennent et aient une telle consistance que le Mercure n'apparaisse pas plus vif et plus coulant dans le fond que dans le haut ; car tu dois remarquer que, si on laisse reposer l'amalgame, il s'endurcit de lui-même ; c'est donc lorsqu'on le mêle et qu'on le broie qu'il faut juger de sa consistance.

Lorsque l'on verra qu'il sera ployable comme du beurre et qu'on en pourra faire des pelotes qui, étant posées sur du papier bien net, s'affermiront d'elles-mêmes, en les laissant reposer, de sorte que le bas et le fond de ces pelotes ne soit pas plus liquide que le haut : on peut dire alors que la proportion a été bien observée et qu'ainsi, l'amalgame est d'une bonne consistance.

Cela étant fait, prends de l'esprit de vinaigre (c'est-à-dire du vinaigre distillé) et dissous dans cet esprit la troisième partie de sel ammoniac ; lors, mets dans cette liqueur ton Or et ton Mercure, que tu auras auparavant amalgamés (de la façon que nous avons dite). Puis, mets le tout dans un vaisseau de verre, qui ait le col long, et les fais bouillir un quart d'heure à gros bouillons ; ensuite, retire cette composition du vaisseau et en sépare la liqueur ; fais chauffer un mortier et les broie fortement et soigneusement, comme tu as déjà fait ; puis, ôtes-en la noirceur en lavant avec de l'eau chaude.

Remets ton amalgame dans cette même liqueur dont tu l'as ôté et, dans le même vaisseau, fais-le bouillir derechef, puis, broie-le exactement et le lave une seconde fois ; réitère cette opération jusqu'à ce que l'amalgame ne laisse plus aucune tache ni noirceur, quelque chose que tu y puisses faire ; il sera alors clair et luisant, comme de l'argent très fin et bien poli, et d'une blancheur qui t'étonnera. Prends bien garde, derechef, à sa consistance et que l'amalgame soit exactement fait selon les règles que je t'ai prescrites ; que s'il ne l'était pas, il faut que tu en fasses la proportion juste et que tu procèdes ensuite comme il a été dit. Cette opération est pénible, mais tu seras bien récompensé de ta peine par les marques et les signes qui apparaîtront dans l'Œuvre.

Enfin, fais bouillir ton amalgame dans de l'eau toute pure, la versant ensuite par inclination, et réitère cette *ébullition* jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de salure ni d'acrimonie dans l'eau ; alors, verse-la et fais sécher ton amalgame qui sera bientôt sec.

Mais, afin que tu sois bien assuré de ton procédé (parce que, s'il y avait trop d'humidité, cela gênerait ton ouvrage et casserait ton vaisseau, quelque grand qu'il fût, à cause des vapeurs qui s'en élèveront), mets ton amalgame sur du

papier bien blanc et le remue d'un lieu à l'autre avec la pointe d'un couteau, jusqu'à ce qu'il soit bien sec. Et puis, tu procéderas comme je te le vais dire.

CHAPITRE XVII :
DE LA PROPORTION DU VAISSEAU, DE SA FORME, DE SA
MATIÈRE ET COMMENT ON LE DOIT BOUCHER

Tu auras un vaisseau de verre fait en ovale ou qui soit rond et assez grand pour contenir deux onces d'eau distillée dans toute la capacité de son rond (ou de sa panse) et pas moins, s'il se peut ; mais prends-le le plus approchant que tu pourras de cette grandeur. Il faut qu'il ait le col aussi long comme est la main, qu'il soit d'un verre clair et épais ; car il sera meilleur, plus il aura d'épaisseur, pourvu qu'on puisse remarquer toutes les opérations qui se feront au-dedans ; il ne faut pas qu'il soit plus épais dans un endroit que dans l'autre.

Tu mettras dans ce vaisseau une demi-once d'Or avec deux onces de Mercure et, si tu mets le triple de Mercure (c'est-à-dire une once et demie), toute la composition n'ira toujours qu'à deux onces ; c'est là l'exacte proportion qu'il faut garder. Au reste, je t'avertis que, si ton vaisseau n'est épais, il ne pourra pas durer ni résister au feu, parce que les vents qui se formeront de notre embryon le feront casser. Il le faut sceller par haut, avec cette précaution qu'il n'y ait ni fente ni aucun trou ; autrement, ton ouvrage serait perdu.

Par là, tu pourras juger que toute l'œuvre dans ses principes matériels ne coûte pas plus de trois écus d'or ; et même à l'égard de la composition de l'eau, on en peut faire une livre qui ne reviendra guère davantage qu'à deux écus ; il est vrai qu'outre cela, il faut quelques instruments, mais ils ne coûtent pas beaucoup. Et qui aurait un vaisseau à distiller comme j'en ai un n'aurait que faire d'en acheter de verre, qui est une matière fragile et sujette à se casser.

Il y en a pourtant qui s'imaginent que toute la dépense qu'il faut pour faire l'Œuvre ne va pas à plus d'un ducat ; mais je puis dire à ces gens-là que, par là, ils font bien voir qu'ils n'ont jamais fait notre Œuvre ; car il y a d'autres choses qui coûtent et qui sont pourtant nécessaires pour la faire ; mais ils me répliqueront que les Philosophes assurent que :

Tout ce qui coûte bien cher
Dans notre Œuvre est mensonger.

Je leur répons en leur demandant, et qu'est-ce que notre Œuvre ? C'est, diront-ils, de faire la pierre. Il est vrai que c'est notre dernière Œuvre. Mais, pour la faire, il faut auparavant trouver une humidité ou liqueur, dans la-

quelle l'Or se fonde comme la glace dans l'eau tiède : pouvoir trouver cela, c'est notre Œuvre.

Il y en a plusieurs qui se tourmentent à trouver le Mercure de l'Or, d'autres, le Mercure de l'Argent, mais c'est toute peine perdue ; car dans cette première Œuvre (qui est de trouver cette liqueur), tout ce qui coûte beaucoup est mensonger et trompeur. Je proteste avec vérité que, pour un Florin, on peut avoir et acheter autant de matière, qui est le principe de cette eau, qu'il en faut pour animer deux livres entières de mercure, afin d'en faire le véritable Mercure des Philosophes, que l'on se donne tant de peine à chercher ; c'est de cette eau et de cet Or que nous opérons la confection solaire et aurifique qui, étant Or parfait, vaut plus pour l'artiste que s'il l'achetait au prix de l'Or le plus pur ; car notre Or résiste à toute épreuve et c'est le meilleur et le plus excellent pour notre Œuvre, puisque, alors, il est vivant, animant, spiritualisant, génératif, prolifique et multiplicatif.

Cependant, il y a quelque dépense à faire pour avoir des vaisseaux de verre et de terre, du charbon, un fourneau et quelques vaisseaux et instruments de fer (dont on ne saurait se passer). Que ces sophistes cessent donc leurs caquets et leurs mensonges impudents, avec quoi ils en séduisent tant. Sans le corps parfait, qui est notre airain, c'est-à-dire l'or, on ne saurait avoir de teinture ; et notre pierre est d'un côté vile, crue, volatile et n'est pas mûre et, d'autre côté, elle est parfaite, précieuse et fixe ; et ces deux espèces, ce sont le corps, ou l'or, et l'esprit, c'est-à-dire l'Argent vif philosophique.

CHAPITRE XVIII : DU FOURNEAU OU DE L'ATHANOR DES PHILOSOPHES

J'ai assez parlé du Mercure, de sa préparation, de sa proportion et de sa vertu. J'ai aussi assez discoursu du Soufre, de sa nécessité et de son usage en notre Œuvre. J'ai averti comme il les fallait préparer, j'ai montré comme il les fallait mêler et j'ai déclaré beaucoup de choses touchant le vaisseau dans lequel on les doit mettre et sceller. Mais je donne avis que tout ce que j'ai dit se doit entendre avec un grain de sel (et avec prudence et discrétion), de peur que, si l'on prétendait prendre les choses à la lettre et procéder mot à mot, comme je l'ai dit, on ne fit souvent des fautes.

J'avoue que c'est ainsi que j'ai tellement entremêlé les subtilités de la Philosophie avec une ingénuité toute extraordinaire que, si l'on ne s'avise d'expliquer et d'entendre métaphoriquement plusieurs choses que j'ai dites dans les Chapitres précédents ; on n'en recueillera point d'autre fruit que de la

perte et de la dépense inutile. Pour exemple, lorsque j'ai dit que, sans aucune ambiguïté, l'un des principes ou des matières était le Mercure et, l'autre, que c'était l'Or; que l'un se vendait et que l'autre se devait faire par art, tu dois savoir que notre Mercure donne de l'Or de lui-même et, si tu ne sais pas que c'est le sujet de nos secrets, tu n'as qu'à le vendre pour l'Or vulgaire, étant véritable Or à toutes sortes d'épreuves; ainsi, il est *vénal*, c'est-à-dire qu'on le peut vendre à qui que ce soit sans aucun scrupule. Et partant, notre Or se peut vendre publiquement s'il est réduit en métal, par la voie et l'effet de sa projection sur les métaux imparfaits, mais on ne le trouve pas communément à acheter, à tel prix d'argent que ce soit, quand bien même on en offrirait une Couronne ou un Royaume; car c'est un don de Dieu. Notre Or perfectionné n'est pas le vulgaire et ne se peut trouver que par notre art; tu pourrais aussi, cependant, par notre même art, le chercher et trouver dans l'Or et l'Argent vulgaire. Si tu les veux opérer méthodiquement avec notre eau, son principe, pourquoi notre Or est la matière prochaine de notre pierre, comme l'Or et l'Argent et les autres métaux en sont la matière éloignée, les autres choses non métalliques n'en sont que la matière très éloignée ou, plutôt, étrangère.

Moi-même, je l'y ai cherché et je l'ai trouvé dans l'or et l'argent ordinaire; mais la pierre est plus aisée à faire par l'extraction de notre matière et de l'Or joint que par l'extraction de notre sujet véritable de tout métal vulgaire, parce que notre Or est le chaos, l'âme duquel n'a point été chassée par le feu. Et l'Or du vulgaire est celui de qui l'âme, pour se mettre en sûreté contre la tyrannie de Vulcain, s'est retirée dans une forteresse fermée. C'est ce qui a fait dire aux Philosophes que le feu est la cause de la mort artificielle des métaux, de sorte que, dès qu'ils ont été mis en fusion, ils sont privés de la vie. Si tu as l'esprit de t'appliquer à connaître ce que je te marque, alors, il ne t'est pas besoin d'autre clef que de l'Or vulgaire, qui est ton corps imparfait, et du dragon igné, qui est notre eau aculée, à laquelle cet Or se doit marier pour se spiritualiser et astraliser. Mais, si tu cherches notre Or, cherche-le dans une chose qui est *mitoyenne* et qui tient le milieu entre le parfait et l'imparfait et tu le trouveras; sinon, ôte les barrières (et ouvre les serrures) de l'Or vulgaire, ce qui s'appelle la première préparation, par laquelle on délie le charme et l'enchantement de son corps, sans quoi il ne peut faire le devoir ni la fonction de mari, ce qui est dit travail d'Hercule.

Si tu prends la première voie, tu dois y procéder par un feu fort doux et tempéré, depuis le commencement jusqu'à la fin; mais, si tu veux suivre la seconde, tu es obligé d'implorer l'assistance de Vulcain brûlant; je veux dire que tu dois te servir d'un feu qui soit violent et au même degré que doit être celui dont nous nous servons pour faire la multiplication, lorsque l'on emploie le corps de l'Or et celui de l'Argent vulgaires pour servir de ferment,

afin de donner la dernière perfection à l'élixir. Tu trouveras ici un labyrinthe d'où tu ne sortiras pas aisément, si tu ne sais le moyen de t'en dégager.

Toutefois, laquelle des deux voies que tu veuilles suivre et lequel des deux procédés que tu veuilles faire en opérant, soit dans l'Or vulgaire, soit dans notre Or philosophique, tu as besoin d'une chaleur égale et continuelle et sache que, dans l'un et l'autre travail, quoique le Mercure soit radicalement unique, il diffère néanmoins en sa préparation, tu dois être assuré de deux choses: la première, que notre Or achèvera et parfera ton Œuvre deux ou trois mois plus tôt que notre matière première extraite de l'Or ou de l'Argent vulgaires; l'autre, que la vertu de l'Élixir qui se fera avec notre Or sera, dans son premier degré de perfection, d'une plus grande vertu que l'autre le serait à la troisième circulation. Outre cela, si tu fais l'Œuvre avec notre Or, il faudra que tu lui donnes à manger, que tu lui donnes à boire, que tu le fermentes etc. (et c'est ce qu'on appelle cibation, imbibition, fermentation) et, par ce moyen, sa vertu se multipliera à l'infini; mais, si tu fais l'œuvre avec l'Or vulgaire, il te faudra l'illuminer et l'insérer comme il est enseigné bien au long dans le grand Rosaire.

D'ailleurs, si tu travailles avec notre Or, tu pourras calciner, putréfier et blanchir par le moyen et par l'aide du feu intérieur de nature, qui est doux et bénin, en lui administrant au-dehors une chaleur de bain, imitant celle du fumier ou vaporeuse. Que si tu travailles avec le vulgaire, tu dois disposer tes matières par la sublimation et l'ébullition, afin qu'après cela, tu puisses les unir (et les conjointre) avec le lait de la Vierge.

Mais, lequel des deux procédés que tu choisisses et que tu veuilles faire, tu ne peux rien faire pour tout sans le feu. C'est pourquoi ce n'est pas sans sujet que le *véridique* Hermès établit, pour tiers et gouverneur de l'ouvrage, le feu qui est le plus approchant du Soleil et de la Lune, l'un, père de l'Or, l'autre, mère de l'Argent. Mais je t'avertis que, par ce feu-là, il ne faut entendre autre chose que notre fourneau, qui est véritablement une chose secrète et que jamais l'œil corporel n'a vu.

Il y a néanmoins un autre fourneau, que nous appelons le fourneau commun et ordinaire, qui peut être fait ou de briques ou de terre à Potier, ou de *lamine*s de fer ou d'airain, qui seront bien jointes et enduites par-dessus avec du lut. Nous appelons ce fourneau-là *athanor*; je n'en trouve point de meilleur que celui qui est fait avec une tour et un nid.

Pour le bien faire, il faut faire une Tour qui ait environ deux pieds de haut et neuf doigts de large ou un empan ordinaire, l'épaisseur des murs, de tous côtés, doit être de deux doigts, de façon que l'élévation aille de bas en haut,

toujours en diminuant, se terminer à sept ou huit doigts d'ouverture de diamètre à la superficie. Au-dessus du sol ou plancher, il faut faire une porte ou ouverture, afin d'en pouvoir ôter les cendres, qui ait trois ou quatre pouces en carré, avec une pierre qu'on y ajustera. *Immédiatement* au-dessus de cette porte, on posera la grille et, un peu au-dessus de la grille, il faudra faire deux trous qui aient environ un doigt de, tout sens, par lesquels la chaleur puisse entrer et se communiquer à l'*athanor*, qui sera tout joignant et qui y tiendra; la capacité du nid ne doit pas être plus grande que pour contenir trois ou quatre neufs de verre. Au reste, il faut que cette Tour et ce nid n'ait pas la moindre petite fente ni crevasse et que la couverture du nid ne descende point en dehors des bords de son bassin, mais que la pointe de la langue de feu puisse frapper immédiatement le cul du nid et sortir par deux, trois ou quatre trous. Ce nid aura à son couvercle une fenêtre ou visièrre, à chacun des deux côtés d'opposite, et ce sera dans ce nid qu'on placera droit et à demeure le vaisseau de verre philosophique de près d'un pied de haut. Il faut qu'il y ait un vide entre la grille et le cul du bassin.

Tout étant ainsi disposé, le fourneau sera mis stablement dans un lieu clair; l'on mettra les charbons par le haut de la tour et, d'abord, il en faudra mettre qui soient allumés et tout rouges; puis, on en mettra d'autres sans être allumés et, ensuite, il faudra fermer bien exactement l'ouverture d'en haut, en la couvrant de son dôme adapté. Ayant un fourneau fait de cette manière, tu pourras accomplir l'œuvre selon ton intention.

Que si tu es curieux, tu pourras fort aisément trouver d'autres manières de faire le feu, tel qu'il est nécessaire, sans charbons. Il doit être humide, digérant, doux, subtil, renfermé, aérien, circulant, environnant, altérant et non brûlant, linéaire, égal et continuel. Tu dois donc faire ton *athanor* de telle façon qu'après y avoir mis ta matière, tu puisses, sans bouger ton vaisseau, y faire tel *degré* de feu qu'il te plaira et selon que tu en auras besoin, depuis une *chaleur* semblable à celle de la fièvre jusqu'au feu du petit *réverbère* ou d'un rouge obscur, qu'il puisse durer de lui-même et sans qu'il y faille toucher dans sa plus forte chaleur pour le moins huit ou dix heures, c'est-à-dire sans qu'il soit nécessaire d'y admettre d'autre et nouveau feu; car, s'il durait moins, ce serait un travail bien fatigant à faire: pour lors, la porte de l'Œuvre t'est ouverte.

Mais, quand tu auras fait la pierre, tu pourras pour ta commodité faire un petit fourneau portatif, tel que j'en ai fait un moi-même, parce que les autres opérations ne seront point difficiles ni si laborieuses; car elles sont plus courtes et, par ces raisons, elles n'exigent point un si grand fourneau, qui serait bien plus difficile à transporter; alors, il faut et moins de temps et

un feu naturel bien plus doux pour multiplier la pierre, ce qui est l'ouvrage peut-être d'une semaine ou, tout au plus, de deux ou trois.

CHAPITRE XIX:
DU PROGRÈS DE L'ŒUVRE DURANT LES
PREMIERS QUARANTE JOURS

Quand tu auras préparé notre Mercure par la cuisson et notre Or par la purgation, enferme-les dans notre vaisseau et gouverne-les par notre feu. Dans quarante jours, tu verras que toute la matière sera changée en une *ombre*, c'est-à-dire en atomes (noirs), sans que l'on puisse remarquer qui fait cette action ni que l'on puisse apercevoir aucun mouvement sensible ni que l'on sente aucune chaleur en touchant le vaisseau, si ce n'est qu'on s'aperçoit seulement que la matière s'échauffe.

Mais, si tu ne sais pas encore le mystère de notre Or et de notre Mercure, ne travaille pas davantage, car il ne t'en resterait qu'une dépense inutile. Que si tu ne connais pas encore parfaitement le secret de notre Or dans toute son étendue, que tu aies néanmoins une parfaite connaissance de notre Mercure et comment l'Or dans sa préparation doit être uni au corps parfait, ce qui est un grand mystère, en ce cas-là, prends une partie de l'Or vulgaire, qui soit bien purifié, et trois parties de notre Mercure illuminé et préparé par la première opération, joins et amalgame ces deux matières ensemble, comme je t'ai enseigné ci-devant, et mets-les au feu avec un tel degré de chaleur qu'elles puissent bouillir, qu'elles suent, que leur sueur se *circule* sans intermission et que cette opération se fasse jour et nuit, par l'espace de quatre-vingt-dix jours et autant de nuits; tu verras que ce Mercure aura séparé tous les éléments de l'Or vulgaire et que, derechef, il les aura conjoints et réunis. Fais encore bouillir cette matière par cinquante autres jours et tu verras alors que notre Mercure aura converti l'Or vulgaire en notre Or philosophique, qui est une médecine du premier ordre.

C'est donc là alors notre soufre, mais il ne sera pas encore *tingent*; et je t'assure que plusieurs Philosophes ont suivi cette voie dans leur ouvrage, et ils ont trouvé la vérité, mais c'est une voie bien ennuyeuse et qui est bonne pour les grands Seigneurs. Car, quoiqu'on ait trouvé et fait ce soufre, il ne se faut pas imaginer pour cela que l'on ait la pierre, l'on ne possède seulement alors que la vraie matière de la pierre, qui en cet état est une chose imparfaite, avec laquelle cependant, en moins d'une semaine, tu peux chercher et trouver cette pierre, par une voie facile et rare, qui nous est propre et que

Dieu a réservée pour les pauvres qui sont méprisés des hommes et pour ses Saints qui sont rejetés de la société du monde.

Je veux maintenant en parler bien au long, quoique, en commençant ce livre, j'eusse résolu de n'en pas dire un seul mot; c'est un des plus grands Sophismes que fassent tous les Adeptes. Les uns parlent de l'Or et de l'Argent vulgaire et ils disent vrai. Les autres disent que ce n'est rien moins que cela et ils disent vrai tout de même. Pour moi, étant ému de charité, je m'en vais tendre la main aux Amateurs de la Science; j'appelle ici tous les adeptes et je soutiens qu'ils ont tous été envieux; je le voulais être aussi bien qu'eux, mais Dieu m'a changé et détourné contre la résolution que j'avais prise; qu'il en soit éternellement béni et sanctifié.

Je dis donc que ces deux voies sont vraies, parce qu'elles sont une suite l'une de l'autre et une seule voie pour la fin de l'Œuvre, quoiqu'elles n'aient point le même commencement; car tout notre secret consiste (et est) dans notre Mercure et dans notre Or. Notre Mercure est notre voie et, sans lui, l'on ne fera rien. Notre Or, de même, n'est pas l'Or du vulgaire et, néanmoins, il est dans l'Or du vulgaire; car, autrement, comment les métaux seront-ils homogènes et de même nature?

Si, donc, tu sais la méthode d'illuminer notre Mercure selon l'art requis, tu pourras, au lieu de notre Or, joindre notre Mercure avec l'Or vulgaire (quoique, à dire vrai, la préparation de notre Mercure doit être différente à l'égard des deux Ors), par un régime tel qu'il doit être, ils te donneront notre Or dans cent cinquante jours, parce que notre Or provient naturellement de notre Mercure.

Si l'Or du vulgaire est résous et divisé en ses éléments et, puis, remis et réuni en sa nature par notre Mercure, cette composition se convertira toute en notre Or par le moyen du feu. Et si cet Or est joint ensuite avec notre Mercure préparé, que nous appelons notre lait virginal, il donnera assurément toutes les marques et tous les signes qui ont été décrits par les Philosophes, pourvu que l'on lui donne le feu tel qu'ils l'ont dit.

Mais, si tu prétends à présent mettre notre même Mercure sur notre décoction de l'Or vulgaire, quelque pur qu'il soit et qui, selon notre usage, doit être mis sur notre Or philosophique, quoique, à généralement parler, ces deux Ors fluent de la même source, et que tu y administres le même régime de chaleur que les Sages en leur Livre ont appliqué à notre pierre, par ce procédé, tu es assurément dans la voie de l'erreur. Et c'est là le grand labyrinthe où presque tous ceux qui commencent à travailler sont arrêtés tout court, parce que les Philosophes parlent dans leurs Livres de l'une et de l'autre de

ces deux voies et manières, qui ne sont pourtant, en effet et fondamentalement, qu'une seule manière et une seule voie, si ce n'est qu'il y en a une qui est plus droite et plus courte que l'autre.

Ceux, donc, qui parlent de l'Or vulgaire (comme je fais dans ce petit traité et comme ont fait aussi Artéphius, Flamel, Riplée et beaucoup d'autres dans leurs Écrits) ne veulent dire autre chose, si ce n'est que l'Or philosophique est fait de l'Or vulgaire et de notre Mercure et que cet Or, étant ensuite et par répétition dissous et liquéfié, donnera le soufre et l'argent vif fixe, incombustible et tingent à toute sorte d'épreuve.

Semblablement et en ce sens, notre pierre est en chaque métal et minéral, parce que l'on peut, par exemple, tirer de chacun d'eux l'Or vulgaire duquel, ensuite, on peut avoir notre Or très prochain; je veux dire que notre Or est dans tous les métaux vulgaires, mais qu'il est plus près et plus proche dans l'Or et dans l'Argent affinés.

C'est ce qui a fait dire à Flamel que plusieurs ont travaillé sur Jupiter ou l'Étain, d'autres, sur Saturne ou le Plomb, *mais moi, dit-il, j'ai travaillé dans l'Or et j'ai trouvé l'Or philosophique.*

Il y a pourtant une chose unique dans le règne métallique, d'une admirable origine, dans laquelle notre Or est plus proche que dans l'Or et l'Argent vulgaires; si tu le cherches à l'heure de sa naissance, c'est un soufre solaire qui se liquéfie, se résout et se fond dans notre mercure son humide radical, comme fait la glace dans l'eau chaude; et cependant, ce soufre liquide est en quelque façon, semblable à l'Or. Tu ne trouveras pas cela immédiatement dans la manifestation de l'Or vulgaire, mais par la révélation du secret qui est en notre mercure; cette même chose, étant digérée, se peut trouver dans notre mercure par l'espace de cent cinquante jours en la première opération. C'est là notre Or solaire, qu'on acquiert par une plus longue voie; cependant, il ne sera pas encore aussi puissant que celui que la nature nous a laissé entre les mains.

Mais, en le circulant et tournant la roue pour la troisième fois, tu trouveras le même dans tous les deux; avec cette différence, toutefois, que tu le trouveras dans le premier en sept mois et qu'il te faudra un an et demi ou, peut-être, deux ans pour le trouver dans le dernier par la seconde opération. Je sais l'une et l'autre de ces deux voies, j'approuve néanmoins davantage celle qui est la plus aisée et je la recommande aux gens d'esprit, mais je n'ai décrit que la plus difficile, de peur d'attirer sur moi l'anathème et la malédiction de tous les Philosophes; cependant ces deux opérations se suivent et sont nécessaires, ainsi que la troisième.

Sache donc que l'on ne trouve que cette seule difficulté, en lisant les Livres

des Philosophes les plus sincères, qui est que tous, tant qu'ils sont, donnent le change dans le seul régime : et que, lorsqu'ils parlent d'un ouvrage, ils mettent le régime et la pratique de l'autre. J'ai été longtemps embarrassé dans ces filets (et dans ces difficultés), avant que d'avoir pu m'en délivrer. C'est pourquoi je déclare que la très bénigne chaleur de nature est celle convenable dans notre œuvre, si tu sais bien comprendre notre ouvrage.

Mais, si tu travailles dans l'Or vulgaire, cet ouvrage n'est pas proprement le nôtre, il te conduira pourtant tout droit à notre œuvre, en son temps déterminé. Or tu as besoin d'une coction ou cuisson forte dans celui-là et d'un feu qui soit proportionné. Puis, tu procéderas par un feu très doux, que tu feras dans notre *athanor* avec sa tour, que je trouve très propre pour nos opérations.

Ainsi, si tu as travaillé avec l'Or vulgaire, aie la précaution et le soin de faire les Noces de Diane et de Vénus, dans le commencement de celles de ton Mercure ; fais-le ensuite reposer en son nid et, par le moyen d'un feu, tel qu'il est nécessaire, tu verras l'emblème ou la figure du grand œuvre, savoir le Noir, la queue de Paon, le Blanc, l'Orangé et le Rouge. Après cela, recommence cet ouvrage avec le Mercure, que l'on appelle le *lait de la Vierge*, en lui donnant le feu du Bain de rosée et, pour le plus, le *feu de sable* tempéré avec les cendres ; et alors, tu verras non seulement le noir, mais *le noir plus noir que le noir et toute la noirceur*, et tout de même, *et le blanc et le rouge parfait* ; et cela se fait ainsi par un doux procédé et la volonté de Dieu ; car Dieu n'était point dans le feu et dans un vent fort, mais il appela *Élie* par une voix muette, c'est-à-dire que son souffle spirituel attira doucement à lui l'humide radical de nature.

C'est pourquoi, si tu sais l'art, tire notre Or de notre mercure, alors, tous les mystères cachés seront représentés en un seul personnage, et tu accompliras tout l'ouvrage d'une seule chose ; ce qui sera, je t'assure, plus parfait que tout ce qu'il y a de parfait dans le monde, comme le dit le Philosophe. *Si tu peux*, dit-il, *faire l'Œuvre du Mercure tout seul, tu auras assurément trouvé l'Œuvre le plus précieux de tous*. Dans cet ouvrage, il n'y a rien de superflu, mais je te jure par le Dieu vivant que tout est changé en pureté, parce que l'action se fait dans un seul sujet, qui est l'Or philosophique solaire. Mais, si tu commences ton travail sur l'ouvrage de l'Or vulgaire, lors il y a action et passion dans deux choses et, de ces deux choses-là, l'on n'en prend que la moyenne substance toute seule, parce que l'on en ôte les *fèces* et les impuretés. Pense bien et médite profondément sur ce que je viens de dire ici en peu de paroles ; car, si tu les entends, tu as la clef pour ouvrir et accorder toutes les contradictions qui paraissent être dans ce que les Philosophes ont écrit. Pourquoi Riplée enseigne, dans le chapitre de la calcination, *qu'il faut tourner la roue pour la troisième fois*, et en ce lieu-là il parle expressément de l'Or vulgaire et il le faut entendre ainsi.

Cet Auteur est fort mystique et obscur et sa triple doctrine des proportions s'accorde à ce qui est rapporté, parce que les trois proportions dont il parle servent pour trois ouvrages différents et méthodiques.

Des trois ouvrages, l'un est fort secret et purement naturel et celui-là se fait dans notre Mercure avec notre Or solaire. C'est à cet ouvrage qu'il faut attribuer tous les signes que les philosophes décrivent; c'est un ouvrage qui ne se fait ni avec le feu ni avec les mains, mais par la chaleur intérieure toute seule et la chaleur du dehors ne fait autre chose que chasser et empêcher le froid et surmonter et corriger ses symptômes ou accidents.

L'autre et second ouvrage se fait dans l'Or vulgaire et notre mercure; pour le faire, il faut se servir d'un feu doux et clair et il y faut beaucoup de temps, pendant lequel ces deux matières se cuisent, par l'entremise de Vénus, jusqu'à ce que la plus pure substance de l'une et de l'autre soit tirée et exprimée; et c'est ce qu'on appelle le *suc de la Lunaire*. Ici lorsque par le travail naturel, les fèces et les ordures ont été jetées et qu'il n'en subsiste plus dans le compost, il faut prendre le suc; car, en cet état, il n'est pas encore la pierre, mais il est pourtant notre véritable soufre: l'on doit alors le cuire avec notre mercure, qui est son sang approprié, et en faire une pierre de feu, qui sera extrêmement pénétrante et tingente.

Enfin, le troisième ouvrage est mixte ou mêlé. Il se fait en mêlant l'Or vulgaire avec notre mercure en poids convenable, à quoi l'on ajoute autant de ferment de notre soufre qu'il en est de besoin: *alors sont accomplis tous les miracles du monde*; car il se fait un élixir qui peut donner et les richesses et la santé.

Emploie donc toutes tes forces et toute ton industrie à chercher notre soufre, que je t'assure que tu recueilleras dans notre mercure, *si les destins te sont favorables*. Que si tu ne l'y peux pas trouver, tu mettras notre Or et notre Argent philosophiques dans l'Or vulgaire, par une chaleur propre et avec le temps qui est nécessaire pour cela; mais c'est une voie pleine d'épines (et un procédé où il y a mille difficultés). Et j'ai fait vœu et promis à Dieu et à l'équité de ne déclarer jamais, en propres termes, ni l'un ni l'autre des régimes, distinctement et séparément; car je jure en bonne foi que j'ai découvert la vérité dans les autres choses décrites.

Prends donc ce mercure que je t'ai expliqué et le marie avec l'Or qui lui est fort ami; et avec notre régime de chaleur, tu verras certainement ce que tu désires dans sept mois ou neuf ou dix au plus; mais notre Lune paraîtra pleine dans l'espace de cinq mois. Ce sont là les véritables termes (et le temps préfix) pour parachever ces soufres; mais, si tu crois qu'en cet état, ils soient nos pierres (au rouge ou au blanc), tu te trompes encore: mais, par une réi-

térée décoction de ces soufres, en réitérant et recommençant ton travail avec un feu qui soit du moins sensible, tu posséderas notre pierre et le véritable élixir des teintures, et tout cela dans un an et demi philosophiques, moyennant la grâce et l'aide de Dieu, à qui la gloire en soit rendue éternellement.

CHAPITRE XX :
DE L'ARRIVÉE DE LA NOIRCEUR DANS L'ŒUVRE DU SOLEIL
ET DE LA LUNE OU DE L'OR ET DE L'ARGENT

Si tu as travaillé dans l'Or et dans l'Argent, pour y chercher notre soufre à l'aide de notre Mercure, regarde si tu verras ta matière enflée comme de la pâte et bouillante comme de l'eau, ou pour mieux dire, comme de la poix fondue, parce que notre Or solaire, ainsi que notre mercure, a une représentation emblématique dans l'Œuvre de l'Or vulgaire avec notre mercure. Ton fourneau étant échauffé, attends dans la chaleur bouillante par l'espace de vingt jours, auquel temps tu remarqueras beaucoup de couleurs variées. Mais, vers la fin de la quatrième semaine (pourvu que la chaleur ait été continue), tu verras l'aimable verdure, qui durera sans disparaître dix jours ou environ.

Tu as lors sujet de te réjouir, car assurément, tu verras, bientôt après, toute ta matière aussi noire qu'un charbon et tous les membres (ou parties) de ta composition seront réduits en atomes. Car cette opération n'est autre chose que la résolution du fixe dans le non fixe, afin qu'étant ensuite unis et conjoints l'un avec l'autre, ils ne fassent qu'une même matière, qui soit en partie spirituelle et en partie corporelle. C'est pourquoi le Philosophe dit : *Prends le chien de Corascène et la chienne d'Arménie, joins-les ensemble et ils t'engendreront un fils de la couleur du Ciel*. Parce que ces natures, par la décoction, seront bientôt changées en un bouillon qui ressemblera à l'écume de la mer ou à un brouillard épais, qui se teindra d'une couleur livide et noirâtre ; et je te jure en bonne foi que je ne t'ai rien caché que le régime et, si tu es prudent, tu pourras aisément le concevoir par ce que j'en ai dit.

Quand tu sauras le régime, prends la pierre qui t'a été montrée ci-dessus et gouverne-la comme tu sais et tu verras ensuite apparaître plusieurs choses fort remarquables que voici.

Premièrement, dès aussitôt que la pierre aura senti son feu, le soufre et le mercure se fondront et seront *fluents* (ou coulants) sur le feu comme de la cire, le soufre sera brûlé et il changera les couleurs de jour à autre et le mercure demeurera *incombustible*, si ce n'est que pour un temps, il sera teint des

couleurs du soufre, mais il n'en sera pas taché, ainsi, il lavera entièrement le laton et le nettoiera de ses ordures. Fais en sorte que le Ciel se joigne à la Terre et le fais tant de fois jusqu'à ce que la Terre ait conçu une nature céleste.

Ô sainte Nature! qui faites toute seule ce qui est absolument impossible à quelque homme que ce soit!

C'est pourquoi, quand tu auras vu, dans ton vaisseau de verre ou œuf philosophique, que les natures se mêlent ensemble, comme si c'était du sang caillé et brûlé, sois assuré que la femelle a souffert les embrassements du mâle. Et partant, dans dix-sept jours, après que ta matière aura commencé à se dessécher, tu dois t'attendre que les deux natures se changeront en une *bouillie grasse*, et se contourneront ensemble en façon d'un brouillard épais ou comme l'écume de la mer, ainsi qu'il a été dit, et cela sera d'une couleur fort obscure. Alors, crois fermement que l'enfant royal est conçu, parce que de là, en avant, tu verras des vapeurs verdoyantes, jaunes, noires et bleues, dans le feu et aux côtés du vaisseau. Ce sont là ces vents qui se font ordinairement lorsque notre *embryon* se forme, lesquels il faut retenir adroitement, de peur qu'ils ne fuient et que l'ouvrage ne soit anéanti.

Tu dois tout de même prendre garde que l'odeur ne s'exhale par quelque fente, parce que la force et la vertu de la pierre en souffrirait un dommage considérable. C'est pour cela que le Philosophe commande *de conserver soigneusement le vaisseau avec sa ligature*. Et je t'avertis de ne point cesser ton opération et de ne mouvoir ni ouvrir ton vaisseau ni d'interrompre un seul moment ta décoction, mais de continuer à toujours cuire jusqu'à ce que tu voies qu'il n'y ait plus d'humidité, ce qui arrivera dans trente jours. Voyant cela, réjouis-toi hardiment et sois assuré que tu es dans la droite voie.

Alors, sois assidu à ton ouvrage, parce que peut-être, dans deux semaines après ce temps-là, tu verras que toute la terre sera sèche et fort noire. C'est ici la mort du Composé, les vents ont cessé et tout est dans le calme et dans le repos. C'est là cette grande Éclipse du Soleil et de la Lune tout ensemble, c'est-à-dire de l'Or et de l'Argent, qui sont engendrés par ces deux Astres et qui tiennent de la nature de leurs Progéniteurs; pendant cette Éclipse, *on ne verra aucun luminaire sur la Terre et la Mer disparaîtra*. C'est alors que se fait notre chaos duquel, par le commandement de Dieu, tous les miracles du monde sortiront par ordre et l'un après l'autre; car c'est ici le labyrinthe qui a sept portes, l'hydre à sept têtes, le Chandelier à sept branches, le Ciel des sept Planètes, la Fontaine des sept Métaux, l'Éther des sept dons de sagesse et de lumière, le Globe des sept esprits influant vie, le Foyer des sept illuminations ou sublimations, la Lanterne magique des sept opérations naturelles, la Boîte

des sept fioles aurifiques de parfums odoriférants et salutaires et l'Habitacle de tous les trésors célestes dans notre Microcosme.

CHAPITRE XXI :
DE LA COMBUSTION DES FLEURS ET
COMMENT ON LA PEUT EMPÊCHER

Ce n'est pas un manquement de peu de conséquence, et qui se fait pourtant aisément, que la combustion ou brûlure des Fleurs, auparavant que les natures encore tendres soient bien extraites hors de leur profondeur et de leur centre. Il faut principalement prendre garde à ne pas faire cette faute après la troisième semaine. Car, au commencement, il y a une si grande abondance d'humeur que, si tu donnes le feu plus fort qu'il ne faut, ton vaisseau, qui est fragile, ne pourra pas résister à la quantité des vents qui s'y formeront et qui, d'abord, le feront éclater, si ce n'est qu'il soit plus grand qu'il ne faut. Et si cela arrivait, l'humidité sera tellement dispersée et répandue qu'elle ne retournera plus en son corps, du moins en telle quantité qu'elle puisse être suffisante pour lui donner des forces et de la vigueur.

Mais, quand la Terre aura commencé de retenir une partie de son eau, alors ne se faisant plus de vapeurs, on pourra bien augmenter le feu plus qu'il ne faut, sans crainte que le vaisseau en puisse être aucunement endommagé ; mais aussi cela sera cause que l'Œuvre en sera gâté, qu'il prendra la couleur de pavot sauvage et que toute la composition deviendra enfin une poudre sèche, qui se sera faite rouge inutilement. Cette marque te fera connaître que le feu aura été plus fort qu'il ne fallait, c'est-à-dire si fort qu'il aura empêché que la véritable conjonction ne se soit faite.

Tu dois donc savoir que notre œuvre demande un véritable changement des natures, ce qui ne se peut faire si la dernière union des deux natures ne se fait et elles ne se peuvent unir qu'en forme d'eau ; car il ne se fait point d'union des corps, mais c'est seulement une contusion ou *broiement*, tant s'en faut qu'il puisse y avoir d'union du corps avec l'esprit par le mélange qui se fait des atomes, c'est-à-dire des plus petites parties les unes avec les autres. Mais, pour ce qui est des esprits, ils se pourront bien aisément unir ensemble. C'est pourquoi (pour l'union des natures) il faut nécessairement une eau métallique homogénéée, à laquelle on prépare la voie par la calcination qui la précède (et qui se fait auparavant).

Cette exsiccation ou dessèchement n'est donc pas véritablement une *exsiccation* ; mais c'est une réduction en atomes de l'eau avec la terre, par le crible

de la nature, et ces atomes sont plus déliés et plus subtils que l'eau ne requiert et qu'il est nécessaire, afin que la terre reçoive le ferment transmutatif de l'eau. Mais cette nature spirituelle, par un feu trop violent et plus fort qu'il n'est nécessaire, est comme si elle était frappée du marteau de la mort, et lors ce qui était *actif* devient *passif*, le spirituel est rendu corporel, c'est-à-dire qu'il s'en fait un précipité rouge, qui est inutile pour notre Œuvre, parce que la couleur noire du Corbeau ne se fait que dans une chaleur qui lui est propre et convenable; et quoiqu'elle soit noire, c'est pourtant une couleur que l'on doit beaucoup souhaiter.

Il est vrai, cependant, qu'au commencement du véritable Œuvre il apparaît une rougeur, et qui est même remarquable; mais il faut que pour cela, il y ait une suffisante quantité d'eau; c'est un témoignage que le Ciel a eu *copulation* et a couché avec la Terre et que le feu de la Nature a conçu; pour quoi Hermès dit, *que notre feu sulfureux uni à notre humide radical est ce Roi qui descend du Ciel, l'âme qu'il faut rendre à son corps et qui le doit ressusciter*, ce qui fera que tout le vaisseau sera teint au-dedans d'une couleur dorée; mais cette couleur ne durera pas et elle produira bientôt la couleur verte. Tu auras ensuite le noir, en peu de temps, et tu verras ce que tu désires, si tu as patience.

Surtout, *hâte-toi lentement*, continue pourtant ton feu assez bien et conduis ta barque en pilote bien expert entre les écueils de *Scylle* et *Charybde*, si tu veux gagner les richesses des deux Indes (Orientale et Occidentale). Cependant, tu verras parfois comme de petites Îles, des épics, et des bouquets en touffes et de petites ombres de diverses couleurs, qui s'élèveront dans les eaux et aux côtés (du vaisseau) et se dissiperont incontinent, pour faire place à d'autres qui naîtront et paraîtront ensuite. Cela vient de ce que la Terre, qui ne demande qu'à germer, produit toujours quelque chose, de sorte qu'il te semblera parfois de voir dans ton vaisseau des oiseaux, des bêtes, des serpents, des reptiles et d'autres couleurs agréables, mais qui ne sont pas considérables et disparaîtront bientôt.

Le principal est que tu continues incessamment le feu dans le degré qu'il doit être et tout cela se déterminera avant le cinquantième jour dans une couleur très noire et dans une poudre dont les parties n'auront aucune liaison ensemble. Que si cela n'arrive pas, tu t'en devras t'en prendre ou à ton mercure ou au régime (du feu) que tu donnes ou à la matière qui ne sera pas bien disposée, pourvu que tu n'aies point bougé ou remué ton vaisseau; car cela pourrait ou retarder ou ruiner absolument ton Ouvrage et notre Pierre se sublime, se dissout, s'engrossit, se coagule et se fixe d'elle-même, sans aucune interposition des mains.

CHAPITRE XXII :
LE RÉGIME DE SATURNE, CE QUE C'EST ET
POURQUOI ON L'APPELLE AINSI

Tous les Mages, c'est-à-dire les Sages, qui ont écrit de ce travail de la Sagesse ont parlé de l'Œuvre et du régime de Saturne, ce qui a été cause qu'il y en a eu plusieurs qui, ne les entendant pas bien ou les prenant dans un sens contraire à l'esprit occulte, se sont jetés dans beaucoup d'erreurs et se sont trompés dans leur opinion. Il y en a eu qui ainsi déviés pour s'être laissé surprendre par trop de confiance à la lettre des Écrits, ont travaillé sur le plomb avec espérance et sans fruit ni profit. Mais sache que notre plomb est plus précieux qu'aucun Or que ce soit ; car c'est la boue et le limon dans lequel l'âme de l'Or se joint avec le mercure, afin de produire ensuite le mâle et la femelle, Adam et Ève sa femme.

C'est pourquoi l'Or, qui était le plus haut et le plus élevé, s'est humilié ici pour être fait le plus bas, en attendant la rédemption de tous ses Frères les métaux dans son sang. Donc, ce que nous appelons Saturne dans notre ouvrage, c'est le tombeau où notre Roi, c'est-à-dire l'Or, est enseveli et c'est la clef du trésor de l'Art transmutatoire. Heureux celui qui peut saluer cette Planète qui va si lentement ! Prie Dieu, mon Frère, qu'il te fasse cette grâce, car c'est une bénédiction *qui ne dépend pas de celui qui court pour l'avoir ni de celui qui la souhaite, mais du seul Père des lumières.*

CHAPITRE XXIII :
DES DIFFÉRENTS RÉGIMES DE CETTE ŒUVRE

Studieux Tyron de notre Science, sois assuré que, dans tout l'ouvrage de la Pierre, il n'y a que le seul régime qui soit scellé. Ce qu'un Philosophe en a dit est très véritable, *que quiconque en aura la parfaite connaissance sera honoré des princes et des grands de la Terre.* Et je te jure sur ma foi que, si l'on disait seulement le régime ouvertement (et comme il se doit faire), il n'y aurait pas même jusqu'aux fous qui ne se moquassent de notre Art.

Car quiconque connaît une fois le régime, sait *que tout le reste n'est qu'un ouvrage de femmes et un jeu d'enfants*, n'y ayant plus autre chose à faire qu'à décuire et à cuire. Et c'est ce qui a obligé les Philosophes à cacher ce secret avec grand artifice. Et crois assurément que j'ai fait fondamentalement la même chose, quoique j'aie paru parler du degré de chaleur. Néanmoins, puisque je me suis proposé d'agir sincèrement et de bonne foi dans ce petit Traité et que je l'ai promis, je me trouve obligé à faire quelque chose de parti-

culier, pour ne pas tromper l'espérance et la peine des personnes d'esprit qui liront ce Livre.

Sache donc que, dans tout notre ouvrage, nous n'avons qu'un seul régime *linéaire*, qui n'est autre chose que de décuire et digérer. Et néanmoins, ce seul régime-là en comprend plusieurs autres en soi, que les envieux ont caché en leur donnant beaucoup de noms qui sont différents et en parlant comme si c'étaient différentes opérations. Pour moi, à cause que j'ai promis candeur et sincérité, j'en traiterai beaucoup plus ouvertement, de sorte que tu seras obligé d'avouer que je suis en cela plus ingénu que pas un; car ce n'est pas notre coutume de parler clairement d'une chose de cette importance.

CHAPITRE XXIV :
DU PREMIER RÉGIME DE L'ŒUVRE, QUI EST
CELUI DU MERCURE PHILOSOPHIQUE

Je commencerai par le Régime de Mercure, qui est un secret dont pas un des Philosophes n'a jamais parlé. Pense bien qu'ils ont tous commencé par le second ouvrage, c'est-à-dire par le régime de Saturne, et ils n'ont donné aucune lumière, à l'Artiste commençant, de ce qui se fait avant que la *noirceur* apparaisse, laquelle est un des principaux signes de l'Œuvre. Le bon Bernard, Comte de Trévisan, n'en a même rien dit; car il enseigne, dans sa parabole, que le Roi, lorsqu'il vient à la Fontaine, ayant laissé toutes les personnes étrangères, entre tout seul dans le Bain, ayant une Robe de drap d'Or, qu'il dépouille et la donne à Saturne, qui en échange le couvre d'un vêtement de velours noir. Mais il ne dit point en combien de temps le Roi quitte et dépouille cette Robe de drap d'Or et, ainsi, il passe sous silence tout un régime entier, qui peut être de quarante jours et, parfois, de cinquante. Durant ce temps-là, les pauvres apprentis se fondent sur des expériences qu'ils ne connaissent pas. Depuis qu'une fois la *noirceur* commence à paraître, jusqu'à la fin de l'œuvre, les nouveaux signes, qui paraissent tous les jours dans le vaisseau, donnent assez de satisfaction à l'Artiste; mais il faut avouer qu'il est ennuyeux d'être cinquante jours dans une telle incertitude, sans guide et sans aucune marque qui puisse assurer ceux qui travaillent.

Je dis donc que, depuis que le compost a commencé à sentir le feu (dans le fourneau), jusqu'à ce que la *noirceur* apparaisse, tout cet intervalle, c'est le régime du mercure, c'est-à-dire du mercure philosophique, qui travaille tout seul durant tout ce temps-là, son compagnon (l'Or vulgaire) demeurant mort un espace de temps convenable; et c'est ce que personne n'a encore découvert avant moi.

Quand tu auras donc conjoint ensemble les matières, qui sont l'Or et notre Mercure, ne t'imagines pas, comme font les vulgaires alchimistes, que l'Occident (ou dissolution) de l'Or doive arriver tout aussitôt après. Non, je t'assure que cela ne se fait pas ainsi. J'ai attendu longtemps avant que la paix et le calme fussent faits entre le feu et l'eau. Et de ceci, les envieux n'ont dit qu'un seul mot, lorsque, dans le premier ouvrage, ils ont appelé leur matière *Rebis*, c'est-à-dire une chose qui est faite de deux choses, ainsi que le poète l'a dit :

Rebis n'est qu'une chose, étant faite de deux ;
Toutes deux unies en une.
Il se dissout afin qu'en Soleil ou qu'en Lune
Les Spermés soient changés, qui sont principes d'eux.

Sache donc, certainement, qu'encore que notre mercure dévore l'or, néanmoins, cela ne se fait pas de la manière que le pensent les chimistes philosophes. Car, quoique tu aies conjoint l'Or avec notre mercure, tu retireras, un an après, le même Or tout entier, sans qu'il soit aucunement altéré, ni dans sa substance ni dans sa vertu, si tu ne lui donnes le feu au degré qu'il faut pour le décuire. Qui dira le contraire n'est pas Philosophe.

Ceux qui sont dans la voie de l'erreur s'imaginent que la dissolution des corps est si aisée à faire que, dès aussitôt que l'Or est jeté et submergé dans notre mercure, il est dévoré (et dissous) en un clin d'œil, se fondant sur ce passage de Bernard Comte de la Marche Trévisane, qu'ils expliquent mal, lorsqu'il parle de son *Livret d'Or*, qui étant tombé *dans la fontaine, se perdit*, et il ne put plus l'en retirer. Mais ceux qui ont eu la peine de travailler à la dissolution des corps peuvent rendre témoignage de la difficulté qu'il y a à la pouvoir faire. Moi-même qui en ai vu et fait l'expérience plusieurs fois, je proteste que c'est un travail qui requiert une grande industrie, de gouverner le feu si bien et avec une telle justesse, après que la matière est préparée, que, par sa chaleur il fasse dissoudre les corps sans qu'il brûle leurs teintures. Remarques donc bien ce que je te vais dire.

Prends le corps que je t'ai montré, c'est-à-dire l'Or vulgaire, et le mets dans l'eau de notre *Mer*, laquelle ne perde point la chaleur qu'elle a acquise auparavant pendant un grand nombre de mois qu'elle aura été travaillée et disposée : décuie continuellement cet Or avec un feu qui lui soit propre, de sorte que, dans ton vaisseau, tu vois monter une rosée et un brouillard, qui retomberont incessamment en gouttes, jour et nuit. Je t'apprends que, dans cette *circulation*, le mercure monte tout tel qu'il est en sa première nature, et que le corps demeure en bas (au fond du vaisseau), tout de même en sa première nature, jusqu'à ce que, par un assez long temps, le corps commence à retenir quelque peu de l'eau et, ainsi, le corps et l'eau sont faits l'un et

l'autre participants des degrés (et des qualités) qu'ils ont chacun séparément, (c'est-à-dire que le corps communique sa fixité à l'eau et l'eau fait part de sa volatilité au corps).

Mais parce que, dans la sublimation qui se fait alors, toute l'eau ne monte pas et qu'il en reste une partie avec le corps dans le fond du vaisseau, si tu considères souvent et attentivement cette opération, tu remarqueras que le corps bout et se crible dans l'eau qui demeure en bas et que, par le moyen de cette même eau, les gouttes qui retombent percent et ouvrent le reste du corps et que, l'eau par cette circulation continuelle devenant plus subtile, elle tire à la fin l'âme de l'Or doucement et sans violence.

Ainsi, par l'entremise de l'âme, l'esprit est réconcilié avec le corps et ils s'unissent tous deux dans la couleur noire et cela arrive dans cinquante jours au plus tard. Cette opération s'appelle le régime du mercure, parce qu'il se circule, étant élevé en haut, et que le corps de l'Or est bouilli en bas dans le fond du vaisseau en ce même mercure. Et dans cette opération, le corps est passif, jusqu'à ce que les couleurs apparaissent, qui commencent à se faire voir tant soit peu vers le vingtième jour, pourvu que l'*ébullition* se fasse bien et sans aucune interruption ni relâche. Ensuite, ces couleurs s'augmentent et se multiplient, se changent et se diversifient, jusqu'à ce qu'elles se terminent dans la noirceur très noire, qui arrivera au cinquantième jour, si les destins favorables t'appellent à ce bonheur.

CHAPITRE XXV :
DU SECOND RÉGIME DE L'ŒUVRE, QUI EST
CELUI DE SATURNE OU DU PLOMB

Le régime de Mercure étant achevé (ce que l'on reconnaît parce que son opération est de dépouiller le Roi, c'est-à-dire l'Or, de ses habits dorés, d'attaquer et lasser par divers combats le Lion, jusqu'à ce qu'il soit aux derniers abois), le Régime prochain de Saturne lui succède. Car c'est la volonté de Dieu que l'ouvrage qui est commencé soit parachevé de la manière qu'il le doit être et c'est la règle de cette Tragédie que, lorsque l'un des Personnages sort de dessus le Théâtre, l'autre y entre en même temps et que, l'un ayant joué son rôle, l'autre commence le sien aussitôt. La Loi de la nature, est que la mort physique d'un Être est la vie d'un autre, la fin et la corruption de celui-ci est l'origine et la génération de celui-là ; la vie se perpétue sous différentes formes successives l'une à l'autre, par une continuelle métamorphose. Ainsi, le Régime de Mercure n'est pas plutôt achevé que Saturne, qui est son suc-

cesseur et à qui le Royaume appartient par droit de succession, prend incontinent sa place. Par le Lion mourant naît le Corbeau de bon augure.

Et ce Régime est fort droit et linéaire à l'égard de la chaleur, parce qu'il n'y a qu'une couleur seule et unique, qui est le noir très noir, qui paraisse ; mais il n'y a ni fumée ni vent ni aucun symbole (ou indice) de vie et l'on n'y remarque autre chose si ce n'est que la Composition paraît quelquefois toute sèche et, parfois, on voit qu'elle bout en façon (et consistance) de poix fondue. O que c'est une chose affreuse à voir ! Aussi est-ce proprement une représentation de la mort éternelle et un deuil de la Léthargie physique : mais que c'est une chose qui doit causer de joie à l'Artiste qui en suit la conduite ! Car ce n'est pas une noirceur ordinaire qui paraît ici, mais c'est une noirceur si excessive qu'à force d'être noire, elle paraît luisante et resplendissante. Que si tu vois une fois la matière s'enfler comme de la pâte dans le fond du vaisseau, réjouis-toi, car tu dois savoir que cela te marque qu'il y a un esprit vivifiant, qui est renfermé au-dedans et qui redonnera la vie à ces Corps morts, dans le temps que le Tout-Puissant a prescrit pour cela.

Je t'avertis ici de prendre surtout bien garde à ton feu, que tu dois ménager et conduire bien judicieusement ; car je te jure en bonne foi, que si dans ce Régime-ci, tu fais sublimer quelque chose de tes Matières, pour avoir trop poussé le feu, tout ton Ouvrage sera perdu sans ressource. Contente-toi donc, comme le bon Trévisan, d'être détenu en prison quarante jours et quarante nuits et laisse demeurer la matière, qui est encore tendre, au fond du vaisseau, qui est le nid où se fait la conception ; et sois très assuré que, lorsque le temps sera échu, que le Tout-Puissant a limité pour l'accomplissement de cette opération, l'esprit ressuscitera glorieux et qu'il glorifiera son Corps, je veux dire qu'il montera et qu'il se circulera doucement et sans violence ; du Centre, il montera aux Cieux ; puis des Cieux, il descendra dans le Centre ; *et il prendra la force des choses supérieures et inférieures.*

L'Or vulgaire, s'exauçant et dignifiant par la vertu de notre Mercure, manifeste par ordre tous les degrés métalliques qu'il a en lui et devient ainsi l'Or philosophique animé et animant.

CHAPITRE XXVI :
DU TROISIÈME RÉGIME, QUI EST CELUI DE
JUPITER OU DE L'ÉTAIN

Au noir Saturne succède Jupiter, qui est d'une couleur différente. Car, après que la Matière a été dûment putréfiée et pourrie et que la conception

a été faite dans le fond du vaisseau, tu verras encore, par le bon plaisir de Dieu, des couleurs qui se changeront souvent et une autre sublimation qui circulera. Ce Régime n'est pas long, car il ne dure pas plus de trois semaines. Durant ce temps-là, toutes sortes de couleurs que l'on ne se saurait imaginer paraîtront et l'on n'en peut rendre aucune raison certaine. Les pluies seront alors plus abondantes de jour à autre et enfin, après toutes ces choses qui sont très agréables à voir, il paraît, au côté du vaisseau, une blancheur en façon de petits filaments ou comme des cheveux.⁷ Quand tu verras cela, réjouis-toi, car c'est une marque que tu as heureusement parachevé le Régime de Jupiter.

Dans ce régime, il y a plusieurs choses à quoi l'on doit prendre garde fort soigneusement. La première, c'est d'empêcher les petits des Corbeaux de retourner dans leur nid, quand ils en seront une fois sortis. La seconde est qu'il ne faut pas tellement épuiser l'eau que la terre, qui est affaissée, n'en ait point du tout et qu'elle demeure toute sèche et aride dans le fond, ce qui la rendrait inutile. La troisième, c'est que tu dois prendre garde à ne pas tant arroser ta terre qu'elle en soit tout à fait suffoquée et noyée. On évitera toutes ces erreurs et ces inconvénients par le secours du bon Régime de la chaleur extérieure.

CHAPITRE XXVII : DU QUATRIÈME RÉGIME, QUI EST CELUI DE LA LUNE OU DE L'ARGENT PHILOSOPHIQUE

Le Régime de Jupiter étant parachevé, sur la fin du quatrième mois, le signe du croissant de la Lune t'apparaîtra et tu dois savoir que tout le Régime de Jupiter a été employé à laver le Laton. L'esprit qui fait cette *lotion* [ou qui le lave] est fort blanc et pur en sa nature, mais le corps qui doit être lavé est d'un noir très noir, à cause de ses impuretés : dans le passage du noir au blanc paraissent toutes les couleurs intermédiaires qui disparaissent, font que tout devient blanc, non pas, pourtant, qu'il soit parfaitement blanc dès le premier jour, mais du blanc, il viendra au très blanc, peu à peu et par degrés.

Tu dois savoir que, dans ce Régime, tout le compost devient à la vue comme de l'Argent vif coulant et c'est ce qu'on appelle sceller la mère dans le ventre de son enfant, qu'elle a enfanté auparavant. Et dans ce Régime, on verra plusieurs belles couleurs variées, qui ne feront que se montrer et qui disparaîtront aussitôt, mais qui tiendront pourtant plus de la blancheur que de la noirceur ; de même que, dans le régime de Jupiter, elles s'approchaient plus

⁷ Flamel l'appelle blancheur capillaire.

du noir que du blanc, et sache qu'en trois semaines, le Régime de la Lune ou de l'Argent sera accompli.

Mais, avant que ce Régime soit achevé, le composé prendra mille formes différentes. Car, les Fleuves venant à se grossir avant toute sorte de coagulation, le composé se *liquéfiera* et se coagulera cent fois dans un jour. Parfois, il paraîtra comme des yeux de poissons. D'autres fois, on le verra en forme d'un arbre d'argent très fin et bien poli, avec de petites branches et des feuilles. En un mot, dans ce Régime-ci, tu seras surpris et ravi d'admiration de voir tant de diverses choses qui paraîtront à toute heure. À la fin, tu auras de petits grains très blancs, qui ressembleront aux atomes du Soleil, et d'ailleurs, si beaux que jamais homme n'en a vu de pareils.

Rendons des grâces immortelles à Dieu, qui a eu la bonté de conduire l'œuvre jusqu'à cette perfection. Car c'est alors la véritable teinture parfaite pour le blanc, quoiqu'elle ne soit encore que du premier ordre et, par conséquent, qu'elle n'ait que peu de vertu et d'efficacité, en comparaison de cette puissance admirable qu'elle acquerra si l'on réitère et refait sa préparation du second ordre.

CHAPITRE XXVIII :
DU CINQUIÈME RÉGIME, QUI EST CELUI
DE VÉNUS OU DU CUIVRE

C'est une chose la plus surprenante et admirable de toutes dans notre Pierre de ce qu'étant à présent entièrement parfaite et pouvant [dans l'état où elle est] communiquer une teinture parfaite pour le blanc, elle s'humilie encore d'elle-même et qu'une seconde fois, elle veuille devenir volatile, sans que l'on y touche ni que l'on y mette la main. Néanmoins, si tu pensais l'ôter de son vaisseau pour la remettre dans un autre, quand elle sera une fois refroidie, tu ne la saurais plus pousser à un plus haut degré de perfection, c'est-à-dire au rouge, quelque artifice que tu fasses. Et ni moi ni pas un des anciens Philosophes ne saurions donner une raison convaincante pourquoi cela se fait ainsi et nous ne pouvons dire autre chose si ce n'est que c'est le bon plaisir de Dieu que cela arrive de la sorte.

Ici, tu dois bien prendre garde à bien conduire ton feu. Car c'est une maxime indubitable que la pierre, pour être parfaite, doit être fusible. Ainsi, si tu lui donnes le feu plus fort qu'il ne faut, ta Matière se vitrifiera et, étant fondue, elle s'attachera aux côtés de ton vaisseau et tu n'en saurais rien faire de plus (ni lui donner davantage de perfection). Et c'est là cette vitrification

de la Matière que les Philosophes avertissent si souvent qu'il faut éviter et qui (si l'on n'y prend bien garde) a accoutumé d'arriver, devant que l'Œuvre soit au blanc parfait et lorsqu'elle y est. Et cela arrive depuis le milieu du Régime de la Lune jusqu'au septième ou dixième jour de celui de Vénus.

Il faut donc augmenter seulement un peu le feu, et de telle sorte que la chaleur ne puisse pas faire devenir la composition vitrifiée, c'est-à-dire coulante comme du verre fondu. Mais il faut que la chaleur soit douce, parce que, par ce moyen, la Matière se fondra et s'enflera d'elle-même et, avec l'aide de Dieu, elle recevra un esprit qui volera et montera en haut, portera et enlèvera la Pierre avec soi et il produira et fera naître de nouvelles couleurs. La première de toutes sera la verdeur de Vénus, qui durera longtemps, car elle ne disparaîtra point entièrement qu'après vingt jours. Ensuite viendra la couleur bleue, puis, la livide ou plombée et, sur la fin du régime de Vénus, la couleur de pourpre pâle et obscure.

Ce à quoi tu dois prendre garde dans cette opération, c'est de ne pas trop irriter ni pousser l'esprit : car lors il est plus corporel qu'il n'était auparavant, et si par le feu, tu le contrains de voler au haut du vaisseau, à peine le pourras-tu faire retourner de lui-même. Il faut avoir la même précaution dans le Régime de la Lune, lorsque l'esprit aura commencé à s'épaissir [et à se faire corps] car lors il faudra le traiter doucement et sans violence, de peur que, si on le faisait fuir au haut du vaisseau, tout ce qui est dans le fond ne soit brûlé ou, du moins, qu'il ne se vitrifiât, ce qui causerait la perte totale de ton ouvrage.

Quand, donc, tu verras la verdeur, sache qu'elle contient et enferme dans soi la vertu de germer. Ainsi, prends bien garde en cet endroit que cette agréable verdeur ne se change en vilain noir par la trop grande chaleur, mais gouverne ton feu avec prudence ; et par ce moyen, tout ce Régime sera fait dans quarante jours et tu y remarqueras toute la vertu amoureuse de la régénération et végétation.

CHAPITRE XXIX :
DU SIXIÈME RÉGIME, QUI EST CELUI DE
MARS OU DU FER

Lorsque le Régime de Vénus est parachevé, dont la principale couleur a été verte et tirant un peu sur le rouge obscur de pourpre et, parfois, sur le livide, dans le temps duquel l'Arbre Philosophique a fleuri et a paru avec des feuilles et des branches diversifiées de plusieurs couleurs, le Régime de Mars

prend sa place. La couleur dominante dans ce régime est une ébauche et un commencement d'orangé mêlé et lavé d'un jaune tirant sur le brun limoneux et, outre cela, il fait parade des couleurs de l'Iris et de celles de la queue de Paon ; mais elles ne font que passer.

Dans ce Régime, la consistance de la composition est plus sèche et il semble que la Matière prenne plaisir à se déguiser en prenant diverses formes. La couleur de l'Hyacinthe, mêlée avec tant soit peu d'Orangé, paraîtra fort souvent dans ces jours-là. C'est ici que la mère qui a été scellée dans le ventre de son enfant s'élève et s'épure, afin qu'il ne s'y trouve aucune pourriture, à cause de la trop grande pureté dans laquelle notre Composé se doit terminer. Mais, pendant tout ce Régime, l'on voit dans le fond du vaisseau des couleurs obscures, qui se promènent, et il se forme d'autres couleurs moyennes, qui paraissent fort calmes.

Sache que notre *Terre vierge* reçoit lors sa dernière façon, afin que le fruit du soleil, c'est-à-dire de l'Or y soit semé et qu'il mûrisse. Ainsi, tu dois continuer à entretenir toujours une bonne chaleur et assurément, vers le trentième jour de ce Régime, tu verras paraître la couleur orangée qui, dans deux semaines après qu'elle aura commencé de paraître, teindra toute la Matière de sa couleur.

CHAPITRE XXX : DU SEPTIÈME RÉGIME, QUI EST CELUI DU SOLEIL OU DE L'OR PHILOSOPHIQUE

Te voilà maintenant bien proche de la fin de ton Œuvre et tu l'as presque achevé. Tout paraît dans le vaisseau, comme si tout était de l'Or très fin, et le lait de la Vierge qui s'y circule, avec lequel tu fais imbibition et abreuves cette matière, devient fort orangé.

C'est ici que tu es obligé de rendre des grâces immortelles à Dieu, qui est le libéral dispensateur de tous les biens, de ce qu'il t'a fait la grâce de parvenir jusque-là. Prie-le bien humblement qu'il lui plaise de si bien conduire ton dessein pour ce qui te reste à faire que, pour vouloir hâter ton Ouvrage, qui est presque parachevé, tu ne le ruines entièrement.

Considères qu'il y a presque sept mois que tu attends et qu'il n'est pas à propos de détruire et de perdre tout en moins d'une heure. C'est pourquoi tu dois agir avec très grande précaution, d'autant plus que tu es plus proche de la fin et de la perfection de ton œuvre.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Si tu te comportes prudemment, voici ce qui arrivera de remarquable dans ton ouvrage. Premièrement, tu verras une certaine sueur citrine ou orangée dans ton corps et à la fin, le corps venant à s'affaïsser, tu remarqueras des vapeurs orangées, qui seront teintées de couleur de violette, et parfois de pourpre obscure.

Après avoir attendu douze ou quatorze jours, tu remarqueras, dans ce Régime du Soleil ou de l'Or Philosophique, que la plus grande partie de la Matière deviendra humide, même en quelque façon pesante; cependant, elle ne laissera pas d'être toute emportée *dans le ventre du vent*.

Enfin, vers le vingt-sixième jour de ce régime, elle commencera à se dessécher, puis elle se *liquéfiera*, deviendra coulante et se congèlera et, ensuite, elle se liquéfiera encore cent fois le jour, jusqu'à ce qu'elle commence à se granuler, en sorte que toute la matière paraîtra divisée en petits grains; après quoi, elle se réunira en une masse et, de jour à autre, elle prendra mille formes différentes et cela durera deux semaines ou environ.

Enfin, par l'ordre de Dieu, la lumière de ta matière jettera des rayons si vifs qu'à peine le pourrais-tu imaginer. Quand tu verras paraître cette lumière, tu dois attendre bientôt la fin de ton Œuvre, car tu verras cette fin désirée trois jours après, parce que la matière se mettra toute en grains, aussi menus que les atomes du soleil, et elle sera d'une couleur rouge si foncée qu'à force d'être rouge, elle paraîtra noire, comme est le sang d'un homme bien sain quand il est pris et caillé. Et tu n'aurais jamais pu croire que l'Art eût pu donner une telle teinture à l'Élixir, parce que c'est une créature admirable, qui n'a pas sa pareille dans toute l'étendue de la Nature, tant s'en faut qu'il se puisse rien trouver au monde qui lui soit parfaitement semblable.

CHAPITRE XXXI : LA FERMENTATION DE LA PIERRE

Enfin, souviens-toi bien que te voilà en possession du soufre rouge incombustible, qui par lui-même, quelque degré de feu que l'on puisse lui donner, ne pourrait être poussé plus loin par lui-même.

Mais j'avais oublié de t'avertir, dans le Chapitre précédent, que tu dois soigneusement prendre garde à une chose dans le régime du soleil orangé, c'est-à-dire de l'Or citrin philosophique, qui est qu'avant la naissance du fils surnaturel, qui est revêtu de la véritable pourpre de Tyr, tu ne fasses le feu si fort qu'il vitrifie ta matière; parce que, si elle était ainsi, elle ne se pourrait jamais plus dissoudre et, par conséquent, elle ne se congèlerait point en ces

très beaux atomes parfaitement rouges. Ménage donc bien ta chaleur et sois prudent et avisé pour ne te pas priver toi-même d'un si grand trésor.

Cependant, quand tu seras parvenu jusqu'ici, ne t'imagine pas que ce soit la fin de tes travaux et que tu n'aies plus rien à faire ; car tu dois encore passer outre, réitérer et faire une seconde fois la circulation de la roue (c'est-à-dire recommencer les opérations que tu viens de faire) afin que, de ce soufre incombustible, tu aies l'Élixir.

Pour cet effet, prends trois parties d'Or bien pur et une partie de ce soufre ignée ou, si tu veux, tu peux prendre quatre parties d'Or avec une cinquième partie de ton soufre (c'est-à-dire une partie de soufre contre quatre d'or), mais la première portion est la meilleure. Fais fondre l'Or dans un creuset bien net, et quand il sera en *fusion*, jette ton soufre dedans, mais avec précaution, de peur que la fumée des charbons ne le gâte.

Fais les fondre et *fluer* ensemble, puis jette-les dans un autre creuset et il s'en fera une masse qui se pourra aisément pulvériser et qui sera d'une couleur très belle et très rouge, mais qui ne sera presque pas transparente. Prends de cette masse, que tu auras broyée et mise en poudre, une partie et, de ton mercure des Philosophes, deux parties, mêle-les très bien ensemble et les mets dans un autre œuf Philosophique de verre, que tu boucheras exactement, gouverne-les comme tu as fait ci-devant et, dans deux mois, tu verras paraître et passer une seconde fois tous les régimes l'un après l'autre, selon l'ordre que je les ai décrits ci-dessus ; c'est là la véritable fermentation pour obtenir l'élixir philosophique et on la peut encore réitérer si l'on veut.

CHAPITRE XXXII : L'IMBIBITION DE LA PIERRE

Je sais bien qu'il y a beaucoup d'Auteurs qui, dans cette œuvre, prennent la fermentation pour l'agent interne et invisible, parce qu'ils appellent ferment ce qui a la vertu d'épaissir naturellement les esprits volatils et subtils, sans qu'il soit besoin d'y toucher pour cela. Et ils disent que la manière de faire la fermentation dont je viens de parler se doit plutôt appeler *cibation* (ou nourriture), qui se fait avec le pain et le lait, c'est-à-dire avec le soufre parfait et le mercure, qui est le lait de la Vierge. Et c'est ainsi que Riplée en parle. Mais moi qui n'ai pas accoutumé de citer les autres ni de m'assujettir à leurs opinions, dans une chose que je sais aussi bien qu'eux, j'en ai parlé selon la connaissance et l'expérience que j'en ai.

Il y a donc une autre opération, par laquelle la pierre s'augmente plus en

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHEMIQUES

poids qu'en vertu. La voici. Prends ton soufre lorsqu'il est parfait ou au *blanc* ou au *rouge* et, à trois parties de soufre, ajoutes-y une quatrième partie d'eau (qui est le mercure des Philosophes) et, après que cette composition aura porté tant soit peu de noirceur, par une cuisson de six ou sept jours dans un œuf philosophique en l'athanor, ton eau, que tu viens de mettre, deviendra aussi épaisse que ton soufre.

Alors, ajoutes-y encore une quatrième partie (d'eau). Or, quand je dis une quatrième partie, cela ne se doit pas entendre qu'il faille prendre une quatrième partie d'eau à l'égard de toute la composition que tu viens de faire, dans laquelle, contre trois parties de soufre, tu as déjà mis une partie d'eau, qui a été coagulée; mais on doit entendre cette quatrième partie d'eau à l'égard des trois parties de soufre (et de ce qu'elles pesaient), avant qu'il eût été abreuvé ou imbibé de cette quatrième partie d'eau, ce qui s'appelle la seconde imbibition.

Et quand cette seconde quatrième partie d'eau sera bue, ajoutes-y encore une semblable quatrième partie d'eau, que tu coaguleras encore de même par une chaleur convenable; ce sera la troisième imbibition.

Pour faire la quatrième imbibition, prends deux parties d'eau pour trois parties de soufre premier, que tu as employé avant la première imbibition, et selon le poids observé; c'est par cette proportion qu'on imbibe et congèle pour la quatrième, cinquième et sixième fois.

Quand tu auras fait six imbibitions et congélations de cette sorte, en observant toujours la proposition (que je t'ai dit qu'il faut garder de l'eau à l'égard du soufre). Enfin à la septième imbibition, tu mettras cinq parties d'eau, toujours à proportion des trois premières parties de ton soufre avant la première imbibition. Et quand tu auras fait ta composition de cette manière, tu la mettras dans ton vaisseau, que tu scelleras, et avec le même feu dont tu t'es servi dans ta première opération, tu la feras passer par tous les régimes de cette première opération, ce qui se fera dans un mois au plus. Tu as alors la véritable pierre du troisième ordre, dont une partie fait projection sur dix mille parties (des métaux imparfaits), qu'elle teindra parfaitement (en or).

CHAPITRE XXXIII : DE LA MULTIPLICATION DE LA PIERRE

Il n'y a point d'autre façon, pour faire la multiplication, que de prendre la pierre quand elle est parfaite et en mettre une partie avec trois ou, tout au plus, avec quatre parties de mercure de la première opération (c'est-à-dire du

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

mercure des Philosophes) et donner à cette composition un feu convenable sept jours durant, ayant auparavant scellé ton vaisseau bien exactement. Et tu auras un très grand plaisir à voir qu'elle passera par tous les régimes tout de suite; et le tout sera augmenté en vertu mille fois plus que la pierre ne l'était avant cette multiplication.

Si tu fais la même chose une seconde fois, elle passera par tous les régimes en trois jours et sa vertu *tingeante* de la médecine sera exaltée et augmentera encore de mille fois autant.

Et tu feras passer ton œuvre par tous les régimes et par toutes les couleurs dans l'espace d'un jour naturel, si tu réitères la même opération pour une troisième fois.

Enfin, tout cela se fera dans une heure si, pour la quatrième fois, tu fais la même chose, de sorte que tu ne pourras jamais trouver la fin de la vertu de ta pierre, qui sera si grande qu'elle sera infinie et, par conséquent, incompréhensible, si tu continues à la multiplier. Étant parvenu là, n'oublie pas de rendre des grâces immortelles à Dieu, car tu as en ta possession tout le trésor de la Nature.

CHAPITRE XXXIV : DE LA MANIÈRE DE FAIRE LA PROJECTION

Prends une partie de ta pierre lorsqu'elle sera parfaite de la manière qu'il a été dit, soit au blanc soit au rouge. Et selon la qualité (et le degré) de ta Médecine, prends de l'un ou de l'autre luminaire, c'est-à-dire ou de l'Or ou de l'Argent, quatre parties, que tu feras fondre dans un creuset bien net. Et lors, jette la partie de ta pierre blanche ou rouge, selon l'espèce du luminaire que tu auras fondu, ou blanc ou rouge. Et quand tout sera mêlé et incorporé, renverse le creuset et tu trouveras une masse qui se pourra pulvériser.

Prends de la poudre de cette composition une partie et du vif-argent bien lavé dix parties. Fais-le chauffer jusqu'à ce qu'il commence à pétiller et à frémir; jette lors ta poudre sur ce vif-argent ou mercure vulgaire et elle le pénétrera dans un clin d'œil. Fais fondre tout cela en augmentant le feu et le tout sera converti en une médecine *de l'ordre inférieur*.

Prends alors une partie de cette médecine et fais-en projection, sur autant de quelque métal que ce soit (quand il sera en fusion et qu'il aura été bien purgé) que ta pierre en pourra teindre, et tu auras un Or ou un Argent meilleur qu'aucun argent ni Or naturel.

Il est pourtant mieux de faire la projection peu à peu, jusqu'à ce que tu voies que ta pierre ne pourra plus teindre de métal imparfait ; car, de cette manière, elle s'étendra et elle en teindra davantage, parce que, quand on ne projette qu'un peu de la poudre sur beaucoup de métal imparfait, à moins que la projection se fasse sur le mercure vulgaire, il se fait une perte notable de la médecine, à cause des *scories* (et des crasses ou excréments) qui sont dans les métaux imparfaits. C'est pourquoi plus les métaux sont purifiés et nettoyés avant que de faire la projection sur eux, moins il y a de déchet dans leur transmutation.

CHAPITRE XXXV : DE DIVERS USAGES DE LA PIERRE

Je ne vois pas ce qu'un homme qui, par la bénédiction de Dieu, a une fois parfaitement accompli cet œuvre ait à souhaiter en ce monde après cela, sinon qu'il puisse, en toute liberté et sans craindre les tromperies et les malices des méchants, servir et honorer son Dieu toute sa vie. Car ce serait une vanité tout à fait insupportable si une personne à qui Dieu aurait fait une si grande grâce avait l'ambition de paraître avec pompe et avec éclat dans le monde, pour se faire admirer et y aspirer à l'estime du vulgaire. Non, croyez-moi, ceux qui ont cette science sont bien éloignés d'avoir de telles pensées : au contraire, il n'y a rien qu'ils méprisent et fuient davantage.

Mais voici quel est le bonheur et la félicité de celui que Dieu a voulu gratifier de ce talent ; c'est un vaste champ ouvert pour lui à tels plaisirs, volupté et contentement qu'il est infiniment plus digne et précieux que toute l'admiration du peuple.

Premièrement, s'il vivait mille ans et qu'il eût tous les jours un millier de milliers d'hommes à nourrir et entretenir, il ne manquerait jamais de rien pour cela, parce qu'il peut à son gré multiplier sa pierre en poids et en vertu. De sorte que cet homme, s'il est adepte et s'il voulait, pourrait *transmuer* en Or ou en Argent véritables tout ce qui se peut trouver de métaux imparfaits dans tout le monde.

Secondement, par le moyen de cet art, il pourra faire des pierres précieuses et des perles incomparablement plus belles et plus grosses qu'aucunes que la nature ait jamais produites.

Et enfin, il a une Médecine universelle, tant pour prolonger la vie que pour guérir toutes sortes de maladies, de manière qu'un homme qui est véritable-

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

ment adepte est seul capable et en état de rendre la santé à tous les malades qui sont dans toute la terre habitable.

Rendons donc louanges et grâces à *jamais au Roi éternel, immortel et tout-puissant*, en reconnaissance de ses bienfaits infinis et de ses trésors inestimables, qu'il met en la main et au pouvoir des hommes sages.

Ainsi, j'exhorte celui qui a ce talent de s'en servir à l'honneur de Dieu et à l'utilité du prochain, afin qu'il ne soit pas convaincu d'ingratitude envers celui qui lui a confié ce bienheureux talent et qu'il ne soit pas trouvé coupable et condamné au dernier jour.

Cet ouvrage a été commencé et fini l'an 1645, par moi qui en ai professé et en professe l'art secret, sans chercher les applaudissements de qui que ce soit ; mais l'objet de mon Traité est d'aider ceux qui cherchent sincèrement la connaissance de cette Science cachée et de leur apprendre que je suis leur Ami et leur Frère, sous le nom soussigné D'ÉYRÉNÉ PHILALÈTHE, Anglais de naissance, habitant de l'univers.

GLOIRE À DIEU SEUL

FIN

EXPLICATION DE PHILALÈTHE SUR SON LIVRE INTITULÉ : L'ENTRÉE OUVERTE DU PALAIS FERMÉ DU ROI

Mars, en son intérieur, a un esprit et une vertu occulte, que personne ne connaît. Vénus, la déesse des Amours, a une beauté qui charme le Dieu des Armées. Elle contient un sel en son centre, qui pourra avoir ce sel central possède la clef pour trouver les secrets ; je n'en dis point davantage, personne devant moi n'a découvert ceci.

Entre tous les Dieux, il ne s'en trouve pas de si magnanime que Jupiter, mais, entre le commun et celui que nous nommons le nôtre, il y a grande différence ; le nôtre provient du vieux Saturne, ce Dieu mélancolique, ayant avalé une pierre, s'imagina avoir avalé ou englouti Jupiter en ses entrailles, mais se trouvant trompé, il devint mélancolique et triste et l'on ne le put consoler ; car, incontinent que cette pierre *abbadir* fut entrée en son ventre, le mangeur changea en apparence en une autre forme ; mais le vieux *Abbadir*, qui avait coutume de manger ses enfants, devint fils de cette pierre, dans l'estomac de son père, cela lui fit tant de mal qu'il en devint mélancolique et de ce fils est provenu le noble *Abbretano*.

La première matière du Mercure métallique est une humidité qui ne mouille pas les mains, toutefois fluide ; c'est pourquoi nous la nommons eau, si commune que tout le monde l'a et la peut avoir.

Mais ce n'est pas l'eau commune ou vulgaire que nous cherchons ; car en la nôtre est caché notre feu, il s'égalise à tous métaux, puisque tous contiennent un Mercure en eux, son amitié est plus proche à l'or, puis à la Lune, puis à Jupiter et Saturne, mais moins à Vénus et encore moins à Mars.

Qui sait ôter la superfluité au Mercure et qui sait lui donner la vie par le véritable soufre (car il est mort, encore qu'il soit fluide), celui-là pourra dissoudre l'Or et le préparer à une matière spirituelle.

Le Mercure est véritablement Or, mais non pas pur, lequel, en cas que vous le sachiez préparer selon la science, donne une secrète source, mère de notre pierre ; c'est ici notre eau, notre feu, notre huile, notre onguent, notre marcassite, notre fontaine qui prend son cours des quatre mines ou sources, tombant par le fluide de l'air, et humecte notre Roi, ainsi, celui qui paraît être mort vient d'être vivifié et se voit dans la verdure.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Après Mercure, c'est le vieux Saturne, qui néanmoins, en apparence, est le fondement de toute notre œuvre, par ainsi, connaissez que le Mercure est véritablement Or, à le voir saturnien, humide et froid.

Le Mercure commun n'est aucunement nécessaire à notre œuvre ; la raison est qu'un corps mort ne peut vivifier un corps mort ni ce qui est en son impur ne peut purifier autrui, ainsi, tout ce qui est mort n'a point d'âme et ne peut rendre un corps fixe volatil, parce que nul ne peut donner ce qu'il n'a pas.

Comme donc en Saturne est cachée une âme immortelle, qui est prisonnière en son corps, déliez-lui ses liens, qui l'empêchent de paraître, alors vous verrez monter une vapeur en forme de perle orientale, ceci est notre Lune, notre Ciel, notre Air, notre Firmament.

À Saturne, Mars est lié d'amour fort étroitement, lequel se voit englouti par ce puissant esprit de Mars, qui sépare le corps de Saturne de son âme, ces deux unis donnent une source d'où provient une eau claire et admirable, dans laquelle le Soleil perd sa lueur.

Vénus est une très belle étoile, il la faut conjoindre à Mars et qu'il l'embrasse, leurs influences doivent être unies, car elle est seule la médiatrice entre le Soleil et notre Mercure, qui se joignent tellement ensemble qu'ils ne se peuvent jamais séparer.

Pour faire projection, si votre Mercure est au rouge sur le Soleil ou, au blanc sur la Lune, une part sur quatre ou cinq parties de métal, il devient cassant comme du verre, reluisant comme un rubis, mettez ceci sur dix parties de Mercure ; poursuivez jusqu'à ce qu'elle ait perdu sa force, l'issue en est Or ou Argent.

L'Auteur atteste avoir vu un petit grain de la poudre rouge, gros comme un grain de froment, un peu plus épais, lequel était porté en une si haute perfection qu'il est incroyable, transmuant une si grande partie de métal en Or : en premier lieu, on mit ceci sur une once de métal, qui devint toute teinture, laquelle l'on mit sur dix, ce que l'on fit jusqu'à la quatrième fois, puis, l'on en prit une partie, que l'on mit sur quatre-vingt-dix mille parties et devint très bon Or, *en un an on la peut mener à cette perfection.*

En cas que l'on emploie plus de cinquante livres, excepté le feu continu, l'on ne parviendra jamais à notre Œuvre, l'Or et le Mercure sont les espèces de cette pierre, si quelqu'un vient à manquer, l'Or et le Mercure demeureront comme ils étaient auparavant.

La véritable eau, c'est le grand secret de notre science, cette eau provient de quatre sources, lesquelles ne sont que trois, les trois que deux et les deux

qu'un; c'est l'unique bain où se baigne notre Roi; c'est notre Rosée de Mai; c'est notre Oiseau d'Hermès, qui vole sur le sommet des montagnes sans voix ni ton.

C'est le descendant de Saturne, qui cache une source dans laquelle Mars se noie; que Saturne contemple alors sa face à la source, lequel paraîtra jeune, frais et tendre, lorsque les âmes des deux seront unies ensemble, il faut qu'une âme améliore l'autre, pour lors, il tombera une étoile dans cette source et, par sa splendeur, la terre viendra à être éclairée. Permettez que Vénus y ait toute son influence, car elle est l'amour de notre pierre, le lien de tout Mercure cristallin, ceci est une source où notre Or meurt pour ressusciter plus glorieux.

Sachez que notre fils de Saturne doit être conjoint avec un Mercure métallique; car le Mercure seul est agent dans notre ouvrage, non le commun, car il est mort, mais il doit être animé par le sel et le Soufre de nature, le sel se trouve dans le descendant de Saturne, dans son intérieur, il est pur, c'est lui seul qui peut pénétrer jusque dans le centre des métaux et entre si bien dans le Soleil qu'il fait séparation de ses éléments; et ils demeurent ensemble dans la dissolution.

Le Soufre, cherchez-le dans la maison d'Ariès, c'est ici le feu des sages, duquel l'on chauffe le bain du Roi, ce qui peut être préparé en une semaine, ce feu est très difforme et, en une heure, on le fait sortir et lavez-le avec une petite pluie argentine.

C'est une chose surprenante de voir qu'un si fier métal, qui supporte si longtemps le feu et qui ne se laisse mêler en aucune fonte avec aucun autre métal, toutefois, il faut qu'il se plie sous la puissance de notre minéral et devient étoilé volatil et entièrement spirituel.

La raison est que chaque âme a la magnésie de l'autre âme, nous nommons ceci l'urine du vieux Saturne.

C'est ici notre Acier, notre véritable Aimant du Roi, notre Eau, que nous nommons ainsi à cause de sa grande splendeur, notre Or non fixe, un corps cassant, lequel on accommode par l'aide de Vulcain.

Si tu peux joindre son âme avec le Mercure, aucun secret ne te pourra être caché, ceci se rapporte au Mars épuré des Anciens, qui doit être immédiatement mêlé avec Saturne.

Olum ordonne dans la Tourbe que l'on joigne le combattant avec celui qui n'a point envie de combattre, le dieu des armées, Mars, joignez-le avec Saturne qui aime la paix.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Tous les métaux ont leur commencement en Mercure, en cas que, du Saturne, du Jupiter et du Vénus, on en fit un Mercure, de tous chacun en particulier, vous connaîtrez cette vérité déterminée.

Toute notre science pourrait être mue au Mercure des Philosophes, mais à quoi ceci est-il bon, puisque la nature nous donne une Eau que nous pouvons préparer à notre Mercure?

Remarquez donc que le Mercure a des défauts, comme il est différent du nôtre, car nous sommes d'accord qu'ils sont du même poids, couleur et fluidité, tous deux métalliques et volatils.

Mais nous cherchons dans le nôtre un soufre que le Vulgaire n'a point; ce soufre le purifie et l'anime, il demeure toutefois eau, car l'eau est la matrice de tous les êtres et, si elle n'a sa chaleur naturelle, elle est incapable de pouvoir engendrer; elle ne peut faire suer notre corps ni verser sa semence que dans un feu sulfureux contempé avec le Mercure.

Ce feu doit avoir une vertu magnétique et doit être en substance Or, quoique non fixe, toutefois d'une même source, seulement, il y a cette différence que l'un est fixe et l'autre volatil, dissolvant le fixe.

Il n'y a rien dans ce monde si proche au Mercure que ceci et rien ne se peut préparer pour notre Œuvre que de cette substance, qui est le descendant de Saturne, aux Sages très bien connu et par moi déclaré.

Tous les Métaux peuvent être mêlés avec le Mercure, savoir extérieurement, mais ne se joignent pas radicalement; car par le feu, on les sépare fort facilement, par quoi l'on voit qu'il ne se mêle jamais au centre et que l'un n'améliore jamais l'autre.

La raison est que le soufre fixe des Métaux est trop compact et le non fixe trop terrestre et impur, le Mercure en a horreur et ne se mêle point avec eux; que si tu en sépares les fèces, tu trouveras un Mercure fluide et un Soufre cru, par lequel fut congelé son humidité, comme aussi un sel en forme d'Alun, toutefois, ceux-ci diffèrent en qualité beaucoup de l'Or.

Mais, notre Minéral tant estimé lui ayant ôté ses fèces crues, ce qui se fait facilement, il contient en soi un Mercure pur, lequel a la puissance de donner aux corps morts la vie, par laquelle ils seront capables de produire leur pareil; mais, en soi-même, il n'a point de soufre, toutefois congelé par un soufre brûlant, cassant et avec des veines reluisantes; son soufre, qui n'est nullement métallique, ne diffère point du soufre commun, si l'on le sépare bien selon la science et si l'on en ôte les fèces, il paraît comme un pépin d'un noyau et, à la vue, comme un métal, lequel l'on peut facilement réduire en poudre:

dans lui est une âme très tendre, montant comme fumée par un très petit feu (tel que le Mercure congelé) facilement, ceci donne pénétration à l'Eau, pénètre jusqu'à la racine des métaux et les rend en leurs premières matières; toutefois, il lui manque le véritable soufre; nous le trouvons dans la maison d'Ariès, Mars se rend, par l'assistance de ce minéral et le secours de Vulcain, en minéral, comme il m'est arrivé plusieurs fois.

C'est notre véritable Vénus, la concubine de Mars, la femme du boiteux Vulcain, qui châtie ces deux de cette action.

En premier lieu, faites que Mars embrasse le minéral et tous deux se distrairont de leur terrestrité et leur substance métallique paraîtra en peu de jours; et ce sera la marque de notre succès que vous trouviez notre étoile empreinte là-dedans; c'est le sceau que le Tout-Puissant a mis sur ce merveilleux sujet, c'est le feu du ciel lequel, étant une fois allumé dans les corps, y amène un si grand changement que le noir nous paraît comme un joyau très resplendissant et couronne notre jeune roi d'une couronne très agréable; c'est la corruption qui nous annonce une génération prochaine et prouve que ce Roi ressuscitera.

Joignez à ceci Vénus en proportion convenable. Par sa beauté, elle surprend Mars; elle est animée par lui, l'échauffe et l'anime, étant amie à l'Or, comme Mars l'est aussi à Diane: de ceci, Vulcain devient jaloux et les couvre tous deux de son rets pour les attraper dans leur union paillardes.

Et afin que ceci ne vous paraisse pas une fable, remarquez comme Cadmus est dévoré par notre monstre; car, à la fin, il le touche si bien qu'il en mérite le nom d'un grand Conquérant, car, d'un coup de lance, il l'attache à un chêne; remarquez aussi l'Étoile qui est solaire, car l'Or se joint avec l'enfant de Saturne, l'ayant premièrement nettoyé de ses fèces, tout ce qui est pur se met au fond, étant versé, il paraît une étoile, comme il fait avec le Mars.

Mais Vénus donne une substance métallique en forme très prisable, conjointe avec Mars, elle est enfermée dans un rets, ce qui est curieux à contempler; les Poètes subtils l'ont caché par des paroles poétiques, mais assez connues aux Sages.

L'âme de Saturne et de Mars se joignent ensemble par l'assistance de Vulcain, tous deux, également volatils, ne peuvent se séparer que l'âme ne devienne fixe, pour lors, il se défait de Saturne, et en l'épreuve est bon Or, laquelle teinture est réelle et parfaite.

Mais ceci se doit faire par la médiation de Vénus; par son association, Diane les sépare, autrement, il serait impossible.

Quelques-uns se servent des colombes de Diane pour préparer leur eau, ce qui est un long travail, et une voie non sûre ; c'est pourquoi nous recommandons l'autre à tous amateurs de la science, laquelle est la plus secrète.

Laissez circuler cette eau, jusqu'à ce que les âmes laissent leur grossière substance en arrière, se faisant un et volant ensemble sur la montagne, mais ne les y laissez pas si longtemps qu'elles se congèlent, car vous ne parviendriez pas à votre Œuvre.

Prenez deux parties du fils du vieux Saturne, de Cadmus une partie. Purgez ceux-ci par Vulcain de leurs *fèces*, jusqu'à ce que la partie métallique soit pure ; ceci se fait en quatre réitérations, l'étoile vous en montrera le chemin ; faites qu'*Æneis* soit pareille, vous les purifierez bien jusqu'à ce que Vulcain les enferme tous deux ; humectez-les avec de l'eau et entretenez-les avec chaleur, jusqu'à ce que les âmes soient glorifiées.

C'est de la rosée du Ciel qu'il les faut nourrir et entretenir, ainsi que la Nature le requiert, trois fois pour le moins ou jusqu'à sept fois, par les barres de l'eau et les flammes du feu, selon la raison ; faites en sorte que la tendre nature ne s'envole, alors, vous aurez bien gouverné votre feu.

Sachez aussi que le Mercure qui doit commencer l'Œuvre doit être liquide et blanc, ne séchez pas trop l'humidité par un trop grand feu, afin qu'il ne vienne en poudre rouge, Car pour lors, vous auriez perdu la semence féminine.

Toutefois, ne faites pas en sorte que notre Mercure devienne en gomme transparente ni onguent ni huile ; car vous perdriez votre proportion et ne pourriez pas venir à la solution ; Mais tâchez d'augmenter une âme qui manque au Mercure vulgaire ; sublomez-le du grossier au Firmament, séparez les *fèces* selon la science et, quand les sept Saisons seront passées, joignez l'Or et faites en sorte que l'un ne délaisse pas l'autre.

Nous cherchons à multiplier en notre Mercure un soufre, qui est notre Or, en manière de liqueur, de laquelle est la lunaire, étant la seule plante que nous cherchons en notre Ciel terrestre ; et néanmoins, l'Or que la Nature a créé parfait peut, par la vertu du feu de notre Or, être remis en arrière, s'entend en Soufre et en Mercure, quoique, ci-devant, il ne se pouvait séparer par aucune flamme de feu.

Qui ne voit que le Mercure seul est indigne de notre Œuvre, puisque le soufre lui sert comme d'un habit, qui plaît fort à la nature métallique, car, sans cela, notre eau ne pourrait être nommée métal.

Ce soufre se trouve dans les matières métalliques, en quelques-unes pur et

mêlé d'impuretés, là où le feu le détruit seulement ; Or et Argent sont rendus si clos par un soufre fixe qu'ils peuvent résister à toutes les forces de Vulcain et, par aucune puissance d'homme, leur soufre ne peut être séparé de leur eau, excepté par notre liqueur, qui change la fixité du Soleil et de la Lune, les fait monter tous deux en haut, non pas seulement ceci, mais ce feu miraculeux sépare le soufre du Soleil dans son centre, lequel sert comme un vêtement au Mercure et demeure en une eau dorée ; par degré, il se fait reculer en arrière, selon que requiert la Nature.

Mais cette liqueur ne détruit pas l'homogénéité des Métaux en sa solution, ne permet pas, pourtant, qu'ils demeurent l'un avec l'autre et les met en désordre.

Car le Mercure central s'en va au fond, séparé de la liqueur teinte, de sorte que ce qui donnait ci-devant le poids à l'Or est plus léger que le Mercure, à le voir par dehors, comme une huile ou liqueur onctueuse ou sel très noble en toutes sortes de maladies ; finalement, s'il y a quelque chose qui soit métallique, qui se dissout dans cette liqueur, et l'y laisse autant qu'elle a de matière métallique, son soufre s'y fond, quoique difficilement, tant notre liqueur a une force merveilleuse : en ceci s'accordent tous les Philosophes, disant que notre Mercure ne prend rien que ce qui lui est allié métallique, c'est la mère de notre Pierre.

Ayant découvert le secret de notre Mercure animé du feu, nous passerons à la pratique sur laquelle vous songerez à réfléchir solidement et mûrement, avant de mettre la main à l'Œuvre.

Prenez de notre Mercure, lequel est notre Lune, joignez-y du Soleil terrestre ; ainsi, l'homme et la femme sont conjoints réellement ensemble ; mettez-y pour lors votre esprit qui donne la vie et, incontinent, ils agiront ensemble.

Prenez de l'Homme rouge une partie, de la Femme trois parties, mêlez-les ensemble. Pour lors, mettez quatre parties de votre eau, cette mixtion est notre plomb.

On le doit régir par un très petit feu et l'augmenter jusqu'à ce qu'il sue ; vous pourriez aussi suivre ici une partie de l'Or, deux de Lune, quatre d'eau, qui font ensemblement le nombre de sept, qui vous donnera un sabbat glorieux ; car le laiton est rouge, mais ne fait rien en notre Œuvre qu'il ne soit blanchi, encore qu'il ait un esprit dans son centre, il ne paraît jamais que le Mercure n'y soit joint ; ce Mercure est un corps alors délicat ; l'esprit de l'Or y est résolu incontinent.

Ainsi, notre Œuvre se commence par trois; en premier lieu, le corps et l'âme se joignent ensemble; on leur adjoint l'esprit, l'Or et la Lune ne sont qu'un en leur essence, en nombre réel que deux; car le Soleil se cache et ne reluit plus; deux corps mêlés ensemble, nous les nommons notre plomb, notre Mercure, notre Hermaphrodite, il est rouge par dedans, à le voir saturnien, volatil et blanc, cette nature différente ne se sépare point, mais se conjoint par notre art inséparablement.

Prenez une once d'Or, de la Magnésie trois onces, ce qui fait ensemble quatre onces; il faut qu'il soit de la sorte que l'Or perde son habillement riche et soit blanchi par l'humidité de la Lune. Il doit être fait par un petit feu, cette masse paraît saturnienne, fusible dans la chaleur comme du plomb; joignez-y le poids convenable de votre Mercure, pour lors, mettez-le dans un verre sphérique ou ovale, sigillé hermétiquement et assez grand pour qu'il en reste plus d'un tiers de vide.

Le quart d'une once suffit ou, même, vous le feriez d'une drachme, en cas que vous observiez bien votre poids; l'Or est la huitième partie du tout, en cas que vous preniez trois parties de la Femme et une partie de l'Homme, vous mettrez autant pesant d'eau et, si vous prenez deux parties de la Femme et une d'Or, nous prenons pour lors une partie plus de l'esprit que de terre. Un Athanor est le meilleur fourneau pour cette Œuvre, il contient douze heures de feu, sans qu'il soit besoin d'y revoir, attendu sa construction clibanique.

Incontinent que votre composition sentira le feu, elle fondra comme plomb; ce corps tendre et qui est l'âme de notre Acier fait voir une si puissante force que le Soleil devient bientôt blanc et est dévoré par lui.

Alors, il faut verser le suc de Midas sur eux deux et, en quarante jours, il devient noir comme un charbon brûlé, qui est une bonne marque; continuez votre feu à même degré et il parviendra à la blancheur.

Mais surtout, que votre matière ne rougisse pas devant son temps, qui est près de dix mois philosophiques; si elle rougit avant ce temps, c'est une marque évidente que vous avez donné trop de feu et avez brûlé ses fleurs et qu'il s'est fait une précipitée calcination.

Premièrement, l'eau se doit épaissir de jour en autre, finalement qu'elle ne monte plus, mais que le tout demeure au fond, ayant mauvaise odeur, noir et liquide comme de la poix.

Environ les cinquante jours, vous apercevrez plusieurs couleurs qui s'augmenteront de jour en autre, comme azur, vert, citrin, violet pâle, finalement noir parfait, il paraîtra comme s'il fluait et qu'il y eût des ailes.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

En cas que la sécheresse et couleur citrine apparaissent et se multiplient et que le vert et l'azur ne paraissent point, doutez de votre opération.

Mais, en cas que votre sueur circule doucement, vous n'avez rien à craindre et, quand vous aurez le noir en six semaines, la corruption et mortification sera comme les rayons du Soleil, non pas entièrement secs, reluisant comme un charbon, luisant comme du velours, vous continuerez à sublimer jusqu'à ce qu'il devienne poudre.

Alors, l'on n'augmente pas le feu et ladite poudre redevient en eau, jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse pour se coaguler de nouveau.

Calcination, solution, séparation, conjonction, résolution sont toutes les fonctions de l'esprit, mais en vérité ne sont qu'une même Œuvre, qui se fait toute par un même feu et requiert une même chaleur continue; ce n'est autre chose que la sublimation, pour rendre le corps fixe volatil.

Toute l'Œuvre n'est autre chose que de faire monter les vapeurs et les faire redescendre, que nous nommons séparation. C'est le commencement, le milieu et la fin de notre Œuvre, démêlant leurs espèces l'une de l'autre, aussi longtemps qu'elles soient immédiatement conjointes ensemble et que l'on ne les puisse plus séparer.

Alors, ils sont comme l'homme, esprit, âme et corps, lesquels trois ne sont qu'un: ainsi, notre Œuvre, encore que trois, par la continue opération du feu ne fait qu'un corps, dont on ne peut plus séparer les parties.

Encore que nous donnions différence à notre magistère, cependant, ce n'est qu'une seule opération; car qui achève une Œuvre peut achever l'autre quand il lui plaira, parce que tout dépend de savoir ouvrir et refermer les corps, les dissoudre et les recongeler, les volatiliser et figer, les putréfier et, derechef, les purifier, les faire mourir et, puis, les faire vivre, tout ceci n'est qu'une seule opération, comprise en plusieurs sens.

EXPÉRIENCES SUR LA PRÉPARATION DU MERCURE DES SAGES POUR LA PIERRE PAR LE RÉGULE DE MARS OU FER TENANT DE L'ANTIMOINE ET ÉTOILÉ ET PAR LA LUNE OU L'ARGENT

Tirées du manuscrit d'un philosophe américain
dit IRÉNÉE PHILALÈTHE
Anglais de naissance habitant de l'Univers

I. — SECRET DE L'ARSENIC PHILOSOPHIQUE

J'ai pris une partie du Dragon igné et deux parties du corps magnétique, je les ai préparées ensemble par un feu de roue, et par la cinquième préparation, huit onces environ de véritable arsenic philosophique ont été faites.

II. — SECRET POUR PRÉPARER LE MERCURE AVEC SON ARSENIC ET EN ÔTER LES FÈCES IMPURES

Ma méthode était de prendre une partie de très bon Arsenic philosophique, que j'ai mariée avec deux parties de la Vierge Diane et les ai unies en un seul corps, que j'ai trituré et réduit en menues particules; avec cela, j'ai préparé mon Mercure, en travaillant le tout ensemble à la chaleur requise, jusqu'à ce qu'ils fussent fort bien œuvrés; ensuite, j'ai purgé la composition par le sel d'urine pour en faire tomber les *fèces*, que j'ai recueillies séparément.

III. — DÉPURATION DU MERCURE DES SAGES

Distillez trois ou quatre fois le Mercure préparé et qui a encore quelque impureté externe, dans un alambic qui lui soit propre, avec une cucurbite calibrée, puis, lavez-le avec le sel d'urine, jusqu'à ce qu'il se clarifie et qu'il ne laisse aucune queue en courant.

IV. — AUTRE PURGATION FORT BONNE

Prenez dix onces de sel décrépit et autant des scories de Mars ou de fer, avec une once et demie de Mercure préparé; triturez dans un mortier de

marbre le sel et les scories, réduisez-les en très menues parties ; alors, mettez-y le Mercure ; broyez encore le tout avec du vinaigre, jusqu'à ce qu'ils soient si bien mêlés qu'on ne les distingue plus ; mettez le tout dans un vase philosophique de verre et le distillez dans un alambic aussi de verre, par la médiation du nid qui lui sert d'arène, jusqu'à ce que tout le Mercure monte en sublimation, pur, clair et resplendissant ; réitérez trois fois cette opération et vous aurez le Mercure très bien préparé pour le Magistère.

V. — SECRET DE LA JUSTE PRÉPARATION DU MERCURE DES SAGES

Chaque préparation du Mercure avec son arsenic est une aigle ; lorsque les plumes de l'aigle ont été purgées de la noirceur du corbeau, faites en sorte que l'aigle vole jusqu'à sept fois, c'est-à-dire que la sublimation se fasse autant de fois ; alors, l'aigle ou la sublimation est bien préparée et disposée pour s'élever jusqu'à la dixième fois, naturellement.

VI. — SECRET DU MERCURE DES SAGES

J'ai pris le Mercure requis et l'ai mêlé avec son vrai arsenic, la quantité du Mercure a été de quatre onces environ et j'ai rendu légère la consistance du mélange ; je l'ai purgé à la façon convenable, puis, je l'ai distillé et il m'a donné le corps de la Lune ; ce qui m'a fait connaître que j'avais fait ma préparation selon l'Art et fort bien.

Ensuite, j'ai ajouté et augmenté à son poids arsenical de l'ancien Mercure, autant pesant qu'il en a fallu pour que ce même Mercure rendît la composition fluide et légère, et je l'ai ainsi purgé jusqu'à ce que la noirceur et les ténèbres aient été dissipées, même jusqu'à ce que l'Œuvre eût presque acquis la blancheur de la Lune.

Alors, j'ai pris une demi-once d'arsenic, dont j'ai fait le mariage requis ; j'ai ajouté cela avec le Mercure, en l'y joignant, et il en a été fait une matière disposée en forme de terre à potier préparée, cependant un peu plus légère.

Je l'ai purgé derechef selon l'usage requis, cette purgation exigeait bien du travail, ce que j'ai fait avec un long temps par le sel d'urine, que j'ai trouvé très bon pour cet ouvrage.

VII. — AUTRE PURGATION TRÈS BONNE

La meilleure voie que j'ai trouvée pour purger la composition a été par le vinaigre et sel pur marin ; c'est ainsi qu'en douze heures, je pus préparer une aigle ou sublimation.

1° J'ai fait voler une aigle, Diane est restée au fond de l'œuf philosophique, avec un peu de cuivre.

2° J'ai entrepris de faire voler une autre aigle, et après avoir fait rejeter les superfluités, j'ai encore fait une sublimation et, de nouveau, les colombes de Diane sont restées avec une teinture de cuivre.

3° J'ai marié l'aigle en faisant joindre la sublimation avec le compost et j'ai encore purgé en écartant les superfluités, jusqu'à ce qu'il parût quelque blancheur : alors, j'ai fait voler une autre aigle ou sublimation et une grande partie de cuivre est restée avec les colombes de Diane, puis, j'ai fait voler l'aigle deux fois séparément pour opérer toute l'extraction du corps total.

4° J'ai marié l'aigle en faisant retomber la sublimation sur la confection et y ajoutant, de plus en plus et par degrés, de son humeur ou humidité radicale ; et par là la consistance a été faite en fort bon régime ; l'hydropisie, qui avait régné dans chacune des trois premières aigles ou sublimations, a cessé entièrement.

Telle a été la bonne voie que j'ai trouvée pour préparer le Mercure des Sages.

Ensuite, je mets dans un creuset et au fourneau en place la masse amalgamée et mariée selon l'art ; je fais en sorte, cependant, qu'il n'y ait point de sublimation pendant une demi-heure ; alors, je la retire du creuset et la triture habilement ; Puis, je la remets dans le creuset et au fourneau et, après un quart d'heure ou environ, je la retire encore et la triture et, alors, je me sers d'un mortier échauffé.

Dans cet ouvrage, l'amalgame commence à jeter beaucoup de poudre blanche, je le mets de nouveau dans le creuset et sur le feu, comme la première fois, et pendant un temps convenable, de façon qu'il ne se sublime point, mais plus fort est le feu, meilleur il est.

Je continue ce travail en échauffant et broyant ainsi la masse jusqu'à ce que, presque entière, elle paraisse en poudre ; puis, je la nettoie et ce qu'il y a de fèces se sépare facilement ; alors, l'amalgame se prend à part ; après quoi, je le lave et purifie encore par le sel, le remets sur le feu, le triture comme j'ai

fait auparavant, je répète ce procédé jusqu'à ce qu'il n'y subsiste plus de fèces et d'impuretés.

VIII. — TRIPLE ÉPREUVE DE LA BONTÉ DU MERCURE PRÉPARÉ

Prenez votre mercure préparé avec son arsenic par le travail de 7, 8, 9 ou 10 aigles ou sublimations; versez-le dans l'œuf philosophique, lutez-le bien avec le lut de Sapience et le placez dans le fourneau en son nid, qu'il y demeure dans une chaleur de sublimation, de façon qu'il monte et descende dans cet œuf de verre, jusqu'à ce qu'il se coagule un peu plus épais que du beurre; continuez ainsi jusqu'à une parfaite coagulation, jusqu'à, dis-je, la blancheur de la lune.

IX. — AUTRE ET SECONDE ÉPREUVE

Si le Mercure, en agitant le vase de verre qui le contient, se convertit naturellement avec le sel d'Urine en poudre blanche impalpable, de manière qu'il n'apparaisse plus sous la forme mercurielle et que derechef, aussi naturellement, il prenne consistance du sec et du chaud, comme un Mercure léger et volatil, cela suffit; il est cependant meilleur si on le fait passer en cet état en globules imperceptibles par l'eau de la fontaine des Philosophes: car, si le corps réside en grains, il ne sera pas ainsi converti et séparé en particules légères.

X. — AUTRE ET TROISIÈME ÉPREUVE

Distillez le Mercure dans un alambic de verre, par le moyen d'une cucurbite aussi de verre, s'il passe sans rien laisser après lui, alors l'eau Minérale est bonne.

XI. — EXTRACTION DU SOUFRE HORS LE MERCURE VIF PAR LE MOYEN DE LA SÉPARATION

Prenez tout votre composé d'âme, d'esprit et de corps mêlés ensemble, dont le corps a été coagulé par la voie de la digestion et la vertu de l'esprit volatil, et séparez le Mercure de son soufre par le moyen du distillatoire propre de verre; alors, vous aurez la Lune blanche fixe, qui résiste à l'eau forte, c'est-à-dire l'Argent philosophique, qui est plus pesant que l'Argent vulgaire.

XII. — SECRET POUR TIRER L'OR MAGIQUE DE CET ARGENT

Par la chaleur du feu, vous tirerez le Soufre jaune, qui est Or, de ce Soufre blanc, qui est Argent ; c'est une opération manuelle qui aide à la naturelle et cet Or est le plomb rouge des Philosophes.

XIII. — FAÇON DE TIRER L'OR POTABLE DE CE SOUFRE AURIFIQUE

Vous convertirez ce Soufre jaune en huile rouge comme du sang, en le faisant circuler selon l'Art, avec le menstrue volatil, qui est le Mercure philosophique ; c'est ainsi que vous aurez une panacée admirable.

XIV. — CONJONCTION GROSSIÈRE DU MENSTRUE AVEC SON SOUFRE POUR FORMER LA PRODUCTION DU FEU DE NATURE

Prenez du Mercure préparé, purgé et bien tiré par le travail de 7, 8, 9 ou 10 aigles au plus ; mêlez-le avec le soufre rouge, appelé Laton préparé, c'est-à-dire qu'il faut deux ou trois parties, au plus, d'eau philosophique pour une partie de soufre pur, purgé et broyé.

XV. — ÉLABORATION DU MÉLANGE PAR UN TRAVAIL MANUEL

Broyez et triturez ce mélange sur un marbre en parties très fines, déliées et subtiles ; ensuite, lavez-le avec le vinaigre et le sel Ammoniac, jusqu'à ce qu'il ait déposé toutes ses fèces noires ; alors, vous laverez toute sa piquante saline et son acrimonie dans l'eau de la fontaine philosophique ; Fontaine de Salma-cis, fontaine de Jouvence, piscine probatique ; puis, vous le ferez sécher sur un carton propre, en l'y versant de place en place et l'agitant avec la pointe d'un couteau, jusqu'à parfaite siccité.

XVI. — IMPOSITION DU FÆTUS DANS L'ŒUF PHILOSOPHIQUE

Maintenant, vous mettrez votre mélange bien sec dans un œuf philosophique de verre, lequel sera fort blanc et transparent, de la grandeur d'un œuf de poule ; que votre matière n'excède pas plus de deux onces dans cet œuf, que vous scellerez hermétiquement ; pourquoi pesez-le avant d'y introduire la matière et repesez-le après l'y avoir mise, pour en connaître et régler

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

le poids. Sachez que notre mélange en son origine est une eau sèche qui ne mouille pas les mains ; en ceci est un grand secret.

XVII. — ET DERNIÈRE : RÉGIME DU FEU

Ayez un fourneau construit de façon que vous y puissiez conserver un feu immortel, c'est-à-dire une chaleur continuelle sans interruption, depuis le commencement de l'Œuvre jusqu'à la fin ; vous aurez soin d'y entretenir une chaleur du premier degré à l'endroit du nid ; dans ce fourneau, la rosée de notre composé doit s'élever et circuler de lui-même, c'est-à-dire par sa propre vertu, continuellement, jour et nuit, sans aucune intermission, et opérer naturellement toutes les merveilles de l'Œuvre : Dans ce feu, le corps mourra et l'esprit sera renouvelé : enfin, il en naîtra une âme nouvelle, qui sera glorifiée et unie à un corps immortel et incorruptible ; ainsi sera fait un nouveau Ciel.

XVIII. — NOTE EN FORME DE SUPPLÉMENT ET DE CONCLUSION

Remarquez bien que la 16^{ème} et 17^{ème} expérience de Philalèthe contiennent ingénument et sincèrement l'analyse explicative de toute la conduite de l'Œuvre hermétique, simple et naturelle ; les autres expériences de ce Philosophe renferment de grandes vérités et instructions, mais elles sont bien fines et captieuses : il semble avoir réservé à mettre sous un seul point de vue la description des deux articles principaux et essentiels, avec la vérité dont il se fait honneur et sans aucune obscurité, pour la bonne bouche et la fin de son traité, ce qui dans l'ordre naturel doit en faire le commencement ; en quoi il a suivi l'usage des anciens Hébreux, qui commençaient leurs livres par la fin du volume, en remontant par suite à son commencement, où ils le finissaient : cette révélation sera d'un grand secours pour les vrais Artistes.

EXPLICATION D'UNE LETTRE DE GEORGE RIPLÉE⁸ À ÉDOUARD IV,⁹ ROI D'ANGLETERRE

De l'explication d'IRÉNÉE PHILALÈTHE
et de la Traduction de l'Anglais en Français

I. Cette lettre, qui a été écrite immédiatement à un Roi sage et vaillant, contient tout le Secret de l'Œuvre hermétique, quoique décrit et scellé avec beaucoup d'art, comme l'Auteur même l'affirme, et qu'en cette Lettre il promet de dénouer entièrement le nœud le plus difficile : de mon côté, je rends témoignage avec lui que cette Lettre, quoique brève, contient ce qu'un Philosophe peut désirer, tant pour la théorie que pour la pratique de nos Mystères alchimiques.

II. Il est essentiel que cette Lettre soit la clef de tous les Écrits que j'ai mis au jour et j'assure que je ne me servirai d'aucun terme douteux ni allégorique, comme dans mes autres Traités, où il paraît que je prouve des choses qui se trouveraient fausses si l'on ne les prend figurément ; ce que j'ai fait afin de cacher cet Art, ainsi qu'il convient, mon intention n'étant pas que cette clef devienne vulgaire ; je prie fort ceux qui la posséderont de la tenir secrète et cachée et de ne la communiquer qu'à quelque Ami dont la fidélité lui soit éprouvée et connue et de la discrétion duquel il soit sûr.

III. Ce n'est pas sans raison que je fais cette exhortation ; car je suis certain que tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent n'est pas à comparer à ce que j'en vais expliquer, à cause des contradictions que j'ai entremêlées dans mes autres Ouvrages. C'est pourquoi je ne me servirai en cette Lettre que d'une méthode bien différente de celle que j'ai autrefois employée. Je commencerai par tirer la substance physique que renferme la Lettre de Riplée, puis, je la réduirai en plusieurs définitions et conclusions, que je promets d'éclaircir par la suite.

IV. Les huit premières Stances de cette lettre en vers n'étant que des assurances de respect, je prends la *première Conclusion*, à la neuvième Stance, savoir que tout se multiplie par sa propre espèce et que, par conséquent, les Métaux le peuvent être, puisqu'on peut les changer d'imparfaits en parfaits.

⁸ Chanoine régulier de Bridlington en Angleterre.

⁹ Ce prince commença son règne et mourut aux mêmes années que Louis XI, Roi de France ; c'est-à-dire qu'il régna vingt-deux ans, depuis l'an 1461 jusqu'en 1483. On peut donc juger du temps où vivait Riplée.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

V. Dans la dixième Stance est renfermée la *seconde Conclusion*, qui est que le fondement le plus sûr pour pouvoir transmuier est de réduire tous les Métaux et Minéraux, qui sont issus de nature et principe métallique, en leur premier Mercure, en les rendant en leur matière première.

VI. La *troisième Conclusion*, contenue dans la onzième Stance, est que, parmi tous les Soufres minéraux et métalliques et tous les Mercures, il n'est que deux Soufres qui soient propres à notre Ouvrage, avec lesquels le Mercure est uni essentiellement et radicalement.

VII. La *quatrième Conclusion*, tirée de la même Stance, porte que celui qui comprend comme il faut ces deux Soufres et ces deux Mercures trouvera que l'un est le plus pur de l'Or, qui en son apparence est Soufre et en son occulte est Mercure, et que l'autre est le Mercure le plus pur et le plus blanc, qui est véritable Argent-vif dans son extérieur et Soufre en son intérieur ; et ce sont là les deux principes de notre Œuvre.

VIII. La *cinquième Conclusion*, qui se tire de la douzième Stance, est que, si les principes sur lesquels travaille un Philosophe sont vrais et les opérations exactes et régulières, l'effet en doit être sûr, lequel n'est autre chose que le Mystère véritable des Philosophes alchimiques.

Ces Conclusions ne sont pas en grand nombre, mais elles importent beaucoup, de sorte que leur extension, leur illustration et même leur éclaircissement doivent satisfaire un véritable fils de la Science.

Explication de la première Conclusion

IX. Comme notre dessein n'est pas d'engager personne dans l'entreprise de l'Œuvre et de l'Art hermétique, mais d'y conduire seulement les enfants de la Science, je ne m'arrêterai point à prouver la possibilité et la réalité de l'Alchimie (ou de la transmutation), puisque je l'ai fait dans un autre Traité bien suffisamment.

X. Que celui qui ne veut pas croire ne croie point ; que celui qui veut subtiliser subtilise ; mais celui dont l'esprit est persuadé de la vérité et de la dignité de cet Art, doit être attentif sur l'éclaircissement de ces *cinq Conclusions* et il ne manquera pas de sentir son cœur palpiter de joie.

XI. Dans ces Conclusions, je ne m'arrêterai particulièrement qu'à éclaircir les endroits où se trouvent les Secrets de l'Art hermétique.

XII. À l'égard de la *première Conclusion*, où il affirme la vérité et la possibilité de l'Œuvre et de l'Art, que ceux qui voudront satisfaire leur curiosité

plus amplement sur cet article lisent avec attention les témoignages des Philosophes ; mais que ceux qui sont incrédules restent dans leurs erreurs, dès que par la subtilité de leurs discours et de leurs arguments, ils veulent en éluder les preuves, et ne pas croire à tant de personnes, dont plusieurs, dans leur siècle même, se sont acquis une grande réputation.

XIII. Pour expliquer au net cette première clef, je ne m'arrêterai qu'au témoignage de Riplée, qui dans la quatrième Stance de la Lettre que j'explique, assure le Roi qu'étant à Louvain, il vit pour la première fois l'effet de ces grands et admirables Secrets des deux Élixirs, l'un blanc, l'autre rouge ; et dans les Vers suivants, il proteste qu'il a aussi trouvé la voie du Secret alchimique, dont il lui promet la découverte, à condition néanmoins de la tenir secrète et cachée : et quoique, dans la huitième Stance, il atteste qu'il ne confiera jamais ces Mystères au papier, il offre pourtant de montrer au Roi non seulement l'Élixir blanc et rouge, mais même la manière de le travailler et opérer en peu de temps et à peu de frais.

XIV. Ceux donc qui ne croient pas à cette Philosophie alchimique regarderaient ce fameux Auteur comme un imbécile ou un sophiste insensé, d'écrire de telles choses à son Prince, s'il n'avait pas été capable de les mettre au jour et de les effectuer ; mais son Histoire, ses sublimes Écrits en cet Art, sa réputation, sa gravité, enfin sa profession le justifient entièrement de cette téméraire calomnie.

Explication de la seconde Conclusion

XV. La *seconde Conclusion* renferme en substance que tous les Métaux et les corps des principes métalliques peuvent être réduits et réincrudés en leur première matière mercurielle, ce qui est le premier et le plus sûr fondement de la possibilité de la transmutation métallique ; c'est sur quoi nous nous étendrons le plus. On doit bien m'en croire et c'est ici le pivot sur lequel roulent tous nos Mystères hermétiques.

XVI. Sachez donc, principalement, que tous les Métaux et la plus grande partie des Minéraux ont pour prochaine matière un Mercure auquel adhère presque toujours un Soufre externe et non métallique, bien différent de la substance interne ou noyau du Mercure.

XVII. À ce Mercure, le Soufre ne manque pas et c'est par son moyen qu'il peut être précipité en une poudre sèche, par une liqueur qui nous est connue, mais qui ne sert point à l'Art de la transmutation. Ce Mercure peut être fixé au point qu'il endurera toutes sortes de feux, qu'il souffrira l'épreuve de la coupelle même, et cela sans aucune addition ni mélange que la liqueur qui

le fixe, laquelle ensuite en peut être séparée tout entière, sans perdre de son poids ni de sa vertu.

XVIII. Dans l'Or, le soufre est fort pur ; mais il l'est moins dans les autres Métaux, d'autant qu'il est fixe dans l'Or et dans l'Argent et qu'il est volatil dans les autres. Dans tous les Métaux, il est coagulé, mais il est coagulable dans le Mercure ou Argent vif. Ce soufre est si fortement uni dans l'Or, l'Argent et le Mercure que les Anciens ont toujours cru que le soufre et le Mercure n'étaient qu'une seule et même chose.

XIX. Il y a partout une liqueur dont nous devons, dans cette contrée, l'invention à Paracelse, quoiqu'elle ait été et qu'elle soit commune parmi les Maures, les Arabes et quelques-uns même des plus savants Alchimistes ; et c'est par le moyen de cette liqueur que nous savons séparer, en forme d'huile teinte et métallique, le soufre externe et coagulable du Mercure, mais qui est coagulé dans les autres Métaux. Pour lors, le Mercure restera dépouillé de son soufre, excepté de celui qu'on peut dire interne ou central, qui ne peut être coagulé que par notre Élixir ; car, de lui-même, il ne peut jamais être fixé ni précipité ni sublimé, mais il demeure sans altération en toutes les eaux corrosives et en toutes les digestions où on le peut mettre à l'épreuve.

XX. Il y a donc une voie particulière de réduire le Mercure en huile, aussi bien que tous les Minéraux et Métaux. C'est par la liqueur *Alkaest*, qui de tous les corps composés de Mercure, peut séparer un Mercure coulant ou Argent-vif, duquel tout le soufre est alors ainsi séparé, excepté son soufre interne et central, qu'aucun corrosif ne peut toucher ni dissoudre.

XXI. Outre cette voie universelle de faire la réduction, il s'en voit d'autres particulières, par lesquelles l'Artiste peut réduire le Plomb, l'Étain, l'Antimoine et même le Fer en Mercure coulant, et cela se fait par le moyen des sels, qui parce qu'ils sont corporels, ne sauraient pénétrer les corps des Métaux aussi radicalement que le fait la liqueur *Alkaest* ; et c'est pour cette raison qu'ils ne dépouillent pas entièrement le Mercure de son soufre, mais ils lui en laissent autant qu'on en trouve ordinairement dans le Mercure commun.

XXII. Mais observez que le Mercure des corps a quelques qualités particulières, selon la nature du métal ou du minéral dont il est extrait, pourquoi il est inutile à notre Œuvre de dissoudre en Mercure l'espèce des Métaux parfaits, il n'a pas plus de vertu que le Mercure commun et vulgaire. Il n'est qu'une seule humidité applicable à notre vrai Ouvrage, qui n'est assurément ni du plomb ni du cuivre ; elle n'est même tirée d'aucune chose que la Nature ait créée, mais d'une substance requise, composée par la nature et l'Art du Philosophe hermétique.

XXIII. Or, si le Mercure tiré des corps a une qualité aussi froide et les mêmes Fèces et superfluités que le Mercure vulgaire, jointes à une forme distincte et spécifique, c'est ce qui le rend encore plus éloigné de notre Mercure que n'est le Mercure commun.

XXIV. L'Art philosophique est d'œuvrer un composé de deux principes ; dans l'un se trouve le sel et dans l'autre, le soufre de la nature : cependant, n'étant l'un et l'autre entièrement parfaits ni imparfaits et pouvant être changés, exaltés et dignifiés par notre Art, on en vient à bout par le Mercure commun ; il tire non le poids, mais la vertu céleste et astrale du composé ; ce qui ne se pourrait faire si ses principes étaient sans défauts ou absolument imparfaits. Cette vertu, étant d'elle-même fermentative, produit dans le Mercure vulgaire une race bien plus noble que lui, qui est notre vrai Hermaphrodite, notre androgyne qui se congèle de soi-même, et dissout tous les corps.

XXV. Examinez avec attention un grain de semence, où le germe est presque invisible ; séparez ce germe du grain, il meurt aussitôt : mais, en laissant tout entier le grain avec son faible germe, il s'enfle, fermente et produit ; il n'y a donc que le germe qui produit la plante. De même, il en est de notre corps ; l'esprit fermentatif, vivifiant et générant, qui est en lui, est la moindre partie du composé et les parties impures et corporelles du corps se séparent avec la lie du Mercure.

XXVI. Outre cet exemple du grain, on peut encore observer que la vertu ignée et cachée de notre corps purge et purifie l'eau, qui est sa propre matrice, en laquelle il souffle, c'est-à-dire qu'il en expulse quantité de terre sale et une grande abondance d'humidité salée ; pour en avoir la preuve et en voir l'effet, faites ce que je vais dire.

XXVII. Faites vos lotions avec de l'eau de fontaine bien pure, pesez premièrement une pinte de cette eau avec exactitude et en lavez votre composé, en faisant la préparation des huit ou dix aigles ou sublimations et mettant à part toutes les fèces et scories ; ensuite, après les avoir bien séchées, distillez ou sublimez tout ce qui se pourra distiller ou sublimer et il en sortira une très petite quantité de Mercure ; mettez le reste de ces fèces dans un creuset, entre des charbons ardents, et toutes les matières féculentes du mercure se brûleront comme du charbon, mais sans produire de fumée.

XXVIII. Après que tout sera consommé, pesez le reste et vous ne trouverez que les deux tiers du poids de votre corps ; l'autre partie étant demeurée dans le Mercure ; pesez aussi le Mercure que vous avez distillé ou sublimé et celui que vous avez préparé, chacun séparément ; le poids de ces deux Mercures n'approchera pas à beaucoup près du Mercure que vous avez

pris d'abord ; faites aussi bouillir l'eau qui a servi à vos lotions et s'évaporer jusqu'à pellicule. Ensuite, mettez-la au froid, il en résultera des cristaux qui sont le sel du Mercure cru.

XXIX. Ces opérations ne sont, il est vrai, d'aucune utilité ; elles satisfont seulement beaucoup l'Artiste, en lui faisant voir les matières étrangères qui se trouvent dans le Mercure et qui ne se peuvent découvrir que par la liqueur *alkaest* ; mais néanmoins, elle ne le fait que d'une manière destructive et non pas générative, différente en cela de notre opération préparatoire et efficiente, qui se fait naturellement entre le feu et l'eau, la chaleur et l'humide, c'est-à-dire le mâle et la femelle,¹⁰ dans la propre espèce où se trouve le ferment analogue, qui opère les merveilles que toute autre chose ne peut faire.

XXX. Par conséquent, si vous faites fermenter votre corps imparfait et le Mercure séparément, vous tirerez de l'un du soufre très pur et de l'autre un Mercure noir et impur ; cependant, vous ne ferez jamais rien de ces deux matières, parce qu'il leur manque la vertu fermentative, qui est le chef-d'œuvre et le miracle du monde.

XXXI. C'est cette vertu qui fait que l'eau commune devient herbe, plante, arbre, fruit, sang, chair, pierre, minéraux ; enfin, c'est elle qui forme tout.

Cherchez-la donc seulement, elle le mérite ; quand vous la posséderez, elle mettra le comble à votre félicité, puisqu'elle est un trésor inestimable ; mais je dois vous instruire en même temps que la qualité fermentative ne travaille point hors de son espèce et que les sels n'ont point la puissance de faire fermenter les Métaux.

XXXII. Si vous voulez savoir pourquoi quelques alkalis séparent le Mercure des minéraux et des métaux les plus imparfaits ; considérez qu'en tous

¹⁰ Quelques Philosophes entendent aussi, par l'Or mâle, l'Or vulgaire qui, dans la seconde opération de l'OEuvre, fait fonction de mâle par son union avec le Mercure philosophique de la première opération, lequel Mercure est sa compagne, sa femelle, à laquelle il dépose sa teinture spermatique, sulfureuse et aurifiante, pour l'engrossir, la faire concevoir et enfanter l'Or philosophique dans la propre espèce, c'est-à-dire dans le Mercure philosophique même, qui est la mère propre, qui avait auparavant engendré cet Or vulgaire, considéré comme son enfant et de son espèce, parce que, dans le Mercure philosophique, il y a un soufre aurifique solaire et astral, principe de l'Or métallique, et c'est dans ce Mercure philosophique que se trouve ce Soufre ou Or solaire, moteur animant et vivifiant qui, comme ferment spirituel ou esprit fermentateur, est l'agent opérant toutes les merveilles de l'OEuvre. Quelquefois encore, les philosophes appellent mâle leur Mercure préparé par la première opération, pour être marié à l'Or cru vulgaire, comme sa femelle, pour la seconde opération ; la distinction de cette nominale application dépend de l'état et de la gradation actuelle où se trouvent le mercure philosophique et l'Or vulgaire dans l'OEuvre ; car ce qui est agent y devient patient et ce qui est patient y devient agent, chacun alternativement, jusqu'à ce qu'il en résulte la perfection, où le plus digne domine souverainement.

les corps, le soufre n'est point aussi radicalement mêlé et aussi intimement uni qu'il l'est avec l'Or et l'Argent et qu'il s'allie avec quelques alkalis qui sont extraordinairement dissous et fondus avec lui ; par ce moyen, les parties sont disjointes et le Mercure se sépare par le feu.

XXXIII. Le Mercure est donc séparé, par ce moyen, de son soufre, autant qu'il est nécessaire seulement, lorsqu'il ne s'agit que d'une dépuración du soufre par une séparation du pur d'avec l'impur ; mais ces alkalis, en séparant ce soufre, rendent le Mercure d'une qualité inférieure à sa première, parce qu'ils l'éloignent de la nature métallique.

XXXIV. Voici un exemple ; le soufre du plomb ne brûlera jamais ; quoique vous le sublimiez et le calcinez pour le convertir en sucre ou en verre, il reprendra toujours, par le flux et le feu, sa première forme ; mais le soufre en étant, comme j'ai dit, séparé, si vous le joignez au nitre, il prendra feu aussi facilement que le soufre commun, de sorte que les sels, agissant sur le soufre dont ils séparent le Mercure, manquent du ferment, qui ne se peut trouver que dans les substances de même nature.

XXXV. Par la même raison, le ferment du pain n'agira pas sur une pierre ni celui d'un animal ou d'un végétale, sur les métaux et les minéraux. Quoique vous puissiez tirer le Mercure de l'Or par le moyen du premier être du sel, ce Mercure, néanmoins, n'accomplira jamais notre Œuvre ; mais une part de Mercure, tirée de ce même principe, c'est-à-dire de l'Or, par trois parties de notre Mercure seulement, mettra l'ouvrage à son point de perfection par une digestion continuelle.

XXXVI. Pourquoi notre Mercure est-il supérieur en puissance à l'autre ? Ne vous en étonnez pas : c'est qu'il est préparé par le Mercure commun. Le ferment qui survient entre le corps préparé et l'eau cause la mort, puis la régénération, de là se fait une opération dont il est l'unique auteur, rien autre ne pourrait même le faire ; car outre qu'il sépare du Mercure ce qu'il a de terrestre et qui brûle comme du charbon et une humidité qui se dissout dans l'eau commune, il lui communique un esprit de vie, qui est le vrai soufre embryonné de notre eau invisible, mais dont le progrès du travail est sensible à la vue.

XXXVII. Nous concluons de là que toutes les opérations de notre Mercure, exceptée celle qui se fait par le Mercure commun et par notre corps selon les règles de l'art, sont fausses et qu'elles ne perfectionneront jamais notre Œuvre ; de quelques manières que soient travaillés ces Mercures, ils n'auront jamais la vertu du nôtre. C'est le sentiment de tous les Savants et de l'Auteur de la *nouvelle lumière alchimique*. Aucune eau dans toute l'Île des

Philosophes, dit-il, n'y est propre, sinon celle qui se tire des rayons du Soleil et de la Lune.

XXXVIII. Je vais vous expliquer le sens de ces paroles: le Mercure, en son poids, est incombustible; c'est un Or fugitif. Notre corps, en sa pureté, est appelé la Lune des Philosophes, étant bien plus pur que les métaux imparfaits, son soufre est aussi pur que le soufre de l'Or; ce n'est pas qu'il soit en effet la Lune, ne pouvant seulement demeurer au feu.

XXXIX. Maintenant, je viens à la composition de ces trois principes de notre composé, il intervient un ferment tiré de la Lune, hors de laquelle, quoique ce soit un corps, il sort néanmoins une odeur spécifique. Souvent, il arrive qu'elle perd de son poids, si le composé est trop lavé, après avoir été suffisamment purifié.

XL. Si le ferment du Soleil et de la Lune entre dans notre composition, quels avantages n'en résultent-ils pas? Il engendrera une race mille fois plus noble que lui, au lieu que, si vous travaillez sur notre corps composé par la voie violente des sels, vous aurez, à la vérité, du Mercure; mais il sera bien moins noble que le corps, parce qu'il sera séparé et non exalté par cette opération.

Explication de la troisième Conclusion

XLI. Cette *Conclusion* nous apprend qu'entre tous les sulfures minéraux et métalliques, il n'y en a que deux à l'usage de notre Œuvre et qui sont unis essentiellement à leur propre Mercure. Ici se dévoile ce grand secret de notre Art, que nous avons toujours caché avec soin aux vulgaires imprudents, en leur donnant le change et leur insinuant deux voies différentes, comme a fait Riplée. Soyez certain que nous n'avons qu'un seul et vrai principe, qu'une seule manière et qu'une seule voie linéaire et uniforme pour nous conduire dans notre travail et que celui qui s'éloigne de ce principe n'atteindra jamais à la perfection de l'Œuvre.

XLII. Comme ces deux sulfures sont les principes de notre Ouvrage, ils doivent être homogénéisés ou rendus de la même nature; c'est uniquement l'Or spirituel que nous cherchons à faire devenir blanc, puis rouge; et cet Or est l'Or vulgaire même, qu'on voit tous les jours, mais dont on n'aperçoit pas l'esprit, qui est caché dans son intérieur. Ce principe n'a besoin que de composition et cette composition doit indispensablement être faite avec notre soufre blanc et cru, qui n'est autre chose que le Mercure vulgaire préparé par de fréquentes cohobations sur notre corps hermaphrodite, jusqu'à ce qu'il se convertisse en eau *ignée* ou ardente.

XLIII. Le Mercure n'a en lui qu'un soufre passif; notre Art consiste à multiplier en lui un soufre actif et vivant, qui sort des reins de notre corps hermaphrodite, qui a pour père un métal et pour mère un minéral.

XLIV. Prenez, pour parvenir à votre but, la plus chérie des filles de Saturne, qui porte pour armes un cercle d'argent surmonté d'une croix de sable en champ noir, qui est l'emblème du grand monde¹¹; mariez-la au plus vaillant des dieux,¹² qui réside dans la maison d'*Ariès*, et vous y trouverez le sel de nature: acuez votre eau avec ce sel, du mieux qu'il vous sera possible. Il vous en résultera le bain lunaire, dans lequel l'Or veut être purifié et rectifié.

XLV. Je puis vous assurer en outre que, quand vous auriez notre corps réduit en Mercure, sans addition de Mercure commun, ou le Mercure de quelque autre corps métallique, fait par soi-même, c'est-à-dire sans addition de Mercure, il vous serait totalement inutile; car il n'y a que notre Mercure seul qui ait une forme et un pouvoir céleste, qu'il ne reçoit cependant pas tant de notre composé ou principe que de la vertu fermentative qui procède des deux, c'est-à-dire du corps et du Mercure: c'est de cette conjonction que sort une admirable et merveilleuse créature. Appliquez-vous donc à marier le soufre avec le Mercure; c'est-à-dire que notre Mercure, qui est empreint du soufre, doit être marié avec notre Or. Alors, vous aurez deux soufres mariés et deux Mercures d'une même extraction, dont les pères et mères sont l'Or et l'Argent.

Explication de la quatrième Conclusion

XLVI. Je vais à présent vous expliquer et vous rendre sensible tout ce que nous avons dit ci-devant. Cette *Conclusion* contient principalement que ces soufres sont l'un le plus pur soufre de l'Or et l'autre le plus pur soufre blanc du Mercure: ce sont là nos deux soufres; l'un, qui paraît un corps coagulé, porte néanmoins son Mercure dans son sein; l'autre est, en toute manière, vrai Mercure, mais Mercure très pur, qui porte son soufre au-dedans de lui-même, quoique caché sous la forme et la fluidité du Mercure.

XLVII. Ici, les Sophistes se trouvent dans un embarras extrême, causé par leur ignorance sur l'amour métallique. Ils travaillent sur des substances hétérogènes ou, s'ils s'exercent sur des corps métalliques, ils joignent mâle avec mâle ou femelle avec femelle. Quelquefois, ils travaillent sur un corps

¹¹ Toute cette allégorie n'est que pour expliquer l'Antimoine, que les Chimistes désignent par un globe, mais c'est l'Antimoine philosophique.

¹² C'est le Mars ou le Fer, dont se fait le régule étoilé avec l'Antimoine, mais il faut entendre le Mars philosophique.

seul ou, s'ils prennent les deux sexes, le mâle sera impuissant et la matrice de la femelle sera viciée; de sorte que, par leur inconsideration, ils ne remplissent jamais leurs espérances et ces ignares attribuent à l'art la faute qu'ils ne doivent justement imputer qu'à leur folie et qui est une suite de leur inintelligence des Philosophes.

XLVIII. Il est plusieurs de ces Sophistes que je sais qui rêvent sur plusieurs pierres végétales, minérales et animales; quelques-uns même y ajoutent l'*ignée*, l'Angélique et la pierre de Paradis. Ces opérations, quoique fort inconséquentes, puisqu'ils n'en tirent rien de bon pour la perfection de l'œuvre, n'ont rien qui vous doive surprendre; le but où ils tendent est trop haut pour que leur imagination bornée y atteigne; pour réparer ce défaut de capacité, ils inventent des manières nouvelles, qu'ils croient être convenables pour y arriver. Ils emploient pour cela deux voies, l'une qu'ils appellent voie humide, l'autre, voie sèche. Cette dernière, à ce qu'ils prétendent, est un labyrinthe qui n'est connu que des plus illustres philosophes; l'autre est le seul dédale, voie aisée, de peu de dépense et que les pauvres même pourraient entreprendre.

XLIX. Quoi que puissent dire ces Sophistes, je peux vous protester qu'il n'y a qu'une seule voie, qu'un seul régime dans la conduite de notre Ouvrage et qu'il n'est point d'autres couleurs que les nôtres. Ce que nous enseignons de contraire à ces principes uniques n'est que pour voiler, aux yeux du vulgaire et des impudents, le plus grand des secrets. Chaque chose doit avoir ses propres causes, donc, il n'y a point d'effet qui soit produit par deux voies sur des principes différents.

C'est pourquoi nous avertissons et assurons derechef les Lecteurs, que dans nos premiers écrits, nous avons caché beaucoup de choses sous prétexte de deux voies, que nous y avons insinuées et que nous allons toucher en peu de mots exactement.

L. L'un de nos Ouvrages est une minutie qu'un enfant pourrait faire, qu'une femme saurait aisément élaborer; ce n'est autre chose que la cuisson par le feu. Nous assurons que le plus bas degré de l'Œuvre est que la matière soit excitée, et puisse d'heure en heure circuler sans que le vaisseau qui la contient se brise; pour remédier à cet inconvénient, il faut qu'il soit très fort; mais notre cuisson linéaire ou uniforme est un ouvrage interne, qui avance de jour en jour et d'heure en heure, et bien différent de cette chaleur externe, car il est invisible et insensible.

LI. En cet Ouvrage, notre Diane est notre corps, lorsqu'il est mêlé avec l'eau, car, pour lors, le tout est appelé la Lune, parce que tout est blanchi et

la femme gouverne. Notre Diane a un bois, parce que, dans les premiers jours de la pierre que notre corps est blanchi, il pousse plusieurs végétations : dans la suite de l'Ouvrage, on trouve dans ce bois deux colombes ; car, après trois semaines, elles sont fortement unies dans les embrassements perpétuels de Vénus : en ce temps, la composition est entièrement teinte d'une pure verdure. Et ces colombes sont circulées sept fois, parce que dans le nombre de sept se trouve toute perfection. Elles meurent enfin, car elles ne s'élèvent plus et ne donnent plus aucun signe de mouvement : pour lors, notre corps est noir comme le bec d'un corbeau ; dans cette Opération, tout se change en poudre plus noire que le noir même.

LII. Nous usons souvent de ces allégories, lorsque nous parlons de la préparation de notre Mercure. C'est un trait de notre prudence, pour abuser les gens trop simples qui, ne prenant les choses qu'à la lettre, sont indignes de mettre la main à l'Œuvre ; nous le faisons aussi pour obscurcir et embarrasser un peu nos traités et nos procédés. Souvent, nous parlons de l'un lorsque nous devrions parler de l'autre ; si notre Art était dévoilé aux yeux de la multitude, tout au long et dans un ordre méthodique de procéder, le nombre d'ignorants qui se trouveraient parmi ceux qui l'exerceraient ferait passer nos Œuvres pour des folies et mépriser nos Ouvrages.

LIII. Ayez donc confiance en ce que je dis, que rien n'est plus naturel que nos Ouvrages ; et c'est cette naturalité qui nous enhardit à prendre la liberté de confondre le travail des Philosophes et de l'embarrasser avec ce qui n'est que l'effet de la simple nature ; c'est aussi pour maintenir les imbéciles dans l'ignorance de notre vrai vinaigre, sans le secours et la connaissance duquel tous leurs travaux deviennent inutiles. Pour finir cette *Conclusion*, souffrez que j'ajoute encore quelques paroles.

LIV. Prenez votre corps, qui est l'Or vulgaire, et notre Mercure, qui a été acué sept fois par son mariage avec notre corps hermaphrodite, qui est un chaos et l'éclat de l'âme du Dieu Mars dans la terre et l'eau de Saturne ; mêlez ces deux ensemble en tel poids que la nature le demande. Dans ce mélange, vous possédez nos feux invisibles ; car dans l'eau ou Mercure est un soufre actif ou feu minéral et, dans l'Or, il y a un soufre mort et passif, mais cependant actuel. Quand ce soufre de l'Or est excité et revivifié, il se forme, du feu de la nature qui est dans l'Or et du feu contre nature qui est dans le Mercure, un autre feu participant de l'un et de l'autre ; c'est l'union de ces deux feux en un seul qui cause la corruption qui est l'humiliation, d'où vient ensuite la génération qui est glorification et perfection du composé.

LV. Je crois devoir vous instruire maintenant que l'Or seul gouverne ce feu interne. L'homme en ignore entièrement le progrès ; tout ce qu'il peut

faire est d'être attentif dans le temps de son Opération et d'apercevoir seulement la chaleur : il remarquera que ce feu opère tous les degrés de chaleur nécessaires à la cuisson. Il n'y a point de sublimation dans ce feu-là, car la sublimation est une exaltation, sans lui, on ne peut espérer aucune réussite et tout le travail tombe dans l'inutilité.

LVI. Tout notre ouvrage ne consiste donc en autre chose qu'à multiplier ce feu ; c'est-à-dire circuler le corps, jusqu'à ce que la vertu du soufre soit augmentée. De plus, ce feu est invisible, et comme il n'a aucune dimension, soit en haut, soit en bas, il étend la sphère d'activité de notre matière dans l'œuf, de manière que sa substance, quoique matérielle et visible, se sublime et monte par l'action de la chaleur élémentaire. Cette vertu spirituelle est cependant toujours existante dans ce qui reste au fond du vaisseau, aussi bien que dans la matière plus élevée ; la raison est que cette vertu est comme la vie dans le corps de l'homme, laquelle l'âme en toutes ses parties, étant diffusée par toute la capacité et en tout le contenu de la machine en même temps, sans être attachée ni fixée à une localité particulière.

LVIII. Voilà le fondement de nos Sophismes et c'est, je crois, avec raison que nous assurons qu'il n'y a aucune sublimation dans le feu philosophique proprement dit. Le feu est vie ; c'est une âme qui n'est pas sujette aux dimensions des corps ; d'où il arrive que l'ouverture de l'œuf ou le refroidissement de la matière dans le travail tue cette vie ou ce feu qui réside dans le soufre secret. Rien de plus commun que de savoir allumer et gouverner le feu élémentaire, les enfants même n'en sont pas ignorants. Mais il n'y a que le vrai Sage qui puisse discerner, avec quelque justesse, le vrai feu interne ; en effet, c'est une chose surnaturelle qui agit dans le corps, quoiqu'elle n'en fasse point partie : c'est pourquoi nous disons que le feu est une partie céleste ; qu'il est toujours le même jusqu'au dernier période de son opération ; alors, étant à son point de perfection, il n'agit plus ; car tout agent se sépare, lorsque le terme de son Opération est arrivé.

LVIII. Ainsi, lorsque nous parlons de notre feu qui ne sublime point, n'allez pas vous méprendre et croire que l'humidité de notre composition, qui existe dans l'œuf, ne doive point se sublimer ; c'est, au contraire, ce qu'elle doit faire incessamment. Le feu qui ne sublime point est l'amour métallique, qui réside dans toute l'étendue de l'Univers, céleste et terrestre, et dans toute notre matière.

LIX. Maintenant, il ne me reste, pour conclure ce que je viens de vous expliquer, qu'à vous recommander l'attention la plus scrupuleuse sur la qualité de la matière dont vous ferez choix pour votre Œuvre : cette maxime est

certaine. Il ne résulte jamais rien de bon d'un mauvais principe : un méchant Corbeau pond un méchant œuf.

Que votre semence et votre matière soient pures, elles vous produiront une race noble.

Que le feu externe soit tel qu'en lui, votre confection puisse agir librement de tous côtés dans l'œuf ; par ce moyen et en peu de jours, il produira ce qui fait l'objet de votre attente, c'est-à-dire le bec du corbeau.

Continuez ensuite votre cuisson et, en 130 jours, vous verrez la blanche colombe ; 90 jours après paraîtra l'étincelant chérubin, d'une beauté surprenante.

Explication de la cinquième et dernière Conclusion

LX. Si les opérations d'un homme sont régulières et ses principes vrais, dit ici notre excellent Artiste, le chef-d'Œuvre qui en résultera doit couronner ses travaux et le Magistère sera assuré.

Hommes vulgaires, fous et aveugles, s'écrie le célèbre Riplée, qui, sans considérer que chaque chose dans le monde a sa propre cause et sa propre action, ne suivez que les conseils de vos stériles idées, croyez-vous qu'un pilote puisse voguer sur mer avec un carrosse, quelque beau qu'il soit ? L'essai qu'il en ferait serait sans doute une folie. Vous persuadez-vous qu'avec le plus brillant navire bien équipé, vous puissiez aller à la volée, sans boussole et sans voiles ? Jason eût-il abordé l'heureuse Colchide ? Loin d'arriver à la côte d'Or et d'être devenu le possesseur de la précieuse Toison, le premier rocher eût mis un obstacle invincible à son bonheur et son naufrage eût été certain. Ce sont cependant des insensés de cette trempe qui cherchent notre secret dans des matières triviales et qui, cependant, espèrent de trouver l'Or d'Ophir, l'Or de Corinthe ou celui du fleuve *Phison* ; mais leurs recherches sont vaines : ce bonheur est réservé pour peu de personnes, illuminées d'en haut : la voie en est droite et simple, quoique couverte d'écueils, mais elle n'est trouvée et frayée que par un très petit nombre d'Élus.

PRINCIPES DE PHILALÈTHE POUR DIRIGER LES OPÉRATIONS DANS L'ŒUVRE HERMÉTIQUE

Traduits de l'Anglais

1° Ne vous livrez jamais à l'entreprise du grand Œuvre sur les règles que des ignorants, où les Livres des Sophistes pourraient vous suggérer, et ne vous écartez point de ce principe : le but où vous aspirés est l'Or ou l'Argent, l'Or et l'Argent doivent être les uniques objets sur lesquels vous avez travaillé par le moyen de notre Fontaine mercurielle préparée pour les baigner, et cela demande toute votre application.

2° Ne vous rendez pas aux propos qu'on pourrait vous tenir, en vous disant que notre Or n'est pas l'Or vulgaire, mais l'Or physique: l'Or vulgaire est mort il est vrai, mais de la façon dont nous le préparons, il se revivifie de même qu'un grain de blé mort dans un grenier, se revivifie dans la terre. Après six semaines, l'Or qui était mort, devient dans notre Œuvre, vif, vivant et spermatique, parce qu'il est mis dans une terre qui lui est propre, je veux dire dans notre composé. Nous le pouvons doit appeler notre Or à juste titre, parce que nous le joignons avec un agent, qui certainement lui rendra la vie; comme par une dénomination contraire, un homme condamné au supplice de la mort, est appelé un homme mort, parce qu'il mourra bientôt, quoiqu'il soit encore en vie.

3° Outre l'Or, qui est le corps, et qui tient lieu de mâle dans notre Œuvre, vous aurez encore besoin d'un autre sperme, qui est l'esprit, l'âme ou la femelle; ce sperme est le Mercure fluide, semblable dans sa l'arme à l'Argent-vif commun, mais cependant plus net et plus pur. Plusieurs au lieu de Mercure se servent de toutes sortes d'eaux et de liqueurs, qu'ils appellent Mercure philosophique. Ne vous laissez pas séduire par leurs beaux discours, et n'entreprenez pas ce travail, car il est inutile; on ne saurait recueillir ce qu'on n'a pas semé l'on moissonne le fruit du grain qu'on a semé; ainsi si vous semés votre corps, qui est l'Or dans une terre, ou un Mercure, qui ne soit pas métallique et homogène aux métaux, au lieu d'un élixir métallique, vous ne retirerez de votre opération qu'une chaux inutile et sans vertu.

4° Notre Mercure n'est qu'une même chose en substance avec l'Argent-vif vulgaire; mais il diffère dans sa forme, ayant une forme céleste et ignée, et une excellente vertu; qualités qu'il reçoit de notre Art à sa préparation.

5° Le secret de cette préparation consiste à prendre un minéral qui ap-

proche du genre de l'Or et du Mercure. Il faut l'imprégner avec l'Or volatile, qui se trouve dans les reins de Mars, et c'est avec cela qu'il faut purifier le Mercure au moins sept fois. Cela fait, ce Mercure est préparé pour le Bain du Roi, c'est-à-dire de l'Or.

6° Depuis sept fois jusqu'à dix le Mercure se purifie de plus en plus, et devient aussi plus actif, étant acué dans chaque préparation par notre vrai soufre mais s'il excédait ce nombre de préparations ou sublimations, il deviendrait trop igné ; et loin de dissoudre le corps, il se coagulerait lui-même, et l'Or ne s'y fonderait ni dissoudrait point.

7° Ce Mercure ainsi acué ou animé, doit être encore distillé dans une retorte de verre deux ou trois fois, parce qu'il peut lui être resté quelques arômes du corps, à l'instant de la préparation : ensuite il faut le laver avec du vinaigre et du sel armoniac ; alors il est préparé pour notre Œuvre, ce qui doit ici s'entendre métaphoriquement.

8° Choisissez toujours pour cet Œuvre un Or pur et sans mélange : s'il n'est pas tel, lorsque vous l'achetés, purifiez-le vous-même par les voies ordinaires. Après cette opération mettez-le en poudre subtile, en le limant ou autrement, ou réduisez-le en feuilles ou si vous voulez, en le calcinant avec des corrosifs : n'importe de quel moyen vous vous serviez, pourvu qu'il soit très subtil.

9° Maintenant venons au mélange ; prenez une once ou deux de ce corps préparé, et deux ou trois onces au plus de Mercure animé, comme je viens de vous le dire ; mêlez-les dans un mortier de marbre chauffé, autant que l'eau bouillante le pourra faire ; broyez et triturez-les jusqu'à ce qu'ils soient incorporés ensemble, puis mettez-y du vinaigre et du sel jusqu'à la parfaite pureté, ensuite vous le dulcifierez avec de l'eau chaude, et le ficherez exactement.

10° Je puis vous assurer que, quoique ce qui précède soit énigmatique, je vous parle avec candeur, et que la voie que je vous enseigne ici est celle-là même dont nous nous servons ; et que tous les anciens Philosophes se sont servi de ce moyen qui est l'unique. Notre Sophisme gît seulement dans les deux sortes de feux employés à notre Ouvrage.

Le feu secret interne est l'instrument de Dieu, et ses qualités sont imperceptibles aux yeux des hommes. Nous parlerons souvent de ce feu, quoiqu'il paraisse que nous entendons la chaleur externe : c'est de-là que naissent les erreurs où se plongent les faux Philosophes et les imprudents. Ce feu est notre feu gradué, car la chaleur externe est presque linéaire, c'est-à-dire, égale et uniforme dans tout l'Ouvrage, si ce n'est que dans l'Œuvre au blanc elle est une sans aucune altération, excepté dans les sept premiers jours, où nous la

tenons plus faible pour la sureté de l'Œuvre ; mais le Philosophe expérimenté n'a pas besoin de cet avis.

À l'égard de la conduite du feu externe, elle est insensiblement graduée d'heure en heure, et comme il est journellement réveillé par la suite de la cuisson, les couleurs en sont altérées, et le composé meurt. Je viens de vous dénouer un nœud très difficile et embrassé, conservez-en la mémoire, et gardez-vous de vous laisser surprendre dorénavant.

11° Vous devez être pourvu d'un vaisseau, ou matras de verre, sans lequel vous ne pourriez achever votre Ouvrage : qu'il soit de figure ovale ou sphérique, et de contenance convenable à votre composé, c'est-à-dire qu'il soit de capacité à renfermer deux fois autant de matière que vous en mettez : nous l'appelions œuf philosophal ; que le verre en soit épais, fort, transparent, sans aucun défaut ; son col doit être au plus d'un demi pied de longueur. Quand votre matière y sera mise, scellés le col de cet œuf hermétiquement, de sorte qu'il n'y ait aucune ouverture, car le plus petit évent laisserait évaporer l'esprit le plus subtil, et perdrait l'Ouvrage.

Pour vous rendre certain de l'exacte sigillation de votre vaisseau, faites l'épreuve suivante, elle est infaillible. Lorsqu'il sera froid, appliquez votre bouche à l'endroit du col où il est scellé, sucez avec force, et s'il y a la moindre ouverture, vous attirerez l'air qui est dans le matras, et lorsque vous retirerez de votre bouche le col du vaisseau, l'air rentrera par l'évent avec un sifflement, dont l'oreille entendra le bruit aisément ; jamais cette expérience ne s'est trouvée fausse.

12° Il vous faut aussi un fourneau, que les Sages appellent *athanor*, dans lequel vous puissiez accomplir tout votre Ouvrage. Dans le premier travail, celui dont vous avez besoin doit être disposé de façon qu'il fournisse une chaleur d'un rouge obscur, ou moindre, à votre volonté, et qu'il puisse se tenir au moins douze heures dans son plus haut degré de chaleur avec égalité ; si vous en avez un tel, observez cinq conditions.

La première, que la capacité de votre nid ne soit pas plus ample qu'il ne faut pour contenir votre bassin, avec environ un pouce de vide tout autour, afin que le feu qui vient du soupirail de la Tour puisse circuler autour du vaisseau.

La seconde est que, votre bassin doit contenir seulement un vaisseau, matras ou œuf, avec environ un pouce d'épaisseur de cendre entre le bassin, le fonds et les côtés du matras ; et souvenez-vous toujours des paroles du Philosophe : *un seul vaisseau, une seule matière, un seul fourneau.*

Ce bassin doit être placé de façon, qu'il soit précisément sur l'ouverture du soupirail, d'où vient le feu, et qui ne doit avoir qu'une seule ouverture d'environ deux pouces de diamètre, par où, en biaisant et montant se conduira une langue de feu, qui frappera toujours le haut du vaisseau, environnera le fonds, et le maintiendra continuellement dans une chaleur également brillante.

La troisième est que, si votre bassin était trop grand, comme la cavité de votre fourneau doit être trois ou quatre fois plus spacieuse que son diamètre, le vaisseau ne pourrait jamais être échauffé exactement ni continuellement, comme il est nécessaire qu'il le soit.

La quatrième est que, si votre tour n'est de six pouces ou environ à l'endroit du feu, vous n'êtes pas dans la proportion, et ne viendrez jamais au point juste de chaleur; et si vous excédez cette mesure, et faites trop flamber votre feu, il sera trop faible.

Enfin, la cinquième est que, le devant de votre fourneau doit de fermer exactement par un trou, qui ne doit être que de la grandeur nécessaire pour introduire le charbon philosophique, c'est-à-dire d'environ un pouce, afin qu'il puisse d'en bas répercuter la chaleur avec plus de force.

13° Les choses étant ainsi disposées, mettez l'œuf où est votre matière dans ce fourneau, et lui donnez la chaleur que demande la nature, c'est-à-dire faible et non trop violente, commençant où la nature a quitté.

Vous ne devez pas ignorer que la Nature a laissé votre matière dans le règne minéral, et quoique nous tirions nos comparaisons des végétaux et des animaux, il faut néanmoins que vous conceviez un rapport convenable au règne dans lequel est placée la matière que vous voulez travailler; si par exemple, je fais comparaison entre la génération d'un homme et la végétation d'une plante, ne croyez pas que ma pensée soit telle que la chaleur, qui est propre pour l'un, le soit aussi pour l'autre; car nous sommes certains que dans la terre, où les végétaux croissent, il y a de la chaleur que les plantes sentent, et même dès le commencement du printemps; mais un œuf ne pourrait pas éclore à cette chaleur, et un homme, loin d'en recevoir du sentiment, n'en ressentirait qu'un froid engourdissement. Certain que votre ouvrage gît totalement dans le règne minéral, vous devez connaître la chaleur qui lui est nécessaire et distinguer avec précision la petite ou la violente.

Considérez actuellement que, non seulement la Nature vous a laissé dans le règne minéral, mais encore que vous devez travailler sur l'Or et le Mercure, qui tous deux sont incombustibles; que le Mercure est tendre, et qu'il peut rompre les vaisseaux qui le contiennent, si le feu est trop violent. Qu'il est incombustible, et que le feu ne peut lui nuire; mais qu'il faut cependant

le retenir avec le sperme masculin en un même vaisseau de verre, ce qui ne pourrait se faire si le feu était trop vif, et vous seriez par conséquent dans l'impossibilité d'accomplir l'Œuvre.

Ainsi le degré de chaleur, qui pourra tenir du plomb ou de l'étain en fusion, même un peu plus forte, pas cependant plus que les vaisseaux ne peuvent la souffrir sans le rompre, doit être estimé le degré requis, ou la chaleur tempérée. Vous voyez par là qu'il est nécessaire de commencer votre degré de chaleur par celui qui est propre au règne où la Nature vous a laissé.

14° Tout le progrès de cet Ouvrage, qui est une cohobation de la Lune sur le sol, est de monter en nuées et de retomber en pluie ; c'est pourquoi je vous conseille de sublimer en vapeurs continuelles, afin que la Pierre prenne air et puisse vivre.

15° Mais pour obtenir notre teinture permanente, ce n'est pas encore assez ; il faut que l'eau de notre lac bouille avec les cendres de l'arbre d'Hermès. Je vous conseille de la faire bouillir nuit et jour continuellement, afin que dans les travaux de notre mer orageuse, la nature céleste puisse monter, la nature terrestre descendre. Il est certain que sans l'exactitude de cette opération, qui est de bouillir, nous ne pouvons jamais nommer notre Ouvrage une cuisson, une digestion ; parce que quand les esprits circulent seulement en silence, et que le composé, qui est en bas, ne se meut point par ébullition, cela se nomme proprement digestion.

16° Ne précipitez rien dans, l'espoir de recueillir avant la maturité de la moisson, je veux dire de l'Œuvre ; mais au contraire travaillez avec constance l'espace de cinquante jours au plus, et vous verrez le bec du corbeau de bon augure.

Plusieurs, dit le Philosophe, s'imaginent que notre solution est fort aisée, mais ceux qui l'ont essayée, ou qui en ont fait l'expérience, savent combien elle est difficile. Par exemple, si vous semez un grain de blé, trois jours après vous le trouverez enflé, mais si vous le retirez de la terre il se séchera et retournera dans son premier état. Cependant on l'a mis dans une matrice convenable, la terre est son propre élément ; mais il a manqué du temps nécessaire pour la végétation. Les semences les plus dures demandent un plus long séjour dans la terre pour y germer, telles sont les noix et les noyaux des prunes et des fruits ; chaque espèce a sa saison, et c'est une marque certaine d'une opération naturelle et fructueuse, lorsqu'elle attend le temps prescrit pour son action, sans précipitation prématurée.

Croyez-vous donc que l'Or, qui est le corps le plus solide qui soit au monde, puisse changer de forme en si peu de temps ? Il faut demeurer dans l'attente

jusque vers le quarantième jour que le commencement de la noirceur le fait voir. Quand vous l'apercevrez, concluez que votre corps est détruit; c'est-à-dire, qu'il est réduit en une âme vivante, et votre esprit est mort, c'est-à-dire, qu'il est coagulé avec le corps; mais jusqu'à cette noirceur, l'Or et le Mercure conservent chacun leur forme et leur nature.

17° Prenez garde que votre feu ne s'éteigne, pas même un moment; car si une fois la matière le refroidit, la perte de l'Ouvrage est certaine.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que tout notre Ouvrage consiste à faire bouillir notre composé au premier degré d'une liquéfiant chaleur, qui se trouve dans le règne métallique, où la vapeur interne circule autour de la Matière, et dans cette fumée l'une et l'autre mourront et ressusciteront.

18° Continuez alors votre feu jusqu'à l'apparition des couleurs, et vous verrez enfin la blancheur. Lorsqu'elle paraîtra, (ce qui arrivera vers la fin du cinquième mois) l'accomplissement de la Pierre blanche s'approche. Réjouissez-vous donc; car le Roi, vainqueur de la mort, paraît en Orient environné de gloire, annoncé par un cercle citrin, son avant-coureur, ou ambassadeur

19° Continuez avec courage votre feu jusqu'à ce que les couleurs paraissent de nouveau, et vous allez voir le beau vermillon et le pavot champêtre. Glorifiez en Dieu, et soyez reconnaissant.

20° Enfin, quoique votre Pierre soit parfaite, il la faut faire bouillir, ou plutôt cuire derechef dans la même eau, avec la même proportion et le même régime; que votre feu soit seulement un peu plus faible; et par ce moyen vous l'augmenterez en quantité et en vertu, selon que vous le désirerez, ce que vous pouvez à cet effet réitérer autant de fois que bon vous semblera.

Que Dieu, Père des lumières, Souverain Seigneur, Auteur de toute vie et de tout bien, vous fasse la grâce de vous montrer cette régénération de lumière, pour entrer en la terre de vie, terre promise à ses Fidèles, et participer un jour à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

TRAITÉ DU SECRET DE L'ART PHILOSOPHIQUE OU L'ARCHE OUVERTE AUTREMENT DIT LA CASSETTE DU PETIT PAYSAN

Commenté par Valachius, corrigé et élucidé par Ph... Ur...
Amateur de la Sagesse

PREMIÈRE PARTIE

Nous avons ici en Allemagne un commun et vieux proverbe, *après beaucoup de pleurs grande joie, après la pluie le beau temps*; il en est tout au contraire, ça a été à mon grand regret depuis peu d'années, mon sort fatal; la même chose est arrivée quelquefois à d'autres, qui ont commencé l'Ouvrage sans un fondement véritable, comme je le montrerai tout au long; car pensant tenir en mes mains tout le monde, je n'eus rien moins que cela, d'autant que mon vaisseau de verre sur lequel j'avais appuyé tout mon bonheur, vint à se casser avec grand bruit et toute la matière rejaillit sur mes minutes de Philosophie, qui en furent gâtées et salies, ce qui me causa beaucoup de perte, mais je passe cela sous silence; je dis seulement que je fus fort surpris d'étonnement par ce désastre inopiné, que je ne savais où j'en étais, ni ce que je faisais, tant j'étais devenu triste et affligé; car toute ma joie et mon espérance s'étaient tournés en venin et non pas en l'Or et en l'Argent que j'attendais.

Étant donc un peu revenu et rentré en moi-même, et ayant considéré attentivement la grande perte que j'avais faite, et l'incommodité que je recevais de cet accident; je commençai à deux genoux, les larmes aux yeux, et d'un cœur gémissant, de représenter mon malheur à celui qui de toute éternité voit toutes choses; car Dieu donne et ôte à qui lui plaît. Je lui fis une instante prière, afin qu'il eût pitié de moi, en m'inspirant la vraie voie pour arriver devant sa Divine Majesté par l'esprit de vérité et de sagesse; ce qui me donna aussi de la consolation, fut ce que dit Zachaire, que beaucoup de Philosophes ont failli au commencement qui néanmoins sont enfin parvenus au bout de leur Ouvrage. Comme donc j'étais presque accablé de diverses pensées pour le fâcheux accident qui m'était arrivé sur la rupture de mon vaisseau, il me vint en pensée une question qui tourmentait mon esprit, savoir si le Tout-Puissant voudrait bien permettre que nous autres pauvres pécheurs (venant en ce siècle si pervers et corrompu) puissions parvenir à la connaissance d'un si grand Secret, comme est la Pierre des Philosophes.

Après ces inquiétudes et mouvements, je pris enfin la résolution de ne plus m'inquiéter l'esprit, considérant que tous ceux qui nous ont précédé, et qui ont atteint à la parfaite connaissance de ce saint mystère, ne laissaient pas d'être pécheurs comme nous, et que ce don de Dieu ne se révèle pas à cause d'aucun mérite qui soit en l'homme ; mais c'est une grâce particulière de Dieu, puisque nous ne sommes que très inutiles et pleins d'erreur. Cette considération me fit prendre une ferme résolution de me convertir à Dieu, et de n'avoir plus que son honneur pour but, et le secours du prochain pour toutes mes entreprises. Étant en cette ferme volonté, je sentis une sainte extase et certaines émotions qui me donnèrent de la clarté parmi mes précédentes afflictions ; et me relevant de ma prière, je me trouvai incité à reprendre en mains mes Philosophes.

Mais il me sembla que je devais surtout préférer le Comte de Trévisan, lequel, quoique auparavant j'eusse bien feuilleté, je n'y découvrais rien néanmoins qui me donnât un fondement assuré, mais après cette illumination, comme je fus à l'endroit, où l'Auteur traite de la première matière, je me sentis intérieurement éclairé, reconnaissant en quoi consiste vraiment la vertu et puissance de l'Œuvre, et d'abord je tressaillis de joie, mais examinant continuellement cette science, je trouvai mon entendement tout à fait ouvert, où auparavant il avait été clos et resserré, et quoique avec tant d'étendue et de soins, je me fusse ci-devant occupé en beaucoup d'opérations, elles avaient toutefois été faites en vain, car j'étais mal fondé. Partout je louai Dieu, et invoquai avec joie son saint Nom ; je continuai à le prier humblement qu'il me donnât la perfection de ces bons et solides commencements, qui n'avaient en moi autre fin que sa gloire et mon salut.

À l'instant je continuai à bien comprendre cette matière, afin que je ne me méprisasse plus par les apparences, mais que je misse le doigt sur celle qui se peut dire et nommer matière prochaine et non éloignée ; car celle-là est plus riche et fertile que celle-ci, quoiqu'elles tendent toutes deux à même but, selon le bon Riplée, en ses axiomes des douze Portes, et selon Flamel, *fol. 120 Item fol. 180*, ou *150*, où il dit que c'est surtout un très grand secret de pouvoir connaître de quelle chose minérale on doit prochainement faire l'Œuvre.

Or comme j'étais allé faire un voyage, je me trouvai entre deux montagnes, où j'admirai un homme des champs, grave et modeste en son maintien, vêtu d'un manteau gris, sur son chapeau un cordon noir, autour de lui une écharpe blanche ceint d'une courroie jaune, et botté de bottes rouges, lequel je saluai. M'étant approché, j'aperçus qu'il tenait en ses mains deux fleurs très éclatantes et étoilées à sept rayons ; l'une de ces fleurs était blanche, et l'autre rouge. Je les considérai bien, parce qu'elles étaient très belles, brillantes et de très belles couleurs, fort odoriférantes et agréables au goût ; de plus, l'une

tenait du féminin et l'autre du masculin, croissant néanmoins toutes deux d'une même racine et de l'influence de toutes les Planètes.

Je demandai à cet homme quel était son dessein sur ces deux fleurs, car j'en avais assez bonne connaissance, mais non pas qu'il y eût en elles une intention distincte, ni qu'elles fussent mâle et femelle, c'est-à-dire de deux différentes natures. Lors, m'envisageant fixement, il me demanda qui m'avait adressé en ce lieu inhabité; qu'il était, dit-il, recherché des plus grands de ce monde, mais rempli de beaucoup de périls, et presque inaccessible.

Comme je lui eus dépeint le cours de ma vie, mes aventures et emplois, il se sourit, n'en tenant pas grand compte; il me traita toutefois fort civilement, commençant à me tenir ce discours:

« Tu sauras que qui que ce soit n'arrive à la connaissance de ces deux fleurs, qu'il ne soit appelé de Dieu, guidé par la foi et par invocation; encore lui arrive-t-il en ses recherches de grandes peines, ennuis et afflictions, afin que cette haute science lui soit à grande vénération lorsqu'il la possédera comme un trésor cher acheté. »

« Mais puisque tu es parvenu jusqu'en ces lieux, tu verras que Dieu m'autorise à te dire, que de ces deux fleurs provient (après leur conjonction, et non point plus tôt) la première matière de tous les Métaux, ce qui t'est confirmé par Trévisan sur la fin de sa seconde partie, où il nomme ces deux fleurs, homme rouge et femme blanche; mais les Philosophes, pour beaucoup de raisons, ont dit plusieurs choses sur le sujet de cette première matière, pour la couvrir elle et sa racine comme d'un voile, et ils se sont aussi bien gardés de découvrir la seconde matière: quoiqu'il faille premièrement que tu traites cette seconde matière, qui est crue et indigeste, et qui est toutefois le sujet de la Pierre, il faut que tu la tires comme de l'homme et de la femme, qui après la conjonction devient la matière première que je te déclare ici avec sincérité. »

Je m'étonnais de ce discours, qui pourtant me donnait de la joie pour le contentement où je me trouvais d'être avec lui; sur ces choses, je ne pus me tenir de lui dire: Ami, ta simplicité m'eût bien empêché de chercher en toi des choses de si haute intelligence; il se mit à sourire et me dit: C'est en vérité cette simplicité qui met tout le monde en erreur, et qui fait que je suis négligé d'un chacun; car ma forme extérieure les trompe tous, voyant ma bassesse, et ce qui semble vil en moi; mais lorsqu'ils me prient courtoisement de quitter ma jaquette grise et mon manteau de bure, je les exauce, et leur fais voir là-dessous un habillement diamantin, et une fourrure de rubis, ou si tu veux, une chemise très précieuse; mais le Tout-Puissant les a presque tous aveuglés, afin qu'ils ne voient de quoi ces Métaux ont pris leur origine.

Je lui répartis, cher Ami, habitant des champs, ces fleurs ont un lustre et éclat très hauts, mais pourtant elles ont aussi propriété de Médecine. Il répondit, elles sont bien médicinales, mais leur plus grande propriété est cachée en elles, car lorsqu'elles sont sur leur propre racine, elles sont vénéneuses : c'est pourquoi il faut que leur racine soit bénignement et délicatement sublimée avec soin, comme je veux croire que tu sais ; ce que je juge par tes opérations ; quoiqu'elles t'aient mal réussi jusqu'à présent, je ne révoque point en doute que tu ne comprennes bien ce que veut dire ici cette sublimation, laquelle se fait sans qu'il y entre jamais rien de mordicant ni corrosif, qui détruirait la bonté de sa nature : et c'est de là que prennent leur naissance ces deux belles fleurs, sans addition d'autres choses, étrangères et différentes, tirées de cette montagne contagieuse ; et si je n'eusse su sous quelles Planètes l'on constelle les hommes des champs, je ne serais jamais arrivé, ni pu me rendre à ce lieu si remarquable.

Je lui dis, cher Ami, tes discours m'engagent à te supplier encore de me dire, si ces deux fleurs prennent naissance et croissent toutes deux à la fois, et ce qui est de leur production ; car je me propose qu'en cet éclaircissement sont révélés de grands secours de la science : je tiens à honneur et grand avantage d'en être éclairci, parce que les Philosophes en ont très peu parlé. À cela, au lieu de sourire, il fit quelques branlements de tête, et se tint en silence assez longtemps ; puis il me dit, tu me demandes la pierre d'achoppement, où plusieurs trébuchent ; car beaucoup connaissent la première matière, mais ils errent au fait de cette maîtrise ; pourtant, sois ici demain de retour à cette même heure (vingt-quatre heures après), tu m'y trouveras disposé à te donner intelligence de ces choses, tout autant qu'il m'est permis. Je le remerciai, me séparai joyeux et restai tout ce temps en grande inquiétude de l'heure à venir, que j'observai ponctuellement.

Je le vis donc arriver, tenant les deux fleurs en sa main, et le sommai de tenir sa favorable promesse, le suppliant de croire que je lui étais absolument acquis, quoique je reconnusse bien lui être fort inutile. À quoi il me dit ces mots : pourvu que tu sois bien à Dieu, je serai bien à toi, et toi à moi ; sinon je serai toujours éloigné de toi, si tu es éloigné de Dieu ; mais d'autant que je crois que tu es à Dieu, je te découvre ici tout le procédé, et te répéterai mes premières paroles, sur chacune desquelles tu dois avoir une particulière attention, avec prières continuelles à Dieu. Cette Science est un don spécial de la bonté suprême ; prends donc bien garde à toutes mes dites paroles, et examine les très exactement. Assis-toi avec moi sur cette verdure, car je suis vieux et d'un naturel froid, je n'ai pas de bonnes jambes, ni bien robustes, c'est pourquoi je ne puis pas me tenir longtemps debout, et de plus je me plais fort à me reposer sur la verdure.

Tu as sans doute lu que nos Mages, Philosophes et Rois, écrivent et disent à tous, suivez la Nature, suivez la Nature; et c'est de là que tu dois inférer que tous ceux qui veulent produire quelque chose d'avantageux et de grand en cette Science, doivent surtout avoir entière connaissance de l'origine et fondement de tous les Métaux, de leur naissance, production et différence, de leur sympathie et antipathie, c'est-à-dire amour et haine.

Sache de plus, que tous les Métaux sont provenus d'une même racine, la matière dont ils prennent leur origine n'étant qu'une et unique, et ils n'acquièrent leur différence que par la cuisson, c'est-à-dire, selon qu'ils sont plus ou moins cuits ou digérés. Les bons Auteurs te confirment cette vérité; mais ne te dégoûte point de leurs différentes façons; fuis seulement les donneurs de recettes et de procédés particuliers; sois donc infatigable à lire les bons Auteurs, et le retardement récompensera ta patience et ta peine.

Mais sache en peu de mots, que celui qui comprendra bien l'origine de nos Métaux, connaîtra que la matière des nôtres doit être métallique, née aussi de manière métallique sans métal; car il n'y a point de métal sans lumières métalliques, ni aussi de lumières métalliques sans métal; et ainsi conséquemment l'un se rapporte à l'autre; car leur être naturel et leur genre est un, qui se nomme électre minéral mineur non mûr, ou magnésie, ou autrement lunaire; et de là vient que les Philosophes parlent toujours au pluriel quand ils disent, par exemple, nos métaux.

Mais il faut que je t'en entretienne plus clairement, puisque tu as la véritable connaissance de la vraie matière, dont cette racine métallique doit être doucement séparée de ce qui lui est contraire, ou contre nature; je veux dire de ce qu'elle a acquis accidentellement des vapeurs vénéneuses.

Puis il faut en extraire cette blanche et mercurielle liqueur, qui est si délicate et fluide, laquelle il faut rechercher dans sa partie supérieure; et son nom est Azoth, ou glue de l'aigle; mais sa liqueur fixe sulfurée, rouge et incombustible, se doit chercher dans la partie inférieure la plus occulte, et s'appelle laiton, ou lion rouge; à bon entendeur suffit.

Mais s'il te manque quelque lumière, invoque le Nom du Seigneur des lumières, et l'Auteur de toute bonne donation; et remarque surtout avec admiration que ces deux fleurs jamais ne se sèchent ni se flétrissent, que l'une se peut convertir en l'autre en toutes formes et figures, et qu'elle a de la pente et de l'inclination à toutes les sept Planètes, auxquelles si une fois elle se joint, elle ne s'en sépare plus: la vertu naturelle et la propriété de ces fleurs ne se peut assez doctement décrire par quelque Philosophe que ce soit.

Tu vois maintenant que ces deux fleurs proviennent d'une même tige, qui

est septuple et susceptible de toutes couleurs ; mais icelles fleurs sont assez éloignées l'une de l'autre, ce qui provient de leurs différentes natures, et partant il faut trouver le moyen de les joindre et unir, de les faire végéter et croître ; il faut que de ces deux se procrée un fruit excellent, indissoluble et perpétuel, ce qui n'arrive pas sans l'expresse permission du Souverain.

Au surplus, sache que le compte, où le nombre de la semence ou germe du lys blanc est différent de celle du lys rouge, et que ces deux fleurs n'opèrent pas en même temps ; ce que les anciens Sages ont tenu fort clos et couvert, et c'est ce qu'ils nomment leurs poids sans poids : ces deux lys ne s'unissent pas et ne se mêlent par menues parties. Les Anciens parmi les Arabes parlant de ces choses en ces termes, disent que *le poids du mâle est singulier, et celui de la femelle est toujours pluriel* ; ce qu'expose le Comte de Trévisan en cette sorte : *La puissance terrienne sur son résistat selon la résistance différée*, c'est l'action de l'agent en cette matière ; entends-tu cela ? Je répondis que ces termes sont obscurs ; à quoi il me répliqua que je ne m'en misse point en peine ; car, dit-il, si tu arrives à l'accroissement de ces deux fleurs de lys, lors tu connaîtras par leur propre essence propriété et nature, ce que tu auras à faire et non autrement ; je te donne avis d'avoir grand soin que la chaleur de ton feu soit *lente et bénigne* ; car autrement la semence du lys blanc s'évaporerait en fumée, et tout ton travail serait réduit au néant.

Puis je lui dis, tu as fait mention de deux lys, et toutefois les Philosophes disent quelquefois *qu'en une seule chose, ou un seul Mercure et Azoth, consiste tout ce que cherchent les Philosophes, ou Sages*, quelquefois ils parlent de trois choses, du Soufre, Mercure, et Sel, et le plus souvent d'âme, d'esprit et de corps ; cependant tu n'en fais aucune mention.

Il faut, dit-il, que je me rie de toi, de ce que tu n'entends pas encore les termes des Philosophes, et qu'ils te soient si peu connus, ou bien c'est que tu veux m'éprouver ; il faut donc que je te soulage en cela. Sache donc que les Philosophes entendent par une seule chose le sel des Métaux, ou Pierre Philosophale, et par deux, le corps et l'âme, dont le tiers est l'assemblage de ces deux ; à savoir l'esprit, lequel on ne peut apercevoir, d'autant qu'il est caché en ces deux ; et ainsi l'on peut dire que cet esprit surnage sur les eaux ; or tu le peux lire en Moïse : que cela te suffise.

Mais quant à moi je m'en tiens volontiers à ces deux ; c'est pourquoi prends ces deux lys très clairement polis, et les ayant renfermés en un cristal bien bouché, sans feu, mets les en une douce et légère chaleur d'athanor : lors le lys blanc s'épandra au large, embrassera et contiendra en soi le lys rouge, et d'autant que le lys rouge est d'une nature ignée, et qu'il reçoit aide de la chaleur externe, il communique et donne son odeur et haleine de baume chaleureux

dans la froideur du lys blanc, d'où naît une discorde, l'une ne voulant céder à l'autre, ce qui procède des qualités contraires qui sont en eux, comme tu sais, puis ils s'élèvent tous deux au Ciel, ou pour mieux dire, ils croissent tous deux au Ciel, mais ils sont par après repoussés par le vent, et ce par plusieurs et tant de fois qu'ils sont devenus las et fatigués du travail de monter et descendre ; ils sont contraints de se reposer en terre, et sache que si le bain n'est tellement régi et gouverné, à ce que leurs natures ne s'élèvent toutes deux à la fois, mais chacun à part, ou l'une après l'autre, tu ne jouiras jamais de leur odeur : partant prends bien garde à cette opération grandement remarquable.

Or d'autant qu'à cause de ces deux natures ou qualités ennemies, et contraires, l'un de ces deux lys ne peut se rendre prédominant sur l'autre, ils se rallient et s'unissent de telle amitié ensemble, qu'ils ne se veulent plus séparer ; puis après, en cette union ou ralliement, tout le Firmament s'émeut semblablement, et le Soleil et la Lune en deviennent ténébreux et obscurcis, autant qu'il plaît au Très Haut ; après quoi par l'amour du Tout-Puissant, l'Arc-en-Ciel de toutes couleurs se fait voir en l'air, pour marquer qu'alors tu ne peux plus douter que Dieu te soit propice, et que le déluge de ces deux fleurs de lys n'arrivera plus, de quoi tu te dois réjouir.

Tu apercevras aussi en peu de temps, que la Lune peu à peu se fera voir moins ténébreuse qu'auparavant, et finalement ornée d'une lueur, blancheur et clarté d'un très beau lustre, mais le Soleil est encore caché derrière la Lune, lequel à cause de l'interposition de la terre ne se peut encore voir ; que si tu as les yeux de l'entendement ouverts, tu apercevras quatre Planètes dans la Lune, lesquelles par l'éclat de sa lueur, tu convertiras et transformeras en sa permanente nature.

Mais quand la Lunaire ou l'Écrevisse s'approche du Soleil, et que la chaleur se multiplie et croît de plus en plus, lors la Lune est offusquée par les rayons et l'éclat lumineux du Soleil, jusqu'à ce qu'elle soit contrainte de se cacher derrière lui et dans ses rayons ; comme au contraire cet éclatant Soleil vient par la conspiration des autres Planètes à se revêtir d'une belle et agréable couleur, et se trouvant tout irrité par leur moyen, il commence à pâlir, puis à se couvrir, et devient rouge comme sang : mais d'autant que ces Planètes s'humilient devant lui, comme devant leur Seigneur, et bon Maître, Dieu l'ayant ainsi ordonné, il les reçoit finalement à grâce, et se les rend égales, en les associant à son règne par une étroite union et amitié. Étant donc ainsi unies et anoblies, elles louent Dieu d'un si grand et si merveilleux ornement, et de leur si excellente amélioration elles consacrent le tout à sa louange et gloire.

Vois maintenant que je t'ai tiré de ton doute et de ton incertitude, et sois

entièrement dans cette croyance, que tu as acquis l'entière intelligence de toute l'affaire ; mais il faut que tu gardes le silence, en priant Dieu qu'il te fasse la grâce d'en user droitement avec beaucoup de discrétion, car si tu fais autrement tu ne me reverras jamais.

Je restai à cela tellement étonné et interdit, que je n'avais point de paroles suffisantes pour lui rendre des actions de grâces, quoique je fusse porté et enclin à lui témoigner toutes sortes de reconnaissances, je ne laissai pas toutefois avec toute soumission de lui faire encore quelque demande, savoir si rien n'était plus à ajouter à la Science, et si elle avait là son terme et accomplissement ; à quoi il me répondit gracieusement : Tu sauras que la vertu et l'efficace de ces deux fleurs de lys s'amplifient et se renouvellent de trois jours en trois jours, qu'elles se multiplient et s'ensemencent à milliers ; ce qui advient lorsque la semence est jetée dans la première et précédente terre ; ainsi au premier jour les ténèbres paraissent ; au deuxième, une claire lueur de Lune se fait voir ; et au troisième un Soleil chasse les ténèbres venant de son couchant, et cette affaire se provigne autant que le Tout-Puissant le veut ou le permet.

De la nature de cette Pierre se forment d'autres pierres précieuses de toutes sortes ; mais son grand effet tend à la connaissance et au culte du Tout-Puissant, ainsi qu'à la longueur et prolongation de la vie ; et même si quelqu'un arrive à la possession de la moindre feuille de ces fleurs de lys, il aura des antidotes contre toutes infirmités et maladies ; comme aussi celui qui arrivera à la possession de la moindre fleur de lys, aura de quoi se rendre heureux.

Mais je te reviendrai voir dans neuf mois, et lors je t'exposerai plus au long les propriétés de ces fleurs, car il faut que je me retire ; j'aperçois toutefois que tu es en quelque trouble à cause de mon extérieur, d'autant que tu me vois couvert de cette enveloppe ou jaquette grise, de laquelle je me suis revêtu, afin de me voiler aux Puissances qui veulent me ravir et me tourmenter par leurs géhennes ; mais ne t'ai-je pas dit que je suis en mon intérieur et dedans revêtu et paré d'Or, de Diamants, d'Émeraudes et de Rubis.

À quoi je répartis en grande soumission, reconnaissance, et très humbles prières, qu'il me fût permis pour un plus grand éclaircissement, de faire encore cette demande ; je lui dis donc : tous les grands Auteurs nous représentent qu'il y a de grandes observations à faire au régime du feu, et que les grandes choses en dépendent, puisqu'il doit souvent être plus ou moins chaud en ses degrés ; de plus je souhaiterais fort connaître distinctement quelle est la matière la plus prochaine de la Pierre, de laquelle l'on doit extraire la forme spécifique, ou bien ces deux belles fleurs ; car encore que je sache la matière générale, je suis pourtant encore en doute en ce premier point touchant la

plus prochaine, et ce d'autant que *Clangor Buccinæ* nous dit, qu'à peine peut-on d'une livre de matière en tirer le poids d'une drachme, dont on puisse utilement opérer en l'Œuvre, et moi je me proposais que d'une livre on en pourrait préparer plusieurs onces, tant pour le rouge que pour le blanc.

Tu me presses de trop près, me répondit-il, et tout ce que tu tireras encore de moi aujourd'hui, c'est que tu prennes garde que sous cette mienne casaque ou jaquette grise, je porte une chemisette verte et rouge, que si tu la rends polie et perfectionnée avec les pierres ou cailloux à feu et philosophiques, y ajoutant de la limaille ou rouille de Mars, et de l'Aigle rouge fixe en l'Œuvre, alors cette chemisette se perfectionnera grandement, et puis quand tu l'auras plongée dans une luisante fontaine d'une très claire Lune, cette Lune l'enrichira de six autres Soleils, bons et valables, que tu retireras à chaque opération pour ton usage, et que tu pourras chaque semaine te procurer ce profit, dont tu vivras avec honneur et commodité, même jusqu'à très bons revenus annuels, en attendant la perfection de ton Œuvre.

C'est ce que l'ami peut ouvertement dire et déclarer à son ami, en gardant toujours le silence sur ce qui fait l'entière conduite du grand Œuvre, que Dieu distribue de lui-même ; il s'en est réservé à lui seul la dispensation.

À ces mots mon Docteur s'évanouit et entra dans le vaste et profond de la montagne, et les deux fleurs de lys demeurèrent au même endroit, auquel se glissa le dit *Agricola*, c'est-à-dire l'homme des champs ; je m'avançai pour cueillir ces fleurs, mais étant arrivé à l'endroit où je les avais vues, j'aperçus à leur place un gros tas, ou masse de matière crue, et la vraie Pierre dont le poids était de plusieurs livres, et tout proche était un Écriteau portant ces mots ; *Dieu vend ces biens par les travaux* ; ce qui fut la fin de mon entretien.

SECONDE PARTIE

Lorsque j'eus remercié de tout mon cœur, loué et exalté l'Éternel, seul Dieu Tout-Puissant, Créateur de toutes choses, pour la grâce qu'il m'avait faite de la révélation ci-dessus ; je pris ma seconde matière (la première matière suivra ci-après) ; je la baisai de joie comme une chose après laquelle j'avais languï et soupiré de tous mes sens, et au sujet de laquelle j'avais vécu tant d'années dans le doute, les misères, tristesses et anxiété ; je la considérai bien avec grand étonnement, surtout à cause qu'elle n'avait aucune apparence extérieure et néanmoins elle devait être capable d'accomplir et parfaire un si haut, important et surnaturel Ouvrage ; il me souvint en ce même moment de ce que le Paysan m'avait dit, que Dieu en avait ordonné ainsi pour

des raisons très importantes, afin que les pauvres pareillement, et aussi bien que les riches en pussent jouir, et qu'aucun n'eût sujet de se plaindre envers Dieu, qu'il ait en cela préféré les riches aux pauvres ; non véritablement, les riches ne s'en soucient point et encore moins croient-ils qu'une telle vertu se trouve cachée dans une si vile matière, comme on peut le lire au vingt-huitième feuillet du grand Rosaire ; *si nous nommions notre matière de son propre nom, les fous, les pauvres et les riches ne croiraient point que ce soit elle* ; ainsi les pauvres la rencontrent plutôt à la main que les riches.

Quand donc j'eus bien enveloppé et enclos ma matière, je retournai au logis avec joie, chantant le long du chemin le Cantique. Je ne fus pas longtemps au logis, que je commençais à me fournir : 1° d'une bonne partie des choses nécessaires au Particulier, que le bon Paysan m'avait enseigné, afin qu'avec plus de repos et de fermeté je pusse vaquer à préparer l'universel ; ainsi je commençai au Nom de Dieu, j'achetai une quantité considérable de charbon, car cela en consomme beaucoup ; je bâtis à même fin des fourneaux et fours, fort utiles, et en peu de temps j'eus une provision considérable de charbon ; mais le Démon, ennemi du Christianisme, ne put souffrir cela, il me causa plusieurs alarmes les unes sur les autres. Les voisins m'accusaient de mettre leurs maisons en flammes ; mes amis et autres personnes de connaissance me représentaient qu'il courait un bruit de fausses monnaies, et que je me départisse d'une entreprise si vaine, crainte de tomber dans le soupçon ; que je devais plutôt m'adonner à l'exercice de la Jurisprudence, me disant qu'avec plus de raison, j'y trouverais plus de succès et de profit, parce que j'étais Docteur en Droit, et qu'il n'y avait que cet exercice seul qui fût capable de me fournir amplement ma subsistance.

Mais quoi qu'en bonne conscience je ne pusse gagner mon pain par un tel moyen, je ne laissai pas de faire doubler grandement le prix du charbon, de sorte que les Forgerons et les Orfèvres m'accusèrent en Justice, comme étant la cause de sa cherté, se plaignant qu'ils ne pouvaient pas continuer leurs métiers, et avoir comme auparavant leur nourriture nécessaire, conséquemment qu'ils ne pouvaient à cause de cela continuer à la République le paiement des impôts et contributions, car je payais plus chèrement le charbon afin d'être préféré aux autres ; ils traitèrent ce sujet tout au long, si bien que le Conseil me fit faire la défense, et savoir en même temps que j'eusse à me désister de cet emploi du charbon, et vivre dans les Lois de ma vacation ; en somme le démêlé fut si ample, qu'il me fallut abattre mes fourneaux, partir de là, et chercher un bon ami qui m'avançât de l'argent, afin que je pusse vaquer avec plus de repos à l'universel.

Toutefois je ne déclarai à personne le dessein que j'avais ; les mêmes tribu-

lations et incommodités durèrent presque jusqu'à la troisième année; Dieu sait quelles peines cela me donnait au cœur d'entendre mal parler de moi, sans pouvoir avancer dans l'Œuvre; même je songeais que Dieu ne trouvât pas encore à propos de me le permettre: car il faut suivre le chemin où le destin nous mène et ramène. Le Comte Bernard de Trévisan témoigne semblablement avoir eu toute la science de l'universel parfaitement, deux ans auparavant qu'il l'eût pu mettre à effet à cause de plusieurs empêchements.

Durant mon voyage je conférai avec des gens doctes, j'en devins plus savant, et nous nous donnâmes de mutuelles assistance par science et conférence, ainsi qu'on a coutume de faire; je fis aussi amas de belle matière, de toutes sortes de mines et de pierres de travail; mais je trouvai fort peu, non pas même plus de trois personnes qui tinssent le droit sentier physique; ils voulaient tous se servir du Mercure vulgaire, de l'Or, de l'Antimoine, et de la mine de Cinabre; et même les choses plus simples et moindres, en quoi ils erraient tous tant qu'ils étaient, ne travaillant et ne suivant pas le naturel sentier de la nature; mais s'ils l'eussent suivi, ils n'eussent pas erré si misérablement, outre cela un don de si grande excellence ne s'accorde pas à tous; que chacun fasse son compte là-dessus, et s'éprouve bien avant que la perte et le dommage viennent à l'abattre et surprendre; remarque cela, celui qui en est capable.

Comme donc j'eus fini le cours de mes voyages, je revins joyeux ou logis, alors me vinrent bientôt revoir mes prétendus amis, voulant savoir où j'avais été si longtemps, ce que j'avais fait et ce que je voulais faire: je leur fis une brève réponse: le monde n'est-il pas assez grand, vous pensez peut-être que votre ville fait tout le monde; et que hors d'icelle on ne se puisse nourrir; mais si vous aviez tant soit peu essayé, vous en jugeriez tout autrement. Il y a, Dieu merci, assez de gens qui reçoivent et reconnaissent avec grand remerciement ce que vous méprisez et rejetez avec moquerie; et vous saurez en outre que dorénavant je ne vous causerai pas grande incommodité pour le charbon, car à présent je n'en ai pas besoin.

Ils s'étonnèrent fort de ces paroles, et secouaient la tête pour savoir où gisait le lièvre, mais je me privai tout à fait de leur compagnie; je louai une maison où je ne pris qu'un garçon avec moi. Après les grâces rendues à Dieu, par le grand désir que j'avais de l'Œuvre, je me résolus de l'accomplir. La patience et la persévérance étant la principale partie de l'Œuvre entier; car tous les Philosophes l'écrivent, et c'est la clef de l'Art; chacun peut facilement l'éprouver à sa confusion, en brûlant par le feu les fleurs, ou autrement brûlant la vertu croissante et la germinante nature; c'est pourquoi il me fal-

lait user de grande prudence. Je prenais bien garde aussi qu'il ne m'advînt quelque accident par la tardivité ou par manque de chaleur, comme en parle Théophraste en son Manuel, mais finalement par la bonté de Dieu, tout m'a bien réussi.

Or comme les vapeurs vénéneuses furent retirées de la Pierre, nos deux fleurs parurent, ainsi que notre Paysan l'avait dit, poussant belles, et doucement toutefois. J'aperçus plus tôt la blanche, la rouge n'étant pas encore parvenue à son degré. Je pris une petite feuille de la blanche, la goûtai et y trouvai véritablement un goût tout à fait doux, excellent et agréable, le semblable duquel je n'avais jamais éprouvé, et au sujet duquel je me réjouis lors grandement et de bon cœur. Le surplus de cette petite feuille, je le mis sur du fer rouge de feu, elle y coula subitement et tourna en fumée au même instant, à quoi je reconnus que c'était la femelle, attendu qu'elle était si volatile et légère, et par ainsi j'usai d'une grande prudence, si bien qu'avec celle-là je me rendis maître de la rouge, laquelle ne se souciait en façon quelconque d'aucun travail, ni ne fuyait point, mais demeura constante et maîtresse du feu.

Toutefois, avant que j'eusse recouvert ces deux lys, j'eus d'assez grandes traverses, dont je ne veux faire ici mention, mais cela fut bientôt oublié, quand j'eus recouvert ces deux lys ; je pensai au Paysan, et m'étonnai de son profond et sublime jugement ; je suivis toujours l'instruction qu'il m'avait donnée, et joignis les deux lys ensemble, et en cette jonction j'aperçus lors des choses remarquables, à cause de quoi je les enfermai ensuite toutes deux en un beau vaisseau de cristal, que je posai tout doucement en un lieu qui donnait une grande chaleur.

Or comme le Soleil commençait à luire, le lys blanc vint à s'étendre, comme s'il eût été tout eau, et tout ainsi qu'on voit la rosée du matin sur l'herbe ou comme une larme claire de Soleil reluisante comme la pure Lune, toutefois avec une certaine réflexion bleuâtre ; et y portant l'œil de plus près, je vis qu'elle avait consommé en eau et avalé la fleur rouge ; en sorte que je n'en pus pas voir la moindre feuille, elle ne pouvait pourtant pas cacher tout le rouge, le rouge est d'une complexion plus ardente et plus sèche, et la blanche plus froide et plus humide ; et comme la lueur du Soleil lui vint extérieurement en aide elle tâcha de se remonter, mais elle ne put à cause de la force de la blanche, le naturel de laquelle prédominait encore ; toutefois elles combattirent doucement, s'accordant toutes deux également dans le Ciel, ou vers le Ciel, mais elles en furent rabattues et repoussées par les tourbillons des vents ; cela dura jusqu'à ce que toutes deux liées ensemble, furent contraintes de demeurer en bas, car la racine qui les avait pu faire croître leur était retranchée.

Alors commence la première matière de la Pierre et des Métaux, après cela l'obscurité commença peu à peu à paraître, et le Soleil et la Lune furent de plus en plus couverts cela dura un bon espace de temps, ainsi qu'il se peut lire au Traité du Comte Bernard de Trévisan; cependant parut le signe pacifique et gracieux de l'Arc-en-Ciel, avec toutes sortes de couleurs admirables, dont le Paysan dit que ce serait un signe de réjouissance et une augure de bonne foi.

Or, comme la Lune vint à se faire entrevoir, toutefois pas bien claire, le Soleil commença de luire plus ardemment, jusqu'à ce que la Lune fût pleine, et que transparente elle portât une lueur claire, comme si c'eût été toutes perles, et des morceaux de diamants légèrement piles; de quoi se réjouirent quatre Planètes; car par ce moyen elles peuvent être muées de leur naturel imparfait en la splendeur de la Lune, et en sa nature, ce que ledit Comte Trévisan nomme en sa parabole, la chemise du Roi.

Donnant ensuite le troisième degré de feu, toutes sortes de fruits excellents vinrent à croître et pousser, comme des coings, des citrons et des oranges agréables à voir, sortant d'un terroir tout de hyacinthes, lesquelles se transmèrent en peu de temps en aimables pommes rouges, qu'on surnomme de Paradis, croissant d'une terre de rubis, et enfin elles se changèrent et congelèrent en un admirable, clair, pur, et toujours luisant Escarboucle, lequel rend par sa propre lueur, toutes les Planètes obscures, et de couleur sombre, et est luisant, éclatant et céleste, et cela en fort peu de temps.

Après cela, comme j'eus fait quelques projections sur quantité de livres de Métaux épurés et purgés, que je me réjouissais extrêmement, et m'émerveillais de ce que si peu de notre Pierre eût un si grand pouvoir de pénétrer et changer en un moment toutes sortes de Métaux, c'est à savoir une partie en mille autres, je me mis à bas, m'assoyant après ma Pierre faite; puis mes actions de grâces rendues à Dieu, j'eus la volonté de faire encore une projection, en intention et à dessein que je pusse approcher de plus près la connaissance du fondement de la projection.

Justement comme je venais de m'y mettre, voici que ce bon homme de Paysan arrive, il me salue aimablement d'abord; je fus fort surpris, parce que je ne le reconnus pas assez tôt, et qu'il entra subitement, vêtu pour lors d'une robe de diverses couleurs; je me laissai aller sur le banc, car les jambes me tremblaient. Il me dit d'une bouche riante, et avec des gestes agréables, ne crains point, mon cher frère, tu as un don gracieux et clément avec toi, et ce que ton cœur désire au monde. Je te reviens voir maintenant, comme je t'ai promis, pour t'informer davantage des secrets et d'autres choses plus relevées et sublimes; car ceci n'est que le commencement; et pour te les en-

seigner fondamentalement, entends, que faire la Pierre, c'est une chose de peu d'importance, simple et légère, ainsi que maintenant tu la dois avouer toi-même, et que Dieu éternel, pour des raisons très importantes, l'a ainsi disposé; mais pour ce qui est de comprendre bien et parfaitement; il faut que tous les Philosophes, Adam, Hermès, Moïse, Salomon et Théophraste se courbent et s'abaissent devant elle; reconnaissant publiquement et faisant connaître à tous leur impuissance en ce point. Comme aussi Zachaire (qui a souvent fait la Pierre) le témoigne ouvertement, fol. 39, disant: Notre Médecine est une Science autant divine que surnaturelle. En la seconde opération, ou conjonction, il est, a été, et sera toujours impossible à tous les hommes de la connaître et découvrir de soi-même, par telle étude ou industrie que ce soit, fussent-ils les plus grands et experts Philosophes qui jamais furent au monde, car toutes les raisons et expériences naturelles nous défont en cela.

Mais afin que, comme je t'ai promis, tu puisses être plus instruit et informé, autant qu'il est permis, et libre d'en révéler et découvrir le secret, je veux te faire entendre la chose fondamentalement.

Sois toujours assidu en prières ferventes auprès du Souverain; tu peux suivre la route que je t'ai montrée car de Dieu viennent tous les plus grands trésors de science; alors tu seras sans doute éclairé, illuminé et doué d'une grande intelligence, de toute science et connaissance, suivant le témoignage du très Sage Roi Salomon, au Livre de la Sapience, ch. 7, v. 8. *Car l'Éternel Dieu, et avec raison, demande d'en être prié, il la donne aussi volontiers qu'il a fait autrefois à d'autres, à ceux qui de cœur soupirent après, avec dessein d'user d'un si souverain don de Dieu, à son honneur, à leur salut, et au soulagement de leur prochain, et des pauvres nécessiteux.*

Or, parce que j'ai su que tu as déjà procédé un peu imprudemment à la projection et à l'établissement de la teinture; il faut que tu saches que tu dois bien purger et nettoyer les Métaux de leurs accidents adustibles, ou saletés sulfureuses, avant que tu fasses les projections, autrement cela te tournera à perte, et la manière en laquelle on fait ce nettoyage, est décrit aux Livres des Philosophes et se traite ainsi.

Comme il disait cela, il prit un morceau de cuivre, le mit dans un creuset, jeta une poudre purgative dessus pour le calciner, et avec un fil de fer courbé il en tira ce qu'il y avait de terre contraire, rouge, puante, qui ne se peut brûler, et empêche la teinture de pénétrer, et laquelle était en qualité comme fange, ou écume, tant et si longtemps, que la Vénus devint nette et pure et en fange blanche; et comme je versai alors ma teinture dessus, elle traversa et pénétra subitement jusqu'au dedans, et le corps de Vénus fut entièrement changé en un vrai Or excellent, et meilleur que l'Or naturel de Hongrie; sur quoi je me

réjouis lors de grand cœur, et je le remerciai humblement de l'avis si précieux qu'il m'avait donné, car l'orgueil ni l'amour-propre ne doivent jamais enfler de vanité le cœur d'un vrai Philosophe, qui en cette science universelle et immense, doit toujours se dire ignorant, malgré toutes les connaissances et découvertes qu'il peut y avoir faites.

Ensuite ce petit Paysan me fit récit pareillement des purifications et nettoiemens des autres Métaux, dont l'essai fut un agréable plaisir et divertissement; il me dit encore: tu dois savoir qu'avec cette Pierre blanche, fixe, tu feras toutes sortes de pierres précieuses blanches, comme diamants, des saphirs blancs, des émeraudes, des perles semblables; comme aussi avec la Pierre jaune, avant qu'elle soit en son haut rouge, tu peux faire toutes sortes de pierres jaunes, comme hyacinthes, diamants jaunes, topazes, et avec la rouge tu feras des escarboucles, rubis, grenats; lorsque les pierres sont préparées et apprêtées, elles surpassent de beaucoup les Orientales en noblesse, vertu et magnificences. Je te veux moi-même dresser à cela et t'y donner la main, car on y peut aisément commettre quelque faute.

Mais maintenant je te veux faire voir un secret merveilleux et miraculeux; il faut que tu fermes les fenêtres, et ne t'épouvante de rien, mais plutôt réjouis-toi des hautes merveilles que Dieu a mis dans la Nature.

Je répondis, mon ami et très cher frère, je désire de tout mon cœur, et veux volontiers apprendre cela et le voir, comme aussi en témoigner ma reconnaissance à mon Créateur; car cela même me fortifiera d'autant plus dans ma foi, tout ignorant que je confesse être, je brûle d'ardeur d'être instruit et de voir la lumière: ses rayons ne m'éblouiront pas, parce que je suis certain de la vérité, et que ses Phénomènes excitent ma curiosité d'en apprendre les ressorts secrets et admirables; j'ai pour maxime de me flatter de trouver toujours un plus savant que moi, et de m'humilier devant lui, en recevant ses instructions: plus je vis, plus j'apprends et connais que j'ai été ignorant, sans être assez présomptueux pour penser et pour dire que je sais tout, ce qui est l'usage assez ordinaire des ineptes, ignares et non lettrés, et s'appelle mentir contre l'Esprit Saint, dispensateur de toute science.

Assis-toi donc par terre, me dit le petit Paysan; après cela il prit les sept Métaux, et les tablant et disposant selon le nombre des sept Planètes qui leur sont attribuées, il forma sur chaque table ou métal le caractère ou signe de la Planète qui lui est propre; puis il les mit l'un après l'autre, ainsi que les choses le requièrent dans un creuset sur le feu, les fit fluer et couler ensemble: ensuite il y ajouta et fit dégoutter une agréable vapeur luisante: le feu flamboyant sortant du creuset me causa quelque épouvante et effroi, et je ne peux m'empêcher de dire que je vis véritablement pour lors des secrets

et arcanes très merveilleux et très curieux, avec l'apparition de toutes les Planètes et du Firmament, entre elles tournants et roulants à l'entour de lui, en la même façon qu'elles vont et roulent au-dessus de nous. Il ne m'est pas permis, en façon quelconque, de révéler ces choses : je n'aurais jamais cru que telles merveilles eussent été cachées en notre Pierre, si je ne les avais vu moi-même : l'homme peut néanmoins en acquérir l'intelligence céleste, puisque notre Pierre est capable de faire des effets si relevés en choses mortelles.

Mon petit Paysan me conta encore de grands mystères en me révélant plusieurs choses inouïes, m'enseigna comment je pourrais savoir combien il y avait de vrais Philosophes au monde, qui ont eu en ce temps-ci la Pierre : il me montra le moyen de les pouvoir tous connaître, et de me faire connaître d'eux tous, afin qu'ils fissent bientôt connaissance avec moi.

Il me dit encore que si pendant neuf jours consécutifs, j'usais de neuf gouttes, ou de neuf grains de la Pierre, je serais doué d'une intelligence Angélique, qu'il me semblerait être dans le Paradis ; comme en effet je l'ai entendu faire mention d'un nombre presque infini d'effets surprenants de ce mystère, et je ne les aurais jamais crû, s'il n'en eut expérimenté mille en ma présence.

Or quoiqu'il en soit, dit-il, je te veux encore montrer une chose merveilleuse, grande et surnaturelle, puis te raconter divers effets, opérations, vertus, et propriétés de notre bénite Pierre ; finalement je veux te dénouer, éclaircir et résoudre tout au long toutes les paroles douteuses, les énigmes et façons de parler équivoques, dont les Philosophes se servent, par lesquelles tant de personnes sont trompées, s'alambiquent la cervelle et l'esprit, et ne viennent qu'à la longue et à grande peine à la découverte et intelligence du sens des Philosophes.

Enfin j'y ajouterai aussi volontiers quelques procédures touchant le vrai fondement, afin que tu puisses voir que si tu avais bien premièrement entendu les Philosophes, et compris leurs feus, tu aurais pu en venir à bout en son temps bien plutôt, car le défaut n'est pas en la matière, mais en l'intelligence du déliement, de la solution, et même de la droite voie et composition, comme tu vas entendre : en effet quelques Philosophes en sont heureusement venus à bout, et ont parfait notre Pierre en trois cent soixante et dix-huit jours, et aussi en trente jours, mais ce qui doit s'entendre à certain égard ; car tout l'Œuvre demande une suite de temps plus long.

Lorsqu'il m'eut dit cela, il ajouta : aide-moi à assembler un grand tonneau de pluie ou eau céleste ; cela fait, nous la laissâmes putréfier le temps qu'il fallait. Ensuite nous séparâmes par cohobation l'eau claire bleuâtre d'avec les fèces, et nous la mîmes en un autre vaisseau rond de bois, ouvert, bien net,

exposé au Soleil ; et aussitôt y ayant fait députer une goutte de notre huile bénite et incombustible, alors survinrent successivement les ténèbres, qui couvrirent la surface de tout l'abîme, de même qu'il fut fait le premier jour de la création : ensuite il y jeta deux autres gouttes ; à l'instant les ténèbres se retirèrent, et la lumière parut : finalement nous y mîmes à loisir, et selon l'opportunité du temps, trois, quatre, cinq, six gouttes de notre même huile : après tout cela apparut en un agréable et merveilleux aspect, tout ce qui fut fait et mis en être dans les six jours de la création du monde, accompagné de toutes ses circonstances et magnificences incroyables, pour le récit desquelles le sens et l'entendement me manquent, et il ne m'appartient pas d'expliquer ces choses ; ce qui fait dire bien à propos au très sage Roi Hermès, en sa Table d'Émeraude : ainsi le, monde a été créé et placé en ordre. Ah ! Seigneur Dieu, dis-je, quels hauts mystères sont ceux-ci ; j'en soupirai profondément, louant celui qui est vivant ès siècles des siècles.

Il continua en disant : cher ami et cher frère, contente-toi maintenant de ceci ; car il m'est commandé de ne te découvrir de plus haute science, ni révéler bien d'autres sublimes secrets et arcanes aie bon cœur, et sois fervent en prières ; s'il m'est donné commandement de t'en révéler davantage, alors je t'éclaircirai et te rendrai intelligent de beaucoup d'autres choses.

Or, passons à présent aux choses que nous avons ci-dessus promises : assiste-toi et remarque bien, car celui t'importe beaucoup : mais je veux 1° parler un peu du fondement des trois principes. 2° Je passerai au capital de l'affaire ; partant prends-y garde en cette sorte.

Comme il y a un Dieu unique, éternel, seul tout-puissant, par lequel toutes choses ont été faites et subsistent ; il y a toutes fois dans cet unique trois personnes distinctes ; ainsi faut-il que tu saches qu'il s'est établi pour Patron et ressemblance, afin que toutes choses en l'Univers subsistent aussi dans l'unité. Or cependant en cette unique essence il y en a deux visibles, l'une volatile, l'autre fixe et constante ; l'une l'âme, et l'autre corps, ou l'une blanche et l'autre rouge mais la troisième est cachée.

D'où il s'ensuit que toutes choses qui sont de durée doivent être et demeurer quelque chose de bon ; il faut même que cela découle d'un seul être à son image et à sa ressemblance ; il faut, dis-je, que cet un se puisse être en trois, et que les trois puissent être derechef réunis pour en faire l'un dont ils ont été tirés : autrement c'est agir contre la signification du Souverain, et il n'en peut provenir quoique ce soit qui vaille : je vais t'expliquer le commencement de l'Œuvre, dont la voie est humide, car la fin en est la voie sèche.

Or ces trois sont célestes, aqueux et terrestres, ou bien Souffre, Mercure et

Sel ; tous trois ne laissent pas d'être un proprement ; après que l'un et l'autre seront réunis et joints ensemble, ils ne feront qu'une seule et même chose, et un seul sujet ; comme en l'homme, l'âme, l'esprit et le corps ne font qu'un individu ; et ainsi qu'en Dieu, Père, Fils, et Saint Esprit ne font qu'un : il en est tout de même aussi dans toutes les créatures : il y a père, mère, et enfants.

Pour confirmation de cela, Dieu juste et fidèle voulant montrer sa volonté, régler comment tout devoir être, et aller en ordre, a créé Adam son premier fils à son image et ressemblance, et Adam cet unique et seul homme a été le fils et l'image de Dieu en la nature humaine : le souffle animant du Très-Haut y a imprimé son unité ternaire, c'est-à-dire le sceau de la sacrée triade en Monade, avec le caractère des vertus opérantes et efficaces de son Esprit éternel : note bien qu'Adam a été fait mâle et femelle en un seul corps, de façon qu'à triple égard, il a été hypostatiquement divin, humain et terrestre. En son individu étaient tous ensemble l'Esprit de Dieu, Adam homme, et Ève sa femme ; son seul être était encore Adam, Ève, et toute la génération humaine, comme un gland de chêne est esprit mâle, esprit femelle, coopérants, et la production de chênes et de glands à l'infini, parce que le gland est chaleur, humide et terre. Ève a été tirée d'Adam ; et la génération humaine en la personne d'Ève, n'a eu pour principe que Dieu et Adam : ainsi de ce seul et unique Adam fils de Dieu, sont provenus et ont existés trois choses, père, mère et enfants : il en est ainsi de toutes les créatures.

Réfléchis donc que le principe séminale ou la semence première de l'être adamique a été le souffle spirituel, animant et vivifiant de Dieu, l'esprit humide virginal de la Nature, et le limon ou la terre substantielle des quatre Éléments, laquelle, comme la matrice, a reçu l'émission et infusion de l'âme et de l'esprit ; la terre a été la mère de tous les animaux à quatre pieds, des plantes, des arbres, des feuillages et de la verdure ; toutefois il y a eu au commencement une seule chose, à savoir, la semence en la terre ; ainsi Dieu fit la séparation d'un seul en trois, quand il dit que la terre produise toutes sortes de plantes, feuillages, légumes, et arbres portant fruits qui aient leurs, semences, et engendrent du fruit selon leur espèce, pour s'en accroître dans leur même espèce par la vertu solaire. Ainsi maintenant trois choses sont venues de la seule terre, savoir l'être, ou la terre, la semence et son fruit, lesquelles derechef portent semence, revenants ainsi toutes en un ; elles sont devenues trois différentes choses en une telle séparation, et elles retournent aussi ensemble, en un, duquel elles font issues ; car tous les fruits retournent en terre, et ainsi ils sont réunis en un seul ; comme aussi l'homme, qui selon le corps pris de la terre, doit retourner en terre, de l'expressif commandement de Dieu : tu es terre, et il faut que tu retournes en terre.

C'est ainsi que chaque chose ou créature renaît et retourne en ce dont elle est issue ; à savoir en sa première mère qui est la terre, et finalement selon l'opération et l'opportunité de son temps, à Dieu qui en est le premier Auteur par son souffle ou sa parole, c'est-à-dire que tout sort de ce grand mystère des secrets de la Nature, et que tout y rentre, afin que toutes choses demeurent dans l'unité, subsistent, et soient maintenues et conservées en l'Être unique, qui est Dieu..

Mais celui qui s'en sépare, et qui entreprend au-delà de cet ordre de Dieu, ou qui se détache de lui, est diabolique, ainsi que Lucifer par son orgueil. L'homme par la transgression du commandement de Dieu, et les créatures par la malédiction qui s'étendit sur elles, à cause de la chute de l'homme, sont devenus malheureux, corruptibles et mortels : mais l'homme est ramené, régénéré et rétabli un autre Dieu, et Dieu même par la grâce et la vertu de Dieu : et ainsi a été faite une teinture ou projection en Christ par l'effusion de son Sang précieux en la Nature humaine ; d'autant que cette effusion était de Nature divine, et que Dieu a été de son être et essence vivifique, soufflé comme âme vivante au premier Adam, que Satan a ainsi séduit par le venin mortel de son souffle impur et corruptif : mais, comme j'ai dit, cet Adam a été réparé par le moyen de Jésus-Christ, Dieu et Homme ; c'est-à-dire Fils de Dieu et Fils de l'Homme. Le même bonheur n'a pu arriver au Diable, parce qu'ayant péché volontairement contre Dieu, et trompé pareillement l'Image de Dieu, il est resté de sa nature esprit infernal, damné et maléficiant.

Tout cela a été ainsi permis de Dieu pour démontrer sa toute-puissance et sa miséricorde surabondante, en ce qu'il veut que tout subsiste en l'éternité suivant son ordination ; ce qui fait voir que ceux-là errent grossièrement, lesquels travaillent et entreprennent quelque chose en cette sainte science contre le cours de nature, et l'ordination de Dieu le Souverain.

Il me dit ensuite, comprend bien ce que je te dis ; la Nature peut être transmuée, en sorte que de la Lune, de l'Antimoine et autres Métaux, il en vienne et soit produit de l'Or ou de l'Argent ; mais il faut qu'il se fasse une séparation et un déject de ce qui ne doit pas entrer avec le résidu, parce qu'il y ferait obstacle. Il est donc nécessaire que ce qu'il y a d'immonde et d'empêchant en soit rejeté, afin que le bon qui y est puisse paraître ouvertement en sa lueur et clarté ; car à cause de la malédiction qui passa de la bouche de Dieu jusqu'à la nature, lorsque l'homme broncha et tomba dans le péché et la corruption par l'impureté qu'il contracta, la nature est devenue fort corrompue, fautive et défailante. Or celui-là est avec raison et à juste droit, un vrai Philosophe Expert, et Maître en l'Art, qui peut réparer et ôter ce défaut, et qui sait secourir à point la nature par ses propres moyens, convenables à sa Médecine, dont les Artistes tirent la plus grande perfection, cachée particulièrement dans les fèces.

En effet, chaque chose porte avec soi-même au col sa vie et sa mort, comme la santé et la maladie, et chaque chose est rendue saine ou malade par cela même qui est de l'espèce, nature et propriété de son semblable. En voici un exemple tiré de l'homme : Il est extrait, quant à son être extérieur, du limbe de la terre la plus subtile, et est un extrait de toutes les Créatures terrestres ; à cause de quoi aussi est-il nommé Microcosme ou le petit monde ; et c'est avec raison.

Or ce que l'homme mange et boit prend fa forme de la terre, en plus grande partie : les fruits qu'elle engendre, produit et fournit pour sa nourriture, sont les principaux moyens de maladie ou de santé : plus sont nobles les fruits ou créatures de la terre dont l'homme prend sa nutrition, plus il en est sain. Au contraire, plus sont ignobles et de mauvaise qualité, les aliments dont il se nourrit, plus aussi il en est infirme et malsain : les premiers se rapportent à la santé et à la vie du corps, et les seconds s'entendent relativement à son indisposition et à sa mort.

Nous savons qu'il n'y a chose dans la nature plus approchante et qui ait plus de convenance au corps humain, que les métaux même, et principalement les très pures métaux, comme sont l'Or solaire, et la Lune argentine ; ce qui se voit par leur belle et brillante splendeur, et par la constance qu'ils ont à combattre contre le feu et dans le feu. Ce que les autres métaux ne font pas, car le fer se rouille, le cuivre se change en vert de gris, ou vitriol, le plomb et le vif-argent sont fuyants, et tous s'exhalent en fumée quand ils sont exposés au feu ; il n'y a donc parmi les métaux que l'Or et l'Argent qui se maintiennent, en résistant au feu.

Nous en pouvons conclure facilement que leur teinture, ou l'esprit enclos en eux a cette fermeté et vertu en soi-même, et l'opère dans les autres ; c'est pourquoi les deux nobles métaux qui de leur nature sont si égaux et semblables au corps, (je dis qui ont droit de convenance et d'analogie avec le corps humain) peuvent infuser un état si souverain de santé à qui saura bien s'en servir, et en préparer l'arcane, que rien ne le surpasse, sinon le seul point du sentier universel ; mais les herbages et les fleurs des plantes qui se corrompent aisément, et deviennent pourries et puantes, ne sont pas à mille degrés près à comparer aux métaux. Or tu dois savoir que tout ceci ne se doit pas entendre à la lettre, mais physiquement, ainsi que je t'ai informé et instruit au commencement.

Il s'enfuit donc conséquemment que ces deux nobles métaux, le Soleil et la Lune, ou l'Or et l'Argent, en cas qu'ils soient mis en bon état extérieurement et intérieurement par la préparation vraie, naturelle, convenable et physique, s'accommodent bien aux Astres célestes, tels que le Soleil et la Lune, qui par leur nette splendeur éclairent jour et nuit le Firmament supérieur et infé-

rieur, et toutes les Créatures, lesquelles perdraient leur lumière, toute leur apparence et splendeur, et même se corrompent et meurent, par la privation de la plus bénigne influence de ces deux grands luminaires; car elles ne peuvent nullement par le moyen des cinq autres Planètes, comme Mars, Mercure, Saturne, Jupiter, et Vénus, ni par les astres fixes ou non fixes, être conservés ni maintenus, quelque puissance qui leur soit attribuée.

De-là tu peux aisément juger, que ces cinq moindres métaux, comme le fer, le plomb, l'étain, le cuivre, et le vif-Argent, ni tous leurs suppôts, ou microcosmes, (excepté un, qui enclos en soi la propriété de toutes choses en espèce et génération) fussent même toutes les semences, les genres, les espèces, les formes et les vertus génératives, sous quelque nom que se puisse être, ou que l'invention la plus artificielle leur veuille donner, ne peuvent jamais rien opérer, ni faire quoi que ce soit qui approche de la puissance, de la force et de la vertu de l'Or et de l'Argent préparés hermétiquement, pour la santé des autres métaux, ou leur transmutation. L'on monte directement du plus bas degré au plus haut; c'est-à-dire que l'on passe de l'imperfection à la perfection et à la pureté; la mort ou le néant physique est le premier pas à la vie et à la régénération: le plus élevé est plus digne, puissant, fort, et vertueux que l'infime: il faut donc qu'en tout temps la Médecine dont on veut le servir contre la maladie soit meilleure et plus noble que le vice, ou l'infirmité, qui est la source et la cause de l'humeur peccante.

C'est pourquoi nécessairement, l'on ne doit chercher et trouver la cure ou transmutation des métaux imparfaits en aucun autre métal, que dans les deux luminaires qui sont l'homme rouge et la femme blanche, le Soufre solaire et l'humide lunaire, la terre rouge et la terre blanche; c'est-à-dire, l'Or rouge solaire, et l'Argent blanc lunaire, qui sont parfaits à certain égard, comme dit très bien l'excellent Roi Hermès: par exemple Adam, le premier homme, a été créé de Dieu seul, un homme exempt de tout péché ou maladie, et encore plus de la mort de l'âme et du corps; s'il eût persisté en l'ordination et au mandement de Dieu, il se serait perpétué en son état et qualité de pureté éminente, mais lorsqu'il les a transgressés, le péché qui y est survenu, est devenu une maladie du corps et de l'âme; de sorte que à présent nous sommes de pauvres et misérables hommes mortels, sujets à la mort, et inférieurs aux Créatures même, sur lesquelles auparavant nous avions pouvoir, et dont nous étions établis maîtres et seigneurs, en telle manière, que nous sommes tués, consommés, et finalement dévorés entièrement par notre propre mère la terre, et par ses enfants qui sont nos frères, d'une même nature, et d'un être tel que nous.

Or néanmoins, nous sommes hommes d'espèce, nature et propriété comme auparavant, et demeurons toujours hommes, mais sujets à l'indigence et à la

mort ; ayant perdu plusieurs mille parties de la perfection, nous ne ressemblons presque plus à l'homme avant sa chute, et à bien considérer l'état auquel vivait Adam avant sa dégradation, nous ne sommes presque plus lui, ou ses représentants ; c'est pourquoi nos premiers pères ou parents ont à force de prières, obtenu de Dieu très Souverain, cette haute Science de Médecine, comme la teinture des Philosophes, le Carholicon Viatique pour l'entretien d'une longue vie, et pour résister à toutes maladies.

Par le moyen de cette Médecine, l'on peut découvrir et faire de belles choses, et des secrets tels que ceux dont je t'ai déjà donné l'intelligence en partie, je suis obligé de t'en sceller et tenir cachée l'autre partie, jusqu'à se qu'il plaise au Souverain Seigneur de te les manifester, et faire connaître plus amplement.

Cependant quelque ignorant me pourrait, venir objecter, et dire d'où vient que les métaux auraient une telle sympathie correspondance, amour et amitié avec les hommes, les animaux et les plantes, d'autant que chair, Or, métaux et minéraux sont à ses yeux aussi éloignés les uns des autres, que le Ciel l'est de la terre ; mais cet argument est facile à refuser, si l'on considère par comparaison et manière de dire, la génération originelle de l'homme, avec celle des métaux.

L'homme n'a point été créé et fait de Dieu tout puissant, d'une simple et commune pâte de terre, comme s'imaginent ces ignorants et clabaudeurs Philosophes vulgaires, mais bien du meilleur et plus subtil extrait qui fut dans tout le centre de la terre ; et je crois que pour un tel ouvrage, dans lequel aussi Dieu avait mis, fouillé et planté une étincelle ou rayon de son essence éternelle et de son être, il n'a point pris de la terre commune, mais, comme j'ai dit, il a pris la substance exaltée et élevée, c'est-à-dire la quintessence ou l'extraction de tout le quadruple élément, et cela se trouve et vérifie ainsi ; lorsque l'homme est résout, il retourne en ces trois principes dont j'ai parlé, la terre ou l'essence adamique se manifeste en eux, d'autant qu'alors, sur la fin, une terre luisante, rouge et belle se fait voir dans l'a conjonction et assemblage de ces mêmes principes, par la raison naturelle que tout se résout, retourne et termine à ce dont il est créé et constitué.

Nota. Ici manque la troisième et dernière Partie, qui a été promise par l'Auteur, et est demeurée, ès mains du Possesseur de ce Traité ; il faudra s'en passer, jusqu'à ce que quelqu'un la mette en lumière ; elle doit mériter de voir le jour, car les deux premières Parties de cet excellent Philosophe sont d'un prix infini pour, les Savants en cet Art, et font conjecturer de la valeur de la dernière désirée.

FIN

ABRÉGÉ DU TRAITÉ DU GRAND ŒUVRE DES PHILOSOPHES

Par Philippe Rouillac, Piedmontais, Cordelier
Revu, et corrigé par Pb... Ur...

Au Nom de Dieu, nous commencerons le grand Œuvre, ainsi nommé d'autant que les hommes ne sauraient faire en nature chose plus grande que celle-ci, tant pour conserver leur santé, force, jeunesse, et la renouveler, retardant la vieillesse, se préserver et guérir de toute maladie, que pour chasser toute pauvreté ce qui n'est autre chose qu'un Élixir et Médecine universelle métallique, composée de Soufre et de Mercure, unis inséparablement par le moyen d'un feu proportionné : cette Médecine est tempérée au plus haut degré de nature, corrigeant toute superfluité des corps humains et métalliques, soit froide, soit chaude, sèche ou humide, gardant et restaurant l'humide radical et la chaleur naturelle en son égale et due proportion, et qui est puissante en la fusion des Métaux imparfaits pour en corriger et séparer tous les accidents superflus et corrompus, et y ajouter tout ce qui est requis à leur perfection.

Cet Œuvre se fait avec le Mercure vulgaire philosophique, qui est la matière de la Pierre ; cette voie semble la plus longue de toutes, à cause de la longue préparation qu'il y faut, pour en ôter (avant que d'en user) les accidents qui l'empêchent d'être préparée à cet œuvre ; c'est néanmoins la voie la plus courte de toutes ; il faut remarquer qu'il y a du Mercure philosophique vulgaire plus propre l'un que l'autre, attendu qu'il faut plus ou moins de coction ou de préparation à chacun, selon qu'il est plus chaud ou plus froid, plus cru ou plus cuit, plus sec ou plus moite, et qu'il plus ou moins de soufre, bref qu'il est plus ou moins parfait ; et il y a tel Mercure, que si on le pouvait trouver aisément, l'Œuvre serait bientôt accomplie, à cause qu'il est tout préparé et prêt à mettre en œuvre. Ce Mercure se doit tirer du chef règne minéral, et il y a du Mercure plus propre l'un que l'autre pour ce grand Œuvre, dont l'un ne se peut fixer en Or ni en Argent, parce qu'il est trop imparfait, trop cru, et qui aussi n'est pas si bon pour l'élixir à cause de sa crudité, humidité et privation de soufre ; il est donc de la prudence de l'Artiste de choisir pour *son Œuvre un Mercure* bien préparé, et ici est le travail d'Hercule.

Je t'avertis que dans cet Œuvre, tu dois imiter en tout la nature, laquelle étant aidée de notre simple labeur, et en lui administrant dûment et proportionnellement les choses requises à la génération, fait ce que nous prétendons,

ou tu dois seulement observer les choses égales en vertu de la matière, propres et non pas étrangères, mêler l'espèce avec l'espèce, le genre avec le genre, et prendre les vaisseaux commodes pour l'enfermer jusqu'à la fin de l'Œuvre, sans l'en tirer ni laisser refroidir, non plus que l'enfant qui est au ventre de sa mère ; il faut user du degré de feu requis et proportionné à la tempérance du composé ; puis laisser faire à la Nature, le reste, laquelle nous produira ce que nous désirons ; et si nous faisons toutes ces choses elle engendrera quelque nouveauté selon la matière assemblée, selon le poids et le feu que nous administrerons ; car elle ne laisse rien subsister sans âme, et elle anime tout.

Saches donc que congeler et fixer ne sont pas des choses séparées de l'opération, et ne crois pas que cela se faire en deux fois de diverses drogues et de divers vaisseaux, tantôt les ôtant de dessus le feu, et les refroidissant, et tantôt les réchauffant.

Quand les Philosophes ont usé de ces trois mots congeler, fixer et teindre, ils n'ont pas voulu introduire trois degrés ni trois parties séparées, mais bien déclarer trois actions par eux ingénieusement faites en une pratique seule, à cause de trois divers effets qui en proviennent successivement en leur opération ; à savoir que le Mercure de sa nature coulant comme l'eau, est incompatible au feu, volatil sur la chaleur, et blanc en sa superficie ; par le moyen de cet Œuvre il est arrêté et teint en rouge ou en couleur blanche permanente, parce que le soufre blanc ou rouge mêlé et incorporé inséparablement avec lui en ses petites parties sur le feu proportionné, le dessèche entièrement, le fixe et le teint en blanc ou rouge selon son naturel ; ce qui est facile à entendre par la similitude du mortier des Maçons fait d'eau, chaux et ciment arrosé et abreuvé d'eau claire, s'éclaircissent, épaississent et qui restreignent son corps : et aussi l'on voit trois effets divers en une pratique, l'eau claire, diaphane et coulante ou blanche qui devient opaque, épaisse, arrêtée et teinte en rouge par le ciment ; aussi le Mercure marié avec son soufre sur le premier degré de feu, le dissout et se mêle avec lui jusqu'aux petites parties, et sur le second degré le soufre se desséchant dessèche avec lui le Mercure et le congèle ; et sur le troisième et sur le quatrième il le fixe et le teint ; ce que les Philosophes ont donné à entendre disant la congélation de l'un est la dissolution de l'autre et au contraire, car iceux joints ensemble inséparablement en leur profond, le soufre de sa nature ignée et permanente au feu, ne permet pas que le Mercure uni en lui s'en aille et s'envole, d'autant que les choses mêlées ensemble jusqu'à leur profond et en leurs petites parties, sont inséparables, tellement que si l'une s'en va, l'autre l'accompagne ; ainsi le soufre mêlé avec le Mercure l'arrête si bien qu'il endure le feu, il le digère tellement qu'il le soutient, parce qu'il le teint de sa couleur, et le fait métal de son espèce ; le Mercure donc qui était blanc auparavant, coulant et impatient de

chaleur, devient dur, arrêté, rouge et permanent sur le feu, et après la fusion en métal parfait ; ce qui se doit faire par une seule pratique et à une seule fois, sans lever la matière de dessus le feu avant sa perfection depuis qu'elle aura été assise, ni sans la refroidir aucunement ni l'ôter de son vaisseau ; que si une fois elle perd sa chaleur première qui réduit l'Or en sa première matière, le dissolvant radicalement sous la conservation de son espèce, l'esprit en l'Or se refroidissant, périt sans espérance de lui pouvoir jamais rendre ; et si l'Artiste refroidit la matière étant congelée après la dissolution, et desséchée avant sa perfection en si refroidissant, elle s'endurcit, restreint et resserre ses pores, tellement quelle éteint et dissipe les esprits ; et on ne peut à cause de sa dureté les lui restaurer, parce que la lenteur et douceur du degré de feu requise pour sa décoction, ne peut pénétrer jusqu'au fond de la masse de la matière, et échauffer également le dehors et le dedans, sans l'augmenter ; ce que faisant on brûle ou on contraint le Mercure de s'envoler, ne pouvant encore à cause de son immaturité soutenir le feu si âpre faute de décoction ; ainsi l'Œuvre périt aussi fait-il, s'il est ôté de son vaisseau avant qu'il soit cuit parfaitement, car l'air le corrompant le dissipe et fait évanouir les esprits, sans qu'il reste aucun moyen à l'Artiste de les y rappeler.

Il en est de même que de l'Or de Rivière qui étant emporté en grains en forme de sablon par quelque torrent passant par la minière et brisant les vaisseaux naturels avant sa parfaite coction, ne peut pas après par aucun feu artificiellement être partait, ni achever de cuire ; ce que la nature eût pu faire, s'il eût demeuré dans son vaisseau naturel, et fut la chaleur continuelle qu'elle lui administrait par les mouvements du premier mobile, et des autres Sphères et Globes ignés : ce que les ignorants n'entendant pas, ils veulent incontinent accomplir ce que la nature au ventre de la terre ne peut faire en moins de six ou sept cent ans mais les Sages y vont d'une autre manière, ils prennent les chose déjà cuites par la nature, et les assemblent par dose et poids proportionnés en vertu et qualité, les cuisant sur le feu aussi proportionné à la température de leur matière, en imitant la nature, réduisant ses ans en mois, les mois en semaines, et ses semaine en jours ; ainsi avec le temps ils jouissent de leurs désirs, et cueillent le fruit de leur œuvre, non pas cependant sitôt que pensent ceux qui n'y entendent rien : car quelque diligence que saurait employer l'Artiste pour observer, compasser et proportionner son feu à la qualité de la matière pour avoir plutôt fait, il ne peut pourtant accomplir son œuvre sans y employer quelques années, et ne peut l'avancer d'une seule heure ; d'autant qu'il faut si bien proportionner son feu, et compasser sa chaleur au tempérament de la matière soumise, que la qualité de l'un n'excède l'autre, autrement tout deviendrait à rien ; car si la chaleur du feu excédait la proportion de la ténuité et légèreté de sa matière, il la brûlerait, et la ferait évanouir ;

pareillement s'il était trop faible, il retarderait l'effet désiré en celui-ci, il n'y a point de danger hors l'ennui du retardement, mais en l'autre il y a perdition de tout l'œuvre : ce que les Philosophes experts crient sans cesse, disant que toute activité est mauvaise, vient de la part du diable et de l'ennemi, éteint l'espérance de la fin attendue ; et au contraire qu'il ne faut point se fâcher, ni s'ennuyer si l'œuvre s'avance peu, d'autant que ce retardement le rendra plus parfait, par ce qu'il sera moins hâté, et qu'il aura plus de temps à se cuire, à l'imitation de la nature qui ne peut rien engendrer soudainement, quoique soudainement elle détruit toutes choses ; ainsi la promptitude tend plutôt à la destruction qu'à la génération, mais la lenteur est la mine de notre pierre.

PREMIÈRE OPÉRATION

Mon fils, prends donc, pour bien commencer ton œuvre, un Mercure composé d'une eau plus parfaite, que celle qui, se trouve dans les Mercures des herbes, et des minéraux métalliques, et qui soit tiré d'une terre où le soufre soit plus cuit, et digéré par une grande longueur de temps compétente, dans les minières de la terre Vierge, au ventre des montagnes où s'engendrent les métaux fluides ; ce qui est cause qu'il approche bien près de leur naturel, et est semblable à celui du Levant, ou celui d'Espagne, qui le sont aux montagnes où sont les minières d'Or et d'Argent vulgaires ; partant il sera aisé d'en faire Or et Argent, tant par la voie du grand œuvre ; que par l'abréviation, pourvu qu'il soit bien choisi ; tu connaîtras s'il est bon, si tu en animes avec eau forte, une lamine d'argent, et la mers après sur le feu ardent pour faire évaporer le Mercure, lequel en s'envolant s'il ne laisse aucune apparence que l'on l'ait animé, et qu'elle demeure noirâtre, ce Mercure est de ceux qui ne sont guère bons pour l'œuvre ; mais si seulement il laisse la lamine jaune, il est fort propre et bon pour faire l'élixir et pour l'abréviation, pourvu qu'il soit bien conduit ; tout Mercure est la matière de la pierre, et pour bien entendre cela, il faut remarquer que l'imparfait en est le menstrue, et le parfait la forme ; il faut donc conclure nécessairement que pour faire la pierre il est absolument nécessaire qu'il y ait des deux ensemble, car l'imparfait est froid et humide, il ne saurait donc rien faire tout seul, puisqu'il attend à être parachevé ; et le parfait est chaud, sec, masculin, qui ne cherche que sa femelle pour engendrer le Soleil et la Lune ; il ne peut donc engendrer tout seul : en outre chacun de ces mercures ne participe que des deux éléments ; le premier, que de l'eau et de la terre ; le second, que de l'air et du feu, et il faut qu'en toutes générations les quatre éléments soient proportionnés à la qualité et matière du composé.

SECONDE OPÉRATION

Sois averti, mon fils que notre œuvre est un mariage philosophique, qui doit être composé de mâle et de femelle ; car si le mâle agent est seul, de quoi sera-t-il mâle ? Sur quoi aura-t-il son action ? Il lui faut donc donner une femelle sur laquelle il étende son action et avec laquelle il le conjoigne pour engendrer leur semblable : que si aussi la femelle était seule, que concevrait-elle, et de qui souffrirait-elle l'action ? Il faut donc lui donner un mâle, duquel elle reçoive l'action ; la semence de laquelle étant engrossée, elle produira un fruit agréable de son espèce ; surtout que le mâle et la femelle soient tous deux vigoureux : car s'ils sont tels ils produiront un enfant semblable à eux ; or maintenant quel mâle donnerons-nous à cette femelle ? et quelle femelle donnerons à ce mâle ? Tous deux sont d'une espèce, et non pas d'autre, autrement ils n'engendreraient que des monstres ; et parce qu'il n'y a point d'autre femelle de l'espèce du parfait que l'imparfait, nous le lui donnerons pour femme : et aussi de l'espèce de l'imparfait, il n'y a point d'autre mâle que le parfait, nous le lui donnerons pour mari, et les assemblerons tous deux en poids proportionnés en qualité et non en quantité ; et ainsi nous ferons un mariage qui nous engendrera et enfantera l'élixir des Philosophes.

Tout le secret de cet Art est de dissoudre, qui n'est autre chose que réduire en mercure, et c'est la première action de nos matières ; ceux-là se trompent grandement qui veulent réduire l'Or en mercure, avant que de le conjoindre en son menstrue : car si tu mets l'Or en mercure, il n'y aura point de coït, ni de dissolution ni d'imprégnation, et partant l'œuvre ne vaudrait rien.

Ton Or donc en le mariant sera sa forme, il suffit qu'il soit en chaud ; et tu verras que son menstrue le réduira en mercure ; il faut que le menstrue soit cru, autrement il ne pourrait dissoudre son soufre, car la seule crudité est cause de la dissolution ; c'est pourquoi tant plus un mercure est cuit, tant moins il dissout et tant plus il est cru, plutôt il dissout, mais il se congèle plus tard, à cause de sa froideur, et est plus longtemps à s'en aller : la congélation ne provient que de la chaleur radicale.

Il y a donc deux extrémités dans le mercure ; la première, quand il est trop cuit, et la seconde, quand il est trop cru, lesquels ne servent de rien pour menstrue ; ils sont utiles néanmoins, comme je vais dire : le trop cuit est celui de l'Or, et celui de la Lune, et pour cela il ne saurait servir de menstrue mais étant dissout par le menstrue, il lui donne forme parfaite avec le temps et le feu proportionné, et ainsi ils servent de soufre ; le trop cru qui est l'autre extrême est le Mercure vulgaire par sa crudité extrême il ne peut servir de menstrue ; c'est pourquoi le médiocre est bon ; il n'est ni trop cuit ni trop cru,

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

mais proportionné à la qualité de son soufre, qui est celui des Métaux imparfaits, et le Philosophique préparé qui est proportionné à celui des imparfaits et aux qualités de son soufre.

Parlons maintenant de la fixation qui se fait par le soufre, lequel seul peut fixer et arrêter le Mercure en Or et en Argent ; le soufre donc est chaud, sec, agent, et masculin de la nature du mercure ; et partant quand il est joint avec ce mercure qui est froid, humide, féminin et le patient de la nature des Métaux, et de leur soufre, désirant sa perfection, ils s'embrassent incontinent afin de parvenir à la perfection. Métallique ; et alors le soufre mêlé par ses petites parties à cause de sa grande chaleur, doit dessécher l'humidité de ce Mercure qui est de sa nature ; et selon la maxime des Philosophes, toute les choses sèches boivent subtilement l'humidité de leur espèce ; partant notre soufre qui est de nature sèche boit l'humidité de son Mercure, et le dessèche à cause de sa grande chaleur, il échauffe sa grande frigidité, et l'échauffant et desséchant il l'épaissit et appesantit ; l'épaississant et appesantissant, il le teint ; et en le teignant, il lui donne sa forme, le transmue, et arrête en métal de son espèce soutenant les essais et les jugements. Les Sages ont bien rencontré lorsqu'ils ont dit que l'Âme donne la forme, et le corps la matière, prenant le soufre pour l'Âme, et le Mercure pour la matière.

Congeler donc le Mercure et le fixer, n'est autre chose que le transmuier en un corps de l'espèce de la chose qui le congèle, teint et fixe par le mou du feu supposé avec proportion.

Ce que nous disons en une manière *signifiante ce que dessus, savoir que la teinture vraie*, n'est que le *soufre* des Métaux, qui donne sa forme à la matière, et la rend et fait de sa nature ; le soufre donc est la forme, et le Mercure est la matière, le recevant avidement pour le désir qu'elle a de sa perfection ; c'est pourquoi nous voyons qu'il faut qu'ils soient d'une même nature, et que le Mercure soit de l'espèce de la chose de quoi il est fixé, autrement rien ne se ferait.

MARIAGE DE LA SECONDE OPÉRATION

Pour donc en faire Or et Argent, et la grande pierre, il le faut fermenter d'Or pour le rouge, et d'Argent pour le blanc, et le faire cuire sur le degré de feu proportionné, qui les liera ensemble, et les rendra tels que nous les désirons.

Plusieurs croyant que cet Œuvre soit difficile, rare et de grands frais, mais ils se trompent bien fort, parce que c'est l'Œuvre de toutes les Œuvres la plus aisée, qui se peut commencer et achever en tous temps et saisons, en tous Pays et Nations, avec un petit vaisseau, un petit feu et une grande patience,

attendant que nature y ait mis fin, et ait parfait la chose tant désirée sans la hâter aucunement, car celui qui voudra la hâter d'une seule heure perdra tout.

Mais pour revenir à la matière, elle est de deux, simples, homogènes et de même nature, qui sont le soufre et le mercure, et ne diffèrent aucunement, sinon que l'un est masculin et l'autre féminin, lesquels assemblés selon l'intention des Philosophes, et gouvernés par proportion et poids de feu, ils engendrent un corps beaucoup plus parfait que celui duquel ils ont pris leur origine, tellement qu'ils peuvent départir aux imparfaits cette abondance de perfection, pour en faire autant de poids que leur vertu abondante surmonte la commune perfection.

Je veux déclarer ici ce que c'est que soufre et mercure ; le soufre donc parfait des Métaux désirés des Philosophes, et par lequel nature accomplit l'Or et l'Argent, est une vapeur métallique de la terre blanche, rouge en son profond, glutineuse et huileuse, sans, mauvaise odeur, aérée et ignée, active et masculine, chaude et sèche en son intérieur, permanente sur le feu sans brûler à cause, de sa parfaite coction, puissante d'y arrêter, et conserver les esprits volatils et fugitifs de son espèce ; notre soufre donc est fixe et permanent sur le feu, et parfait ; je n'entends pourtant parler que de celui que nature a enclos dans l'Or et l'Argent hermétiques, vrais spermes et matière de notre pierre, car notre mercure Philosophique est le germe métallique.

Mais le soufre des imparfaits est différent du premier, de coction, fixation et légèreté, en ce qu'il ne saurait arrêter sur le feu les esprits métalliques, et lui-même ne peut endurer le feu, lesquelles qualités sont requises en celui de notre Œuvre ; autrement nous ne ferions rien et nous travaillerons en vain ; c'est pourquoi ce second ne nous saurait servir de rien, car il faut que ce qui arrête une autre chose soit permanent et arrêté, d'autant que ce qui est fugitif emporte facilement avec soit ce qui lui est attaché, et que le pesant arrête le léger, si son poids proportionné en qualité et force surmonte le léger ; et le léger pareillement emporte le pesant qui lui est attaché, si la qualité en son poids et vertu excède celui du pesant ; ainsi ce qui est fixé sur le feu, et qui incombustible est attaché inséparablement et proportionnellement avec le volatil de son espèce, le contraint de demeurer sur le feu, l'arrête et le conserve.

Le soufre donc parfait et celui des imparfaits ne diffèrent que de la qualité accidentelle : à savoir de coction et non pas d'essence ; laquelle décoction par le moyen de la projection par la chaleur de la poudre de l'élixir, est incontinent accomplie sur le soufre des imparfaits ; et s'accomplissant ils prennent la couleur et autres qualités du parfait, duquel la Pierre est faite. Disons donc pour conclusion, que le parfait des parfaits est celui-là seul duquel nous pou-

vons faire le Soleil et la Lune et l'élixir, lequel à cause de ses effets admirables, a été caché par les Sages Philosophes, et cela pour allécher les enfants de doctrine à la recherche d'icelui et pour rebuter les ignorants.

Parlons donc maintenant de la teinture, ainsi dire, teindre n'est autre chose que transmuier la chose teinte en l'espèce de la teinture, par la vertu d'icelle, car la teinture n'est que l'Âme et la forme; de quoi il s'ensuit deux choses, l'une que la matière sur quoi elle est jetée doit être de son espèce, autrement, la forme ne pourrait se disposer et animer et la matière qui serait incapable ne la recevrait pas; ce que les Philosophes ne cessent de crier, disant qu'elle entre soudainement dans son corps, et n'approche jamais d'un étranger. Et en effet, nous ne saurions sitôt disposer une matière, que son âme ne soit prête d'y entrer incontinent, tant nature est prompte à la génération; et si nous nous efforçons d'y en faire entrer une d'autre espèce, nous travaillons en vain, d'autant que nature en infondra une autre propre, selon que la matière sera disposée, et non pas celle que nous eussions voulue, ce que tous les vrais Philosophes nous enseignent, nous disant que nature contient nature, nature surmonte nature, nature se jouit en sa nature; nulle nature n'est amendée, sinon en sa propre nature.

Il s'ensuit secondement que la forme ou âme transmue, en son espèce, la matière en laquelle elle entre et qui y est apte; car la nature sans forme est chose imparfaite; l'Âme et la forme donnent la perfection à toutes les choses; si donc la perfection parfait une matière imparfaite, la perfection la rendra en son espèce, et non pas en une autre, parce qu'elle ne saurait donner ce qu'elle n'a pas, et ne peut donner autre perfection que la sienne; de là les Philosophes ont conclu que la teinture qui peut donner perfection aux métaux imparfaits procède du Soleil et de la Lune.

Ceux qui ne sont pas expérimentés croient que blanchir une chose rouge, ou colorer en rouge une chose blanche, c'est lui donner une autre forme; mais ils se trompent grandement; car former c'est donner essence, animer, vivifier; c'est en un mot disposer une matière, qui sans forme ne pourrait être ni subsister en matière, tellement que la forme est la même essence de sa matière, de laquelle retirée, la matière périt, n'est plus ce qu'elle était, et ne peut rester sans reprendre encore sa forme. De manière qu'elle ne peut subsister sans sa forme en la nature, ni la forme, aussi ne peut nous apparaître sans matière; en sorte que les deux choses ne sont qu'une et cette une sont deux choses; à savoir la matière, qui est terrestre et corporelle, et la forme, qui est spirituelle; et quoique l'une ne peut paraître à nos yeux sans l'autre et l'autre subsister en la nature sans elle, ce n'est donc par là qu'une chose.

Voilà pourquoi les Philosophes ont appelé la matière de leur bénite pierre

Rebis, qui est un mot Latin composé de *Res* et de *Bis*, qui est autant à dire une chose deux, nous voulant induire à chercher deux choses, qui ne sont pas deux, mais une seule qu'ils ont nommées Soufre et Mercure.

De quoi il faut conclure qu'ils ont voulu que nous prissions un Soufre non étrange, mais de la nature de notre Mercure, autrement il ne lui pourrait donner sa forme; et pareillement, que le Mercure que nous prendrons soit de la nature du Soufre, duquel il désire la perfection et la forme; autrement ce serait peine et dépense perdue. Or, pour revenir à la vraie teinture blanche et rouge, elle donne forme parfaite aux imparfaites en la fusion, les pénétrant jusqu'en leur profond, s'entrembrassant inséparablement et leur donnant la forme de son espèce, à savoir de Soleil et de Lune; se quoi il s'ensuit, nécessairement, que le Soleil et la Lune sont le Mercure des Philosophes.

La première chose requise à notre Soufre, c'est la fixation qui provient d'une parfaite et mûre décoction, pour laquelle fixation faire, il n'est que d'arrêter le soufre sur le feu, ce qui ne se peut faire par une matière qui ne peut endurcir. La seconde qualité requise à notre Soufre est la pureté, netteté et mondicité; mais il faut prendre garde qu'il est impossible à la nature de fixer les esprits fugitifs des Métaux imparfaits, qu'avec les esprits fixes des parfaits.

Nous avons dit ci-dessus que la bénite Pierre était composée de Soufre et de Mercure; quant au premier j'ai déclaré suffisamment la forme en laquelle il le faut prendre: et pour le dernier il ne reste qu'à déclarer la première opération.

Fermentation de la Pierre parfaite sur Argent-vif vulgaire purifié

Pour donc commencer, tu prendras du Mercure vulgaire ou d'Espagne choisi, duquel la mortification consiste en trois choses; à savoir à le purger, animer et échauffer; lesquelles choses faisant et accomplissant, tu auras la vraie et parfaite mortification du Mercure vulgaire, et pour lors il perd le nom et la qualité d'eau vulgaire, en prenant celui et les qualités du Mercure des Philosophes, parce qu'il est fait apte pour le grand Œuvre et pour l'Élixir, facile à fixer en Soleil et en Lune, par l'abréviation de l'Œuvre et à cause que la mortification ou obstruction de la terre superflue, noire et corrompue, adhérente à la superficie, un peu mêlée avec son soufre pur et net, et que cette terre noire empêchait la perfection. Plusieurs considérant cela ils ont inventé trois manières de le purger, desquelles la première est de peu de conséquence, qui se fait en le mettant au sel et vinaigre.

Purgation de l'Argent-vif vulgaire

Il y a une manière de purger le Mercure, très excellente, qui se fait par amalgame, comme font les Orfèvres pour dorer; il faut prendre de l'Or très fin, purgé par le ciment royal ou passé par l'Antimoine, avec quinze fois son poids de Mercure vulgaire, du Levant ou d'Espagne, éprouvé sur la lamine d'Argent, puis lave ton amalgame avec eau chaude et vinaigre distillé tiède, et le lave tant de fois que ton amalgame soit clair et net, puis le sèche avec une éponge ou un gros linge blanc; puis mets-le à distiller, le Mercure montera pur et net et laissera au fond sa crasse avec l'Or, lequel tu refondras après, et amalgameras huit ou dix fois avec le Mercure qui aura monté, à chaque fois, tu laveras l'amalgame et distilleras le Mercure et refondras l'Or comme il a été dit ci-devant; alors donc, tu auras du Mercure bien purgé et propre pour animer.

Animer, est incorporer inséparablement avec un esprit métallique, qui le puisse rendre propre à recevoir l'âme et teinture du Soleil ou de la Lune, selon qu'il aura été préparé.

L'âme, entre les Philosophes, est un simple feu et une substance aérée, ou ignée, céleste et divine, éloignée des substances terrestres, desquelles elle est la forme; elle ne la pourrait donner sans un moyen qu'ils appellent esprit, participant de la matière terrestre et de la nature aérée et ignée ou divine.

Effet de la Fermentation

Le Mercure philosophique donc, est un corps féminin froid et humide, et le sperme du Soleil est un feu chaud et sec comparé au feu et âme divine, lequel est tout contraire au Mercure vulgaire, sa forme étant médecine moins parfaite sans un esprit participant de tous deux; lequel esprit n'est autre chose que l'Or subtilisé et dissous en Mercure coulant avec le Mercure vulgaire, en l'amalgame fait des deux cuits sur le feu continu et propre à la parfaite dissolution de l'Or lequel, alors, est esprit qui se conjoint, en faisant l'amalgame auparavant la dissolution en Mercure, parce qu'il est composé de Mercure; et après que par cette cuisson et continuelle chaleur de feu ce Mercure l'a dissous parfaitement, il est de la nature du Soufre d'Or et d'Argent, ainsi réduit et dissous en Mercure avec le vulgaire, et entrés l'un dans l'autre jusqu'à leur profondeur, se mêlant par leurs petites parties, et finalement ils s'embrassent inséparablement. Voilà comment des deux il se fait une matière et corps féminin, pour recevoir la forme masculine parfaite, qui n'est autre chose que l'Or plus que parfait que nous appelons Soufre, ferment, levain et teinture parfaite des Philosophes, sans laquelle il est impossible de faire les transmutations métalliques: autant s'en fait-il sur le blanc avec l'Argent.

Mais il ne faut pas s'émerveiller, si j'ai dit que l'esprit et l'âme n'est que l'Or réduit en Mercure, ce qu'il faut entendre en cette façon, qu'au commencement de la préparation du Mercure vulgaire purgé, tu l'amalgameras pour l'animer, n'y mettant guère d'Or, que si peu que tu en mettes ne le puisse congeler, que le feu aussi sur lequel le Mercure dissout l'Or en esprit, l'échauffe jusqu'au degré requis pour être menstrue de l'Élixir et puissant de l'aider à dissoudre, à l'échauffer un peu, et n'y être pas congelé. Étant ainsi manié, il est propre à recevoir la teinture et âme du grand Œuvre et le soufre d'Or et d'Argent ; et quant à l'amalgame pour la grande Pierre, après qu'elle est réchauffée et animée, on lui donne tant d'Or, qu'après qu'il est dissous, il se peut congeler et fixer ; et en cet état, il est le vrai soufre qui lui donne sa vraie forme, et celle de la Médecine parfaite, se cuisant tous deux à un plus haut degré de perfection que l'Or ; et pour mieux entendre que cette définition est véritable et, aussi, ce que j'ai dit de l'esprit en l'âme, s'ensuit la pratique.

Purification de l'Or pour le mariage et suite de la seconde Opération

Passes l'or par le ciment royal ou par l'Antimoine et le mets en limaille ou en feuilles subtiles, comme celles de quoi on dore sur le fer avec la Pierre sanguine, et le marmorise impalpablement avec du vinaigre distillé, puis le dessèche : mets, de cette poudre impalpable, le poids d'un denier pesant sur une once de Mercure philosophique, préparé comme son bain, et l'amalgame, ainsi que font les Orfèvres pour dorer, et surtout prends garde à cette proportion. Sur une livre de Mercure, il faut une once d'Or, mis en poudre impalpable comme dessus ; s'il y a moins de Mercure, mets moins d'Or, proportion gardée ; puis, lave ton amalgame tant que l'eau en sorte claire, c'est-à-dire qu'elle surnage sans autre lessive, le tout étant dans un matras à long col, que tu sigilleras du sceau d'Hermès, et de telle grandeur que ton amalgame ne passe pas la troisième partie de ton matras de verre bien renforcé, qui puisse soutenir le feu ; cela fait, tu le mettras dans son feu de digestion sur le feu d'Égypte, c'est-à-dire de corruption ; tu lui en donneras le premier degré un an, qui veut dire un mois, et le second degré un autre an, sans que le feu s'éteigne ou que la matière se refroidisse, sur peine de tout perdre : ainsi ta matière dissoudra en Mercure ton Or lequel, se mêlant avec lui, lui ôtera sa frigidité, l'échauffera et mortifiera, suivant l'instruction des Philosophes. Sois donc bien diligent à garder les choses susdites, d'autant que si tu mets plus d'un denier d'Or sur une once de Mercure, il congèlera le Mercure en son profond, avant qu'être échauffé, et ne vaudra rien pour ton Œuvre ; et si tu en mets moins, il y en aurait trop peu pour l'échauffer et ôter sa frigidité naturelle, laquelle perdue, il est tout semblable au Mercure tiré des corps imparfaits ; il faut savoir que quand il a été un an, c'est-à-dire un mois, sur le

premier degré du feu d'Égypte, et un autre sur le deuxième, il est égal à celui de Saturne ou plomb. Continue-lui encore le second degré du feu d'Égypte demi an ; ainsi au bout de deux ans et demi, ce sera le vrai Mercure de Jupiter, au moins il en aura toutes les qualités ; et si au bout de deux ans, tu lui donnes le troisième degré du feu d'Égypte, et lui continues encore un an au bout de ces trois ans, il sera tempéré et égal à celui de Vénus ; et si tu veux avoir égard à celui des parfaits, il faut y mettre plus d'Or et le faire cuire davantage : donc, pour la Lune et pour le Soleil tu mettras sur une once de Mercure philosophique, préparé comme nous avons dit, un denier et demi d'Or en poudre impalpable et, pour celui de la Lune, quatre deniers et demi d'Argent accoutré comme l'Or, puis tu le mettras sur le premier degré du feu d'Égypte, un autre an, et deux ans sur le troisième degré pour la Lune, et trois ans pour le Soleil ; tellement que pour le tout il faut cinq ans, pour le moins, sur le feu : mais ce sont ans philosophiques et non pas tels que le Lecteur entend un sur le premier, un sur le second, deux sur le tiers ; et en ce faisant, tu auras le Mercure de tous les corps, sans avoir la peine de les tirer.

Observe surtout le feu et ses degrés ; que le premier soit fébrile, c'est-à-dire à la température du feu du Soleil, au temps du mois de Février.

Que si tu manques au feu, tu perdras tout, parce que, si tu donnes à ton Mercure, en cuisant la chaleur du dernier degré, dès le commencement, il s'envolera et ne l'endurera pas, à cause de son humidité et froideur ; mais donne-lui, au commencement, le premier degré si petit, que les autres doublés et triplés ne le puissent faire évaporer ni dessécher si vite, pour qu'il soit conjoint à la forme du Mercure coulant, car il ne serait plus sperme ni semence féminine, et il ne vaudrait rien pour conjoindre la grande Pierre s'il était sec et altéré, il ne pourrait fondre ni subtilier le premier degré ; donc, il sera si petit qu'il le puisse soutenir, et en le soutenant il l'échauffera et appesantira, en sorte qu'il endurera un plus grand feu ; et au bout de l'an tu lui doubleras et continueras encore un autre an. Ainsi petit à petit il s'accoutumera au feu et s'appesantira tellement qu'il endurera encore le troisième degré, même deux ou trois mois, sans s'envoler ni altérer ou perdre sa forme. Voilà ce qui touche la proportion du feu du Mercure des Métaux imparfaits et parfaits, requis pour être menstrue de la grande Pierre et la matière propre pour la multiplier en quantité : et tout cela se fait naturellement et par une conduite linéaire.

Mais s'il est question de la décoction de la grande Médecine, quoique le premier, second et troisième degré du feu d'icelle, et celui de l'animation et échauffement soient semblables et pareils en qualité, et proportionnés à notre Mercure qui s'altère en poudre noire, blanche et rouge, le fixe et fait

permanent sur le feu à cause de l'abondance du soufre, ce qui est défailant en celui qu'on anime pour servir au grand Œuvre; néanmoins il demeure, ainsi qu'il est nécessaire, en sa forme vulgaire de Mercure coulant, sans se fixer parfaitement; mais après la décoction du grand Œuvre, il s'échauffe, appesantit et fixe petit à petit, tant qu'il endure le feu excessif et ses jugements, car le feu éprouve et juge tout.

Enfin, les Philosophes nous avertissent d'user du feu d'Égypte, donnant à entendre par ce mot qu'il faut user d'un aussi petit feu que celui d'Égypte pour le commencement de notre Pierre, comme si nous voulions faire éclore des poulets, en la génération desquels si le feu était trop grand, il les cuirait, là où il faut qu'il les corrompe et putréfie sous la conservation de leur espèce, avant qu'ils s'animent, parce qu'il est impossible d'animer une matière sans la corrompre, et de la putréfier sans l'animer, car toute putréfaction tend à nouvelle génération.

La putréfaction donc pour la génération de notre Médecine parfaite, est requise en l'Œuvre de notre Pierre; cependant il faut user de ce petit feu comme celui des Égyptiens, en éclosant les poulets, afin de corrompre et putréfier nos matières sous la conservation de leur espèce, autrement il les corromprait radicalement, chassant et faisant évanouir le Mercure en fumée, ou en l'altérant avant le temps avec son soufre en une poudre inutile, ou les brûlant; mais, s'il est proportionné à la qualité de nos matières, il les putréfiera et, en cette putréfaction la femelle dissoudra le mâle en sperme, et semblable à elle; et la masculine l'animera de la forme et âme de son espèce; ainsi, il faut que toute putréfaction se fasse avec douce chaleur, lente, humide et requise aux corruptions et générations.

Nous avons assez amplement discouru du feu, par le moyen duquel notre Pierre est faite, dont la pratique n'est que d'assembler et cuire notre Soufre et Mercure ensemble, lesquels les Philosophes ont appelés de divers noms; entre autres, ils ont appelé le *Soufre Roi*, pour ce qu'il est le plus excellent des Métaux, qu'il a une puissance occulte de les enrichir et orner comme lui, en donnant aide à la nature par notre Art; ils l'ont aussi appelé *Lion rougissant*, parce qu'il est le Roi des animaux, et qu'il a du rouge; et de plusieurs autres noms. Ils ont aussi appelé leur Mercure de divers et étranges noms pour obscurcir et déguiser leur Œuvre, le nommant *Dragon volant*, et toujours veillant, à cause qu'il a un venin mortel, et si fort qu'il peut tuer le plus noble métal en le mordant, c'est-à-dire l'Or en le dissolvant; *volant*, pour ce qu'il ne peut endure le feu, qu'il ne s'en aille et s'envole en l'air et en fumée; et *pugil*, parce qu'il est toujours flambant et éclairant, et toujours mouvant, sans aucun arrêt, et de divers autres noms. Quelques Philosophes, même les

ont alliés ensemble, appelant le Soufre *Gabricius*, et le Mercure *Beia*, le frère et la sœur, disant que pour venir à la Médecine parfaite, il fallait que la sœur tua son frère, et que le frère tua la sœur; ce que vous verrez dans la dissolution, c'est-à-dire que la matière agente et patiente soient de même espèce, différente seulement de sexe, vu que le frère et la sœur sont tout d'un sang; aussi sont le Soufre et le Mercure de notre Pierre: qui plus est; cette consanguinité dénote que la semence féminine de notre Œuvre approche si près de la masculine, que peu s'en faut que ce ne soit une même chose, et la différence n'est sinon de la chaleur de l'un, et de la froideur de l'autre.

Préparation de l'Or pour le mariage en la seconde Opération

Prends donc, au Nom de Dieu, le Père Tout-Puissant, le Soleil bien purgé au ciment royal ou passé par l'Antimoine, tant qu'il soit bien pur, puis battu en feuille, comme celle dont on dore le fer avec la Pierre sanguine, et le marmorise avec du vinaigre distillé, puis le dessèche et remarmorise en poudre impalpable, lequel ainsi préparé, est le vrai et vieux Roi des Philosophes, dépouillé de ses habits et ornements royaux, dépecé par menues pièces, séant sur le bord de la fontaine pour être jeté dedans, afin de recouvrer la santé et de reprendre un nouveau corps, en couvrant la fleur de sa jeunesse, avec dix fois plus de force et de beauté qu'il n'avait, et se revêtissant de plus beaux et précieux ornements qu'il n'avait oncques portés, par la vertu de la fontaine son amoureuse, qui l'aura tiré à elle. Le Soleil donc, Roi des Métaux, pulvérisé, comme j'ai dit, c'est le Roi qui est dépouillé de sa forme, à cause qu'il est tranché et découpé, et est dit, pour ce sujet le Roi dépouillé de ses vêtements, et alors, il est prêt d'être amalgamé avec son Mercure; ils disent qu'il s'assit sur le bord de fontaine, dans laquelle il se jette et se précipite, quand on amalgame avec son Mercure.

L'amalgame se fait ainsi: prends une demi-once de Soleil en poudre impalpable, accoutré comme dessus, et l'amalgame avec deux onces de Mercure, comme j'ai dit ci-dessus, d'un poids de Soleil sur quatre de Mercure, cuit deux ans par le feu d'Égypte, un an sur le premier degré et l'autre sur le second, puis, fais laver ton amalgame avec son eau nette, tant de fois, qu'elle en sorte claire sans aucune vilenie, et le dessèche; il ne faut que deux onces de Mercure et une demie de ferment; cet amalgame ainsi fait, les Philosophes l'appellent fermentation, parce que le Soleil est vrai levain de l'Élixir: tu prendras donc cet amalgame et tu le mettras dans un matras de verre, qui puisse soutenir le feu, et duquel l'amalgame n'occupera que la troisième partie; la matière étant dedans, il faudra sigiller du sceau d'Hermès et note que s'il n'est bien fort, tu es en danger de tout perdre.

Les Philosophes l'ont figuré sous le nom d'une chambre claire et diaphane, disant que la fontaine dans laquelle le Roi s'était baigné, ou le lit où il était couché avec sa mie ou sa femme, était une chambre claire et transparente, entendant par la chambre le matras, lequel il faut mettre dans le four de digestion, pour le cuire à feu d'Égypte quatre mois ou plus, selon l'Almanach philosophique, pour le blanc et le rouge, c'est-à-dire autant de mois qu'il sera de besoin.

Ils ont caché le four sous le nom de muraille de pierre, laquelle avait ladite chambre si bien close et fermée, qu'il n'y avait qu'une seule porte, par laquelle un seul Valet de chambre, sans plus, entraînait et administrait au Roi ce qui lui était nécessaire; voulant par cela nous faire entendre que, depuis que la matière est dans le fourneau, il ne faut qu'un homme et qu'une porte pour gouverner et entretenir le feu, le continuer également à chacun des degrés sans refroidir, s'augmentant de Saison en Saison, en le continuant jusqu'à la fin de l'Œuvre, sans croître ou décroître la chaleur: et par ces degrés également proportionnés, tout notre Œuvre est parfait; à toutes ces choses, l'Artiste sera attentif et, ainsi, il n'aura pas grande peine.

Les Philosophes l'ont signifié, en disant que la pratique et façon de la Pierre des Philosophes est l'Œuvre des femmes, pour qui la première occupation, en leur ménage est d'attiser le feu, et de faire bouillir le pot; ce qui est plus difficile que d'entretenir notre feu, et le continuer proportionné par ses degrés; tu allumeras donc le premier degré du feu d'Égypte sous notre matière un an, qui veut dire quarante jours sans l'éteindre, croître, ni diminuer, ni sans ôter la matière de dessus le feu, en façon que ce soit, ni sans la refroidir pendant ce temps; à l'aide de ce feu linéaire la dissolution et putréfaction se font par une même action de feu intérieur, et de la matière féminine agente sur la masculine; il est ici requis de savoir ce que c'est que putréfaction.

Putréfaction est une action tempérée de la chaleur extérieure sur l'humidité de la matière, qui a pouvoir de corrompre et altérer sa forme, et lui induire une nouvelle; ce que nous voyons dans la première année par le premier degré de feu d'Égypte, qui aide à l'humidité du menstrue, et corrompt la grosse et solide forme du Mercure, comme lui qui est la vraie solution de la matière.

Cette solution est une réduction d'une matière, laquelle finit aussitôt que le Soleil est réduit en Mercure; ainsi elle n'est qu'une espèce de putréfaction, et quoiqu'il ne se fasse point de dissolution sans putréfaction, cependant la putréfaction peut se faire sans dissolution; la putréfaction donc dure jusqu'à ce que la matière soit devenue blanchâtre.

Quand les Philosophes ont dit que le fixe fût fait volatil, et le volatil fût fait fixe, et que ce qui était en bas était comme ce qui est en haut, et que le haut est comme le bas, ils n'ont pas voulu inférer autre chose, sinon qu'il fallait que le Soleil qui est fixe, et corps terrestre, lequel pour sa pesanteur tombe toujours en bas, fût dissous en Mercure, à cause qu'il est esprit volatil et léger, et s'envole en fumée, cherchant son élément, ainsi que font toutes les choses aérées et ignées qui montent sans cesse, pourvu qu'elles ne soient renfermées: et encore quand elles sont encloses, elles ne font que tourner et circuler dans leurs vaisseaux, cherchant leur issue pour monter à leur centre; il faut donc fixer le volatil, c'est-à-dire faire en sorte que le Mercure soit fixé et arrêté de la nature du Soleil, ce qui se fait lorsque la dissolution se fait dûment, continuant le feu par les règles générales des Philosophes, qui disent que cette dissolution est le premier principe de la congélation, et que le ferment étant dissous, aussitôt il congèle son menstrue, ce qui se fait en cuisant continuellement notre matière par les règles du feu, tant qu'elle soit fixe et arrêtée sur les jugements et essais.

Notre Soleil donc subtilisé et réduit en sperme, est le vrai soufre et ferment de notre Pierre, lequel étant joint à notre Mercure, et ému par le feu extérieur, ils s'embrassent si amoureusement tous deux, qu'ils se mêlent jusqu'à leurs petites parties en se congelant, car le ferment chaud et sec en son intérieur boit incontinent l'humidité de son menstrue et le dessèche, parce qu'il est de son espèce, et le desséchant, il l'endurcit et appesantit, arrête, et fixe avec lui; en telle sorte qu'ils sont faits tous deux d'une matière seule et parfaite.

Parlons maintenant de la conversion des éléments, fort nécessaire pour la confection de notre Œuvre, c'est-à-dire de leur séparation, ce qui est entendu de fort peu de personnes: mais les Philosophes par ce mot de séparation, ont voulu dénoter qu'il fallait que la matière de notre Pierre reçoive de degré en degré la qualité des éléments, avant que de venir à la maturité et perfection requise; et quand ils ont dit qu'il fallait mettre l'eau à part et chacun des quatre éléments, ils ont voulu faire entendre que leur matière doit recevoir la qualité des quatre éléments l'un après l'autre, depuis la plus parfaite jusqu'à la plus imparfaite; parce que l'on ne saurait passer d'une extrémité à l'autre sans un milieu et moyen; la séparation donc des éléments faite selon les Philosophes, il faut retourner à notre solution de la matière, et déclarer ses effets et les énigmes des Philosophes, et, puis nous déclarerons le reste de la putréfaction.

Quand les Philosophes ont dit qu'il fallait que la sœur tuât son frère, parlant du Dragon volant, du Dragon sans ailes, et du Lion rugissant, ils ont voulu signifier que le menstrue, déguisée sous ces noms, dissolvait son soufre

et ferment, qui est le Soleil, lequel ne saurait rien engendrer s'il n'est réduit en sperme, sa première matière ; cela arrivant en la dissolution, il est propre à multiplier son espèce, ce que les Philosophes entendent sous ces paroles obscures, appelant la dissolution coït, et assemblément naturel du mâle et de la femelle ; après lequel coït s'ensuit la conception, parce que les deux semences qui sont rencontrées demeurent enfermées dans le ventre de la femelle, c'est-à-dire dans le vaisseau propre du naturel, sur le feu proportionné, lequel par son acte achève de putréfier les matières ; et en les putréfiant la nature les anime ; c'est alors qu'elles perdent leur forme spermatique et qu'elles deviennent en boue et en fange noire, qui est le principe de la congélation laquelle se fait ainsi.

Congélation est la dessiccation d'une matière humide, et la restriction d'une matière coulante par la chaleur du feu extérieur et intérieur, desséchant l'humidité de la matière.

Au commencement de cette congélation, le frère tue la sœur, et la sœur tue le frère, et incontinent venant à putréfier, la nature convoiteuse de la génération les unit et anime ; ainsi, les deux morts pourrissent ensemble et reprennent une forme plus excellente que n'était leur première ; ce que les anciens Philosophes ont autrement figuré, disant le Roi être sorti de la fontaine dans laquelle il avait été noyé, et son corps coupé et desséché, être guéri et consolidé, ayant un corps plus jeune, plus beau, plus robuste, et plus excellent de la moitié que le premier.

Aussitôt que l'âme est infuse dans la matière, l'imprégnation se fait par l'âme qui entre dans icelle, et n'est autre chose que l'entrée du soufre dans le profond des petites parties de son menstrue, lesquelles il fait végéter et croître en son espèce, desséchant leur humidité petit à petit, selon la proportion du feu à ce requise ; que si la congélation se fait avant le temps et si la matière paraît rougeâtre ou d'autre couleur que noire, l'Artiste se doit déconforter ; car le feu, qui agit tempérament en la matière onctueuse, la fait premièrement noircir, de plus blanchir, et alors il peut se réjouir et s'assurer de la fin désirée ; et si au bout du temps compétent il voit que sa matière se congèle, et se congelant demeure noire, c'est signe de parfaite et mûre dissolution, et que la matière est animée, de quoi la couleur noire donne assurance certaine, et réjouit le Philosophe.

Les Philosophes ont appelé la tête du Corbeau cette bienheureuse noirceur, parce que, tout ainsi que les petits des Corbeaux, nouvellement nés, sont blancs huit ou dix jours et que leur père et mère les abandonnent jusqu'à ce qu'ils soient vêtus de plumages noirs comme eux, alors ils les reconnaissent pour leurs enfants et les nourrissent en leurs nids ; notre pierre aussi avant sa

dissolution est blanche, et quelque temps après : ce qui nous empêche de pouvoir juger si la dissolution requise est parfaite, jusqu'à ce qu'elle ait changé de couleur, laquelle si elle est autre que noire en son changement, elle n'engendrera rien au désir de l'espérance ; et pour cela l'opérant la doit abandonner comme font les Corbeaux envers leurs petits.

Mais, si elle est noire, c'est signe de parfaite dissolution physique, précédant l'imprégnation, avec assurance de la naissance de l'enfant désiré. Pourquoi l'Artiste doit prendre courage, reconnaître son œuvre légitime, et le noircir jusqu'à sa perfection, avec le feu d'Égypte, selon son exigence, lui allumant son second degré du feu d'Égypte pour lui ôter la noirceur ; et à l'heure que l'Artiste voit la couleur noire nager dessus la matière, qui est la grossière terre puante, sulfurée, infecte, corrompante et inutile, il la faut séparer d'avec le pur, en lavant et relavant tant de fois avec eau nouvelle, qu'elle en devienne blanche ; ce qui se fait par la nature aidée de l'Art, et est entendu de fort peu de gens, qui manquent en ce seul point de lavement de la noirceur de la Pierre, faute d'entendre les Philosophes, qui disent qu'il faut laver et relaver leur matière avec répétition d'eau nouvelle, tant que la noirceur s'en soit allée : toutefois, ils n'entendent pas, par ces lavements et relavements qu'il faille ôter la matière de dessus le feu et y ajouter nouvelle eau, ni essuyer la taie noire qui nage dessus ; mais qu'il faut continuer le feu, en l'augmentant par sa continuité, qui en accroît la force d'un degré, duquel la chaleur humide et tournoyante échauffe et dessèche la matière tellement qu'elle blanchisse.

Que s'ils entendaient bien que le feu purge et nettoie mieux que l'eau, et que par le moyen d'icelui les Philosophes ont signifié la clarté luisante, continue et mondificative des solutions et ordures de notre Pierre, ils ne tomberaient pas dans l'inconvénient comme ils font, et ils parviendraient à leur dessein ; en quoi manquant, ils tuent et privent leur matière de son esprit, en lui ajoutant de nouveau menstrue, et en l'ôtant de dessus le feu, et de son vaisseau ; par là, ils la refroidissent, ce qu'on ne peut faire, sur peine de la rendre inutile ; ils ne s'y tromperaient point, s'ils entendaient ce que c'est que ablution.

Ablution n'est autre chose que l'abstraction de la noirceur, tache, souillure et immondicité, laquelle se fait par la continuation du second degré de feu d'Égypte qu'il faut allumer et doubler sous la matière aussitôt qu'on la voit noire, le continuer un an entier, sans l'augmenter ni diminuer, ni lever la matière de dessus le feu ni la refroidir ; et cette augmentation de feu procède en ce temps de sa continuité.

Le feu donc de notre Pierre par sa continuation et assiduité lavera, net-

toiera et purgera la noirceur, puanteur, venin et poison de notre matière, que la putréfaction a engendrés ; non pas en les séparant d'icelle, mais en les dévorant et attirant à lui invisiblement, à cause de la noirceur, dont il donne la marque pour signe de sa mondification, par les couleurs qui apparaissent sur la matière ; à savoir la grise, puis la noire, qui est le commencement de la dessiccation, dévorement et purgation de l'immondicité, et ensuite la blancheur, qui est la parfaite mondification ; puis, après elle apparaît la couleur plus rouge qu'un rubis, qui est l'extrême dessiccation, et la purgation la plus accomplie que l'on saurait trouver en ce monde. Lorsque la matière commence à perdre sa blancheur et à rougir, il apparaît un nuage de toutes les couleurs dans le ventre du matras, comme la couleur d'Iris en la Mer, laquelle s'engendre des rayons du Soleil, retenus et réfléchis dans la concavité de la nuée humide ; ainsi notre matière qui a un peu d'humidité, que le quatrième degré de feu élève dans le matras en blanc et diaphane, rend une vapeur rutilante brûlante, qui se réverbère dans le creux du vaisseau, parce qu'elle ne peut sortir, où par le moyen rayon du feu extérieur, elle reçoit diverses couleurs, changeant de tannée en jaune, rouge et verte, qui apparaissent dans le ventre et la concavité du matras, comme font les rayons du Soleil dans l'Arc-en-Ciel, que nous appelons Iris.

On voit donc en notre Pierre toutes les couleurs, desquelles la première est la noire, pendant laquelle il faut séparer le pur d'avec l'impur, le salubre d'avec le corruptible et venin mortel, que les Philosophes ont ainsi nommé à cause de la putréfaction qu'elle engendre et pour signifier l'action du Lion et du Dragon, et finalement à cause des matières qui étaient mortes ; ce qui n'arriverait point si la nature et l'imprégnation de notre Enfant Philosophique ou grand Élixir ne les eût animés, pour le produire et enfanter à nos yeux, à quoi nous ne pouvons parvenir sans le nourrir au ventre de sa mère, jusqu'au temps de son enfantement, qui n'est que le matras de verre clair et blanc comme la Lune : ils usent de ce nom, d'autant qu'il n'y a rien plus semblable à la Lune que le verre ; car il est clair et pâle comme elle, et reçoit les couleurs des vapeurs auprès du feu, comme elle fait celle du Soleil. Ils ont ainsi appelé ce verre ou matras le ventre de la mère, qui ne veut point d'autre matière pour nourrir son enfant, que le vrai soufre et ferment parfait inclus en icelui ; et il ne faut que deux onces de menstrue, sur une demi-once d'icelle, et toute la matière ne doit peser que deux onces et demie en tout ni plus ni moins selon le poids Philosophique, auquel il faut avoir recours ; et les Philosophes appellent le menstrue, la matière de leur Pierre, le Lion, l'Élément de l'eau, le Dragon igné, l'Élément terrestre imprégné d'un feu de nature.

Tout ce qui paraît à nos yeux est composé de forme et de matière, desquelles la première est l'air et le feu, l'esprit, la vie, l'Âme, l'essence, et la

disposition qui donnent à leurs sujets action et être ; la seconde est la terre et l'eau, la froideur, l'humidité, la matière morte, indisposée, sans mouvement, sans vie, vigueur, ou subsistance : et c'est celle qui est le menstrue de la Pierre ; c'est pourquoi elle retient le nom de matière ; au contraire le soufre retient le nom de forme, parce que sans lui le menstrue ne saurait pourvoir à la dignité de la Pierre.

Les Sages ont même dit comment le menstrue est la matière de la Pierre, savoir parce qu'elle représente les deux Éléments l'eau et la terre, patientes féminines, lesquelles ne peuvent rien produire, s'ils ne sont échauffés de l'air et du feu, masculins et agents, représentés en notre Pierre par le soufre et ferment Philosophal ; et à cette occasion, ils en retiennent le nom, à l'exemple des animaux, et ainsi ils les ont nommés semences masculines et féminines, desquelles la première est l'âme qui forme et dispose la féminine, qui est une matière homogène : cela se connaît aux animaux, vu qu'il n'y entre qu'un peu de semence solaire et ignée du mâle et à une fois, laquelle la femelle conçoit en son ventre où elle anime, foment et nourrit la semence par son sperme lunaire et humide : ainsi, en notre Œuvre, l'enfant est conçu par l'opération du soufre spirituel, et après est nourri de sa propre substance, humide, maternelle jusqu'à l'enfantement ; ainsi donc un peu de soufre est nourri d'une grande quantité de menstrue, tous deux enclos dans un petit vaisseau, comme un petit germe de coq dans un œuf, avec une grosse masse de matière et semence féminine, laquelle il digère et amène à sa perfection, par le moyen de la chaleur continuée, jusqu'à temps que le poulet soit éclos.

Il n'y a génération au monde qui approche tant de notre Pierre que celle des poulets, ce qui est cause que les Philosophes ont appelé leur matière enclose dans le matras sigillé du sceau d'hermès, l'œuf des Philosophes ; car si à l'un il n'y a qu'un peu de semence masculine sur une grosse masse féminine, ainsi est-il de l'autre ; s'il ne faut qu'un petit feu pour amener l'un à sa perfection, l'autre n'en veut point de grand ; et si le feu de l'un semble avoir de l'humidité avec sa sécheresse, celui de l'autre est fait des deux : de même, si le feu de l'un doit être continué sans que sa matière refroidisse, ou qu'il soit interrompu, ou sans qu'on la puisse cuire à deux fois, à peine de faire mourir le poulet sans jamais pouvoir ressusciter, aussi, si le feu de l'autre est éteint ou discontinué, ou que la matière refroidisse, l'Œuvre périra sans aucune espérance de lui pouvoir rendre les esprits vitaux. Ainsi, tout ainsi qu'un œuf a tout ce qui lui est nécessaire pour la génération du poulet, qu'il n'y faut rien ajouter, et qu'il n'y a rien de superflu qu'il faille ôter, de même aussi il faut enclore en notre œuf tout ce qui est nécessaire à la génération de la Pierre, tout cela est contraire aux lavements, dont usent plusieurs mal expérimentés pour ôter la noirceur de leur matière. Aussi, si l'on rompait les œufs avant le

temps que les poulets doivent sortir, ils mourraient et on ne pourrait trouver moyen de les achever de couvrir ni éclore, parce que l'esprit solaire séminal et agent, déconcerté en son ouvrage, se dissipant, tournerait à autre Iliade; d'ailleurs, l'eau élémentaire et extérieure les tuerait et humerait les esprits essentiels de vie, laquelle cesserait faute d'archée moteur; ce qu'aussi ferait notre matière si on débouchait le matras et si on en tirait la matière dehors; car on dissiperait et éteindrait les esprits de notre Pierre, lesquels en sont le mouvement et l'opération.

Pour conclusion, tu continueras ton feu jusqu'à la fin de l'Œuvre, lequel tu nourriras de chaleur graduée, de laquelle le second degré sera doublé de moitié, et continué depuis la noirceur jusqu'au commencement de la blancheur, ce qui doit être 40 jours pour le moins, autant que le premier degré. Après les 40 jours et les deux premiers degrés de feu finis, tu tripleras ton feu, et le continueras tant que la matière passe en blancheur toutes les neiges du monde; et pour le moins aussi longtemps qu'un chacun des premiers degrés. Maintenant, il faut noter que, si la matière est fermentée de Soleil pour le rouge, elle est parfaite pour le blanc sur le tiers degré du feu, à l'heure qu'elle est sur le plus haut point de sa blancheur, sans que tu la lui puisses cuire davantage sur le blanc, à peine de perdre et gâter le tout pendant sa couleur blanche, parce qu'elle rougira pour parvenir à sa perfection rouge par l'action du feu, qui achèvera de dessécher son soufre et lui ôter son humidité, causée de sa blancheur en laquelle notre Médecine n'est que le Soleil; ce que les Philosophes ont montré, disant, qu'on ne peut transmuter le Soleil en Lune que par la voie de la Pierre, en les cuisant, et que celui qui sait conduire jusqu'à ce point de parfaite blancheur, sait tout.

Mais si la Pierre est fermentée de Soleil et Lune après le troisième degré de feu d'Égypte, il lui faut encore donner un autre feu pour la fixer, non pas d'Égypte, car il finit en l'Œuvre à la fin du troisième degré; mais le quatrième degré de feu à la mode de Perse, que tu continueras pour le moins un an ou, même autant que chacun des autres: et finalement jusqu'à ce que la matière soit fixe sans s'envoler ni fumer sur la lamine de cuivre ardente; que si elle fumait, il la faudrait encore continuer sur le quatrième degré de feu de Perse, jusqu'à ce qu'elle ne fume plus, et en cet endroit il faut remarquer que ce quatrième degré de feu de Perse se doit donner et conduire aussi par degrés; le premier plus doux, le second plus fort, le troisième encore redoublé, et le quatrième renforcé de moitié. Toutefois, ces 4 degrés ne doivent non plus durer qu'un des autres degrés, qui est de 40 jours, à la fin duquel tu laisseras mourir ton feu et refroidir ta matière sur les cendres; ce qui étant fait, elle sera prête à recevoir l'incération, après laquelle elle sera parachevée: ainsi

est la Médecine rouge, après qu'elle a été fixée sur le dernier degré du feu de Perse.

Les trois premiers degrés de feu donc, cuisent la matière, la purgent de toutes mauvaises humeurs, et la mettent au plus haut degré de blancheur qui soit en la nature, par quoi elle est prête d'être tirée de son vaisseau; ce qu'étant fait, elle peut vivre, c'est-à-dire porter son exubérance, et donner perfection aux imparfaits par sa perfection, et les parfaire comme une Lune fixe; mais elle est parachevée de cuire et digérée par le cinquième degré de feu de Perse; lorsque la Médecine ne fume plus et qu'elle prend la couleur rouge, tant qu'elle passe le rubis en beauté, et couleur rouge cramoisi, enfin, elle est permanente. Pour lors il est temps de l'ôter de dessus le feu, parce qu'elle est parfaite et vivra, c'est-à-dire qu'elle donnera la vie et transmuera les corps imparfaits en fin Soleil et, même guérira toutes les infirmités du corps humain par son extrême chaleur sans excès; néanmoins elle a acquis une grande vertu et force céleste en son tempérament sur le cinquième et dernier degré de feu de Perse, que les Philosophes ont comparé aux Astres du cinquième Ciel, lesquels par leur chaleur dessèchent durant le cours de neuf mois, les humeurs nouvellement émues et amassées sur l'enfant par l'Étoile du huitième mois.

Lorsque ta matière est ainsi rouge, les Philosophes l'appellent chaux du Soleil calciné avec le mercure au four de réverbération, selon l'intention des Sages; mais cette chaux Philosophique n'est pas encore fusible; car elle est comme morte, c'est-à-dire sans assez de vigueur, si elle n'a point encore été incérée; et l'incération est prise par les Philosophes pour la fixation: il est grandement requis, pour en faire la distinction, de savoir ce que c'est qu'incération.

L'Incération, donc, est une fixation molle, ou l'adoucissement d'une matière sèche, aride et sans fusion ni ingrès, qui la rend fusible comme cire, aiguë, permanente dans les corps avec lesquels elle est fondue. Il faut que cette Incération se fasse avec du mercure pareil et de même matière, que celui duquel la Pierre est faite, et non autrement, ce que tu feras ainsi.

Prends une Médecine fixée comme dessus sans s'envoler sur la lamine ardente; tu la réduiras en poudre impalpable sur un porphyre; puis, fais-en un amalgame, avec six fois son poids de mercure mortifié, comme j'ai dit ci-dessus, et animé, qui ait été deux ans sur le feu, un sur le premier degré et l'autre sur le deuxième; et pour faire court, il faut qu'il soit de celui-là même de quoi la Pierre est faite, que tu incéreras et mollifieras. Sur quoi, tu dois noter que la Médecine blanche doit être nécessairement amollie, adoucie et

incérée avec du mercure animé de la Lune pour le blanc et du Soleil pour le rouge, autrement, tu ne feras rien qui vaille et perdras ta Médecine.

Ton amalgame étant fait, tu le feras laver et relaver avec son eau tiède et claire, tant de fois qu'elle en sorte claire et nette, puis tu le feras dessécher naturellement par le travail ; il ne restera d'humide que ce qui suffira pour tenir la matière un peu plus molle en forme de pâte bien épaisse, laquelle restant dans son matras bien luté de bon lut par le col et scellé du sceau d'hermès, se parfera au four d'athanor, sur le feu Philosophique, que tu gouverneras par degrés ; le premier sera petit et modéré, le second plus fort de moitié, et le troisième encore renforcé de moitié, et tu continueras chacun pour trois mois ou comme tu verras que les couleurs qui apparaîtront le requerront.

Si tu vois que ton mercure s'envole, et qu'il ne se puisse fixer sitôt, ne t'étonne pas pour cela, car il suffit que son odeur demeure et qu'il mollifie la matière sans qu'il la fixe ; et s'il y demeure, c'est tout un : et si, pour une, deux ou trois fois, la matière n'est pas fusible comme cire, tu la repulvériseras et l'amalgameras avec six fois son poids du même mercure que tu as fait ; et autant qu'il sera requis, fais encore laver ton amalgame, dessèche-le, et après fais cuire comme dessus : continue tant de fois cela que la matière soit fusible comme cire, et alors elle sera prête à être jetée en projection sur les imparfaits. Elle n'est plus en cet état une matière impuissante, mais elle méritera le nom de Roi devenu plus beau, plus fort, plus parfait et plus jeune qu'il n'était, avant que d'entrer en la fontaine, et enrichi d'une couronne, de vêtements et ornements plus précieux et plus riches qu'il n'avait jamais portés ; par là seront aussi le frère et la sœur, le Lion et le Dragon, ressuscités plus jeunes et plus beaux qu'ils n'avaient été.

Il nous faut maintenant venir à la projection et enseigner le moyen de la faire sur les corps imparfaits ou sur le mercure mortifié ou animé, ce que nous enseignerons de degré en degré, suivant le discours de cette pratique sur le mercure vulgaire ou argent vif.

Projection est une fusion de la Médecine parfaite sur les corps imparfaits ou moyens minéraux, chauds et bouillants ; ce qui se fait ainsi.

Fonds cent poids de lune pure, laisse-la bien bouillir, et lorsqu'elle sera bien bouillie, fais des petites pelotes d'un poids de la Médecine rouge et en jette une sur la lune fondue et bouillante, et quand elle sera consommée, jettes-y en une autre : ce que tu continueras tant que cent poids de ta lune aient consommé un poids de ta Médecine rouge : laisse le tout en bonne fonte, remuant depuis le commencement jusqu'à la fin, avec une verge de coudre ou autre bois ; afin que tout se mêle bien ensemble l'espace d'une heure ou

de deux : puis, couvre le creuset de charbons, et étant refroidi, romps-le et en retire la matière, que tu referas fondre et jetteras en lingot, et tu auras Soleil à 24 carats, meilleur que celui de la minière terrestre.

Il ne faut pas s'étonner si j'ai dit qu'il faut jeter ta médecine rouge sur la Lune, parce que la Lune est plus parfaite que les autres imparfaits, ce qui est cause qu'elle se transmue plutôt, avec moins de peine et moins de médecine, et plus parfaitement que les imparfaits ; ce que tu peux reconnaître, parce qu'un poids de la médecine rouge ne tombe que sur dix des imparfaits, en ce qu'ils sont si crus, froids et pleins de vilenie, de terre et soufre noir et puant, qu'un si petit poids ne saurait teindre, échauffer, cuire et digérer un plus grand nombre, ni le purger de ses imperfections et infections, ce qu'il faut néanmoins que la médecine fasse, autrement elle ne transmuera pas en Soleil ; mais, en transmuant la Lune, elle n'a pas beaucoup de peine, car elle est pure et nette, presque assez cuite, et est rouge en son intérieur, tellement qu'il ne faut qu'un peu de médecine pour achever sa digestion, et pour parfaire sa teinture occulte.

Si tu veux faire fin Soleil et Lune des imparfaits, choisis celui qui d'entre eux est le plus parfait ; savoir le cuivre, et fais projection sur lui, blanche ou rouge, selon que tu voudras transmuer et en fondre, dix poids ; et quand il sera bien fondu, et si chaud qu'il commencera à tourner en fumée, jettes-y une dixième partie de notre médecine, trois fois mise en pelotes, et gouverne le feu comme j'ai dit de la Lune ; puis, jette ta matière en lingot, et tu auras Soleil ou Lune, selon que sera la médecine, meilleur que le naturel ; les autres imparfaits se transmuent aussi en Soleil et en Lune de cette façon, mais ils ne sont pas ni si clairs ni si beaux, que ceux qui sont faits de l'imparfait ci-dessus, parce qu'il est plus beau, plus clair, et plus net que les autres imparfaits, et approche plus de la perfection.

Or, si tu veux faire projection de cette médecine sur le mercure vulgaire, tu le peux faire, comme aussi sur le Mercure des corps imparfaits, moyens et minéraux, sans aucune préparation, pourvu qu'en les transmuant, ils aient été bien séparés et purgés de leur grosse terre, puante et infectée ; car autrement la terre empêcherait la perfection et ne ferait rien qui vaille.

Note en cet endroit, que le Mercure vulgaire, animé et réchauffé, se peut convertir en Soleil, quoiqu'il soit fermenté de Soleil ou de Lune, et non au contraire ; car le Mercure vulgaire qui est seulement fermenté de l'Or, comme par exemple d'un poids et demi d'Or sur vingt-quatre poids dudit Mercure qui, par ce moyen, est vrai Mercure d'Or, puisqu'il en a toutes les qualités, ne peut se transmuer en Lune par la médecine blanche, parce qu'il est trop parfait et qu'en se congelant et fixant avec elle, il tire toujours sur sa couleur

d'Or, ou de Mercure; et partant il faut conserver ce Mercure pour la multiplication ou pour faire l'Or avec la médecine rouge ou soufre du Soleil pour l'abréviation.

Mais les autres Mercures que l'on peut tirer des imparfaits et moyens minéraux et tous autres Mercures vulgaires préparés, comme nous avons enseigné, excepté celui du Soleil, reçoivent la forme parfaite de la Lune par la médecine blanche, si tu les gouvernes comme s'ensuit.

Mets, dans un creuset, six poids de Mercure vulgaire, ou de quelque autre des imparfaits, sur le feu de charbons ardents, et l'y laisse tant qu'il commence à pétiller et s'envoler; puis, jette sur icelui un autre poids de médecine, qui fondra incontinent, et en fondant elle congèlera le Mercure: tous les deux se congèleront et fixeront en une poudre grisâtre, qui ne fera aucun signe de s'en aller ou s'envoler; lorsque tu verras cela, tu approcheras et accroîtras le feu autour du creuset et le souffleras doucement, puis continueras, tant que la matière commence à devenir fort blanche, ou très rouge; ensuite, couvre tout ton creuset de charbons, et laisse mourir le feu, et refroidir ta matière; après quoi fonds-la, et tu auras bon Or ou Argent, selon la nature de ta médecine.

Cette projection a été figurée par les Philosophes, disant que le Roi à l'issue de la fontaine, amende tous ses sujets, et les a fait Rois; les a couronnés de riches couronnes, voulant signifier par les sujets ces corps imparfaits, qui reçoivent la perfection par la projection de la médecine; ils ont aussi figuré la fixation de tous les Mercures en Or ou Lune, disant que les Oiseaux qui passaient par-dessus la chambre où était le Roi, s'arrêtaient et perdaient leurs ailes, appelant ainsi le Mercure du nom des Oiseaux; ils ont même signifié cette projection par les dents des Dragons ressuscités, qu'ils disaient avoir tant de force, que leurs dents jetées et semées en terre produisaient des hommes, tant ils étaient vertueux; signifiant par les dents la poudre de la médecine, et par les hommes, les Métaux imparfaits fondus en toutes sortes de Mercures; ils ont aussi signifié la projection, disant que leur Œuvre était un jeu de petits enfants, qui se réjouissent ensemble à faire de petites choses émerveillables, et qui sont bien aisées: voulant dire qu'après que la médecine est faite, ce n'est qu'un petit passe-temps pour faire la projection, transmuier les corps imparfaits, et les rendre parfaits.

Il est temps maintenant de venir à la multiplication de la Pierre, qui est de deux espèces, l'une en vertu ou qualité et l'autre en quantité.

La multiplication en qualité est une augmentation de vertu, tellement que la médecine qui n'a de vertu que sur dix poids, se multipliera en telle sorte

qu'elle aura force et puissance sur cent, et celle de cent étant multipliée ira sur mille et ainsi de suite jusqu'à l'infini ; si pourtant tu veux que ta médecine tombe un poids sur cent des Métaux imparfaits fondus et sur autant de Mercure animé et échauffé, et sur dix poids de Mercure vulgaire cru, et sans être mortifié ni préparé, il faut commencer ton Œuvre tout de nouveau, en cette façon.

Fais un Amalgame de quatre onces de ta Médecine parfaite après la première préparation ou façon, avec dix onces de Mercure animé et cuit deux ans, pareil à celui de quoi elle est faite, et te donne de garde de prendre du Mercure animé de Lune, pour amalgamer la Médecine rouge, autrement tu gâteras tout ton Amalgame : cela fait, lave et relave-la dans son eau, tiède et nette, en l'œuf philosophique, tant qu'elle soit claire ; la matière ne doit pas passer la moitié dudit matras, lequel tu sigilleras du sceau d'hermès et le mettras dans le fourneau sur le Feu philosophal.

Ce qu'étant fait, tu lui donneras le premier degré du Feu d'Égypte, jusqu'à ce que la matière soit dissoute, qu'elle commence à s'épaissir et qu'elle soit noire ; puis tu lui augmenteras le Feu d'Égypte d'un degré, et lui continueras tant qu'elle soit plus blanche que neige ; et si c'est la Médecine blanche, pour lors le Feu d'Égypte est fini, il faudra pourtant rallumer le Feu de Perse pour le quatrième degré, lequel tu lui donneras par quatre degrés entiers, lesquels tu compasseras en longueur de temps seulement dans un des degrés du Feu d'Égypte, et les départiras en quatre, donnant à chacun degré d'icelui Feu de Perse, une quatrième partie du temps du Feu d'Égypte ; un de sept degrés, comme j'ai dit, lui augmentant de moitié, et changeant l'un après l'autre, tellement qu'au dernier, le feu soit bien fort et bien grand ; puis laisse-le mourir et refroidir la matière sur les cendres. Mais, si la matière est fermentée de rouge, il faut que, lorsqu'elle aura acquis une couleur très blanche, tu lui donnes après les trois degrés encore un degré de Feu d'Égypte, qui sera quadruple, et le continueras autant que l'un des autres, ou jusqu'à ce que la matière soit bien rouge ; lequel finit, le Feu d'Égypte finit pour la Médecine rouge ; et alors il lui faut donner le Feu de Perse par quatre degrés, ainsi que j'ai dit de la Lune ; lequel étant fini, la matière sera rouge comme un rubis, et fixe : tu la prendras et inséreras avec du Mercure, pareil à celui duquel elle a été faite, et la gouverneras ainsi que j'ai dit en l'incération ; et tu réitéreras tant de fois qu'elle fonde comme cire, et alors elle aura dix fois plus de force et vertu qu'elle n'avait ; un poids tombera sur cent des imparfaits, moyens et minéraux.

Si tu veux qu'un poids tombe sur mille, recommence l'œuvre tout de nouveau, prenant toujours la dernière Médecine. Fais donc ton Amalgame de deux onces avec dix onces de Mercure animé et cuis ton ouvre tout du long, comme

dessus ; puis la commence encore, prenant de cette dernière Médecine, et fais l'amalgame d'une once d'icelle, avec cent de Mercure, augmentant toujours le poids du Mercure ou Menstrue dix fois autant que de la Médecine ; c'est ainsi que la Médecine est multipliée en vertu.

Il faut ici noter un très grand secret tenu fort caché par les Philosophes, afin d'obscurcir la multiplication en quantité ; car si tu ne mets guère de Mercure, sa froideur n'excéderait pas l'extrême chaleur de la Pierre, pour quoi il ne la pourrait dissoudre ; car elle se congèlerait en Soleil ou Lune incontinent, et cela avant qu'il eût le loisir de la réduire en Mercure comme lui ; ce que ne faisant point, la vertu de la Pierre ne pourrait pas croître, ne pouvant recevoir de nouvelles décoctions.

Car tout ainsi que le Soleil n'engendre rien, s'il n'est réduit en Mercure et subtilisé en sperme et semence de son espèce, ainsi ne fera la Pierre, si elle n'est mise en la première semence et sperme du Mercure, ce qu'une petite quantité de Mercure ne saurait faire ; car elle se congèlerait en Or, avant qu'il eût dissous la Médecine. Par là, il est évident qu'il faut tant mettre de Mercure qu'il surmonte la chaleur de la Médecine, et ainsi il se dissoudra ; puis elle se congèlera ; et se congelant se fixera par la force et continuité du feu, qui la décuira de nouveau ; et par ce moyen la vertu se décuplera autant de fois que la multiplication sera réitérée.

Nous avons assez parlé de la multiplication de qualité, il est temps maintenant de parler de celle de quantité, qui est autant éloignée de l'instruction des Sophistes que la précédente, tant en substance de matière, que quantité et façon de faire ; lesquelles les Sages ont inventées, afin que la poudre de projection ne leur manquât, pendant qu'ils refont l'ouvre de nouveau, pour multiplier la vertu de la Médecine ; et aussi, parce que plusieurs ayant fait une fois la Pierre, s'en contentent sans la refaire ; et même, parce que quelques autres l'ayant réitérée deux ou trois fois, ne voulant plus s'y amuser, désirent toutefois que la matière et poudre ne leur manquent. C'est, donc, pour ce sujet qu'ils se sont imaginé, par raisons naturelles et véritables, d'augmenter leur poudre de projection.

La multiplication donc en quantité est une augmentation d'un poids d'icelle, jusqu'à un poids infini, sans refaire de nouveau toute l'ouvre, et sans diminuer toutes les forces, vertus et qualités d'icelle ; mais en la conduisant en toutes les proportions de sa perfection, et en convertissant la matière, c'est-à-dire, en l'augmentant et transmuant promptement en Médecine, telle qu'est celle à laquelle elle est jointe, selon la vraie méthode de notre Art.

Cette augmentation se peut faire avec le Mercure vulgaire du Soleil ou de

la Lune, ou bien ainsi qu'est mon intention avec le Mercure vulgaire proportionné en toutes ses qualités à celle du Soleil et de la Lune, ce que je t'ai enseigné ci-dessus ; mais il faut bien prendre garde de multiplier la Pierre blanche avec du Mercure animé du Soleil, ni la rouge avec celui qui est animé de Lune, car nous gêterions tout ; et au lieu de multiplier ta matière, tu la perdras et éteindrais sa force et vertu.

Pour donc multiplier la Médecine rouge, prends deux onces de Mercure vulgaire, animé d'un denier et demi sur une once, et cuis le temps requis ; puis le fais chauffer en un creuset ; lorsqu'il commencera à bouillir, jette sur ce Mercure quatre onces de ta Médecine fusible sans l'ôter de dessus le feu, jusqu'à ce qu'elle ait congelé ledit Mercure en poudre, ce qu'elle fera bientôt ; puis, tu l'ôteras et mettras dans un matras bien luté que tu boucheras bien ; après cela tu le laisseras sur un feu de charbon assez modéré et tempéré, et l'y tiendras quatre jours entiers, comme si tu voulais distiller ; puis, augmente-lui le feu de moitié, et lui continue quatre jours entiers naturels ; finalement tu lui donneras encore huit jours entiers, beaucoup plus fort que les premiers.

À la fin desquels, tu prendras ta matière et la mettras entre deux creusets lutés l'un sur l'autre, et la tiendras au feu de réverbère par vingt-quatre heures pour l'achever de fixer, lesquelles passées, tu laisseras refroidir la matière, diminuant le feu de six en six heures ; et au bout de dix-huit heures, ta matière n'étant pas refroidie, tu entoureras le creuset de charbons ardents et lui entretiendras encore six heures ; puis, tu laisseras entièrement mourir le feu, et refroidir la matière ; lors tu auras deux onces d'augmentation de Médecine, qui aura autant de pouvoir que la première, et tu la pourras après multiplier avec deux onces dudit Mercure, tu ne la gouverneras ni plus ni moins que j'ai dit, et tu auras quatre onces d'augmentation ; puis recommence le tout avec quatre onces de ton Mercure, réitérant toujours avec nouveau Mercure, et tu multiplieras ta Médecine tant que tu voudras, selon la projection requise, et tu auras de meilleur Or que le naturel.

Et si tu veux multiplier ta Médecine en poudre blanche, tu prendras deux onces de Mercure animé et fermenté de Lune, cuit le temps requis, et quatre onces de Médecine blanche, et en fais comme de la rouge ; ainsi tu la pourras multiplier jusqu'à l'infini, aussi bien que la rouge ; partant, si tu désires avoir grande quantité de poudre de projection, il te faut animer beaucoup de Mercure vulgaire, avec Or ou Argent, et les cuire comme il a été dit ; et quand il te manquera, tu en animeras derechef d'autre, et recuiras dans un ou plusieurs fourneaux, comme tu voudras ; En faisant ton ouvre, tu la multiplieras en vertu, afin que, quand elle sera faite, la matière ne te manque point pour la multiplier en quantité.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHEMIQUES

Ces multiplications sont bien différentes de celles des Abuseurs et Sophistes, qui déshonorent la Science, laquelle les gens de bien, les Sages, Philosophes et Savants, honorent et reconnaissent véritable, confessant qu'un tel bien, ne vient point de nous, mais de la seule bonté de Dieu, pour en faire des aumônes, nourrir, entretenir, et revêtir les pauvres, femmes veuves, pupilles et orphelins, marier les pauvres filles délaissées, et nous entretenir à servir le souverain Dieu le reste de notre vie. Ainsi soit-il à sa plus grande gloire et à celle de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de notre divin Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Fils de Dieu.

L'ÉLUCIDATION OU L'ÉCLAIRCISSEMENT DU TESTAMENT DE RAYMOND LULLE

Par lui-même

Quoique nous ayons composé plusieurs Livres des diverses opérations de notre Art philosophique, toutefois ce petit Traité, qui est notre dernier, est celui que nous préférons à tous les autres, parce qu'il mérite bien d'être intitulé de nous *l'Élucidation de notre Testament*; d'autant que ce que nous avons véritablement caché en notre Testament, et en notre codicille, par de longs discours touchant les Écrits des Philosophes, nous les éclaircissons ici fort nettement en très peu de paroles: mais afin que je n'aie pas besoin de composer d'autres Livres, puisque la composition n'est rien autre chose, et ne consiste qu'en la subtilité d'un bel esprit à bien couvrir et cacher notre Art, ce qui a été démontré abondamment en nos Livres sort maintenant de son obscurité, et est conduit en une agréable lumière; d'autant que pas un des Philosophes n'a jamais osé faire cette entreprise.

Cependant nous divisons ce Livre en six Chapitres, dans lesquels tout le mystère de cet Art est éclairci par des paroles très claires, desquels Chapitres

- Le premier traite de la matière de la Pierre,
- Le second traite de Vaisseau,
- Le troisième du Fourneau,
- Le quatrième du Feu,
- Le cinquième de la Décoction.
- Et le sixième de la Teinture, et de la multiplication de la Pierre.

CHAPITRE PREMIER: DE LA MATIÈRE DE LA PIERRE

Commençons donc premièrement à faire connaître la matière de notre Pierre; car nous avons appliqué des choses étrangères à notre Magistère par leurs similitudes; toutefois notre Pierre est composée d'une seule chose, triple par rapport à son essence et à son principe, à laquelle nous n'ajoutons aucune chose étrange, ni ne la diminuons pas; nous avons décrit aussi trois Pierres; à savoir, la minérale, l'animale et la végétale, quoiqu'il n'y ait seulement qu'une pierre en notre Art; nous voulons, ô enfants de doctrine, vous signifier que ce composé contient trois choses, à savoir âme, esprit et corps. Il est appelé minéral, parce qu'il est une minière; animal, parce qu'il a une âme; végétal, parce qu'il croît et est multipliée, en quoi est caché tout le secret de

notre Magistère, qui est le Soleil, la Lune, et l'Eau-de-vie; et cette Eau-de-vie est l'âme et la vie des corps, par laquelle notre Pierre est vivifiée; pour cette raison nous la nommons Ciel, quintessence incombustible, et autres noms infinis; d'autant qu'elle est presque incorruptible, comme est le Ciel dans la circulation continuelle de son mouvement; ainsi par cette claire démonstration vous avez la matière de notre Pierre en toute son étendue.

CHAPITRE II: DU VAISSEAU

Nous avons résolu de parler à présent de notre Vaisseau; ô vous, enfants de doctrine, prêtez bien ici vos oreilles, afin que vous entendiez notre sentiment et notre esprit; quoique nous vous ayons découverts plusieurs genres de Vaisseaux qui sont énigmatiquement décrits en nos Livres, toutefois notre opinion n'est pas de se servir de divers Vaisseaux, mais seulement d'un seul, lequel nous montrerons ici par des démonstrations visibles et sensibles, dans lequel Vaisseau notre Œuvre est accomplie depuis le commencement jusqu'à la fin de tout le Magistère; cependant, notre Vaisseau est composé ainsi; il y a deux vaisseaux attachés à leurs alambics, de même grandeur, quantité et forme en haut, où le nez de l'un entre dans le ventre de l'autre, afin que par l'action de la chaleur, ce qui est en l'une et autre partie montre dans la tête du vaisseau, et après par l'action de la froideur, qu'il descende dans le ventre. O enfants de doctrine, vous avez la connaissance de notre vaisseau, si vous n'êtes pas gens de dure cervelle.

CHAPITRE III: DU FOURNEAU

Nous parlerons maintenant de notre Fourneau, mais il nous sera fort fâcheux de rapporter ici le secret de notre Fourneau, que les anciens Philosophes ont tant caché; car nous avons dépeint en nos Livres divers Fourneaux: néanmoins je vous déclare sincèrement que nous ne nous servons que d'un seul Fourneau, qui est appelé Athanor, duquel la signification est d'être un feu immortel, parce qu'il donne toujours le feu également et continu dans un même degré, en vivifiant et nourrissant notre composé depuis le commencement jusqu'à la fin de notre Pierre. O enfants de doctrine, écoutez nos paroles, et entendez; notre Fourneau est composé de deux parties, il doit être bien bouché en toutes les jointures de son enclos; voilà comme est la nature de ce Fourneau; que le fourneau soit fait grand ou petit, suivant la quantité de matière demande un grand Fourneau, la petite un petit; faut qu'il soit fait à la manière d'un Fourneau à distiller avec son couvercle, qu'il

soit bien clos et fermé ; ainsi quand le Fourneau aura été composé avec son couvercle, faites en sorte qu'il y ait un soupirail au fond, afin que la chaleur du feu allumé y puisse respirer ; pour Fourneau cette nature de feu requiert et demande ce seul Fourneau, et non pas un autre ; et la clôture des jointures de notre Fourneau est appelé le sceau d'Hermès, d'autant qu'il n'a été connu seulement que des Sages, et n'est en aucun lieu exprimé par aucun des Philosophes ; car il est réservé en la Sapience, d'autant qu'elle le garde par une puissance commune.

CHAPITRE I : DU FEU

Encore que nous ayons traité parfaitement en nos Livres de trois sortes de feu, à savoir du naturel, du connaturel, et du contre nature, et de diverses autres manières de notre feu, néanmoins nous voulons par-là vous signifier un feu composé de plusieurs choses, et c'est un très grand secret que de parvenir à la connaissance de ce feu, parce qu'il n'est pas humain, mais angélique ; il faut vous révéler ce don céleste, mais de peur que la malédiction et exécration des Philosophes, qu'ils ont laissé à ceux qui viendront après eux, ne soit jetée sur nous ; prions Dieu, afin que le trésor de notre Feu secret ne puisse passer et parvenir qu'entre les mains des Sages, et non pas en d'autres ? O enfants de sagesse, prêtez vos oreilles pour bien entendre et apercevoir notre Feu composé, qui sera de deux choses ; apprenez que le Créateur de toutes choses a créé deux choses propres entre les autres pour ce Feu, à savoir le fient de Cheval et la chaux vive, la composition desquels cause notre Feu, duquel la nature est telle : prenez le ventre du Cheval, c'est-à-dire du fumier de Cheval bien digéré une partie, de la chaux vive pure une partie ; ces choses étant composées, pétries ensemble et mises en notre Fourneau, et notre Vaisseau étant placé dans le milieu contenant la matière de notre Pierre, puis le Fourneau étant bien fermé de toute parts ; vous aurez alors le feu divin sans lumière et sans charbon, qui est placé dans son Fourneau, et ne peut pas être autrement, ayant tout ce qui lui est nécessaire : mais ce fumier et cette chaux sont philosophiques, et s'entendant de notre matière, qui a son feu interne et Divin ; car notre feu artificiel est la faible chaleur que produit le feu de lampe.

CHAPITRE V : DE LA DÉCOCTION

Il y a aussi plusieurs manières de préparations de notre Pierre en notre Testament, qui sont déclarées en nos autres Traités ; à savoir la solution, la coagulation, la sublimation, la distillation, la calcination, la séparation, la

fusion, l'incération, l'imbibition et la fixation, etc. La signification de toutes ces opérations n'est que la seule décoction; cependant en notre seule décoction, toutes ces manières d'opérer sont accomplies, mais la nature de notre décoction est de mettre la matière du composé selon la mesure, dans son vaisseau, son fourneau, et son feu, en décuissant continuellement; c'est en quoi consiste tout notre Œuvre, selon les Philosophes; par le moyen de cette cuisson linéaire, douce dans l'abord, et onctueuse, la matière parvient à sa parfaite maturité; ce qui s'accomplira en dix mois philosophiques, depuis le commencement jusqu'à la fin de tout le Magistère, sans aucun travail de main; mais nous voulons par ces manières et ces opérations ainsi décrites, vous faire connaître l'excellence et la sublimité de notre Art, et comment l'esprit des Sages l'ont environné d'un voile ténébreux, de peur que celui qui est indigne de cet Art, n'atteigne jusqu'à la pointe de la montagne de notre secret, mais plutôt qu'il persiste dans son erreur, jusqu'à ce que le Soleil et la Lune soient assemblés en un globe, ce qui lui est impossible de faire sinon par le commandement de Dieu.

CHAPITRE VI: DE LA TEINTURE ET DE LA MULTIPLICATION DE NOTRE PIERRE

Nous parlerons en dernier lieu de la teinture et de la multiplication, qui est la fin et l'accomplissement de tout le Magistère; car nous avons montré en nos autres Livres plusieurs sortes et manières de la projection de notre teinture; toutefois puisque notre teinture n'est pas différente de la multiplication, et que ni l'une ni l'autre d'icelles ne se peut faire sans l'autre, cependant il faut que notre Pierre soit auparavant teinte. O enfants de sagesse, repoussez les ténèbres et les obscurités de votre esprit, pour entendre le secret des secrets, qui est caché en nos Livres par une admirable industrie, lequel secret sort ici d'un abîme et apparaît au jour. Oyez et entendez, d'autant que notre multiplication n'est autre chose que la réitération du composé de notre Œuvre primordiale composée; car en la première réitération une partie de notre Pierre teint trois parties du corps imparfait, et en autant de parties il est multiplié et croît en quantité; en la seconde réitération une partie en teint sept parties; en la troisième une partie teint quinze; en la quatrième réitération une partie en teint trente une; en la cinquième réitération une partie en teint soixante-trois; en la sixième réitération une partie en teint cent vingt-sept, et toujours elle est multipliée et augmentée en autant de parties, en procédant ainsi jusqu'à l'infini.

Voilà, ô enfants de doctrine, comme nos Écrits qui avaient été cachés

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHEMIQUES

jusqu'à présent sous des paraboles, sont découverts ; et nous les éclaircissons contre le précepte des Philosophes ; mais nous voulons bien nous excuser de leurs réprimandes et de leurs reproches, de peur que nous ne tombions par la permission divine dans leur exécution et leur malédiction ; cependant nous mettons pour cela les paroles de ce petit Traité en la garde de Dieu Tout-puissant, lui qui donne toute science, et tout don parfait à qui il veut, et l'ôte à qui il lui plaît, afin qu'elles soient remises en la puissance de sa divinité ; et aussi, afin qu'il ne permette pas qu'elles soient trouvées des impies et des méchants. O enfants de doctrine, rendez maintenant grâce à Dieu, de ce que par sa divine illustration, il ouvre et ferme l'entendement humain ; et que le saint Nom de Dieu soit béni en tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

ÉNIGMES ET HIÉROGLYPHES PHYSIQUES QUI SONT AU GRAND PORTAIL DE L'ÉGLISE CATHÉDRALE ET MÉTROPOLITAINE DE NOTRE-DAME DE PARIS

Avec une instruction très curieuse sur l'antique situation
et fondation de cette Église et sur l'état primitif de la Cité

Le tout recueilli des Ouvrages d'Esprit Gobineau de Montluisant,
Gentilhomme Chartrain, Ami de la Philosophie naturelle et Alchimique,
et d'autres Philosophes très anciens.

Par un amateur des Vérités Hermétiques,
dont le nom est ici en Anagramme.

Philovita, o Uraniscus.

*Dimitte Corticem, et recipe nucem; tunc tibi sic revelatur mysterium Sopho-
rum, et intelligitur omnis Sapientis.*

PRÉFACE PARABOLIQUE

Je dis, en vérité et équité, les vertus de l'Esprit Éternel de Vie, lesquelles
Dieu a mises en ses Œuvres dès le commencement du monde, et j'annonce sa
Science. *Ecclésiastique, c. 16. v. 25.*

Le Sage qui écoutera, en sera plus sage, il entendra la Parole et l'inter-
prétation du sens caché: il comprendra les paroles des Sages, leurs Énigmes
et leurs dits obscurs: parce que celui qui est instruit en la parole et en la
connaissance du souffle animant et spirituel de Vie, trouvera les biens, et le
souverain bonheur. *Prov. C. I. v. 5, 6, 33 et c. 16. v. 20.*

Car ceux qui trouvent ces choses et leur révélation, ont la vie et la santé de
toute chair, les maladies fuient loin d'eux. *Prov. c. 4. v. 22.*

Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. *Apocalypse.*

La lettre tue, le sens caché et spirituel vivifie. *S. Paul, Ep. 2 Corr. c. 3. v. 6.*

L'homme a sous ses yeux, et en sa disposition, la vie et la mort, le bien et
le mal; lui sera donné l'un des deux opposés, qu'il lui plaira choisir. *Ecclésias-
tique, c. 15. V. 17, 18 et Prov. c. 4. v. 5, 6, 13. v. 14.*

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Le bien est dans le monde contre le mal, et la vie contre la mort : l'un est le remède de l'autre. *Ecclésiastique, c. 33. v. 15; Prov. c. 3. v. 16. c. 12. v. 28. Ecclésiastes, c. 3. v. 22 et c. 6. v. 8.*

En effet, Dieu a fait toutes les Nations du Globe terrestre, capables de se guérir de leurs infirmités, et de se rendre la santé. *Sapience, c. I. v. 14. Ézéchiel c. 18. v. 23, 32.*

Dieu a créé de la terre une Médecine souveraine, que l'homme sage, sensé et prudent ne méprisera point pour la santé et la conservation de ses jours. *Ecclésiastique, c. 38, v. 4.*

Quiconque en possède la science a en main une source certaine de vie et de santé. *Prov. c. 3, v. 22.*

La vie est dans l'unique voie et l'usage de la sagesse. *Prov. c. 3, v. 22.*

La sapience est la vie de l'âme. *Proverbes c. 12, v. 28.*

Qui conserve son âme conserve sa vie. *Prov. c. 16, v. 17.*

La loi du sage est une fontaine de vie, pour éviter l'écueil et la ruine de la mort. *Prov. c. 13, c. 14.*

La sagesse est la vie des chairs du corps, et la santé du cœur. *Prov. c. 14, v. 30.*

Celui qui la trouvera, trouvera la vie, et il boira la potion salutaire, envoyée du Seigneur. *Prov. c. 8, v. 35.*

Ceux qui la posséderont auront le bois de vie, et seront heureux. *Prov. c. 3, v. 18.*

La sagesse augmentera les forces du corps, et les grâces du visage, donnera au front une couronne brillante : son fruit préservera le sage de toutes maladies, et multipliera les années de sa vie, parce qu'elle est sa propre vie. *Prov. c. 4, v. 9, 10, 11, 13.*

INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE TRÈS CURIEUSE SUR L'ANTIQUE SITUATION ET FONDATION DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME, ET SUR L'ÉTAT PRIMITIF DE LA CITÉ DE PARIS

L'église de Notre-Dame de Paris est située, placée et fondée à la pointe de l'Île, où la Rivière de Seine, se partageant et divisant en deux parties, semble embrasser le continent insulaire, et l'arroser de la fécondité vivifiante de ses eaux, causée par l'immersion, en son sein, des rayons vivifiques du Soleil ve-

nant de l'Orient ; ce qui rendait le terroir gras et très fertile, et faisait regarder la Seine comme la mère Nourrice de tous les Habitants de cette Île, et le Soleil comme leur père ; c'était à cette idée que la Religion naturelle des premiers Citoyens devait son origine et sa naissance ; et comme elle intéressait essentiellement leur vie, ils n'avaient rien de plus précieux, pourquoi elle s'est longtemps perpétuée chez eux avec opiniâtreté.

L'on ne doit point s'étonner de l'étude profonde que leurs Philosophes faisaient de la Nature, pour découvrir ses causes occultes, et en acquérir la connaissance et l'usage ; puisque c'était pour leur propre utilité et le bonheur de leur vie. Ce désir et cette occupation sont naturels à l'homme, aussi faisaient-ils la mesure de toutes les actions de ces Habitants : L'art de se faire du bien était donc un motif légitime que la nature leur inspirait, qu'elle leur dictait, et gravait dans leurs cœurs. Ignorant alors la vraie Divinité et les préceptes de la Loi de grâce, apportée au monde par Jésus-Christ longtemps après, pouvaient-ils suivre un meilleur guide que celui de la nature, qui leur prescrivait les devoirs importants de leur conservation personnelle ? Le moyen artificiel de se faire et conserver la vie heureuse a été, de tout temps l'objet premier et principal que les hommes raisonnables et sensés de toutes les Nations du monde, ont eu naturellement à cœur par-dessus tous leurs autres devoirs humains ; ils y ont toujours dirigé leurs vœux, leurs intentions, leurs recherches, leurs peines, leurs travaux ; la plupart, même, en ont fait l'objet, le sujet et l'acte de leur Religion ; ce qu'ils trouvaient de plus parfait et vertueux dans la nature pour leur existence et félicité, était ce qu'ils divinisait ; ceux même qui, par leurs contemplations ou par révélation, ont été illuminés d'en haut, vénéraient les vertus Divines infuses en la nature, sous l'idée d'une première cause, présidant à tout, pour faire leur bonheur ; cela été de cette source qu'est sortie la Loi naturelle qui a fait la règle du Paganisme.

Selon l'opinion des anciens Philosophes naturalistes, qui avaient communiqué leurs sentiments au Peuple de la Cité insulaire de Paris, la Seine était la cause féconde de tous les bénéfices de la vie des Citoyens, en ce qu'elle leur tenait lieu, et qu'elle faisait l'office de la nature même, libérale pourvoyeuse à leurs besoins ; ils feignaient qu'elle les alimentait d'un lait succulent, vital et nourricier, représentant un humide radical de vie, imprégné d'un feu ou d'une chaleur céleste, sortant du sein des eaux et du giron de l'humide radical universel et invisible, parce qu'il est spirituel, et produit par l'infusion amoureuse de l'Esprit universel de vie dans le plus pur et candide de la nature sublunaire, de laquelle il est le Moteur, le premier Agent et l'Artiste ; Ils en inféraient que cet humide était la figure de la vraie mère Nourrice des Habitants, c'est-à-dire, de leur première essence vitale, à laquelle il se communiquait

par analogie : suivant, eux cet humide y est aussi attiré par l'Aimant secret de leurs mixtes, qui se le corporifient et identifient pour leur substance nourricière, leur accroissement, perfection et conservation : cette action réciproque, dite vertu magnétique, a fait appeler, par les Sages, le sujet vis duplex, rebis, *Virbia*, c'est-à-dire double force, substance mâle et femelle, vertu d'en haut et vertu d'en bas unies, et sympathiques l'une de l'autre, pour opérer toutes les productions, selon le genre, l'espèce et la forme des semences où elles s'insinuent et particularisent, en y donnant le mouvement et la vie.

Les lumières de la Religion Chrétienne ont évacué tous les fantômes ou les prestiges de celle naturelle, en nous révélant la vérité de Dieu, comme le seul Auteur et Conservateur de la Nature, et de toutes les Créatures qui sortent de son sein ; elles nous apprennent que ce même humide radical de vie, dans le sens mystique, représente symboliquement la Vierge sainte, Mère de Jésus-Christ, notre divin Sauveur, Réparateur et Conservateur, lequel a daigné habiter en elle et se donner au monde pour son salut : elle est la voie par laquelle Dieu vient à nous, et par laquelle nous allons à lui ; en effet, par le Verbe incarné dans ses flancs, il habite aussi en nous, en fit son séjour de délices et de plaisance pour notre conservation, tant que nous savons y maintenir son règne par la pureté qu'il aime ; car il est la pureté même et il fuit et abhorre toute impureté. C'est ainsi que les cœurs des fidèles Chrétiens sont les autels de la majesté Divine, et les habitacles des trésors et des grâces, que le Seigneur Dieu, en bon Père, répand en eux, comme ses enfants chéris.

L'Incarnation du Verbe divin a été faite la voie de notre vie, et le moyen de notre salut ; elle nous a ouvert les portes du Ciel, et fermé celles de l'Enfer : notre âme et notre esprit y trouvent des armes victorieuses pour triompher de la mort par notre sanctification : le feu, la lumière et la chaleur de vie qui nous animent, et qui soutiennent notre faible et corruptible nature humaine, n'ont point d'autre principe ; nous en avons l'obligation à cette Épouse de Dieu, à cette Vierge sans tache, qui intercède entre lui et nous, et auprès de lui en notre faveur, qui est encore notre Médiatrice, la Cité, la Maison de Dieu et la Porte du Ciel ; enfin notre véritable Patronne, laquelle nous traduit tous les bénéfiques célestes, et nous fait enfants de Dieu et d'elle.

Comme cette Vierge, Immaculée et incorruptible par l'opération de l'Esprit Saint en elle, a beaucoup d'amour pour Dieu, le Verbe sacré est aussi rempli d'amour et de grâce pour elle ; pourquoi il l'a choisie pour être son saint Tabernacle, et le canal des grâces célestes sur tous les humains, qui conservent le culte de son essence spirituelle par la pureté de leurs cœurs ; ces grâces les assistent et les soutiennent, tant que l'offense et le péché n'irritent point sa bonté dans le séjour où il préside, et les protègent contre l'ennemi

destructeur : et cette Vierge sainte qui nous communique ses faveurs, et ces bienfaits divins, s'y rend notre secours merveilleux ; par-là, elle fait notre vie, notre salut, notre âme et notre esprit agréables à Dieu, pour notre propre bien et bonheur : ce double amour d'union, qu'elle transmet en nous, pour nous attacher à notre Créateur et Conservateur, et qui rend notre nature si honorée et avantagée, a été dit, par saint Jean, grâce pour grâce, que nous recevons du Tout-puissant et d'elle ; et il n'a point fait les mêmes dons à toutes les Nations de la terre, autres familles de la Nature universelle ; car selon Salomon, *il a préféré notre soufre à tout autre*, par excellence ; de tant et de si grands avantages nous devons rendre à jamais les plus parfaites actions de grâces à Notre-Dame, Mère et Tutrice.

Ces saintes vérités de notre Religion avaient été entrevues et même reconnues dans la Physique de la Nature, laquelle est le Livre de Dieu, et celui de sa connaissance et de sa science, par certains Mages, Aréopagites et Philosophes plus illuminés que les premiers, avant que la lumière de l'Évangile vînt éclairer les esprits ; ils y avaient lu et trouvé par leurs contemplations élevées, l'unique et véritable Divinité suprême, et sa vertu éternelle, comme la source et la pierre ferme triangulaire de la vie et du salut ; ils en avaient même répandu dans les Gaules des idées mystiques, que les Peuples grossiers de ces Contrées attribuèrent du pur Naturalisme, où ils puisaient toute leur Mythologie, quoique tous leurs anciens Symboles donnent bien à connaître le sens spirituel de la foi de nos Mystères, et d'un Souverain être Créateur et Conservateur, auquel, en la personne de ses créatures, et en ses propriétés Divines, ils adressaient leur culte, sans connaître sa Divinité, parce que leurs cœurs et l'intelligence de leurs esprits étaient trop aveuglés sur les enseignements qu'on leur en avait donnés ; et les Insulaires Parisiens, qui faisaient la plus petite partie des Gaules, eurent le malheur d'errer comme les autres dans cette ignorance, jusqu'à la révélation manifeste, qui leur fut apportée, de la parole Évangélique.

« Dieu s'est communiqué particulièrement, dit l'Historien de l'église de Chartres, à trois sortes de Devins, avant l'Incarnation de son Verbe ; » et l'on pourrait admettre une autre espèce de Prophètes plus anciens, qui en ont eu et donné des notions claires et positives avant tous les autres ; ce sont, comme les premiers, Hermès, dit Mercure Trismégiste, et tous les Sages instruits de sa doctrine, lesquels avaient acquis, dans l'étude de la Nature, et nous ont laissé par tradition la connaissance de nos Mystères ; les autres auxquels la révélation en a été accordée sont les Mages, les Sibylles et les Druides ; les Mages, très savants dans l'Astrologie, qui enseignent toutes les opérations et les événements de ce bas monde, dont les Astres sont les Tisserands, les Gouverneurs et Annonceurs par les vertus de leurs influences, ayant prévu

que le Dieu du Ciel devait naître un jour sur la terre, en attendaient l'avènement avec une extrême impatience, et Dieu le leur manifesta, tant par une révélation particulière, que par l'apparition d'un signe de sa sagesse, c'est-à-dire d'une étoile extraordinaire qui, du Firmament, s'était frayé une voie lactée, blanche et splendide jusqu'au berceau de l'Enfant Divin nouveau-né, à Bethléem en Judée. Les Sibylles ont reçu le don de prophétie en récompense de leur virginité, comme étant le symbole de la pureté, où réside et opère l'amour de Dieu; elles ont été par lui inspirées et ont aussi pénétré dans les plus grands Mystères de la Religion Chrétienne; et les Druides, qui avaient eu communication avec les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, et les Juifs instruits du sens spirituel de notre Religion, et qui même possédaient leurs livres et leur cabale mystérieuse, connurent, par un esprit prophétique, plutôt que par une prédiction fortuite, qu'une Vierge enfanterait un jour pour le salut et la félicité de l'Univers; pourquoi ils lui élevèrent des Autels en plusieurs endroits, avec cette inscription, *Virgini pariturae*, à la Vierge qui doit enfanter; mais, par un esprit d'aveuglement ou d'égarement, pervertissant le sens mystique, et prenant le signe pour la chose signifiée, ils inventèrent à son sujet mille imaginations d'attributs naturels, quoique infiniment merveilleux, qu'ils donnèrent à une Idole par eux fabriquée, et qu'ils répandirent dans les esprits des Parisiens, lorsqu'ils vinrent introduire leur Religion chez eux, ainsi qu'on le verra dans la suite.

Les Peuples des Gaules avaient leur origine plus ancienne que celle des Latins; l'établissement de ces derniers dans le Pays nommé *Latium*, était aussi beaucoup postérieur à celui des Gaulois dans le leur. Lorsque Romulus commença à fonder Rome et son Empire, la Cité de Paris, dont le lieu était enclavé dans les Gaules, n'existait pas encore et ce lieu ne formait qu'une Île marécageuse presque inhabitée, mais qui, par sa situation se défendait naturellement contre l'incursion d'ennemis, comme retranchée par les bras de la Seine, lesquels l'environnaient en servant de Remparts et de Fortifications au peuple qui vint l'habiter.

Les premiers et très anciens Habitants de cette Île s'appelaient Lutéciens et le nom leur en fut donné du mot *Lutum*, à *Luto*, puisé chez les Latins, qui s'étaient répandus dans les Gaules et en ce lieu: ce mot signifie boue, et leur fut appliqué à cause que le lieu de leur Île et Habitation était tout boueux; c'est-à-dire, que leur terrain détrempé et liquéfié par le mélange de l'eau ruisselante à travers ses pores abondamment, et venant par la communication des deux bras de la Seine, formait un limon de boue; relativement à quoi ils prirent, pour armes de leur Cité, les crapauds, dont le marécage de leur Île fourmillait: il reste même encore quelques vestiges de ces Armoiries, sur cer-

taines portes antiques de Villes qu'ils bâtirent ou soumirent à leur obéissance dans la suite.

Dans ces temps de ténèbres et d'ignorance, ce peuple ne connaissait et n'adorait encore que des Divinités du Paganisme, auxquelles il avait érigé plusieurs Chapelles dans cette Île; et comme l'écrivit César: «Mercure était le principal Dieu que les Gaulois avaient en vénération très mystérieuse, et ils lui rendaient plus d'honneurs qu'à tous les autres Dieux: pourquoi ils avaient fabriqué beaucoup de ses Simulacres et Statues, à côté desquels était la figure du Coq, son attribut très honoré»: la raison de cette prédilection était prise dans l'opinion qu'ils avaient, que ce Mercure leur apportait tous les biens du Ciel, avec lequel il entretenait leur commerce et leur union; qu'il présidait incessamment à leur conservation et qu'il était l'Inventeur de tous les Arts utiles à leur Patrie et à leur vie, dont il leur procurait tous les moyens, ce qui avait aussi allusion au Mercure philosophique et à ses grands talents, car ils le prétendaient distributeur de tous biens, dans le sens hermétique: le Coq, dans leur façon de penser, était le signe de la vigilance et du soin qu'avec chaleur ils devaient apporter leur étude et au travail pour leur avantage, comme condition nécessaire au Culte de Mercure, pour se le rendre favorable et obtenir à leurs fins; ils sentaient le besoin qu'ils en avaient alors pour se polir, et rendre leur vie plus gracieuse; car, quoique assez bons à guerre, ils étaient fort rustiques, peu endoctrinés et expérimentés dans les Arts: leurs habitations même étaient si grossièrement bâties, qu'elles avaient la forme ronde et rustique d'une glacière, couverte de chaume en pointe de clocher.

Le nom de Gaulois, qui fut originairement donné à la Nation formée de divers Peuples rassemblés, n'avait son Étymologie allégorique qu'à ce Coq, comme consacré au Soleil et à Mercure, Divinité favorite: les Lutéciens, ainsi que tout le général de la Contrée, vénéraient très particulièrement le Coq, en signe et figure de la chaleur naturelle, que, par l'entremise de Mercure, messager céleste, il semblait tenir du Soleil Levant, qu'il annonce, par son chant matinal venir par ses bénignes influences revivifier la Nature, comme père et auteur de toute vie et production. La Philosophie naturelle de ces Gaulois leur enseignait que la lumière et la chaleur du feu Solaire, sous la substance d'un humide radical qu'ils appelaient Mercure, se traduisant sur leur Hémisphère, faisaient en cette union, par le séjour, la vie, la santé, la réparation et conservation de leurs Êtres: pourquoi ils témoignaient de si grandes reconnaissances au Coq, en latin dit *Gallus*, qu'ils prirent et portèrent son nom; et sous son Hiéroglyphe ils déifièrent ces vertus et propriétés vitales, qu'ils jugeaient si nécessaires et bienfaisantes; ils en ornaient même le faite extérieur de leurs Temples, et les pointes d'élévation en dehors de leurs Chaumières; car selon eux, le Coq, le Pigeon, l'Aigle, la Salamandre, ou l'Oiseau du Para-

dis, étaient les symboles de cette chaleur naturelle et de cet humide radical unis ensemble, le premier pour la terre, le second pour l'air, le troisième pour le Ciel solaire et astral, et le quatrième pour le Ciel archétype.

Les anciens Gaulois, comme le Peuple Latin à Rome, dont ils furent longtemps les redoutables Émules, tantôt même les Conquérants et Dominateurs, tantôt aussi les Vassaux et les Sujets, étaient dans l'usage de faire des Sacrifices, des Libations et autres Cérémonies superstitieuses : ils pratiquaient l'aspersion de l'Eau lustrale sur les biens de la terre en une procession qu'ils faisaient dans les champs au mois de Mai, pour obtenir du Ciel la prospérité et l'abondance des fruits nécessaires à la subsistance de leur vie ; plusieurs autres exercices de leur Religion étaient observés fidèlement chez eux par des Cultes ou Fêtes solennelles ; ils avaient des Fêtes publiques qu'ils célébraient avec beaucoup de pompe, souvent mêlées d'extravagances et de ridicule ; les plus recommandables parmi eux, étaient celles en l'honneur de Bacchus et de Cérès, qui n'allaient point l'un sans l'autre, et souvent, en la compagnie de Vénus : ils les appelaient les petites et les grandes Orgies, suivies des Bacchanales ; elles avaient leurs temps marqués, pendant lesquels les Arts et Métiers et tout autre exercice ou service cessaient, pour s'y livrer librement : les petites Orgies commençaient le onze Novembre, que la moisson faite, les grains engrangés et battus, étaient bons à servir d'aliments ; et que la vendange aussi faite, le vin cuvé et entonné commençait se faire goûter, et devenir potable : ces réjouissances duraient plusieurs jours, souvent avec beaucoup de scandale.

Les grandes Orgies étaient le comble de tous les plaisirs, et commençaient à la fin Décembre : elles avaient plus longue durée que les premières, et tenaient jusqu'à la Fête inclusivement du Roi en chaque famille, tiré au sort de la fève dans un gâteau ; car ils usaient beaucoup de pâtisseries, de galettes, de fouées, de flans, et autres friandises : ces Fêtes étaient tant en l'honneur de Bacchus, que de son père Liber pour montrer qu'ils avaient liberté entière pour célébrer la Fête de celui qu'ils imaginaient l'inventeur de l'usage du vin, qu'ils trouvaient en ce temps très fait, de bon goût et bien plus gracieux, les repas, les danses, et les voluptés occupaient tous leurs loisirs ; l'on peut bien juger des autres excès et inconvénients que cela produisait. Il ne faut point omettre que les Druides en leur particulier célébraient religieusement la Fête du Gui de Chêne le premier Mars ; ils allaient en procession en chercher dans les bois et forêts, prétendant que ce Gui avait beaucoup de propriété pour servir de remède à leurs maladies ; le signal de leurs processions était de grands cris et des acclamations qu'ils faisaient, en disant : *au Gui, l'an neuf* ; Et en tenant une branche à la main, ils buvaient en saluant la santé les uns des autres.

Survenaient les Fêtes des bacchanales, qui commençaient à la fin de Février, et duraient pendant les premiers jours de Mars ; c'était là le temps des plus grandes joies, des banquets, des festins, de la bonne chère, des jeux, des farces, des mascarades et des extravagances de toutes sortes, qui couronnaient les débordements des précédentes ; toutes les folies y étaient permises, et ces jours étaient ouverts à une entière licence, à beaucoup de dissolution et de désordre : c'était ainsi que se passaient les grandes Fêtes de Bacchus, et les superstitions de toute espèce, ce qui a régné longtemps : et il a été bien difficile de réformer ces abus chez ce peuple, qui s'en était fait une pratique et observation scrupuleuse pour servir et honorer ses faux Dieux, et leur témoigner ses reconnaissances des bienfaits utiles à sa subsistance, qu'il croirait tenir d'eux : l'habitude en matière de Religion est d'une force invincible et passe au fanatisme.

Cependant survint la Secte des Druides, peuple le plus fameux des Gaules, et dont la réputation faisait très grand bruit dans toutes les parties du monde ; ils sacrifiaient à Teutatès, Hésus, Bélénus et Taramis et, principalement, à Isis et à Osiris, peu près dans le même sens de Religion Lutécienne : les principaux Druides passaient pour de grands Philosophes, Théologiens, et Astrologues ; leurs Prêtres, qui avaient un Grand Prêtre et Sacrificateur à leur tête, observaient beaucoup de pureté dans leurs mœurs, et de gravité respectable dans leurs offices ; au point qu'on les tenait pour les ministres des Dieux, et en si grande vénération, qu'ils étaient consultés par le gouvernement temporel, pour tout ce qui intéressait les affaires de la Nation ; rien ne se faisait à cet égard sans leurs avis qu'on trouvait toujours très judicieux : ils étaient aussi consultés par les autres Puissances et Peuples de toute la terre, chez lesquels la renommée avait vanté leur ministère recommandable ; les Oracles qu'ils rendaient étaient réputés de la bouche des Dieux, et avaient autant de force et d'effet que si le Ciel, et tout le Conseil de l'Olympe eût parlé et prononcé des Décrets ; ils tiraient leur science, leurs Idoles et leur Religion, comme j'en ai touché quelque chose, des anciens Grecs, Juifs, Phéniciens, et Égyptiens, et en tenaient des Écoles publiques, où ils professaient gratuitement ; souvent même en place publique ils en haranguaient le peuple : cela a été longtemps en usage et à la mode. Le Savant Naturaliste Albert le Grand haranguait à la place Maubert, dite de son nom. De là est venue la coutume des Opérateurs, qui vont dans les Places prôner la bonté de leurs remèdes sophistiques.

La croyance et le culte Religieux propres aux Druides, causaient chez les Étrangers et partout, trop d'admiration et d'estime pour ne pas faire d'impression sur les insulaires Lutéciens, leurs voisins ; ils s'étendirent et répandirent chez eux de bouche en bouche, et sans contrainte ; et comme ils avaient beaucoup de conformité à la Religion de la Cité, ils y furent reçus et adoptés avec

confiance, et y prirent aisément racine et empire : on y fonda des Temples à l'honneur des deux Divinités Païennes les plus accréditées ; et les Chapelles déjà bâties sous la Dédicace d'autres Dèités, furent changées sous l'Invocation d'Isis et d'Osiris son mari, qu'on y substitua en observant les formalités de leur Culte.

Ce fut à cette occasion que les habitants de cette Île, qui formait la Cité des Lutéciens, comme qui dirait des Boueux, changèrent aussi de nom ; et que de l'avis de certains Philosophes Druides et Païens, ils en prirent un moins sale, et plus relevé dans l'idée de leur Paganisme, comme propre et spécial à la Divinité principale qu'ils adoraient, en s'appelant Parisiens, du mot *Para-Isis*, qui veut dire selon Isis ou semblables à elle ; pour faire entendre que cette Ville suivait son Culte et que cette Idole était leur Divinité tutélaire.

La Déesse Isis était lors, fort en vogue dans les Gaules, et les Parisiens agrandissant leur Cité au-delà de leur Île, sur les territoires adjacents et limitrophes, lui avaient édifié des Temples et dressé des Autels en divers lieux, et villages ; entre autres au lieu dit aujourd'hui l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, attendant l'Église : l'on prétend même que sa Chapelle subsiste encore, et a été conservée sous une autre Dédicace qui lui a été donnée depuis : ils avaient semblable Temple au village d'Issy près Paris, et qui porte encore le nom de l'Idole qui y régnait ; ce Temple était succursale de celui de Saint-Germain-des-Prés, beaucoup plus fréquenté et comme fondé sur son Territoire. Ils en avaient établi plusieurs autres au même titre en divers endroits, dont on peut voir la Relation dans les Antiquités de la Ville de Paris.

Il n'est pas indifférent, pour les Curieux, de savoir que les Gaulois avaient bâti et dédié en l'honneur du dieu Mars, un Temple magnifique sur la plus haute montagne des environs de Paris, et qui commandait à la Cité ; cette montagne s'appelait le mont de Mars, aujourd'hui dite Montmartre. La raison de cet Édifice en ce lieu, était, suivant l'esprit des Fondateurs naturalistes, que ce Mont fort élevé était le premier susceptible de l'influence céleste qui descend sur la terre revivifier la nature et les corps, à l'Équinoxe du mois de Mars, sous le signe du Bélier, où commence la conception de la Sève de tous les Minéraux, les Végétaux, et Animaux, pour produire leurs fruits, et qui est un temps fort précieux et recommandable pour les vrais Philosophes Hermétiques : le secret de la Nature avait grande allusion, même, un rapport particulier à tous les Hiéroglyphes Physiques qu'on a attribués à Isis ; et ce Temple était une espèce d'hommage que les Gaulois rendaient à cette influence, et au prétendu dieu Mars en même temps car non seulement ils adoraient les Planètes, mais encore leurs vertus et propriétés nominales ou configuratives dans les différents Êtres naturels, comme émanés d'une Divinité suprême.

Suivant leur Mythologie et la Doctrine des Druides, la Déesse Isis était

encore ce même humide radical universel, influé de la Lune qu'ils regardaient comme la mère originelle de toute génération et conservation : Le dieu Osiris, époux d'Isis, était la chaleur naturelle, influée du Soleil en cet humide Lunaire, et opérante en lui, comme prétendant le Soleil le père et l'Auteur de tout mouvement et de toute vie, par conséquent de toute création et production, pourquoi Osiris était souvent pris pour le Soleil même, ou l'esprit de son soufre igné : comme Isis était aussi prise pour la Lune même, ou l'esprit de son humide radical : l'opinion qu'ils formaient et concevaient de leur Philosophie était fondée sur un principe de la nature, reconnu par tous les Physiciens ; ils l'expliquaient en disant que la chaleur naturelle et l'humide radical sa matrice, son enveloppe et son véhicule, appelés par d'autres soufre et mercure, feu et eau, faisaient une substance de matière première et hyléale, comme décoction des quatre Éléments, dans laquelle étaient encloses toutes les vertus et propriétés du Ciel et de la terre, non seulement virtuellement, mais encore activement : que cette substance se filtrant et insinuant dans les semences et les mixtes, plus ou moins rectifiée, y introduisait la chaleur et l'humidité naturelles, qui par leur union, séjour et coopération, étaient la vie et la santé de tous les corps ; et que ces corps tiraient de ce canal l'origine de l'esprit animé, ou de l'âme spirituelle qui les faisait agir et subsister, qui même par art pouvait les réparer, régénérer et conserver.

Ce peuple avait pour système un antique axiome des Sages de la Grèce, que l'eau était la matrice, la pépinière, et la mère de laquelle toutes choses dérivent, et par laquelle elles se font ce qu'elles sont : *aqua est ea, àquâ omnia fiunt* ; et sous l'idée d'eau, il entendait un certain humide Lunaire qui en émane sous la forme d'une essence remplie du feu Solaire, donnant l'être, la vie, l'action et la conservation à toutes les générations ; et c'était cette même essence qu'il entendait représenter sous l'emblème d'Isis, et l'idée allégorique qu'il s'en faisait ; pour expliquer l'Énigme en un seul mot, Isis figurait l'assemblage de toutes les vertus supérieures et inférieures en unité dans un seul sujet essentiel et primordial : enfin cette Idole était l'image de toute la nature en abrégé, le symbole de l'Épitome et du Thélème de tout ; c'était sous cette allégorie que les Philosophes avaient donné leur science à la Nation, et qu'ils avaient dépeint et assorti la nature même, ou la matière première qui la contient, comme mère de tout ce qui existe, et qui donne la vie à tout. Telle était la raison pour laquelle ils attribuaient tant de merveilles à la nature, en la personne de la fausse Divinité d'Isis ; mais en ce sens ils n'entendaient diviniser et n'adorer que la Nature, et ses propriétés insignes : ils n'étaient point assez stupides et insensés pour adresser leur Culte à des figures inanimées, d'or, d'argent, de pierres, de bois ou d'autre matière, impuissantes et incapables par elles-mêmes d'aucun effet ; les grandes connaissances qu'ils avaient fon-

cièrement acquises dans la nature, leur présument trop de lumières sublimes, pour avoir donné dans cette grossière absurdité, très éloignée du sens commun et de la raison départis à tous les hommes dès la création du monde.

L'on peut même observer à la louange des Philosophes Païens, que s'ils n'ont pas eu le bonheur de révéler et connaître le véritable et unique Dieu de l'Univers, l'Être suprême dont l'Esprit éternel gouverne le Ciel, les Astres, la Terre et toutes les Créatures, au moins, ils présumaient la nécessité de son existence et de sa vérité immortelle; et que leurs cœurs et leurs esprits étaient portés en contemplation vers lui: la plupart, en leur vie et à la mort, en ont confessé la foi par des actes certains, dignes de mémoire; les Fables mêmes ingénieuses qu'ils ont inventées pour caractériser les vertus Divines de la nature, et l'art secret de ses opérations, sont des fictions sous lesquelles ils ont caché ses mystères, comme ayant leur source dans la sagesse d'un premier Moteur, dont la Majesté respectable exigeait cette discrétion à l'égard du peuple grossier et profane, qui tourne à mépris et à mal les choses les plus sacrées; et c'était l'effet de leur prudence.

L'on doit donc fixer son attention à considérer que les Parisiens, en adorant Isis, à laquelle ils attribuaient principalement les propriétés de la Lune, et celles du Soleil unies à elle, adoraient précisément la Nature et ses vertus Divines; par là ils se faisaient une Divinité de laquelle ils se disaient issus, et qu'ils vénéraient religieusement comme leur principe, pour leur conservation; nous découvrons l'explication de cette Divinité mystérieuse, dans les traditions mêmes des Auteurs de l'Antiquité: le monument d'Arius Balbinus portait cette Inscription: *Déesse Isis, qui est une et toutes choses*; Plutarque parlant d'Isis, dit qu'à Saïs, dans le Temple de Minerve, qu'il croit être la même qu'Isis, on lisait: *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera: nul d'entre les Mortels n'a encore levé mon voile parfaitement*. Apulée, Métamorphoses, fait parler Isis en ces termes remarquables: *Je suis la Nature, Mère de toutes choses, Maîtresse des Éléments, le commencement des Siècles, la Souveraine des Dieux, la Reine des Mânes... Ma Divinité, uniforme en elle-même, est honorée sous différents noms et par différentes Cérémonies: les Phrygiens me nomment Pessimextienne, Mère des Dieux; les Athéniens, Minerva Cécropienne; ceux de Chypre, Vénus; ceux de Crète, Diane Dictinne; les Siciliens, Proserpine; les Éleusiens, l'ancienne Cérès; d'autres Junon, Bellone, Hécate, Rhamnusia; enfin, les Égyptiens et leurs voisins, Isis, qui est mon véritable nom*.

Il faut donc maintenant se départir de tous préjugés vulgaires sur le compte des Païens, et ne plus s'imaginer qu'ils aient supposé Divinités les Statues matérielles qu'ils vénéraient, comme étant la représentation seulement des vertus Divines, qui faisaient l'objet de leur Culte dans la nature. Il

faut aussi se rendre à la preuve évidente que la Nature, servante de la Divinité, industrieuse et habile Artiste de sa propre matière, a été, sous le personnage d'Isis, le sujet essentiel de la Religion des Peuples anciens qui ont passé pour les plus sensés; et que la Statue matérielle n'était aussi que l'image des attributs célestes, et des propriétés merveilleuses de la même nature; mais il convient encore de réfléchir sur l'esprit dans lequel ils concevaient la Nature, ou sa matière sommaire: ils ne la regardaient point comme opérante par elle-même, sans Moteur, Adjuteur et Agent ou Archée, car ils étaient trop instruits des secrets de la Physique, qui établit la Loi certaine, que nul corps ne peut échauffer, mouvoir, animer et vivifier, sa propre matière: ils savaient parfaitement que la Lune ne saurait engendrer et produire ses influences humides ignées, si le Soleil n'influe, n'agit, et n'opère en elle, pour la faire concevoir et enfanter ses productions bénéfiques à la température des corps sublunaires; par la même raison, ils n'ignoraient pas que l'esprit ne peut rien si l'âme ne le meut, ne le gouverne et ne le fait opérer; de la même façon que le corps ne peut agir, si l'esprit animé ne l'actionne, vivifie, et gouverne: ils étaient plus versés dans la connaissance de ces principes naturels qu'on ne l'est de nos jours, où tout est pris au superficiel, à la lettre de la Fable, et dans le goût de l'insipide folie, toujours aveugle.

Or, considérant la nature et sa matière en raccourci, par elles-mêmes inanimées et non mues, ils étaient persuadés qu'elles ne pouvaient agir aux effets destinés que par le moyen de l'animation, action, coopération et vivification d'un premier Moteur, qu'ils réputaient être un esprit de feu invisible infus en elles, et procédant de la racine solaire: selon leur interprétation, cet esprit de feu était une certaine émanation vertueuse d'un premier et souverain Être, régissant le Soleil lui-même, et toutes les Créatures; et ils croyaient adorer cet Être suprême sans le connaître, en rendant leurs hommages à la Nature, et à sa matière principale en abrégé, lesquelles le contenaient en leur sein, pour le traduire et transmettre au monde: car ils tenaient pour maxime et point de doctrine, que tout ce qui avait vie ne la possédait que comme *origine céleste*: Ovide lui-même en a témoigné son sentiment, en disant que *Dieu est en nous*; Cicéron et tous les grands personnages de l'Antiquité ont parlé et pensé de même; donc ils reconnaissaient un Dieu, Auteur de la Nature, et de toutes choses, comme infus par son Esprit éternel opérant en elle, et leur conservateur.

Socrate et Platon, auxquels l'on n'a pu refuser le nom de divins, ont attesté à l'Univers entier la vérité du seul Dieu qui le gouverne; eux et les grands hommes de l'Antiquité profane, ont toujours entendu sous le nom de Jupiter, «ce Dieu, Roi et Seigneur du monde, en la puissance duquel tout était»: ce sont les termes de leurs expressions; ils s'en sont expliqués clairement, «en

le nommant aussi très bon, très grand, la source d'où vient la vie de toutes choses, l'âme générale et universelle de tous les corps et de toutes les créatures, l'Esprit divin qui produit et gouverne l'Univers; et communément ils l'appellent Dieu»; le Philosophe Sénèque, aux questions naturelles écrit, « Que les plus Sages anciens n'ont pas cru que Jupiter, ou le Dieu du Ciel et de la terre, fût tel qu'on le voyait au Capitole, et ès autres Temples avec la foudre à la main; mais que par lui ils ont entendu une suprême intelligence, un esprit gardien et recteur de l'immense Univers, un parfait Architecte qui a fait cette grande machine du monde, et qui la gouverne à sa volonté, ainsi que toutes les créatures qui en sont engendrées et régénérées, comme étant l'Ouvrage de la Vertu et de la Science de son Esprit éternel de vie: de sorte qu'on le pouvait appeler Destin, Providence, Nature, Monde, Univers et tout. » Ce qui est assez conforme aux idées qu'en ont conçues S. Basile, S. Thomas, S. Antoine et S. Augustin, qui disent: *Qu'est-ce que la Nature sinon Dieu!* Les sentiments des autres Pères de l'Église s'y rapportent aussi.

Le même Sénèque a fort bien expliqué le sens dans lequel il comprenait Dieu comme la Nature même; « La pure Nature, dit-il, n'est autre chose que Dieu, Sagesse; nous l'appelons Destin, parce que de lui toutes choses dépendent, ainsi que l'ordre des causes qui sont l'une par-dessus l'autre, c'est-à-dire subordonnées harmonieusement, et tout procède de lui: nous le nommons Providence, parce qu'il pourvoit à ce que le monde aille continuellement et perpétuellement à son cours déterminé et ordonné; nous le disons Nature, parce que de lui naissent toutes choses et par lui est, vit, agit et se soutient ce qui a vie: nous l'appelons encore Monde, parce qu'il est tout ce qu'on voit; il se soutient de sa propre vertu: ainsi nous le croyons être en tous lieux, et remplir de soi toutes choses; » ce qu'a aussi exprimé Virgile, « L'univers est rempli du souverain Jupiter, qu'en plus d'un endroit, il explique être Dieu; Orphée disait qu'il est le premier et le dernier de toutes choses, *Alpha* et *Oméga*, qu'il fut devant tous les temps, qui à jamais ont été et seront après tous ceux qui viendront; qu'il tient la plus haute partie du monde, et touche aussi la plus basse; enfin, qu'il est tout en tous lieux. » Ces autorités, de la bouche des Païens mêmes, ne nous laissent point douter des notions qu'ils avaient de la Divinité suprême: s'ils ont abusé de leurs connaissances, il faut l'imputer à la dépravation de l'esprit humain, qui se laisse aisément séduire par l'illusion des apparences trompeuses: Salomon lui-même, que Dieu avait comblé des dons de sa Sagesse, n'a-t-il pas eu la faiblesse de donner dans cet égarement, par son culte envers les Idoles? Il est vrai qu'il eut le bonheur de reconnaître et de détester son erreur.

L'on remarque que toutes les idées de Religion des Païens avaient leur source et leurs principes en la Région céleste; car, selon certaine Tradition,

Horus, qu'ils faisaient le Dieu des heures du jour et de la vie, était par eux réputé l'enfant d'Isis et d'Osiris, c'est-à-dire de la nature et de la chaleur du feu Solaire, que nous appelons humide radical et chaleur naturelle, qui nous sont envoyés du plus haut des Cieux par l'Esprit éternel de vie : on a même vu, il y a peu d'années, quelques antiques Statues placées sur d'anciens Temples, lesquelles représentaient Isis, tenant entre ses bras Horus ayant une longue barbe au menton, pour montrer sa vieillesse, quoiqu'il parût renouvelé, jeune et merveilleux chaque jour de l'année, pourquoi on lui faisait la face blanche, et les joues dorées. Son visage était plus carré que rond, pour marquer que les heures étaient prescrites aux quatre Éléments et aux corps, pour les travaux de leurs Sphères, et qu'il les y circulait incessamment avec le jour, selon l'ordre établi dans la Monarchie universelle ; comme Horus passait même pour la lumière, et le Dieu du jour, en qualité de fils d'Osiris représentant le Soleil, il portait quelques attributs d'Apollon, aussi fils du Soleil et le Dieu de la lumière, suivant la Fable ; pourquoi étaient portraisisés, à ses côtés, derrière lui et à sa suite, vingt-quatre petits vieillards, qui signifiaient les vingt-quatre heures, lesquelles d'origine ancienne divisaient le jour et la nuit en vingt-quatre parties ; tout cela formait bien la description des opérations de la Nature, produites par celles du Ciel, en supposant que tout ce qu'ils ont de vertueux était passé en la personne d'Horus, sans en souffrir altération.

Les Statues d'Isis avaient tous les symboles de la Lune, même ceux du Ciel astral, et de la Région terrestre, à laquelle elle était sensée faire tant de bien ; on a trouvé plusieurs idoles de cette Divinité du Paganisme, sur lesquelles l'on voyait les marques de ses dignités et propriétés, comme si l'on eût voulu personnifier en elle la Nature universelle, mère de toutes productions, laquelle les païens concevaient pour objet de la figure représentative : tantôt, elle était vêtue de noir, pour marquer la voie de la corruption et de la mort, commencement de toute génération naturelle, comme elles en sont le terme et la fin, où tendent toutes les créatures vivantes dans la roue de la Nature, pour se régénérer, et renouveler, ainsi qu'il plaît au Créateur : la robe noire, qu'on donnait à Isis, montre encore que la Lune ou la Nature ou bien encore le Mercure philosophique qui est leur diminutif, et leur substance opérative de toutes les générations, n'a point de lumière de soi, étant un corps opaque ; mais que ce corps essentiel la reçoit d'autrui, c'est-à-dire du Soleil et de son esprit vivifiant, qui y est infus et en est l'agent : tantôt, elle avait une robe noire, blanche, jaune, et rouge, pour signifier les quatre principales couleurs, ou les degrés pour la perfection de la génération ou de l'œuvre secret des Sages, dont elle était aussi le sujet, l'objet, et l'image.

Les autres hiéroglyphes qu'on lui donnait, ne sont pas moins curieux et ils contiennent des sens cachés fort ingénieux, encore pris dans la nature ; on lui

mettait sur la tête un chapeau d'auronne, ou cyprès sauvage, pour désigner le deuil de la mort physique, d'où elle sortait, et faisait sortir tous les êtres mortels, pour revenir à la vie naturelle et nouvelle, par le changement de forme, et les gradations à la perfection des composés naturels. Son front était orné d'une Couronne d'or, ou guirlande d'olivier, comme marques insignes de sa souveraineté, en qualité de Reine du grand monde, et de tous les petits mondes, pour signifier l'onctuosité aurifique ou sulfureuse du feu solaire et vital qu'elle portait et répandait dans tous les individus par une circulation universelle; et en même temps, pour montrer qu'elle avait la vertu de pacifier les qualités contraires des Éléments qui faisaient leurs constitutions et tempéraments, en leur rendant et entretenant ainsi la santé. La figure d'un Serpent, entrelacé dans cette Couronne, et dévorant sa queue, lui environnait la tête pour noter que cette oléaginosité n'était point sans un venin de la corruption terrestre, qui l'enveloppait et l'entourait orbiculairement et qui devait être mortifiée et purifiée par sept circulations planétaires, ou aigles volantes, pour la santé des corps; de cette Couronne, sortaient trois cornes d'abondance, pour annoncer sa fécondité de tous biens, sortant de trois principes posés sur son chef, comme procédant d'une seule et même racine, qui n'avait que les Cieux pour origine.

Il semble que les Naturalistes Païens aient pris plaisir à rassembler, en cette Idole toutes les vertus vitales des trois règnes et familles de la Nature sublunaire, laquelle ils entendaient encore représenter, comme étant leur mère originelle, le sujet essentiel, et en même temps l'Artiste; l'on remarquait, à son oreille droite, l'image du Croissant de la Lune, et à sa gauche la figure du Soleil, pour enseigner qu'ils étaient les père et mère, les Seigneur et Dame de tous les êtres naturels, et qu'elle avait en elle ces deux flambeaux ou luminaires, pour communiquer leurs vertus, donner la lumière et l'intelligence au monde, et commander à tout l'empire des animaux, végétaux et minéraux: sur le haut du col au derrière de la tête, étaient marqués les caractères des Planètes, et les signes du Zodiaque qui les assistaient en leurs offices et fonctions, pour faire connaître qu'elle les portait et distribuait aux principes et semences des choses, comme étant par leurs influences et propriétés les gouverneurs de tous les corps de l'univers, desquels corps elle faisait ainsi des petits mondes.

Cette Déesse profane, ou plutôt, cette Statue de la nature idéale et imaginaire, tenait en sa main droite un petit Navire, ayant pour mât un fuseau, et duquel sortait une aiguère dont l'anse figurait un serpent enflé de venin, pour faire comprendre qu'elle conduisait la barque de la vie sur la Saturnie, c'est-à-dire sur la Mer orageuse du temps; qu'elle filait les jours et en ourdissait la trame: elle démontrait encore par là, qu'elle abondait en humide

sortant du sein des eaux, pour allaiter, nourrir et tempérer les corps, même pour les préserver et garantir de la trop grande adustion du feu solaire, en leur versant copieusement de son giron l'humidité nourricière, qui était la cause de végétation, et à laquelle adhérait toujours quelque venin de la corruption terrestre, que le feu de nature devait encore mortifier, cuire, diriger, mûrir, astraliser, et perfectionner, pour servir de remède universel à toutes maladies, et renouveler les corps ; d'autant que le Serpent, se dépouillant de sa vieille peau, se renouvelle, et est le signe de la guérison et de la santé : ce qu'il ne fait au Printemps, au retour de l'esprit vivifiant du Soleil, qu'après avoir passé par la mortification et corruption hivernale de la nature : cette Statue avait en sa main gauche une cymbale et une branche d'aurogne, pour marquer l'harmonie qu'elle entretenait ainsi dans le monde, et en ses générations et régénérations, par la voie de la mort et de la corruption, qui faisaient la vie d'autres êtres sous diverses formes, par une vicissitude perpétuelle : cette cymbale était à quatre faces, pour signifier que toutes choses, ainsi que le Mercure philosophique, changent et se transmutent selon le mouvement harmonieux des quatre Éléments, causé par la motion et opération perpétuelle de l'esprit fermentateur, qui les convertit l'un et l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient acquis sa perfection.

De la mamelle droite du sein de cette Déesse imaginaire ou nature universelle simulée, sortait une grappe de raisin, et de la mamelle gauche naissait un épi de blé, dont le haut était d'or et reluisant, pour montrer qu'elle les engendrait, produisait et nourrissait de son lait, pour servir de principaux aliments à la vie des hommes, et leur réparer par la nutrition les sucs et principes animaux et spiritaux de leur existence ; la couleur aurifique qui dominait sur la tête de l'épi, faisait entendre que l'or même y avait sa semence première, régénérative, prolifique et multiplicative et que cette semence cachée portait la livrée de sa teinture, extraite du mélange de celles du Soleil et de la Lune, qui y avaient influé leurs qualités et propriétés.

La ceinture, qui entourait le corps de la Statue, semblait toute merveilleuse, et couverte de Mystères profanes ; elle était attachée par quatre agrafes posées en forme de quadrangle, pour faire voir qu'Isis ou la Nature, ou bien encore sa matière première, était la quintessence des quatre Éléments qui se croisaient par leurs contraires, en formant les corps ; qu'ainsi, la chose signifiée et entendue était une, et tout, c'est-à-dire un abrégé du grand monde, que l'on appelle un petit monde : un très grand nombre d'étoiles était parsemé en cette ceinture, pour dire que ces flambeaux de la nuit l'environnaient pour éclairer au défaut de la lumière du jour, et que ces Éléments n'étaient point sans leurs luminaires, non plus que les corps élémentés, qui tous les

tenaient d'elle : plusieurs autres particularités curieuses y étaient marquées, certaines, même sont à taire.

L'on voyait sous les pieds de cette Idole une multitude de serpents, et d'autres bêtes venimeuses qu'elle terrassait, pour indiquer que la Nature avait la vertu de vaincre et surmonter les esprits impurs de la malignité terrestre et corruptrice, d'exterminer leurs forces, et évacuer, jusqu'au fond de l'abîme leurs scories et terre damnée; ce qui exprimait par conséquent que sa même vertu en cela était de faire du bien, et d'écarter le mal; de guérir les maladies, et rendre la santé; de conserver la vie, et de préserver d'infirmités mortifères; enfin d'entretenir les corps en vigueur et bon état, et d'éviter l'écueil et la ruine de la mort, en renvoyant les impuretés des qualités grossièrement élémentées et corruptibles, ou corrompues dans les bas lieux de leur sphère, pour les empêcher de nuire aux êtres qu'elle conservait sur la surface de la terre. En ce sens est bien vérifié l'Axiome des Sages: *nature contient nature; nature s'éjouit en nature; nature surmonte nature; nulle nature n'est amendée, sinon en sa propre nature*: pourquoi en envisageant la Statue, il ne faut pas perdre de vue le sens caché de l'allégorie, qu'elle présentait à l'esprit, pour pouvoir être comprise; car, sans cela elle était un Sphinx, dont l'énigme était inexplicable, et un nœud gordien impossible résoudre.

L'on observait encore un petit cordon descendant du bras gauche de la Statue, auquel était attachée et suspendue jusqu'à l'endroit du pied du même côté, une boîte oblongue, ayant son couvercle, et entrouverte, de laquelle sortaient des langues de feu représentées; ce qui démontrait qu'Isis ou la Nature personnifiée portait le Feu sacré et inextinguible, gardé religieusement à Rome par les Vestales, lequel était le vrai feu de nature, éthéré, essentiel et de vie, ou l'huile incombustible si vantée par les Sages, c'est-à-dire, selon eux, le Nectar ou l'Ambrosie céleste, le baume vital radical, et l'Antidote souverain de toutes infirmités naturelles; l'extrémité du lieu où se portait la boîte, faisait entendre que les humeurs peccantes de la terrestrité, par la force et la vertu du Catholicon philosophique, se précipitaient jusqu'en terre, pour le fuir et s'en éloigner: la boîte figurait la fiole, le vase ou l'ampoule contenant ce Baume aromatique, ou onguent de parfums très odoriférants, exquis et salutaires; le cordon de couleur aurée, en forme de filet d'or, faisait connaître que ce précieux Restaurant tirait son origine, du côté d'Aquilon, de cette Déesse fictive. Je ne parlerai point d'un petit ruban rouge en feston, qui ornait le cordon, parce qu'il est hors d'œuvre, et seulement pour enseigner que la Nature n'a pas simplement ses fleurs, mais aussi l'ornement de sa parure, et de ses fruits, qui étant mûris par l'ardeur du Soleil, et ayant acquis sa couleur de feu, n'ont plus besoin de culture.

Du bras droit d'Isis descendait aussi le cordonnet de fil d'or d'une balance marquée, pour symbole de la Justice que la Nature observait, et des poids, nombre et mesure qu'elle mettait en tout ; la qualité et la couleur du fil disent assez ce qui lui est propre, ou plus prochain, semblable, analogue ou homogène ; quant à son poids ordinaire et strictement nécessaire, je ne l'ai pu apprendre que dans le Colloque, où l'esprit le déclare à Albert ; par rapport au poids de l'anneau conjugal à elle destiné, et qu'on voyait dans la balance, je n'en saurais rien, si Morien ne me l'eût dit l'oreille secrètement.

Au surplus, cette Dèité païenne, ou la Nature, signifiée sous son personnage, avait la figure humaine, la forme du corps, et les traits d'une femme en embonpoint, et d'une bonne nourrice ; comme si l'on eût voulu manifester qu'elle était corporifiée personnellement en cette nature, et famille privilégiée des trois règnes, en faveur de laquelle elle disposait le plus abondamment de toutes ses grandes propriétés, fécondes et souveraines pour l'allaiter, nourrir et entretenir. Quelques Historiens d'antiquaires et d'images des faux Dieux ont ajouté que la couleur naturelle de son teint était d'un jaune brun, diaphane et brillant ; que son visage semblait se découvrir d'un voile de drap écarlate tirant sur le noir ; que ses cheveux étaient teints d'un soufre aurifique ; que ses yeux paraissaient âcres et étincelants d'une couleur olivâtre ; et qu'elle avait plusieurs autres signes, mystérieux dans le Paganisme ; tout cela en effet annonce bien de l'extraordinaire et du merveilleux, dont les Savants de notre siècle ne sont point en état d'expliquer le sens spirituel, parce qu'ils ne veulent point lever le bandeau qui leur couvre les yeux de l'esprit, ni faire tomber les écailles qui les offusquent.

Certains Naturalistes ont prétendu donner l'explication Physique de ces Énigmes, en disant que la couleur du teint de la Nature figurée par cette Idole, la faisait reconnaître aisément dans la Physique de la Nature par les véritables Philosophes ; elle levait, ajoutent-ils, son voile pour se montrer naturellement aux vrais Sages investigateurs, tandis qu'elle était masquée et cachée pour les insensés et le vulgaire, sous les yeux desquels elle était sans être reconnue ; la teinture de ses cheveux aurifiques découvrait, que toute lunaire qu'elle était, sa cime et son élévation étaient arborées des rayons solaires, qui faisaient sa motion et sa perfection, aussi bien que son précieux vermeil ; la couleur aurée qu'elle portait ainsi sur sa tête, apprenait que la nature la produisait, parce qu'elle avait en elle-même le germe, la semence, et le soufre de l'Or, qui étant exalté par son propre principe, donnait sa teinture végétale et multiplicative à l'infini ; ses yeux dépeints ainsi qu'il est dit, prouvaient ses qualités, ses caractères, son état naturel, et manifestaient que malgré le brillant de sa lumière, elle avait quelque crudité, âcre et indigeste des bas éléments, et qui demandait à être purifiée et perfectionnée, pour voir en elle

la pureté du lumineux blanc, et successivement celle du lumineux rouge, qui sont en elle virtuellement et en acte.

Enfin, continuaient ces Interprètes de la Nature, il en est ainsi des autres Hiéroglyphes qu'on lui donnait, lesquels avaient rapport au secret de la Nature et de la Science; car toutes les fictions à elle allégoriques, ne faisaient sous-entendre figurativement d'autres sens, que celui de l'art de ses opérations en l'Ouvrage économique et universel du grand monde, et en l'œuvre secret du petit monde des Sages, lequel se fait à l'instar, par le même sujet et les mêmes ressorts: Apulée dit que «dormant, lui sembla voir la Déesse Isis, laquelle avec un visage vénérable, sortait de la Mer»; sa vision donne encore à entendre l'antique opinion que les anciens Naturalistes, et les premiers Lutéciens en conformité, avaient de la Nature ou de sa première semence virginale de chaleur naturelle et d'humide radical unis, comme principes de leurs êtres; leur sentiment était que cette semence universelle procédait d'une candide vapeur humide ignée ou Isienne et philosophique, sortant de la Mer, ou des Eaux; parce que le Soleil, la Lune et les Étoiles, s'y plongeant par leurs influences immersives, en faisaient exhaler cette bénite vapeur, qui se filtrait dans tous les corps, en quantité de matière première, de sève vierge, et de substance nourricière: raison pour laquelle elle était dite et réputée vénérable, d'autant qu'elle est respectée et prisée par les Sages, et qu'il n'y a que le vulgaire insensé qui la méprise et la dissipe imprudemment à son Damne.

Souvent Isis était accompagnée d'un grand bœuf noir et blanc, pour marquer le travail assidu, avec lequel son culte philosophique doit être observé et suivi dans l'opération du noir et du blanc parfait, qui en est engendré pour la Médecine universelle Lunaire hermétique. Harpocrates, Dieu du Silence, mettant les doigts sur sa bouche, côtoyait toujours Isis, pour apprendre qu'il fallait taire les mystères philosophiques du sujet, pourquoi souvent cette Déesse Énigmatique était estimée être le Sphinx «pour montrer, suivant l'expression même des Anciens, que les choses de la Religion doivent demeurer cachées sous les Mystères sacrés; en sorte qu'elles ne soient entendues par le commun Peuple, non plus que furent entendues les Énigmes du sphinx».

Suivant Apulée, Isis parle ainsi de sa fête: «Ma religion commencera demain, pour durer après éternellement». C'est-à-dire que la Science religieuse de la Nature et l'Œuvre de sa semence première, origine de toute production et des merveilles du monde, est d'autant de durée que l'Univers et s'y observe et pratique chaque jour. Il ajoute que «lorsque les tempêtes de l'Hiver seront apaisées, que la Mer émue, troublée et tempétueuse sera faite calme, paisible et navigable, mes Prêtres m'offriront une nacelle, en démonstration de mon passage par Mer en Égypte, sous la conduite de Mercure, commandé par

Jupiter». Ceci est la clef du grand Secret philosophique pour l'extraction de la matière des Sages et l'œuf dans lequel ils la doivent enclorre et œuvrer en l'Athanon à tour, en commençant le Régime de la Saturnie Égyptienne, qui est la corruption de bon augure pour la génération de l'Enfant royal philosophique, qui en doit naître la fin des siècles ou circulations requises. Peu de personnes en feront la découverte, parce que les gens du monde sont trop présomptueux de leur ignorance, qu'ils croient science, pour se dépouiller de leurs vains préjugés, et s'attacher à scruter la science véritable de la Nature universelle.

Les Druides étaient fort initiés et doctes dans ces connaissances; mais dans l'opinion qu'ils avaient pour objet de leur Religion d'une Divinité à eux prédite, comblée de perfections et de vertus, c'est-à-dire d'une *Vierge qui devait enfanter* miraculeusement, à eux jusqu'alors inconnue, ils puisèrent à la source de la Nature pour la trouver, et reconnaissant tout ce qu'elle cachait de plus puissant, parfait et merveilleux, ils s'imaginèrent avoir découvert cette Divinité en la personne même de la Nature, que par cette raison et erreur, ils prirent pour elle. Ce fut pour l'honorer par un culte dirigé vers elle, qu'ils la représentèrent en Statues, suivant les idées avantageuses qu'ils s'en étaient formées, en leur appliquant et cumulant tous les Symboles des vertus et propriétés qu'ils attribuaient à la Nature même; en effet, ils lui ont départi toutes celles merveilleuses que l'esprit humain pouvait s'efforcer d'imaginer dans le monde: et il faut confesser qu'ils connaissaient bien parfaitement la Nature, pour la dépeindre et signaler aussi expressément; mais en lui adressant leurs vœux et leurs prières, ils entendaient aussi les faire à l'Être des êtres, qu'ils en croyaient l'Auteur, y présider et opérer nécessairement, en le regardant comme cause première, et la Nature comme cause seconde, pour tous les bénéfices de la vie: ce fut donc ainsi qu'ils personnalisèrent la Nature en une Idole pour inspirer sa vénération, conformément à l'idée des plus anciens Païens, qui l'avaient nommée Isis.

Comme la Religion d'Isis avait en quelque façon le même fondement que la première introduite dans les Gaules, et chez les Lutéciens, elle y eut grand crédit, et y fut pratiquée dévotieusement pendant grand nombre de siècles. Dans la suite leurs cérémonies reçurent des réformes, des extensions et des modes de toutes les espèces, suivant les idées spirituelles ou les systèmes que la piété faisait inventer; chacun successivement à sa dévotion, et dans sa façon de penser dogmatisant, y mit du sien; et les Prêtres d'Isis profitant de la crédulité du Peuple, par des vues particulières à leur Juridiction religieuse, et à leurs propres intérêts, lui imposèrent différentes formes scrupuleuses et de rigueur, sous des peines effrayantes qu'ils lui inspiraient; de sorte qu'on crut avoir beaucoup raffiné le culte, et que la Religion Isienne dégénérait de

la primitive Loi naturelle, devint enfin chargée de pratiques superstitieuses, très onéreuses pour ceux de sa Secte : l'on perdit même l'esprit du sens Secret philosophique qu'elle renfermait pour l'œuvre de la Médecine salutaire des corps, laquelle en était la principale intention mystérieuse, à peine resta-t-il quelque Sage qui en conservât le précieux dépôt.

Cependant les Parisiens se polirent beaucoup et devinrent fort civilisés et policés : ils faisaient même de grands progrès dans les Arts et Métiers ; leur Cité, purgée de crapauds, et quittant son antique rudesse, s'embellissait ; enfin le bon ordre en fit le Gouvernement : de façon qu'ils se fortifièrent, étendirent leur puissance sur leurs voisins, rendirent leur ville la Capitale des Gaules, et s'affranchirent des dominations étrangères : ce qui leur fit donner le surnom de *Crapauds Francos*, c'est-à-dire Francs, libres de leurs anciens assujettissements ; et dans la suite, on leur substitua simplement celui de Francs ; puis celui de *Français*, aujourd'hui d'usage commun et qui en dérive, comme signifiant Peuple libre.

Plusieurs siècles après la manifestation du Verbe divin, incarné, pour la bienheureuse rédemption du genre humain ; c'est-à-dire après la naissance de Jésus-Christ, Fils unique de Dieu et de la Vierge Marie, lequel a apporté au monde la Loi de grâce et de salut, les Disciples de ses Apôtres, suivant leurs Missions évangéliques, venus de la Judée, ayant percé dans les Gaules, y semèrent les principes, et établirent les fondements de la seule vraie Religion Chrétienne ; et comme dit fort bien l'Historien de l'Église de Chartres, Ville qui, après celle de Dreux, était le principal Siègne de la religion des Druides : « Ceux qui furent envoyés dans ce pays pour y annoncer l'Évangile, y firent beaucoup de progrès, parce qu'ils y trouvèrent des dispositions merveilleuses pour la conversion des Peuples, par le rapport des Cérémonies des Druides à nos Mystères ».

Cependant, la persécution des tyrans Romains s'éleva, et déploya sa rage et ses barbares cruautés sur les Chrétiens : ces Apôtres des Gaules, fermes et courageux dans le ministère de leur vocation, après avoir essuyé bien des travaux et des martyres pour l'établissement et la propagation de la Foi Catholique et du Culte divin, poussèrent et étendirent le progrès de la Parole évangélique jusque dans le cœur des Gaules, c'est-à-dire en la Ville de Paris, devenue leur Capitale : ce ne fut qu'au prix de l'effusion de leur sang qu'ils détruisirent les Temples et les Autels qu'ils purent trouver, consacrés au Culte des faux Dieux ; ils renversèrent en leur passage le Temple fameux de Mars, érigé sur la Montagne dite Montmartre, près Paris, celui célèbre d'Isis et d'Osiris, établi à Issy, qui est un Village aussi proche Paris ; peu à peu gagnant du terrain, et de l'empire sur les esprits, ils vinrent en Circuit au lieu

dit S. Germain-des-Prés, qui était alors un terrain planté en Bois, du surplus Marais et Prairie assez vague, ayant aussi un Temple voué aux fausses Divinités, et entre autres à Isis, qu'ils renversèrent aussi, et dont il n'est resté que peu de vestiges : enfin, s'étant introduits dans la Cité ou l'Île des Parisiens, ville Capitale des Français, et déjà renommée, ils détruisirent encore toutes les Chapelles qui y étaient dédiées aux Dieux et Déesses du Paganisme, telles que celles où sont aujourd'hui les Églises de S. Denis-de-la-Charte, Sainte Marine et quelques autres, qu'ils mirent sous d'autres invocations Divines, en donnant à quelques-unes le titre et le nom de leur pieux Réparateur et Instituteur.

Ce fut ainsi que ces zélés Missionnaires parvinrent à ruiner et abolir tous les Temples et toutes les fausses Divinités du vil Paganisme, qui régnaient dans les Gaules, et à y substituer l'adoration du vrai Dieu ; toutes les Idoles furent brisées, le véritable Culte divin établi, cimenté et pratiqué : il ne subsista plus chez les Parisiens, que quelques anciennes Fêtes et Cérémonies superstitieuses, qu'on fut obligé de tolérer, en les convertissant dans la suite autant que l'on put, au sens et au rite Catholique. Comme presque toute Religion a ses Fanatiques, quelques-uns enfouirent dans le Territoire de S. Germain-des-Prés une Statue d'or massif, Image d'Isis, de grandeur humaine, pour la préserver et garantir de sa destruction dans le désastre général du Paganisme, et que l'on prétend n'avoir jamais été retrouvée.

Alors, la ville de Paris, auparavant si superstitieuse, et même toute la France commencèrent à voir clairement la lumière de la vérité ; si le Peuple ne se défit pas entièrement de ses préjugés de Religion, au moins fut-il obligé de les cacher et tenir secrets, ce qui avec le temps en fit perdre l'idée et le souvenir : le général, la plus forte et saine partie embrassa uniformément le Christianisme, et y entraîna par son exemple, les adversaires les plus entêtés et opiniâtres dans leurs sentiments erronés : quelques hérésies causées par des façons diverses de penser, qui n'effleuraient point le fond de la Doctrine, furent étouffées aussitôt qu'enfantées ; les mœurs devinrent meilleures ; les beaux Arts et les Sciences accrurent ; enfin les Dogmes de notre Foi, enseignés charitablement par de grands Docteurs de notre sainte Religion, furent des armes plus puissantes et victorieuses, que ne l'auraient été celles de la guerre, pour gagner les cœurs et les esprits, généralement, et les tirer de l'esclavage de l'idolâtrie.

Cependant il restait encore à ces religieux Missionnaires et à leurs Successeurs, à couronner leurs travaux Apostoliques par l'érection d'une Église Cathédrale et Métropolitaine, où la Fille de Dieu, Mère de Jésus-Christ, son Fils unique, et la Patronne des Chrétiens, fût reconnue et invoquée suivant

le rite du Culte Catholique ; au dixième siècle ou environ, la foi du Peuple, son amour, son attachement pour la Religion, s'augmentant, leur en fournirent heureusement les moyens ; il fut élu un Évêque de la Ville, chargé de l'administration spirituelle, et qui tenait même beaucoup du gouvernement temporel, et de la distribution de la justice : son zèle lui inspira l'entreprise, et le porta à élever ce magnifique Monument de l'Église de Notre-Dame, en le fondant et consacrant sous sa dédicace, comme Mère de la Ville et la principale des autres Églises ou Chapelles édifiées dans la Cité.

Cet Évêque, qui avait été choisi pour remplir cette Dignité, à cause de sa profonde connaissance dans la Philosophie naturelle, et en la Théologie, jugea ne point trouver de place plus convenable pour la fondation et l'érection de cette Église, à l'honneur de la Mère de Jésus-Christ, et des fidèles Chrétiens, que le lieu situé à la tête du continent Insulaire et de la Cité, c'est-à-dire à l'ouverture du giron de la Seine, qui se séparant en deux bras, semble prendre tous les Habitants sous sa protection, et les favoriser des rayons du Soleil levant, que l'Esprit éternel du Soleil de Justice leur traduit et communique : le sens spirituel est très mystique et le naturel fort ingénieux.

L'on institua et régla les Cérémonies propres au Culte de la Vierge sainte, nouvellement établi ; mais il fallut encore accorder quelque chose à cet égard au génie du Peuple, qui conservait quelque reste de superstition touchant les formalités de la Religion d'Isis, ou de la Nature entendue par elle ; cette Indulgence parut nécessaire quant à la forme, puisqu'elle ne changeait point et ne faisait pas varier la vérité foncière, qui est une, inaltérable et immuable ; il aurait été même dangereux de prétendre supprimer tout à coup tout le cérémonial populaire, dont la fausse Religion d'Isis avait depuis nombre de siècles jeté des impressions et des racines si profondes dans les esprits scrupuleux, qui exigeaient quelque ménagement et douceur, pour être rappelés avec succès à la droite et pure voie : on eut besoin de beaucoup de prudence en cette occasion, et cette politique sut parvenir à ses fins, mieux et plus sûrement, que ne l'aurait fait la force ouverte, pour la réforme générale ; pourquoi certaines anciennes Cérémonies tolérées par nécessité, eurent encore lieu longtemps avant de pouvoir être abolies entièrement : il en était resté une pratiquée jusqu'à notre siècle, et qui a été retranchée il y a quelques années ; c'était la figure d'un Dragon ailé, qu'on portait tous les ans dans une Procession à l'Église de Montmartre : ce Dragon était un ancien Symbole mystérieux de la Philosophie naturelle, et de la Religion des Druides, des Gymnosophistes et des Mages Égyptiens, quoiqu'on l'ait attribué à un autre événement, suivant la chronique vulgaire.

Le sens Physique que les Parisiens avaient conçu de la Nature représentée

par Isis, était, selon eux, assez allégorique au sens mystique qu'ils reçurent de la Mère de Dieu, et de leur propre Mère Chrétienne; car ils feignaient trouver quelque idée de rapport de l'une à l'autre; ce fut un grand moyen d'opérer leur conversion et d'achever l'œuvre de leur sanctification: En effet, la révélation qu'on leur annonça de la véritable Vierge Mère prédite, qui avait enfanté le Sauveur du monde, et leur bienfaitrice à eux inconnue jusqu'alors, fut un argument très puissant pour leur persuader les vérités de la Foi, et les faire aisément revenir de leur erreur, ignorance et méprise; pourquoi ils eurent moins de peine à répudier leur Idole, abjurer son culte, et professer celui du Christianisme; dans cet esprit ils reconnurent et vénérèrent par des honneurs légitimes, leur Dame et la nôtre, Mère de Jésus-Christ, comme l'accomplissement des prédictions faites aux Druides et à eux.

Cependant il ne fut pas possible de les obliger à changer le nom de leur Cité; et quoique l'idée et l'esprit du Paganisme en soient l'étymologie, ils l'ont conservé jusqu'à présent, comme si l'illusion d'Isis, ou la Nature vénérée comme Divinité, ou bien aussi sa semence première, universelle, philosophique, si vantée, avaient encore place à la tête d'une Ville éclairée de la Vérité divine et où règne la Mère de Dieu et des Chrétiens, de laquelle les Habitants de Paris, devraient porter le Nom saint et respectable, en abandonnant jusqu'au souvenir de l'idolâtrie; et cet abus vient encore de ce qu'il a fallu s'accommoder, et sympathiser en quelque façon aux idées et aux mœurs anciennes de la Nation, sans cependant perdre de vue le sens sacré de la vraie Religion, devenue dominante, et qui s'est soutenue par elle-même, depuis, avec honneur et admiration, à la gloire de Dieu, un en trois Personnes, et de la bienheureuse Vierge Marie.

Le superbe Temple de Notre-Dame est aujourd'hui le Chef-d'œuvre de l'Art, le séjour de la sainteté et de la grâce à la vénération des Peuples Chrétiens, la terreur et le fléau de l'idolâtrie; nos Rois Très Chrétiens, nos Reines, nos Princes et nos Princesses, dans le même esprit, y ont toujours voué et signalé admirablement leur piété et leurs actions de grâces. Les Évêques et Archevêques, qui en ont rempli la Chaire, avec toute la dignité du ministère et de la charité Apostolique, ont aussi toujours été des exemples édifiants pour la dévotion des Fidèles; et tous les Ecclésiastiques, attachés à son Culte, par leur saints Offices et la pureté de leurs cœurs à louer Dieu et honorer la Sainte Vierge, y attirent la bénédiction du Ciel sur tous les Citoyens, que leur dévotion fait accourir en foule à ce saint Lieu, avec le respect qui lui est dû, adorer le Souverain Créateur et Conservateur, et lui adresser leurs hommages et leurs prières par l'intercession de leur bonne Mère et Patronne, invoquée par eux avec la plus pieuse et fervente vénération.

Lors de la fondation de cette Église, tous les Officiers occupés à son Culte, qu'on appelle aujourd'hui Chanoines, étaient les seuls Médecins de profession et d'effet dans leur Ville; et ils tenaient cet Office de charité et d'humanité, par Tradition des Philosophes et des Prêtres Druides, qui à l'exemple des Égyptiens, des Prêtres et des Lévites chez les Juifs, l'avaient enseigné, exercé et professé dans les Gaules; et l'usage s'en était fort fidèlement conservé chez les Lutéciens ou Parisiens, qui s'en faisaient même un devoir principal de Religion, ayant rapport à la Divinité et à leur prochain, et étant la base de la Loi naturelle; parce que Dieu, Auteur de la nature, donnant et conservant la vie à tout, était le premier et le seul souverain Médecin, dont ils jugeaient devoir suivre l'exemple, en faisant part de ses bienfaits à leurs semblables, pour les soulager en leurs afflictions et les guérir de leurs maladies.

L'origine de la profession et administration de la Médecine en la personne de ces Officiers Ecclésiastiques, avait encore pour fondement la charge et commission Apostolique, c'est-à-dire la vocation expresse des Apôtres, qui tous, suivant leurs Actes, étaient Médecins des âmes et des corps, à l'imitation de Jésus-Christ leur Chef, qui avait opéré toutes sortes de guérisons miraculeuses; leurs Disciples même, en établissant la Religion Chrétienne dans la Cité des Parisiens, en avaient eux-mêmes aussi donné l'exemple et fort recommandé le Service, en prenant occasion d'en montrer le devoir d'humanité, par l'exercice que les Druides Païens mêmes en avaient fait.

Ces Chanoines furent dits de ce nom, à cause qu'ils récitaient en chantant les points et articles fondamentaux prescrits dans leur Rituel, qui enseignaient l'esprit de la Religion et les devoirs de son Culte; ces articles ou versets chantés étaient nommés Canons, du mot latin *Cano*, je chante, d'où est tiré celui de Chanoine et de Chantre: ils en suivaient la règle prescrite, en soignant les malades et les traitant avec beaucoup de charité; ce qui est admirable, c'est qu'ils les guérissaient de toutes leurs maladies et infirmités, (si la volonté de Dieu n'en avait autrement ordonné) par de vrais remèdes naturels, dont ils acquéraient la connaissance et l'usage dans l'étude de la nature, qui les fournit, sans qu'il soit besoin d'avoir recours à des moyens étrangers, impuissants, ou destructeurs; pourquoi ils avaient leur École de Médecine tout attendant la rive du bras de rivière, où est aujourd'hui l'École fameuse des Docteurs de cette Faculté, rue du Fouar et de la Bacherie, et ils y communiquaient par un petit Pont de bois, qu'ils avaient fait jeter sur le bras de rivière et qui a encore le nom de petit Pont.

Cette digne occupation, et ce service édifiant et charitable pour des ministres de la mère et fille de Dieu, mère spirituelle des habitants, n'eut plus d'autre objet de leur piété: et dans leurs bonnes œuvres, l'amour de Dieu et

du prochain faisait tout leur devoir et leur mérite ; ce qui leur fit obtenir la construction près d'eux, attendant l'Église, d'un Hôpital ou Hôtel de Charité, où l'on apportait, recevait et traitait les infirmes et malades avec tous les soins et les secours, dont par esprit d'institution et d'état ils étaient capables, et se faisaient un point essentiel de Religion : ils étaient devenus de grands Médecins pour le spirituel et le temporel ; par la grâce de Jésus-Christ Fils de Dieu, et de la Vierge Marie, qui les assistaient, ils opéraient des cures et guérisons miraculeuses, si surprenantes que cet Hôpital d'infirmier fut alors appelé Hôtel-de-Dieu.

Les remèdes dont ils faisaient usage n'étaient puisés qu'en la nature, et leur vertu et efficacité sanative et salutaire procédait de la bénédiction que Dieu y répandait ; mais il ne faut pas s'imaginer que ce fussent des remèdes vulgaires, ni des composés de la main des hommes, tirés de choses inanimées et sans vie ; ils trouvaient la réparation de la vie et de la santé par leur propre principe, dans une quintessence de la nature, exaltée et astralisée, qui contenait et réintroduisait aux corps l'âme, l'esprit et la vie, dont ils souffraient altération, et qui les leur réparait en qualité de Médecine universelle, en détruisant tout levain ou ferment d'impureté, de corruption et d'humeur peccante. L'œuvre secrète de la confection ne leur était point inconnue, et les opérations leur étaient familières, parce qu'ils connaissaient la science de Dieu et de la nature, et les vertus de l'Esprit éternel de vie, lesquelles le même Dieu de bonté a mises en ses œuvres, dès le commencement du monde, pour la santé des peuples de la terre, ses créatures. Ils possédaient parfaitement l'art de l'usage de ce médicament divin et de sagesse, souverainement salutaire pour remédier à toutes maladies ; et ils l'appliquaient toujours, avec succès et efficacement à l'honneur du Très-Haut, qui en est l'auteur et dispensateur.

Le Fondateur de cette Église leur en avait laissé la tradition secrète : mais depuis ces hautes et sublimes connaissances des vertus occultes de la nature, en laquelle l'Esprit universel de vie est infus et opérant, se sont perdues faute d'esprit intelligent en l'art de la vraie Médecine, et capable du secret important qui lui est dû ; il prévint même bien ce malheur dans l'avenir, et pour en laisser des monuments de vérité dans la postérité, pour les Savants et véritables Médecins, il avait fait faire, aux portails de cette Église, toutes les figures hiéroglyphiques de cette science, et de l'œuvre de cette bénite Médecine, lesquelles l'on voit encore aujourd'hui, et que tout homme sage et intelligent, ne doit jamais révéler vulgairement, si Dieu lui fait la grâce d'illuminer son esprit du don de ce merveilleux arcane céleste : Gobineau de Montluisant a expliqué plusieurs de ces Hiéroglyphes, mais il en a omis beaucoup, à cause du silence hippocratique et recommandé et imposé au secret.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

L'on voit encore, à l'entrée de l'Église, la figure hiéroglyphique du bienheureux Christophe, *Christum ferens*, très significative, curieuse et instructive pour les vrais enfants de cette Science divine.

Les sages investigateurs remarqueront aussi, sur le colosse, nombre de symboles, habitations, tours et autres enseignements philosophiques, importants et nécessaires, autant que mystérieux, pour les conduire heureusement dans la voie étroite et escarpée de la sagesse, et les faire arriver à sa possession, qui est le comble de toute félicité sur terre, et seule capable de remplir dignement et souverainement le cœur de l'homme sage et sensé, pour sa santé, son salut, et la vie éternelle au sein de la Divinité.

Dieu soit loué éternellement au très saint Sacrement de l'Autel et que sa Cité chez tous les Fidèles retentisse à jamais d'actions de grâces de ses bienfaits. Ainsi soit-il.

EXPLICATION TRÈS CURIEUSE DES ÉNIGMES ET FIGURES HIÉROGLYPHIQUES, PHYSIQUES

qui sont au grand Portail de l'Église Cathédrale
et Métropolitaine de Notre-Dame de Paris

Par le Sieur Esprit Gobineau de Montluisant,
Gentilhomme Chartrain, Ami de la Philosophie naturelle et Alchimique

Le mercredi 20 de mai 1640, veille de la glorieuse Ascension de notre Sauveur Jésus-Christ, après avoir prié Dieu et sa très Sainte Mère Vierge en l'Église Cathédrale et Métropolitaine de Notre-Dame de Paris, je sortis de cette belle et grande Église, et considérant attentivement son riche et magnifique Portail, dont la structure est très exquise, depuis le fondement jusqu'à la sommité de ses deux hautes et admirables Tours, je fis les remarques que je vais expliquer.

Je commence par observer que ce Portail est triple, pour former trois principales entrées dans ce superbe Temple, seul corps de bâtiment, et annoncer la Trinité de Personnes en un seul Dieu, sous lesquelles, par l'opération de son Esprit Saint, son Verbe s'est incarné pour le salut du monde dans les flancs de la Vierge sainte ; Symbole des trois principes célestes en unité, qui sont les trois principales clefs ouvrant les principes, et toutes les portes, les avenues, et les entrées de la nature sublunaire ; c'est-à-dire de la sève universelle, et de tous les corps qu'elle forme et produit, conserve ou régénère.

1^o La figure posée au premier cercle du Portail, vis-à-vis l'Hôtel-Dieu, représente au plus haut, Dieu le Père, Créateur de l'Univers, étendant ses bras, et tenant en chacune de ses mains, une figure d'homme en forme d'Ange.

Cela représente, que Dieu Tout-puissant, au moment de la création de toutes choses qu'il fit de rien, séparant la lumière des ténèbres, en fit ces nobles Créatures, que les Sages appellent Âme Catholique, Esprit universel ou Soufre vital incombustible, et Mercure de vie ; c'est-à-dire, l'humide radical général, lesquels deux principes sont figurés par ces deux Anges.

Dieu le Père les tient en ses deux mains, pour faire la distinction du soufre vital, ou huile de vie, qu'on appelle Âme, et du Mercure de vie, ou humide premier né, qu'on nomme Esprit, quoique ce soient termes synonymes, mais seulement pour faire concevoir que cette Âme et cet Esprit tirent leur principe et leur origine du monde sur-céleste, et Archétypique, où est le Siège

et le Trône plein de gloire du Très-haut, d'où il émane surnaturellement et imperceptiblement pour se communiquer, comme la première racine, la première Âme mouvante, et la source de vie de tous les Êtres en général, et de toutes les créatures sublunaires, dont l'homme est le chef de prédilection.

2° Dans le cercle au-dessous du monde sur-céleste, et Archétypique, est le Ciel firmamental ou astral, dans lequel paraissent deux Anges la tête penchée, mais couverte et enveloppée.

L'inclination de ces deux Anges, la tête en bas, nous donne entendre que l'Âme universelle ou l'Esprit Catholique ou, pour mieux dire le souffle de la vertu de Dieu, c'est-à-dire les influences spirituelles du Ciel archétypique, descendent de lui, au Ciel astral, qui est le second monde, également céleste, dit étylique, où habitent et règnent les planètes et les étoiles, qui ont leur cours, leurs forces et vertus, pour l'accomplissement de leur destination et de leurs devoirs, selon les décrets de la Providence, qui les a ainsi ordonnés et subordonnés, afin d'opérer par leur ministère et leurs influences, la naissance et génération de tous les Êtres spirituels et de toutes choses sublunaires, participant de l'Âme et de l'Esprit universel ; et par les deux Anges la tête en bas, et qui sont vêtus, nous est désigné, que la semence universelle et spirituelle Catholique ne monte point, mais descend toujours ; et l'enveloppe dont elle est voilée dans les corps, nous enseigne, que cette semence céleste est couverte, qu'elle ne se montre point nue, mais qu'elle se cache avec soin aux yeux des ignorants et des Sophistes ; et n'est point connue du vulgaire.

3° Au-dessous du Firmament est le troisième Ciel, ou l'élément de l'air, dans lequel paraissent trois enfants environnés de nuages.

Ces trois enfants signifient les trois premiers principes de toutes choses, appelés par les sages principes principiants, dont les trois principes inférieurs, sel, soufre et mercure, tirent leur origine et qu'on nomme principes principiés, pour les distinguer des premiers, quoique, tous ensemble ils descendent du Ciel archétypique et partent des mains de Dieu qui, de sa fécondité, remplit toute la nature ; mais toutes les influences spirituelles et célestes semblent être émanées des deux premiers Cieux, avant de s'unir à aucun corps sensible ; ce qui fait que toute émanation spirituelle du premier Ciel ou de l'Archétypique, est appelée Âme, et celle du second Ciel, ou Firmament est nommée Esprit.

Ce sont donc cette Âme et cet Esprit, invisibles et purement spirituels, qui remplissent de leurs vertus actives et vivantes, le troisième Ciel, appelé Élémentaire ou le Ciel tylique, parce que c'est le séjour des Éléments, qui mus, ordonnés, et subordonnés par les deux mondes supérieurs, agissent à leur

tour, par commotion et mouvement descendant, ascendant, progrédiant, et circulaire, sur tous les Êtres inférieurs et sur toutes les Créatures sublunaires, composés de leurs qualités mixtes, qu'on nomme les quatre tempéraments.

Or cette Âme émanée dans le monde Élémentaire, qu'elle remplit de sa lumière vivifiante, est appelée soufre; et l'esprit émané du monde ou Ciel firmamental, qui est en principe l'humide radical de toutes choses, auquel ce soufre ou la chaleur lumineuse est attaché et adhérent, comme à son premier et dernier aliment, est appelé Mercure ou l'humide premier né, qui est l'humide radical de toutes choses, et par conséquent indivisible du soufre ou âme éthérée, laquelle étant un feu céleste lumineux et chaud, ne peut subsister sans son union intime et indissoluble avec cet esprit, son humide radical; mais cela est au-dessus de la portée des insensés.

Cette Âme et cet Esprit, unis comme une seule et même essence, partant du même principe, et ne faisant pour ainsi dire qu'une même chose, puisqu'ils ne sont divisibles que par l'esprit, ne peuvent être vus ni touchés, mais seulement conçus et compris par les sages Investigateurs de la Science de Dieu et de la Nature; cette Âme et cet Esprit ne nous deviennent sensibles, que par le lien indivisible qui les attache l'un à l'autre: or ce lien, qu'on nomme sel, est l'effet de leur union et amour mutuel et un corps spirituel qui nous les cache, et les enveloppe dans son sein, comme ne faisant qu'une seule et même chose de trois; ce que les gens pétris de préjugés n'entendront et comprendront point.

Ce sel est celui de la Sapience, c'est-à-dire la copule, et le ligament du feu et de l'eau, du chaud et de l'humide, en parfaite Homogénéité, et qui est le troisième principe; il ne se rend point visible ni tangible dans l'air que nous respirons, où il est subtil et fluide; et il ne manifeste son corps visible, que par son séjour et dépôt en résidu dans les mixtes, ou composés d'éléments, qu'il fixe et encloue, en se mêlant intimement au soufre, Mercure, et Sel, qui sont des principes naturels, à lui fort analogues et Constituteurs des Créatures sublunaires.

Le Sel céleste est le principe principiant, qui procède de l'Âme et de l'Esprit, c'est-à-dire de leur action, ou pour mieux dire, du soufre et du Mercure éthérés; il est le moyen et le milieu, qui les unit dans leur action, pour se traduire en fluide dans le soufre, le Mercure et le Sel de nature sous un corps visible et tangible, lors appelé par les Sages de toutes sortes de noms, tantôt Sel Alkali, Sel Armoniac, Salpêtre des Philosophes, et tantôt de mille autres surnoms symboliques, ou à son origine, ou à sa descension, ou bien à son essence corporelle, pour prouver qu'étant l'Âme, l'Esprit et le Corps universel de la Nature, il est susceptible de toutes sortes de détermination, qu'il plaira à la Nature ou à l'Artiste de lui donner, selon l'Art de la Sagesse.

Mais il ne faut point perdre de vue, que c'est du monde sur-céleste, que la source de la vie de toutes choses tire son origine, et que cette vie est appelée Âme, ou Soufre ; que du monde céleste ou firmamental procède la lumière, qu'on appelle Esprit, autrement humide, ou Mercure ; et que, cette Âme et cet Esprit remplissant de leur fécondité vivifique le troisième monde, appelé Élémentaire, leur action énergique et élastique perpétuellement circulaire, y porte et produit le Feu tout divin, analogique de chaleur et d'humide radicaux, mais qui est imperceptible et invisible, non vulgaire ni grossier ; et par lequel, comme Feu de vie par essence nourrissant, Réparateur, Conservateur et non Destructeur, les choses deviennent palpables et de solidité corporelle. D'où il faut conclure que ces trois substances, Soufre, Mercure et Sel universel, célestes, sont les vrais principes principiants de la génération de toutes choses, et que ces trois substances naturelles et sublunaires, dans lesquelles les trois premières se rendent infuses et corporifiées, sont les véritables principes principiés, constituteurs de la génération des Corps, par l'enclouement et la fixation qu'ils font des qualités élémentées propres à la température des individus, selon les Décrets de la Providence.

C'est ce qui a fait dire aux Sages que le Sel spirituel, qui sert d'enveloppe et de lien au Soufre et au Mercure célestes, était la seule et unique matière dont se fait la Pierre des Philosophes ; et que comme ces trois substances, identifiées par leur union, n'en faisaient qu'une, la Pierre n'était point faite de plusieurs choses, mais d'une seule chose composée, trine en essence, unique de principe et quadrangulaire de quatre qualités élémentées ; cependant cela se doit entendre à certains égards, qui puissent tomber sous l'intelligence de l'esprit, et des sens en même temps ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas s'imaginer que la matière de la Pierre triangulaire et quadrangulaire des Sages se doive ni puisse se prendre en son état de fluide aérien invisible ; mais il faut entendre qu'il est nécessaire de chercher et trouver cette même matière de fluide aérien, infuse et corporifiée en une terre Vierge des enfants de la Nature, qui en sont les mieux partagés, les plus hautement et copieusement favorisés, et en qui les premiers et les seconds Agents unis, ont plus de dignité, d'excellence et de vertu. Car la racine du Soufre des Sages, de leur Mercure et de leur Sel, est un Esprit céleste, spirituel et surnaturel, qui par le véhicule de l'air subtil se porte et se condense en air, ou vapeur épaissie, et fait une matière universelle, et l'unique de toute procréation.

4° Au-dessous de ces trois enfants placés dans l'élément de l'Air, est le Globe de l'Eau et de la Terre, sur laquelle paissent des animaux, comme un mouton, un taureau etc.

Le Globe de l'Eau et de la Terre nous désignent les Éléments inférieurs, tels

que l'Eau et la Terre, dans lesquels le Feu céleste et l'humide radical très subtil, par le moyen de l'air, s'insinuent jusqu'au profond, et y circulent incessamment par leur propre vertu, sous la forme invisible d'un Esprit sur-céleste et de vie qui, selon David, Psaumes 18, v. 6, 7, 8, a son Tabernacle dans le Soleil, d'où par sa vertu énergétique, comme un Époux, qui se lève de sa couche nuptiale, il s'élançe pour parcourir la voie des Éléments, ainsi qu'un superbe Géant qui mesure son élan et ses forces dans la vaste étendue de l'air; sa sortie est du plus profond des Cieux; de-là il procède, pénètre partout, et ne laisse rien privé de la chaleur de sa présence vivifiante, de l'expression même de Salomon en son Ecclésiaste c. I, v. 5, 6. C'est ce même Esprit divin qui éclaire l'immensité de l'Univers, qui se poussant et repoussant par vertu énergétique et élastique en circuit du centre à l'excentre et en la capacité de tout, retourne sans cesse et perpétuellement dans les cercles qu'il décrit par son mouvement et son cours éternels et universels.

C'est ainsi que cet Esprit universel, par le feu et l'humide, nourrit les poissons dans l'eau, les animaux sur la terre, et les insectes en terre, qu'il fait végéter les plantes et produit les Minéraux et Métaux au centre, et dans les entrailles de la Terre; pourquoi son influence circulante, comme Feu vital uni à l'humide radical par le Sel de Sapience, est la semence universelle, qui se congèle, et dont la vapeur s'épaissit au centre de toutes choses: cette semence spirituelle opère dans les différentes matrices, selon leurs dispositions, leur nature, leur genre, leur espèce et leur forme particulière, pour produire toutes les générations, en y mettant le mouvement et la vie.

Quant aux deux animaux paissant, qui sont le mouton et le taureau, c'est pour nous dire qu'au retour du Printemps et dans les deux premiers mois qui sont Mars et Avril, auxquels ces deux animaux dominant en qualité de Signes du Zodiaque, la matière universelle, créative et récréative, étant plus amoureuse de la Vertu céleste qui y infuse ses propriétés vitales copieusement, est plus abondante, vertueuse et exaltée, par conséquent aussi, plus qualifiée qu'en un autre temps.

5° Au-dessous de ces deux animaux, on voit un corps comme endormi et couché sur son dos, sur lequel descendent de l'air deux ampoules, le col en bas, l'une adressant vers le cerveau et l'autre, vers le cœur de cet homme endormi.

Ce corps ainsi figuré, n'est autre chose que le sel radical et séminal de toutes choses, lequel par sa vertu magnétique attire soi l'âme et l'esprit Catholiques, qui lui sont homogènes, et qui sans cesse s'insinuent et se corporifient dans le sel, ce qui est représenté par les deux ampoules, ou fioles, contenant la chaleur, et l'humidité naturelle et radicale; et ce sel ayant ainsi attiré

et corporifié ces deux substances en lui, leur union spirituelle lui ayant acquis de prodigieux degrés de force, il se pousse et pénètre dans le point central des individus; et d'universel, que ce sel était, il se particularise, se corporifie, se détermine et devient rose dans le rosier, or dans l'argent vif minéral, or dans l'or, plante dans le végétal, rosée dans la rosée, homme dans l'homme, dont le cerveau représente l'humide radical lunaire, et le cœur signifie la chaleur naturelle solaire, véhiculée dans le premier, comme sa matrice.

6° Au côté droit des mêmes trois enfants, un peu plus bas que l'air, est un escalier, par lequel monte à genoux un homme ayant les mains jointes, et élevées en l'air, duquel élément il descend une ampoule ou fiole; et au haut de l'escalier, il y a une table couverte d'un tapis, avec une coupe dessus.

L'escalier nous apprend qu'il faut s'élever à Dieu, le prier genoux, de cœur, d'esprit et d'âme, pour avoir ce don, qui est le Magistère des Sages, et vraiment un très grand don de Dieu, une grâce singulière de sa bonté; et qu'il ne faut pas être en des lieux bas, pour prendre la première matière universelle, qui contient la forme végétale et générale du monde; l'ampoule qui descend de l'air signifie la liqueur ou rosée céleste, qui découle premièrement de l'influence sur-céleste, se mêle ensuite avec la propriété des astres, et d'icelles mêlées ensemble, il se forme comme un tiers entre terrestre et céleste; voilà comme se forme la semence et le principe de toutes choses.

Pour la coupe, qui est sur la table, elle représente le vase, avec lequel on doit recevoir la liqueur céleste.

7° Au côté gauche de cette même Porte de ce grand Portail, sont quatre grandes figures de grandeur humaine, qui chacune ont un symbole sous leurs pieds.

La première, la plus proche de la porte, a sous ses pieds, un dragon volant, qui dévore sa queue.

La deuxième, a sous ses pieds un lion, dont la tête est contournée vers le Ciel, ce qui lui fait faire un effort de contorsion de col.

La troisième, a sous ses pieds la figure d'un ridicule, qui se rit et se moque des figures qu'il regarde, et qui semblent se présenter lui.

Et la quatrième foule aux pieds un chien, et une chienne qui, tous, s'entremordent vigoureusement, et semblent vouloir se dévorer l'un et l'autre.

Par le dragon volant, qui dévore sa queue est représentée la Pierre des Philosophes, composée de deux substances, ou mercure d'une même racine, et extraite d'une même matière; l'une desquelles substances est l'esprit éthéré,

humide et volatil et l'autre est le soufre, ou sel de nature, corporel, sec et fixe, lequel par sa nature, et siccité interne, dévore sa queue glissante de dragon, c'est-à-dire dessèche l'humidité et la convertit en Pierre, aidé par le feu constant dans la concavité de l'esprit éthéré humide, siège de l'âme Catholique.

Le lion courbé qui regarde vers le Ciel dénote le corps, ou sel animé, qui désire reprendre avec avidité son âme et son esprit.

La figure du ridicule représente les faux Philosophes et Sophistes ignorants, qui s'amuse à travailler sur des matières hétérogènes et ne rencontrent rien de bon, se moquent de la Science hermétique et disent qu'elle n'est pas vraie, mais purement illusoire, en quoi ils offensent la vérité Divine, qui a mis ses plus riches trésors dans le sujet.

Le chien et la chienne qui s'entre dévorent, que les Sages appellent chien d'Arménie et chienne de Corascène, ne signifient que le combat des deux substances de la pierre, d'une seule racine; car l'humide, agissant contre le sec, se dissout, et ensuite le sec, agissant contre l'humide, qui auparavant avait dévoré le sec, est englouti par le même sec, et réduit en eau sèche; et cela s'appelle prendre dissolution de corps, et congélation de l'esprit; ce qui est tout le travail de l'Œuvre hermétique.

8° Au-dessous de ces grandes figures, dans un pilier proche le portail, est la figure d'un Évêque, chargé de sa Mitre, et de sa Crosse, en posture méditative.

Cet évêque représente *Guillelmus Parisiensis*, ou bien celui qui a fait construire ce magnifique Portail et qui y a fait mettre les Énigmes.

9° Au pilier qui est au milieu et qui sépare les deux portes de ce portail, est encore la figure d'un Évêque, lequel met sa Crosse dans la gueule d'un dragon, qui est sous ses pieds, et qui semble sortir d'un bain ondoyant, dans lesquelles ondes paraît la tête d'un Roi à triple Couronne, qui semble se noyer dans les ondes, puis en sortir derechef.

Cet Évêque représente le sage Artiste Chimique, lequel fait par son art congeler la substance volatile du dragon mercuriel, qui veut s'élancer et sortir du vase qui le contient, sous la forme d'eau ondoyante, c'est-à-dire qu'il est excité à ce mouvement interne par une douce chaleur externe: et ce Roi couronné est le soufre de nature, qui est fait par l'union physique et excentrique des trois substances homogènes, mais séparées par l'Artiste de la première matière Catholique, lesquelles trois substances sont l'esprit éthéré mercuriel, le sel sulfureux, ou nitreux et le sel alkali, ou fixe, et qui conserve son nom

de sel entre les trois principes principiants et les trois principes principiés, qui tous trois étaient contenus dans le chaos humide, dans lequel ce Roi se noie, et semble demander du secours, qu'il n'obtient de l'Artiste alchimique qu'après s'être dissous dans le dissolvant de sa propre substance, qui lui est semblable, après quoi il aura mérité d'être satisfait en sa demande, c'est-à-dire qu'après qu'il a été englouti, et fait eau par son eau, il se congèle par sa chaleur interne, excitée par son sel ou sa propre terre ; par laquelle opération simple, naturelle, et sans mélange se fait le Magistère des Sages, qui n'est autre chose que dissoudre le corps, et congeler l'esprit, après avoir mis dans l'œuf cristallin le poids convenable de l'une et l'autre substance, qui sont triple et une ; car tout le travail de l'Œuvre est de monter et descendre successivement, qu'on appelle ascension et descension, jusqu'à ce que, de quatre qualités élémentées contraires, homogénéisées, l'on fasse trois principes constitutifs et ordonnateurs ; que, des trois, l'on fasse apparaître le feu et l'eau, le sec et l'humide, que de ces deux l'on fasse un seul parfait, pétrifié en sel, qui contient tout ; le Ciel et la terre, en épuration et cuisson des hétérogènes.

10° Au Portail à main droite, l'on voit les douze signes du Zodiaque, divisés en deux parties, en ordre, selon la science de Dieu et de la nature.

En la première partie, du côté droit, sont les signes du Verseau d'eau, et des Poissons, qui sont hors d'œuvre ; ce qu'il faut remarquer et noter.

Puis, en œuvre sont le Bélier, le Taureau et les Jumeaux, au-dessus l'un de l'autre.

Et au-dessus des Jumeaux est le signe du Lion, quoique ce ne soit pas son rang, car il appartient à l'Écrevisse, mais il faut considérer cela comme mystérieux.

Les signes du Verseau et des Poissons sont mis hors d'œuvre ; c'est expressément pour faire connaître qu'aux deux mois de Janvier et Février, on ne peut avoir ni recueillir la matière universelle.

Pour le Bélier et le Taureau, ainsi que les Jumeaux, qui sont en œuvre, l'un au-dessus de l'autre, et qui règnent au mois de Mars, d'avril et de Mai, ils apprennent que c'est dans ce temps-là, que le sage Alchimique, doit aller au-devant de la matière et la prendre à l'instant qu'elle descend du Ciel, et du fluide aérien, où elle ne fait que baiser les lèvres des mixtes, et passer par-dessus le ventre des Bourgeons et des feuilles Végétales qui lui sont sujettes, pour entrer triomphante sous ses trois principes universels dans les corps, par leurs portes dorées, et y devenir la semence de la rose céleste ; ce qui s'entend par symbole.

Alors son amour lui fait jeter des larmes, qui ne sont rien plus que lumière, de laquelle le Soleil est le père, revêtu d'une humidité de laquelle la Lune est la mère, et que le vent de l'Orient apporte dans son ventre ; dans cet état vous l'avez universelle et non déterminée, d'autant que vous l'aurez prise auparavant qu'elle soit attirée par les aimants des individus spécifiques, et qu'elle soit spécifiée en iceux.

Au regard du signe du Lion, qui est posé au-dessus des Jumeaux, où devrait être placée l'Écrevisse, c'est pour faire entendre qu'il y a quelque changement et une altération des Saisons, contenue dans le travail manuel et physique de la Pierre, et qui n'est pas si propre pour recevoir et prendre la matière qu'au temps où règnent le Bélier, le Taureau et les Jumeaux ; car en Été pendant les grandes chaleurs, par l'ardeur et la pompe du Soleil qui exhaurie beaucoup d'humide radical pour sa substance, son entretien et sa nourriture, il se fait une grande dissipation et déperdition des esprits, et la plus grande partie de la matière incrémentale et nourricière des corps est convertie dans la spiritualité aérienne, dont on ne peut la retirer que par le moyen de l'aimant physique et philosophique qui lui est homogène, c'est-à-dire par une température assaisonnée d'humide, qui est son aimant et son enveloppe.

11° Au bas, un peu au-dessus du Verseau et vis-à-vis des Poissons, l'on voit un Dragon volant, qui semble regarder seulement et fixement *Ariès, Taurus et Gemini*, c'est-à-dire les trois signes du printemps, qui sont le Bélier, le Taureau et les Jumeaux.

Ce Dragon volant qui représente l'esprit universel, et qui regarde fixement les trois figures, semble nous dire affirmativement que ces trois mois sont les seuls dans le cours desquels l'on peut recueillir fructueusement cette matière céleste, que l'on appelle lumière de vie, laquelle se tire des rayons du Soleil et de la Lune, par la coopération de la nature, un moyen admirable et un art industriel, mais simple et naturel.

12° Proche et derrière ce Dragon volant est figuré un Ridicule ; et derrière ce Ridicule est un chien assis sur le dos, sur lequel chien est posé un oiseau.

Ce Ridicule est un moqueur de la science hermétique en question, un rieur méprisant des opérations des vrais Sages et Philosophes et de tous leurs Partisans, qu'il estime insensés, tout aveuglé qu'il est dans l'erreur vulgaire.

La figure de ce Chien posé sur le dos, sur lequel est un oiseau, nous fait entendre que ce chien est le corps, ou le sol de la matière universelle, fidèle à l'Artiste qui sait la travailler, et l'oiseau représente l'esprit de la même matière, lequel y est posé ; cette matière est connue communément sous les

noms de soufre et de mercure, le sel pour tiers et copule ou liaison y étant compris, comme indivisible des deux qui sont le corps et l'esprit.

13° En la seconde partie de ce Portail, au côté gauche et tout en haut, est le signe de l'Écrevisse, à la place du Lion, qui est de l'autre côté du même Portail.

Sur la même ligne de l'Écrevisse sont la Vierge, la Balance et le Scorpion, tous quatre en œuvre.

Et ensuite, le Sagittaire et le Capricorne, qui sont hors d'œuvre.

Par l'Écrevisse ainsi placée en haut est témoigné que la matière Lunaire a été bien abondante, mais que l'abondance n'en est plus si grande, à cause que les Pléiades, qui sont des constellations humides, s'en retournent.

La Vierge, la Balance et le Scorpion sont les derniers degrés de chaleur pour la coction de l'Œuvre Philosophique ; car en ce temps Automnal, la maturité des fruits se parfait par le Sagittaire et le Scorpion, qui sont hors d'œuvre, ce qui démontre leur frigidité et siccité, et que ces qualités, conçues par l'esprit intelligent, sont néanmoins invisibles extérieurement en la matière de notre Magistère.

14° À droite et à gauche de ces douze Signes du Zodiaque, qui représente le cours de l'année, sont quatre figures représentant les quatre Saisons, qui sont l'Hiver, le Printemps, l'Été et l'Automne.

Par ces quatre Saisons, il est donné à entendre que le Composé philosophique doit être entretenu en l'athanor, ou fourneau de cuisson pendant un an et plus, ce qui fait dix mois hermétiques, par les degrés d'une chaleur qui soit douce et proportionnée au commencement, et puis un peu plus forte sur la fin, et cependant linéaire, comme pour faire colorer et mûrir les fruits qui se recueillent pendant trois de ces Saisons, à savoir le Printemps, l'Été, l'Automne ; moyennant quoi l'Artiste acquiert la Médecine au blanc, Symbole de la Vierge Mère et Pascale, qu'il peut arrêter et prendre au cercle citrin, comme Médecine lunaire universelle parfaite, ou bien continuer sans interruption de travail, et pousser jusqu'au rouge parfait, qui en est produit comme Médecine solaire, universelle et souveraine, accomplie au temps de sa naissance, marquée solennellement par les Sages.

15° Au-dessous de huit grandes Figures du même portail, dont il y en a quatre de chaque côté, et tout en bas, sont démontrées les vraies opérations, pour faire et parfaire la Médecine universelle, que le curieux Apprentif de cette Œuvre divine pourra expliquer, ou se les faire expliquer, mais jamais ne les expliquer par écrit.

PORTAIL DU MILIEU

16° L'on voit six Figures au Portail du milieu, au côté droit.

La première est un Aigle, la seconde un Caducée entortillé de deux serpents, la troisième un Phénix qui se brûle, la quatrième un Bélier, la cinquième un Homme qui tient un Calice, dans lequel il reçoit quelque chose de l'air ; et la sixième est une Croix où trait carré, où il se voit d'un côté sur la ligne transversale une larme, et sur la même ligne, de l'autre côté, un calice en cette forme.



Salomon, Prov. c. 20, v 21.

Ces six Figures ne sont, pour ainsi dire, que la répétition de ce qui a déjà été dit tant de fois sous différentes figures et différents termes, qui sont inépuisables, par le peu de travail et la simplicité de la matière, qui ne se fait néanmoins connaître qu'aux vrais Philosophes et non pas aux Sophistes ignorants, quelques recherches qu'ils en fassent, parce que leur intention est mauvaise et orgueilleuse, et que ce Don divin n'est accordé qu'aux simples et humbles de cœur, méprisés du reste du monde insensé, et assez malheureux en son aveuglement pour ne se repaître que de fables transitoires.

1° L'Aigle, par exemple, ne signifie autre chose que l'Esprit universel du monde ; et c'est l'Oiseau d'Hermès et le mouvement perpétuel des Sages.

2° Le Caducée entortillé de deux serpents, enseigne que la Pierre est composée de deux substances, quoique tirée du même corps et extraite de la même racine ; ces deux substances, néanmoins semblent être contraires en apparence, l'une étant humide et l'autre sèche, l'une volatile et l'autre fixe ; mais elles sont semblables en essence et en effet, parce qu'elles sont deux de nature, venant d'un seul principe, quoiqu'elles ne soient réellement qu'une.

3° Le Phénix qui se brûle et renaît de ses propres cendres, nous apprend que ces deux substances, une, après avoir été mises dans l'œuf philosophique en l'Athanor, agissent longtemps et naturellement l'une contre l'autre, qu'elles se livrent de furieux combats avant de s'embrasser et de s'unir ; que la guerre est longue avant de recevoir le baiser de paix ; que les flots de la Mer philosophique sont longuement agités par le flux et reflux, avant que la bonace et le calme puissent succéder et régner ; enfin que les travaux sont bien grands auparavant que ces deux substances se réduisent finalement en

poudre, ou soufre incombustible : car cela ne se peut faire qu'après que l'humide Mercuriel a été consommé, ou, plutôt, desséché par la grande activité du chaud et sec interne de la substance corporelle du Sel de nature, et que tout le compost est fait semblable.

C'est après ces brûlements ou calcinations philosophiques, que cette poudre, le vrai Phénix des Sages, car il n'y a point dans le monde d'autre Phénix que celui-là, étant dissous derechef dans son lait virginal, retourne à reprendre naissance par soi-même, et de ses propres cendres, et continue ainsi à renaître et mourir, tout autant de fois qu'il plaît à l'artiste bien expérimenté.

4° Le Bélier signifie toujours le commencement de la Saison, en laquelle il faut prendre la matière, d'autant qu'en ce temps d'effervescence l'humide igné de l'Esprit universel commence monter de la Terre au Ciel, et à descendre du Ciel en terre, bien plus copieusement qu'en toute autre Saison, et avec plus de vertu ; surtout dans les minières où le Soleil a fait au moins trente révolutions et non plus de trente-cinq, où la Nature minérale commence à rétrograder, pour tendre à sa dépravation et à son déclin.

5° L'homme qui tient un Calice, dans lequel il reçoit quelque chose de l'air, nous démontre qu'il faut savoir ce que c'est que l'Aimant fait par l'homme, qui a la puissance d'attirer du Ciel, du Soleil et de la Lune, par sa vertu magnétique, l'Esprit Catholique invisible, revêtu de la pure substance humide éthérée, influence quintessenciée, pour de ces deux en faire une troisième substance participante des deux autres individuellement, et qui chacune, contienne en soi indivisiblement le Sel, le Soufre et le Mercure universels lesquels, tous trois, se congèlent et s'unissent au centre de toutes choses.

6° Quant à la Croix où, sur les lignes transversales, par les côtés d'icelle, sont posés une larme et un Calice, c'est pour nous faire entendre que ce n'est que la Nature élémentaire, c'est-à-dire les quatre Éléments croisés, figurés par les quatre lignes de la Croix : en effet, c'est par le moyen des quatre Éléments que les vertus et les énergies célestes descendent et s'insinuent incessamment sur tous les Corps visibles et sublunaires.

Les deux lignes, haute et basse, représentent le Feu céleste, et les deux autres lignes transversantes, signifient l'air et l'eau.

La larme, qui signifie l'humide de l'air, pleine de feu vital, et posée sur la ligne de l'air et de l'eau, doit être reçue dans le Calice, qui signifie le récipient, et non pas dans les basses vallées, quoiqu'elle soit partout, mais sur des lieux

qui s'avancent dans l'air, où elle ne sera pas prise en quantité par ceux qui n'ont pas la connaissance de l'aimant Physique et Philosophique.

7° Proche de la Porte à droite, il y a d'un côté, cinq Vierges sages, qui tendent leur Calice, ou coupe vers le Ciel, et reçoivent ce qui leur est versé d'en haut par une main qui sort d'une nuée; et au-dessous s'y voient et s'y remarquent les vraies opérations Alchimiques et Philosophiques.

Ces cinq Vierges représentent les vrais Philosophes Hermétiques amis de la nature, et qui, ayant connaissance de l'unique matière, dont elle se sert, pour travailler dans la magnésie des trois règnes, animal, minéral, végétal, reçoivent du Ciel cette même et unique matière dans des vases convenables; et suivant les opérations de la même nature, ils travaillent physiquement, et après avoir fait le Mercure ou dissolvant Catholique, ou le Sel de nature, qui contient son Soufre, les unissent au poids requis, les cuisent en l'Athamor, et finalement en font l'Élixir Arabe.

8° De l'autre côté dudit Portail gauche, on voit cinq autres Vierges, mais folles, en ce qu'elles tiennent leur Coupe renversée contre terre, ainsi elles ne peuvent ni ne veulent y recevoir la lunaire que la nature leur présente, et qui est si copieuse, qu'après avoir largement satisfait à tout l'Univers, il y en a encore plus de reste que d'employé: et cela se fait en tout et se distribue en tous temps, et incessamment, parce qu'ainsi l'a ordonné, l'a voulu et le veut le Très-Haut, auquel gloire immortelle, ineffable soit rendue sur la terre et aux Cieux.

Par les Vierges folles, la Coupe renversée sont représentées une infinité, et presque innombrables d'opérations fausses des sophistes, des Chimistes, des ignorants et désespérés, ainsi que des impitoyables Souffleurs et Charlatans.

Ces cinq Vierges folles signifient ces faux Philosophes, qui ne demandent que hercelets Sophistiques, comme rubifications, déalbations, cohobations, amalgamations etc., qui méprisent la lecture des bons Auteurs, et qui par cette raison ne peuvent avoir connaissance de la vraie matière, quoiqu'il est vrai de dire qu'ils la portent toujours avec eux jusque dans leur sein, sur eux, alentour d'eux, sous leurs pieds et qu'ils la respirent continuellement; mais leur orgueil trop présomptueux leur fait en mépriser la méditation et la recherche, s'imaginant stupidement dans leurs grossières Sophistications et leurs faux préjugés, la trouver sans la connaissance de la belle et pure nature interprète des Mystères divins.

En effet, cette matière est si commune, et d'un si vil prix que le plus pauvre en a autant que le riche, et elle est néanmoins si précieuse que chacun en a besoin et ne peut s'en passer; car l'on ne peut être, vivre et agir sans elle.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Tout ce que j'ai remarqué en ce triple Portail est à la vérité, beau et ravissant, mais ce sont lettres closes, Énigmes et Hiéroglyphes pleins de mystères pour les ignorants, et choses mystiques pour les Savants, pour lesquels j'ai donné cette Explication, qu'ils doivent comme Curieux considérer exactement, en levant les voiles qui leur cachent l'entrée aux secrets Cabinets de la chaste Diane Hermétique.

Je n'ai point lu dans les Cartes antiques de Paris, ni de cette Cathédrale pour savoir le nom de celui qui a été le Fondateur de ce Portail merveilleux; mais je crois néanmoins, que celui qui a fourni ces Énigmes Hermétiques, ces Symboles et ces Hiéroglyphes mystiques de notre Religion, a été ce grand Docte et pieux Personnage Guillaume Évêque de Paris, la profonde Science duquel a toujours été admirée avec raison des plus Savants Philosophes Hermétiques de l'Antiquité, et particulièrement, du bon Bernard Comte de Trévisan, Savant adepte, Philosophe Hermétique, car il est certain que cet Évêque a fait et parfait le magistère des Sages.

Or, comme il a plu à la divine Providence de me faire la grâce de me donner quelque lumière et connaissance de la Philosophie, Physique et Hermétique, j'y ai tellement travaillé qu'après un long temps, beaucoup de soins, de lecture des bons Livres et avoir fait quantité de belles et bonnes opérations, j'ai enfin trouvé la triple clef par son essence, pour ouvrir le sanctuaire des Sages, ou plutôt, de la sage nature; de sorte que je peux fidèlement expliquer les écrits paraboliques et énigmatiques des Philosophes anciens et modernes, ainsi que j'ai expliqué assez clairement les Énigmes, Paraboles et Hiéroglyphes de ce triple Portail; ce que je fais très volontiers, pour donner contentement aux Savants amateurs de cet Art divin, et exciter la curiosité des nouveaux Candidats qui aspirent à la connaissance de la science naturelle et hermétique; dont Dieu soit loué et exalté à jamais. Ainsi soit-il.

LE PSAUTIER D'HERMOPHILE

Envoyé à Philalèthe

I. Tous les Philosophes sont d'accord, que l'Œuvre des Sages qui est la composition de la Pierre, peut être comparée à la création de l'Univers; en effet, cet Ouvrage de l'esprit et de la sagesse humaine, représente fort bien l'Ouvrage de l'Esprit et de la Sagesse divine, qui a créé le monde; mais il y a cette différence, que Dieu créa toutes choses, sans avoir besoin d'aucun sujet, qui servit de matière ou d'instruments à son opération, au lieu que le Philosophe a besoin d'une matière sur laquelle il travaille, et du feu comme l'instrument et le conducteur de son Ouvrage.

II. L'art, qui est le Singe de la nature, comme la nature est le Singe du Créateur, travaille sur un certain chaos, ou corps ténébreux, et sépare d'abord la lumière des ténèbres; et comme il ne peut pas créer cette matière, il la reçoit des mains de la nature et de son Auteur, et de cette matière, il en compose son grand Ouvrage; dès le commencement le Sage Artiste n'a d'autre soin que de la préparer avec industrie, de séparer le subtil de l'épais, et le feu de la terre, et de tirer de ce chaos, une certaine humidité mercurielle, brillante et lumineuse, qui contient tout ce qu'il cherche.

III. Les éléments de la Pierre qui sont l'eau et le feu, sont contenus dans ce chaos; le feu et cette eau sont le Soufre et le Mercure, qui sont les deux pièces et matériaux nécessaires, pour composer la Pierre Physique. Ces deux matières sont toutes choses, sont partout et en tout temps; mais il ne faut pas les chercher indifféremment partout, même en toute sorte de sujet, à cause que la nature les a merveilleusement enveloppés. Ce qui a obligé tous les Philosophes à dire et enseigner, qu'il faut quitter toute sorte de nature étrangère, et prendre la nature métallique minérale, et ce au mâle et à la femelle.

IV. Ce mâle et cette femelle sont le Soufre et le Mercure, l'Agent et le Patient, le Soleil et la Lune, le fixe et le volatil, la terre et l'eau; ou le Ciel et la terre, contenus dans le chaos des Sages, qui est leur sujet primitif, et dans lequel ils sont conjoints ensemble naturellement, avant que l'Artiste y ait mis les mains; mais s'il en veut faire quelque chose, il est nécessaire qu'il les sépare, qu'il les purifie; et qu'ensuite, il les réunisse d'un lien plus fort, que celui que la nature leur avait donné; et ainsi d'un, il fait deux, et de deux un; et par ce moyen, il est composé un chaos artificiel, d'où sortent de suite les miracles du monde ou de l'art.

V. Du premier chaos, ou sujet primitif, créé des mains de la nature, l'art sépare et purifie la matière, et ôte par ce moyen toutes les impuretés qui sont les obstacles ténébreux, opposés aux opérations lumineuses de la nature, ainsi il engendre et fait sortir de ce chaos, Diane et Apollon, ou bien la Lune et le Soleil qui naissent de Délos, c'est-à-dire, par la manifestation des choses cachées; c'est la première opération, où l'Artiste compose l'Or vif, ou le Soufre des Sages, et leur Mercure et leur Argent-vif: et les ayant unis tous deux, il en fait le Mercure des Sages, dont le père et la mère sont le Soleil et la Lune.

VI. Le Mercure des Philosophes, est l'enfant du Soufre et de l'Argent-vif, suivant la doctrine du Cosmopolite, et de tous les Sages: c'est ce Mercure, ou Argent-vif des Philosophes, qui suffit à l'Artiste avec le feu, et de ce Mercure seul, on peut faire un Or véritable, et bon à toute épreuve; cet Or tout de feu, et plein de vie, le faisant rentrer par une solution nouvelle dans son chaos, et l'en faisant sortir derechef, on en compose un Agent qui triomphe de toutes les impuretés métalliques: et l'on peut le multiplier à l'infini, disent les Sages.

VII. Les Philosophes parlent souvent de leur chaos, auquel ils donnent divers noms, suivant leur dessein, qui est de cacher leurs grands mystères, à ceux qui en sont indignes; on appelle ce chaos, dit Philalèthe, notre Arsenic, notre Air, notre Lune, notre Aimant, notre Acier, sous diverses considérations; il dit aussi que c'est un esprit volatil, et un corps admirable, formé du sang du Dragon Igné, et du suc de la Saturnie végétale, et ce Chaos est comme la mère des Métaux, et un principe fécond, dont on peut tirer tout ce que les Sages recherchent, et même le Soleil et la Lune sans élixir.

VIII. Le Chaos est le composé des Sages, Philalèthe l'appelle Eau, Air et Feu et Terre minérale, car il contient en soi tous les Éléments qui en doivent sortir à leur rang, quoiqu'on en voit que deux, à savoir la Terre et l'eau, dit le Cosmopolite; et que tous enfin se doivent terminer en terre, dit Hermès: c'est cet admirable composé dont parle Arnaud de Villeneuve dans sa Lettre au Roi de Naples, et qu'il appelle le Feu et l'Air des Philosophes, ou plutôt de la Pierre, qui est la matière prochaine de cet air et ce feu, et qui contient une humidité, qui court dans le feu, et qui est pierre et non pierre.

IX. Ce composé selon Artéphius, et dans la vérité, est corporel et spirituel, à cause qu'il participe du corps et de l'esprit, c'est-à-dire de la portion la plus subtile et la plus moelleuse du corps et de l'esprit, ou de l'eau; dit cet Auteur et Flamel après lui, appelle ce composé, Corsuffle, Cambar, Due-nech; mais Artéphius ajoute, que son propre nom, est Eau permanente, à cause qu'elle ne fuit point dans le feu, et ne se sépare point des corps qu'elle embrasse, et demeure inséparable avec eux; et ces corps, dit-il, sont le Soleil et la Lune qui sont changés en une quintessence spirituelle.

X. Les Philosophes parlent diversement de ce composé : les uns disent qu'il est fait de deux choses, comme Basile Valentin ; les autres veulent qu'il soit fait de trois, comme Philalèthe, qui enseigne que c'est un assemblage de trois natures différentes, mais d'une même origine : d'autres écrivent que le Chaos dont nous parlons, est semblable à l'ancien Chaos, qui est composé de quatre Éléments qui commencent, dit Flamel, à déposer l'inimitié de l'ancien Chaos, pour faire leur paix et leur réconciliation ; c'est la pensée d'Artéphius, et tous ont dit la vérité sur cela.

XI. Le terme de chaos, est fort équivoque, du moins il se peut prendre en divers sens ; car il y a un chaos général, créé de Dieu, et dont il a tiré toutes les créatures, c'est-à-dire, les trois règnes de la nature, animal, végétal, minéral ; et chaque règne a son chaos particulier et naturel, qui est le sperme de chaque chose : ainsi nous avons un chaos minéral produit des mains de la nature, qui contient les deux spermés masculin et féminin, Soufre et Mercure, lesquels, unis dans un même sujet, sont la première matière sur laquelle l'artiste doit travailler.

XII. Les Sages ont un autre Chaos, qu'ils tirent dès le commencement, et qu'ils composent d'un sujet que la nature leur présente, disent tous les Philosophes, après Morien ; ne pouvant rien par delà, dès le commencement du Magistère, dit Basile Valentin ; ils ont appelé cette substance sensible, mercurielle, sulfureuse et saline, faite de l'union des trois principes, lesquels on a mis proportionnellement, en dissolvant et coagulant, selon les diverses opérations de la nature, que l'art doit imiter, et selon la disposition de la semence ordonnée de Dieu.

XIII. Paracelse s'accorde avec tous les Philosophes sur ce sujet, qui est la matière de l'art, et leur fameux Chaos, lorsqu'il dit que la matière de la teinture Physique, est une certaine chose, qui se compose de trois substances, par le ministère de Vulcain ; et il ajoute à cela fort à propos, que ce composé peut être transmué en Aigle blanc, par le secours de la nature et par l'aide de l'art : Raimond Lulle, parle dans ce sens, lorsqu'il dit, que l'herbe blanche assemblait deux fumées, et croissait au milieu des deux.

XIV. L'abbé Synésius, le Cosmopolite et Philalèthe s'accordent avec tous les autres au sujet de cette matière, lorsqu'ils la placent au milieu du Métal et du Mercure ; car elle n'est en effet ni l'un ni l'autre et participe de tous les deux, c'est un chaos, ou un composé fixe et volatil tout ensemble, c'est ce que les Philosophes appellent Hylé, ou la première eau, et la première humidité radicale qu'ils tirent et composent du premier Hylé naturel et minéral, que la nature avait composé des éléments.

XV. Un Anonyme suivant cette pensée, qui est celle de tous les Philosophes, dit fort à propos que cet admirable composé se fait par la destruction des corps, ce qu'Artéphius avait dit longtemps auparavant : et l'Anonyme fort éclairé dans la doctrine de cet ancien Philosophe, remarque que comme ce composé se fait par la destruction des corps, de même l'eau qui est l'âme, l'esprit, l'essence du composé, ne se peut se faire que par la destruction du composé, dans lequel les âmes du corps sont liées, dit Artéphius.

XVI. Nous n'avons besoin, dit Artéphius, que de cette âme, ou moyenne substance des corps dissous, qui est subtile et délicate, et qui est le commencement, le milieu et la fin de l'œuvre, de laquelle notre Or et sa femme sont produits ; c'est un subtil et pénétrant esprit, une âme délicate, nette et pure, un sel et baume des Astres, dit Basile Valentin ; c'est dit le même, une substance métallique et minérale, provenant du sel et du soufre, et deux fois née du Mercure ; c'est le haut et le bas, qui ne sont qu'une même chose, comme enseigne Hermès, c'est là tout dans toutes choses, dit Basile Valentin ; c'est enfin l'air de l'air d'Aristée.

XVII. Notre chaos est encore appelé Magnésie, par le Cosmopolite, après Artéphius, qui est composé disent les Philosophes, de corps, d'âme et d'esprit ; son corps est une terre fixe et très subtile, son âme est la teinture du Soleil et de la Lune, et l'esprit est la vertu minérale des deux corps ; et cet esprit mercuriel, est le lien de l'Âme solaire, et le Corps solaire est ce qui donne la fixité, qui avec la Lune retient l'âme et l'esprit ; et de ces trois bien unis, c'est-à-dire du Soleil et de la Lune, et du Mercure, se fait notre Pierre ; mais auparavant ce composé doit être purifié dans notre eau.

XVIII. La purification de ce Chaos est très nécessaire, dit Artéphius, elle se doit faire dans notre Feu humide, par le moyen duquel on ouvre les Portes de la Justice et d'où l'on tire le Mercure des Philosophes de ses cavernes vitrioliques, comme parle Artéphius ; ou bien l'on en tire cette vapeur mercurielle très subtile et très spirituelle, qui se revêt de la forme d'eau, pour pénétrer les Corps terrestres et les empêcher de combustion ; c'est le dissolvant de la nature qui réveille un feu interne assoupi, menstrue très acide, fort propre à dissoudre le Corps, d'où lui-même a été tiré, avec la doctrine de tous les Sages.

XIX. Tous les Philosophes disent que leur Mercure est enfermé et emprisonné dans le chaos du premier Chaos minéral que la nature leur présente, et qu'il est tiré et mis en liberté par le secours de l'art, qui vient aider la nature, et qui commence où elle a fini ; elle-même lui donne la main, et l'accompagne partout à mesure que les esprits se tirent de l'esclavage du corps, et se séparent des parties les plus grossières de la matière, qui demeurent au fond du

vaisseau, comme dit Artéphius, et qui sont incapables de solution, et tout à fait inutiles, dit ce même Philosophe.

XX. Ce mercure ainsi dégagé des liens de sa première coagulation, contient en soi une double nature, savoir une ignée et fixe, et l'autre humide et volatile ; la première qui lui est intérieure, est le cœur fixe de toutes choses, permanent au feu et très pur fils du Soleil ; lui-même feu essentiel, feu de la nature, véritable véhicule de la lumière, et le vrai soufre des Philosophes ; la seconde nature qui lui est antérieure, est le plus pur et le plus subtil de tous les esprits ; la quintessence de tous les Éléments, la première matière de toutes choses métalliques, et le véritable Mercure des Sages.

XXI. On peut distinguer quatre Mercures différents, contenus dans notre Chaos ; le premier peut être appelé Mercure des Corps, c'est le plus noble et le plus actif de tous, c'est la semence précieuse dont se fait la teinture des Philosophes, et sans ce Mercure que Dieu a créé, notre science et toute philosophie, selon le Cosmopolite, sont vaines ; le second est le Bain et le Mercure de la nature, le vase des Philosophes, l'Eau philosophique, le sperme des Métaux, dans lequel réside le point séminal ; le troisième est le Mercure des Philosophes, qui se fait des deux précédents, c'est Diane et le sel des Métaux ; Le quatrième est le Mercure commun, non vulgaire, l'air d'Aristée, ce feu secret, moyenne substance de l'Eau commune à toutes les minières.

XXII. Dans notre chaos tiré de la nature, et composé des choses naturelles, ce Philosophe remarque un point fixe, duquel par dilatation se font toutes choses, et puis par concentration, il ramène toutes ces lignes à leur centre, où toutes choses trouvent leur repos, et une fixité permanente ; c'est ce qui est arrivé dans le premier Chaos du monde, dont le verbe de Dieu a été la base, et comme le point fixe et indivisible, dont toutes les créatures sont sorties, et où elles doivent retourner, comme à leur centre : il y a aussi un point fixe dans le Chaos minéral, créé par la nature, et dans celui que l'art compose.

XXIII. C'est de ce point fixe, d'où sont sortis tous les Métaux, leur éclat, et une émanation ou écoulement visible de cette lumière qui demeure cachée sous l'écorce de leur corps terrestre, qui fait ombre à la nature, dit le Cosmopolite ; ce point fixe reste toujours dans le centre de leur semence, qui est la même pour tous, comme l'enseigne Philalèthe, après le Cosmopolite ; mais il est invisible, à cause que c'est un pur esprit engagé dans l'obscur prison des Métaux, et que dans un corps métallique congelé, les esprits ne paraissent point et n'opèrent point que le corps ne soit ouvert.

XXIV. Les semences de toutes choses étaient contenues dans l'ancien

chaos que Dieu a créé, mais elles étaient en confusion, en repos et sans mouvement : et quoique les contraires fussent ensemble, ils ne se faisaient point la guerre ; les semences métalliques qui sont dans notre chaos y sont confuses à la vérité, mais elles sont en paix, et attendent les ordres d'un Artiste habile, qui dise fiat lux, et qui séparant la lumière des ténèbres, fasse paraître la profondeur cachée, et développant le point fixe séminal, réduise les semences métalliques de puissance en acte, et rende l'invisible visible, dit Basile Valentin.

XXV. L'ancien chaos était toutes choses, et n'était rien du tout en particulier ; le chaos métallique produit des mains de la Nature, contient en soi tous les Métaux, et n'est point métal ; il contient l'Or, l'Argent et le Mercure ; il n'est pourtant ni Or, ni Argent, ni Mercure ; la Nature a commencé ses opérations en lui, la fin a été d'en faire un métal, mais elle en a été empêchée en son cours, comme parfois elle s'arrête en chemin, lorsque tâchant de faire un métal parfait, elle en fait un imparfait, aussi souvent elle n'en fait point du tout, et se contente de nous donner un chaos.

XXVI. Dans ce chaos métallique naturel, sont contenus le Ciel et la Terre des Philosophes, mais ils n'y sont point distingués ni séparés ; le haut y est comme le bas, et le bas comme le haut, afin que l'Artiste fasse les miracles d'une seule chose, dit Hermès, les Éléments se trouvant tous ensemble et confus, sans distinction, sans action et sans ordre, tout y est dans un profond silence, et dans certaines ténèbres qui règnent dans le limbe des Sages, et qui forment une véritable image de la mort, sans aucune marque de vie et de fécondité ; ce qui n'empêche pas que cette terre catholique soit animée, et qu'elle ait une vie cachée, dit Basile Valentin.

XXVII. Le chaos général de la Nature était un corps humide, obscur et ténébreux, le chaos minéral, qui contient les semences métalliques, est un corps opaque, terrestre et ténébreux, plein de feu, duquel le Philosophe par une due séparation et purification, tire les matériaux dont il compose un chaos artificiel, duquel il tire toutes choses, et même la lumière et les luminaires métalliques ; et d'iceux dissous par leur propre menstrue, il fait un autre composé, séparant toujours la lumière des ténèbres par l'esprit dissous du Ciel, dit Basile Valentin ; il accomplit la création philosophique du Mercure et de la Pierre des Sages, dit Philalèthe.

XXVIII. Le chaos minéral étant ouvert, le Philosophe ayant séparé les Éléments, les ayant purifiés, et réunis ensuite en forme d'une eau visqueuse, qui est le chaos, ou composé philosophique, il a le bonheur de voir naître le Soleil sortant du sein de Thétis, de le toucher, de le laver, le nourrir, le mener à un âge de maturité ; le Sage voit des ténèbres avant la lumière, il en voit après la lumière, il en découvre encore qui sont avec la lumière ; il marie dans

cette opération, dit Philalèthe, le Ciel et la Terre et unit les eaux supérieures aux inférieures.

XXIX. De ce chaos, qui est notre première matière, le Sage sait bien tirer un esprit visible, qui soit néanmoins incompréhensible, dit Basile Valentin; cet esprit est la racine de vie de nos corps, et le Mercure des Philosophes, duquel on prépare industrieusement la liqueur par notre Art, qu'on doit rendre derechef matérielle, la conduire par certains moyens d'un degré très bas, à un degré de souveraine et parfaite médecine; car dit cet Auteur, d'un corps bien lié et solide au commencement, on en fait un esprit fuyant, et de cet esprit fuyant à la fin une médecine fixe.

XXX. Le corps dont nous parlons, et dont on tire cet esprit, que Basile Valentin appelle une Eau d'or sans corrosion, est si informe, qu'il ressemble à un véritable chaos, un avorton et un ouvrage du hasard; en lui est marquée et gravée l'essence de l'esprit dont il s'agit, quoique les traits en soient méprisables, ce qui fait que cette matière catholique est méprisée et payée à vil prix par ceux qui n'en connaissent pas la valeur; mais si les ignorants la regardent avec mépris, les Sages et les Savants l'estiment uniquement, et la considèrent comme le berceau et le tombeau de leur Roi, dit Philalèthe.

XXXI. L'esprit ou Mercure des Philosophes qui se tire du corps dont il s'agit, se trouve dans le Mercure vulgaire et dans tous les autres Métaux; mais, c'est un égarement de l'y chercher, puisqu'il est plus proche et plus facile dans notre sujet, où le Mercure et le Soufre se trouvent avec le feu et leur poids, et dans lesquels deux serpents ne s'embrassent que très faiblement; mais on ne peut rien faire sans un agent, capable de dissoudre et vivifier le corps, manifester la profondeur cachée, débrouiller le premier chaos, faire sortir la lumière.

XXXII. Cette lumière sort du chaos avec le feu dont elle est revêtue; ce feu extrêmement subtil s'attache à l'air dont il se nourrit: cet air embrasse l'eau, l'eau s'unit à la terre, et tout cela donne un nouveau composé, lequel étant corrompu de nouveau dans la seconde opération, l'eau sort de la terre, l'air sort de l'eau, et le feu ou le soufre des Philosophes sort de l'air: et ce feu fixe, qui paraît en forme de terre, étant purifié sept fois, devient un être qui a plus de force que la Nature même n'en a; cet esprit est l'air de l'air d'Aristée, c'est l'eau, le feu et la terre du chaos des vrais Philosophes.

XXXIII. Ces quatre natures élémentaires ne sont qu'une même chose tirée du premier composé où elles étaient dans la confusion; elles ne sont après cette extraction, qu'un être tiré des rayons subtils du Soleil et de la Lune; et c'est là le second composé, dont la fécondité dépend des deux principes actifs,

savoir le chaud et l'humide ; ce composé est appelé air, à cause qu'il est tout volatil, et c'est le vrai Mercure des Sages ; c'est un feu dévorant, et le plus actif de tous les agents ; c'est un air épaissi, dont non seulement tous les Métaux, mais tous les Mercures des Métaux sont engendrés.

XXXIV. Cet être unique composé de quatre substances, de trois ou de deux, en lesquels la troisième est cachée, dit Basile Valentin, est le vaisseau d'Hermès, du Cosmopolite, ou les colombes de Diane de Philalèthe ; c'est l'air qu'il faut pêcher, selon Aristée, qu'il faut ensuite cuire, dit le Cosmopolite ; c'est une seule essence qui accomplit d'elle-même le grand Œuvre, par l'aide du feu gradué, qui en est la nourriture, et un composé qui tient le milieu entre le Métal et le Mercure, dit Philalèthe ; c'est l'enfant philosophique, né de l'accouplement du mâle vif et de la femelle Vive, qui doit être nourri d'un lait propre.

XXXV. Cet enfant des Philosophes est au commencement plein de flegme, dont il doit être purifié, comme dit Flamel, après la Tourbe ; il doit être ramené à sept diverses fois à sa mère, qui est la Lune blanche, dit Hermès ; il doit être lavé, nourri et allaité du lait de ses mamelles, et recevoir son accroissement et sa force par les imbibitions, dit Flamel, et être perfectionné par les aigles volantes de Philalèthe ; ces aigles, comme il dit lui-même, se font par la sublimation et par l'addition du véritable soufre qui aiguise cet enfant, ou Mercure, d'un degré de vertu à chaque sublimation.

XXXVI. Cette sublimation philosophique que renferme toutes les opérations des Sages, et cette sublimation, dans le sentiment de Geber, d'Artéphijs, de Flamel et de Philalèthe, n'est autre chose que l'exaltation ou la dignification d'une substance, ce qui se fait, lorsque d'un état vif et abject elle est élevée à l'état d'une plus haute perfection ; ce qui n'empêche pas qu'on ne reconnaisse en notre Mercure un mouvement d'ascension dans le premier Ouvrage, qui est la préparation du Mercure, en quoi gît toute la difficulté, le reste étant un jeu d'enfant, et œuvre de femme.

XXXVII. La sublimation est, selon Geber, l'élévation d'une chose sèche, avec adhérence au vaisseau par le moyen du feu : peu de gens ont compris cette définition, parce qu'il faut connaître la chose sèche, le vaisseau et le feu ; l'Auteur du Commentaire des Vers Italiens de Francmarc Antonio Chinois, paraît embarrassé sur ce sujet, voici quel est le vrai sentiment de tout les Philosophes : la chose sèche est notre aimant, qui attire naturellement son vaisseau, qui est l'humide, car le sec attire l'humide, et l'humide tempère le sec et s'unit à lui par le moyen du feu, qui participe de la nature de l'un et de l'autre.

XXXVIII. Le vase et la chose sèche s'embrassent avec adhérence, parce

que nature embrasse nature, comme il est dit dans la Tourbe et chez Artéphius, et parce que le vaisseau tient lieu de femelle, et la chose sèche lieu de mâle; l'un est le Soleil, et l'autre est la Lune, l'un est l'Or vif des Sages, et l'Argent-vif des Sages, qui sont unis par le feu, qui leur est propre, qui est de leur nature, et qui est tiré d'ailleurs que de notre matière; ce feu, ce vase et cette chose sèche sont trois, et ne font qu'un, ils sont tous trois Mercure, Soufre et Sel, et sont tous trois dans un même sujet métallique.

XXXIX. Ce Sel, ce Soufre, ce Mercure qui sont le corps, l'âme et l'esprit, sortent tous les trois du chaos, d'où ils étaient en confusion, ou plutôt de la mer des philosophes; c'est là le trident de Neptune, qui ne sortirait pourtant point de ses profondes abysses, si Éole ne faisait par ses vents exciter des tempêtes sur la mer; c'est par le moyen de ces vents mercuriels, sulfureux et salins, qu'on émeut la mer des Philosophes jusque dans le centre, et qu'enfin, après que les parties sont d'accord, on marie Éole à la belle Déjopée.

XL. Neptune n'est pas plutôt sorti du centre de la mer, qu'il apaise tous les vents, et fait un calme général avec son trident, et puis rentre dans ses abîmes humides; c'est ce que Flamel a voulu dire dans sa sixième Figure, où il dit que dans cette occasion notre Pierre est si triomphante en Siccité, que d'abord que le Mercure la touche, nature se jouissant de sa nature se joint à elle, et attire son humide pour le joindre à soi, par l'apposition du lait virginal, dont il parle dans la quatrième Figure.

XLI. Ce Trident neptunien ne saurait jamais sortir de la Mer philosophique, si un trident venteux et vaporeux n'avait pénétré la Mer pour tirer ce Roi à triple couronne, nageant dans les eaux; c'est dans cette occasion que le Philosophe aiguise et excite le passif par l'actif; que par les principes vivants, il ressuscite les morts, comme dit Philalèthe, et qu'un principe donne la main à l'autre, comme le dit le Cosmopolite, après quoi, les principes mariés et élevés sont nourris de leur chair, et sang propre, dit Basile Valentin.

XLII. Le sec embrassant le vaisseau qui le contient, étant monté au Ciel par la sublimation philosophique, et le sel terrestre étant devenu céleste, le céleste descend en terre pour aller sucer le lait de sa mère, qui est la terre, ou de sa nourrice, qui est une terre, qui prend soin de nourrir l'enfant philosophique, lequel ayant pris sa nourriture, et engraisé de ce lait succulent, remonte au Ciel, et par un moyen montant à diverses reprises, et descendant, il prend la vertu des choses supérieures et inférieures.

XLIII. C'est ici le Ciel terrestre de Lavinius qui se perfectionne par ses ascensions et descensions; c'est le mariage du Ciel et de la terre, sur le lit d'amitié, selon Philalèthe; c'est là ce Palais Royal, qu'on bâtit et qu'on enri-

chit par le flux et le reflux de la mer de verre, pour y loger le Roi, comme parle Basile Valentin ; et sont les imbibitions de Flamel, le sceau de l'enfant dans le ventre de sa mère, et de la mère dans le ventre de l'enfant, selon Démogoras, Senior et Haly ; La mère nourrit son enfant, et l'enfant nourrit sa mère., ainsi ils s'aident l'un l'autre, s'augmentent et se multiplient comme dit Parménide.

XLIV. Cette mère est la Lune ; l'enfant est le Mercure des Sages, que l'on appelle crachat de la Lune en la Tourbe ; c'est cette Lune, qu'il faut faire descendre du Ciel en terre, comme dit Paracelse : cette Lune étant pleine ressemble au Soleil, et porte le Soleil dans son sein ; ce Mercure se charge de porter la teinture de son père et de sa mère, et lors ayant perdu toutes ses plumes, il tombe dans la Mer, et puis les eaux se retirant, dit Basile Valentin, il se change en terre, où sa force est entière, dit Hermès ; ce qui comprend trois tours de roue, dit Riplée, et les tours de mains de Basile Valentin dans le premier et le deuxième ouvrage de tout le Magistère.

XLV. Ce Mercure philosophique n'est autre chose que les dents du Serpent, que le vaillant Thésée, dit Flamel sèmera dans la même terre d'où naîtront des Soldats, qui se détruisent enfin. Eux-mêmes se faisant par apposition résoudre en la même terre, et laisseront emporter les conquêtes méritées. Cette apposition enferme toutes les opérations, que les Philosophes renommement en tant de sortes, et l'on voit dans cette occasion la vérité de ce qu'enseigne Flamel, que notre Pierre se dissout, se congèle, se pourrit, se blanchit, se tue et se vivifie soi-même ; c'est le sang du Lion et la glue de l'Aigle de Paracelse.

XLVI. Ce sang du Lion se trouve avec la glue de l'Aigle, profondément cachés dans notre sujet, qui est l'Île de Colcos ; ils y sont naturellement comme dans leur propre sel, qui leur sert de matrice, et de minière, comme dit le Cosmopolite ; ils sont la véritable toison d'or gardée par des taureaux, jetant feu et flammes par les narines, sur lesquels la belle Médée doit verser sa précieuse liqueur, qui les abreuve et les endort ; et par cette précieuse liqueur, les taureaux sont assoupis, la toison est enlevée par Jason ; ou plutôt par ce menstrue philosophique, le corps est dissous, et l'âme délivrée des liens du corps, et elle est changée en quintessence.

XLVII. Cette Toison est la semence métallique, que Dieu a créée, et que l'homme ne doit pas présumer de faire, mais qu'il doit tirer du sujet où elle est ; Basile Valentin la décrit en ses termes : premièrement, dit-il, l'influence céleste, par la volonté et le commandement de Dieu, descend d'en haut, et se mêle avec les vertus et propriétés des Astres ; d'icelles mêlées ensemble, il se forme comme un tiers, entre terrestre et céleste : ainsi se fait le principe de notre semence ; de ces trois se font l'eau, l'air, la terre, lesquels par le moyen

du feu bien appliqué, engendrent une essence de moyenne nature, un esprit incompréhensible, et un corps visible ; dit Basile Valentin.

XLVIII. Cette semence métallique est le grain qui nous est nécessaire, et qu'il faut chercher dans un sujet, où la nature l'a mise fort près de nous ; ce sujet, dans le sentiment de tous les Philosophes, est notre airain, notre or, notre pierre, dont parlent Sendivogius, Philalèthe, Pythagore ; et nous obtiendrons cette précieuse semence, dit Basile Valentin, si nous rectifions tellement le Mercure, le soufre et le sel, que l'âme, l'esprit, et le corps soient unis inséparablement ; tout cela n'est autre chose que la clef de la vraie Philosophie, et l'eau sèche conjointe avec une substance terrestre, faite de trois, de deux, et d'un.

XLIX. Cette semence ou ce grain, ne se tire pas d'aucun autre sujet, que de celui que nous venons de nommer notre or, sans hyperbole : et de ce même sujet, on ne peut le tirer que par dissolution, et cette dissolution se fait de soi-même, ou par le sujet qui lui est semblable, ou plus proche ; la nature l'a aussi pourvu d'une aide, qui est de sa chair et de son sang ; ainsi que nous l'enseignons que le sperme masculin mis dans sa matrice, y trouve un dissolvant de sa nature qui à la façon d'un Aimant, attire la semence du sperme, qui est de sa nature et de essence.

L. La dissolution, qui nous est nécessaire pour avoir ce bon grain, ou semence, est très difficile à faire ; car elle ne peut se faire, que par le moyen d'une liqueur précieuse qui est une Eau d'or, et un menstrue philosophique ; et cette liqueur n'est pas facile à trouver, ou à tirer du sujet où elle est ; il faut un Aimant philosophique, qui est de la nature du grain qu'on veut tirer de notre sujet par ce dissolvant, et de la nature même du dissolvant qu'on demande, et qu'on veut acquérir pour tirer ce grain, où l'on peut voir comment notre art fait, et imite la nature.

LI. On peut remarquer que dans notre Ouvrage il n'y entre rien d'étranger, car ce grain ou semence métallique, est de la nature du dissolvant qu'un Anonyme appelle essentiel, et ce dissolvant essentiel, est de la nature de cet aimant métallique, qu'un Anonyme appelle menstrue minéral, uni au végétal, et tiré par lui comme Ganymède par Jupiter ; et ces deux unis à celui qu'il appelle essentiel, servent pour dissoudre radicalement un corps qui est l'or, sans ambiguïté, et d'icelui dissout il apparaît qu'on tire un esprit mûr, par un esprit cru.

LII. Ce sujet, où nous cherchons la semence, est un Or philosophique, et non pas l'Or vulgaire, et cela pour deux raisons ; la première est que l'Or vulgaire n'a point besoin d'ordure qu'il soit besoin d'ôter, pour trouver ce grain

ou cette semence métallique : puisqu'il est tout pur et sans aucun mélange d'impuretés ; la seconde raison est que l'Or vulgaire est tout semence, et si on se servait de lui, il n'y aurait qu'à le réincruder, volatiliser et spiritualiser, de manière qu'il put pénétrer les corps et se joindre à eux par ses moindres parties : si l'Or avait cela, il ferait la Pierre.

LIII. Ceux qui ont dit qu'il fallait chercher la semence métallique, ou le grain fixe dans l'Or vulgaire, ne sont pourtant pas éloignés de la vérité, pourvu qu'on les entende avec un grain de sel, puisqu'il y est effectivement et qu'on peut l'y trouver par le moyen d'une eau philosophique, dans laquelle il se fond comme la glace dans l'eau chaude, et dans laquelle il perd sa forme naturelle, pour en prendre une nouvelle, plus noble et plus excellente ; et c'est alors que le trésor caché, est découvert, c'est le centre révélé.

LIV. La semence métallique que nous cherchons dans l'Or des Sages, est un esprit subtil et pénétrant, c'est une âme pure, nette, et délicate, réduite en eau et en un sel et ce baume des Astres, lesquels étant unis ne font qu'une eau mercurielle : or, cette eau doit être amenée au Dieu Mercure qui est son père, pour être examinée, et alors le père épouse sa fille ; et par ce mariage, ils ne sont plus deux mais une seule chose, qu'on appelle huile vitale, ou incombustible, et à la fin Mercure jette ses ailes d'Aigle et déclare la guerre au Dieu Mars.

LV. Le Mercure, qui est le père de cette eau, qu'on lui amène pour être son épouse, l'embrasse dans cette qualité, à cause que cette eau est encore un Mercure, et de cette manière il paraît qu'on amène Mercure à Mercure avec cette différence, que le Mercure qui est amené comme épouse, est le Mercure des Sages qui est la mère du tout le Thélème ; et celui à qui on l'amène est le Mercure des corps, père du tout, le Thélème, père, enfant, frère, épouse, du Mercure des Sages : ainsi les natures se poursuivent et les parents se marient ensemble.

LVI. Dans ce mariage philosophique, on conjoint Mercure à Mercure et on amène ainsi le feu au feu, aussi bien que Mercure à Mercure ; on marie le feu au feu, car le Mercure des Sages porte ce feu, ou le soufre dans son sein : et le Mercure des corps est encore tout plein de ce feu sulfureux, qui brûle dans l'eau ; et dans cette rencontre, une nature apprend à l'autre à ne point craindre le feu, et à se familiariser avec lui ; ainsi l'eau qui craignait le feu, apprend à rester avec lui, et le Mercure qui le fuyait devient son ami.

LVII. L'eau dont nous parlons ici est l'Azoth, qui sert à laver le laiton, et le laiton que nous devons laver est notre sujet, ou notre airain, ou Or rouge, qu'il faut blanchir, en rompant les livres ; cette eau céleste est tirée des montagnes

du Mercure, et de Vénus, par adhérence du sec à l'humide, par le moyen de la chaleur, et la chaleur unie à l'humide fait couler un ruisseau d'eau chaude sèche et humide ; et cette eau est la grande ouvrière en notre art, elle dissout les corps durs, subtilise l'épais, et purifie les impurs comme la terre.

LVIII. J'ai dit Laton ou laiton, car les Philosophes ont leur Latone aussi bien que leur laton ; l'un dit qu'il faut blanchir le laton qui est immonde, l'autre dit qu'il faut laver Latone qui est obscure, et ceux qui ont confondu ces deux choses, contenues en *Rebis*, n'ont pas moins erré, que ceux qui ont cru que c'étaient deux choses, qui étaient d'une nature différente ; car quoiqu'elles se trouvent dans le sujet, qui est le chaos de l'art, et qu'ils y soient comme mâle et femelle, et que de leur semence doive sortir le fils du Soleil et de la Lune, par leur union parfaite, ils ne sont qu'un en Essence.

LIX. Ce *Rebis*, ou chaos de l'Art, ou Ciel terrifié, ne peut servir de rien, sans le secours du feu et de l'Azot, mais ces deux là qui composent la liqueur de notre Art, et qui sont l'huile vitale, lui suffisent tant pour le laver et le purifier, que pour le rendre fécond par la séparation des deux sexes, et par leur réunion entière ; car il en sort un fort bel enfant, après avoir ôté les ordures, et cet enfant doit être nourri du sang de son père, et du lait de sa mère, et lors ce sang et ce lait mêlés ensemble, prendront la couleur d'une quintessence dorée.

LX. Nous avons, dit un Philosophe, dans ce Laton, deux natures mariées ensemble, dont l'une a conçu l'autre, et par cette conception, elle s'est convertie en corps de mâle, et l'autre en corps de femelle ; de sorte que l'on ne saurait distinguer l'une de l'autre, par leurs vêtements extérieurs, quoiqu'on doive les séparer, pour les reconnaître, et les réunir, pour n'être plus qu'un inséparable, après les avoir dépouillés de tous leurs vêtements, et les avoir réduits à la nudité naturelle : c'était auparavant deux corps en un, ou l'Androgyne des Sages, et après c'est Diane toute nue.

LXI. Lorsque Diane est toute nue, et Apollon de même, on les distingue facilement, et rien n'empêche leur légitime conjonction pour la procréation du Soleil, qui est leur enfant ; mais pour réveiller leur fécondité et les rendre propres à la génération, il a fallu les animer en les purifiant avec l'huile vitale qui est l'eau de la Pierre, dit un Philosophe ; il a fallu diviser le corps coagulé en deux parties pour en tirer cette huile vitale, ou ce lait destiné à la nourriture de l'enfant nouveau-né qui contient en soi les deux sexes, et les assemble en unité de nature et d'essence.

LXII. Notre Laton est rouge dans son commencement, mais il nous est inutile si la rougeur ne se change pas pour faire place à la blancheur : mais si

une fois il en blanchit, et il est très grand prix, enseigne d'Astin : mais comme dit ce Philosophe, avec tous les autres, la première couleur qui paraît dans notre sujet est la noirceur, après laquelle vient la blancheur, et ensuite se fait voir la rougeur claire et brillante, et pour lors, dit la savante Marie, son obscurité s'étant retirée, ce laton se change en pur or, et ce qui lui procure cette blancheur, et splendeur, est notre azot.

LXIII. L'azot qui a été formé du limon resté après la retraite des eaux du déluge, comme le Serpent Python, est vaincu par les flèches d'Apollon, qui sont les rayons de notre Soleil, ou par la force de notre airain, qui enfin devient le maître, et se faisant justice, rend le sec de première couleur orangée rouge ; il ôte même la robe blanche à l'Azot, qui en devient si changé qu'il prend la couleur et la nature de notre airain, et tout se fait rouge, dit le docte Parménide ; et c'est signe que le Seigneur a fait son temps, et qu'après le temps se fait l'éternité fixe et incorruptible.

LXIV. Apprenons ici de Morien, qu'il faut bien laver ce corps immonde, qui est le Laton, qui doit être desséché et blanchi parfaitement, et l'on doit lui infuser une âme, et lui ôter toute son ordure, afin qu'après la mondification, la teinture blanche entre en lui ; car un corps étant bien purifié l'âme entre d'abord dans ce corps, et il ne s'unit jamais à un corps étranger, ni même au sien propre s'il n'est pur et net ; car les superfluités, qui se trouvent dans nos corps, quoiqu'elles ne soient pas en grande quantité, empêchent leur union parfaite.

LXV. On ne lave le Laton, que pour le rendre propre d'embrasser sa Latone, et s'unir avec elle d'une union indissoluble ; mais comme l'un porte le feu, et l'autre contient l'eau, on doit bien purifier l'un et l'autre de leurs immondices naturels ; il est vrai qu'ils se trouvent tous dans notre androgyne, mais comme c'est un chaos où les éléments sont plutôt confondus, qu'ils ne sont unis, on ne saurait les unir fortement sans les purifier, ni les purifier sans les séparer, ni les séparer sans détruire le composé ; il faut les diviser en partie et séparer ainsi les éléments.

LXVI. Comme notre Pierre doit naître de ce chaos, ou masse confuse, dans laquelle tous les éléments sont confus, il est nécessaire de séparer la terre du feu, et le subtil de l'épais, comme dit notre père Hermès, le subtil monte en haut avec l'air, et l'épais demeure au fond avec le sel ; mais la terre contient le feu avec le sel de gloire, et l'air se trouve avec l'eau ; on ne voit pourtant que la terre et l'eau ; ôtez donc le flegme de l'eau et la pesanteur de la terre, et les éléments seront purs et bien unis.

LXVII. Cette union, ou conjonction des éléments purifiés, est la seconde

opération de la Pierre, qui se trouve après la mondification, et la Pierre se trouve parfaite, si l'âme est fixée dans le corps; mais comme ce n'est que le terme du premier Ouvrage, la matière est bien parfaite, et on a l'Or vif, et le soufre incombustible; mais il n'est pas teingeant, et l'on doit tourner la roue pour la seconde et troisième fois, avec le même soufre qui sert de ferment, mais le premier Ouvrage fini, commence le second où la sublimation philosophique est nécessaire, afin que le fixe soit fait volatil, et le corps esprit.

LXVIII. Dans le premier Ouvrage qui comprend plusieurs opérations, on ne travaille qu'à volatiliser le fixe, et à fixer le volatil, ressusciter le mort, et tuer le vif, et son terme est lorsque le tout est réduit en poudre fixe, qui est Or pur, meilleur que celui des minières; sans lui, on ne saurait avoir la Pierre, quoiqu'il ne soit pas la Pierre; La Pierre est pourtant en lui comme dans son berceau: Il n'est pas l'Or vulgaire; car il est plus pur, et n'est qu'un pur feu en Mercure; on peut néanmoins le fondre et le débiter pour Or vulgaire, car il est Or à toute épreuve.

LXIX. Dans le second Ouvrage qui est la multiplication de cet Or, l'Or est augmenté en quantité par l'addition de nouvelle matière; et l'Or sert de levain à sa propre multiplication, par une simple digestion de ce levain avec la farine et l'eau métallique, on fait de l'Or, et le levain sert toujours de manière; les Philosophes procèdent encore autrement; ils élèvent leur Or ou levain en degrés, et l'augmentent si bien en qualité, qu'il surpasse l'Or, et devient teignant et fondant; c'est ce qu'on appelle Pierre, qui se multiplie à l'infini.

LXX. L'eau métallique, qui revivifie l'Or fixé, à la fin du premier ouvrage, est cette huile vitale, dont parle un Anonyme, et qui est unie à l'essentiel, au minéral et eau végétale; pour être comme elle est, le dissolvant radical de l'Or; c'est cette huile dont les Philosophes font bonne provision, afin qu'elle ne leur manque pas au besoin; comme elle fit aux Vierges folles; cette huile est l'eau de la Pierre, tirée d'elle en la première opération, dit le Sage Jardinier: dans cette eau rien ne se fait dans le second Ouvrage, et le premier ne se fait pas sans elle; cette eau est un feu, car elle le porte, et sur elle est porté l'esprit du Seigneur.

LXXI. En cette eau consiste le plus grand secret des Sages, nous avons dit que c'était l'eau de la Pierre, quoiqu'il soit vrai, qu'elle n'est pas dans un sens l'eau de la Pierre, c'est une eau mercurielle: mais ce n'est pas le Mercure des Philosophes; c'est plutôt le Mercure du Mercure de la nature, le bain-marie des Sages, le feu humide et secret d'Artéphius, le vase des Philosophes, auquel la chose sèche adhère dans la sublimation; c'est le sperme des Métaux, l'humide radical, l'Eau philosophique d'Hermès, qui suffit avec une seule chose; cette eau lave le laiton, et dissout l'Or parfaitement.

LXXII. La chose unique qui suffit à notre eau hermétique est la terre vierge qui contient les quatre Éléments, c'est notre première matière; savoir un Corps solide, et le commencement de l'Œuvre, comme dit Basile Valentin; c'est cette chose si cachée et si précieuse, dont se fait uniquement tout notre ouvrage, et laquelle se perfectionne en elle-même; n'ayant besoin que de la dissolution, sans addition d'aucune chose étrangère: cette chose est notre pierre, qui n'a besoin que du secours de l'Artiste; c'est cet airain, que Dieu nous a créé, qu'on peut aider, en détruisant son corps cru, et tirant le bon noyau.

LXXIII. Si la dissolution de notre corps, qui est l'airain susdit est nécessaire, la congélation de l'eau mercurielle resserrée dans les liens de la pierre Saturnienne, ne l'est pas moins, et pour toutes les différentes opérations, la putréfaction est absolument nécessaire; cette putréfaction se fait par le moyen d'une petite chaleur, afin que la pierre se putréfie en soi-même, et se résolve en sa première humidité; que son esprit invisible et teingeant, où l'esprit de l'Or, est enclos dans le profond d'un sel congelé, soit mis au-dehors, et que son corps grossier étant subtilisé, soit ainsi uni indivisiblement avec son esprit.

LXXIV. Il n'y a aucune autre eau sous le Ciel qui soit capable de dissoudre notre airain, exceptée une eau très pure et très claire, laquelle dissout sans corrosion; cette eau s'échauffe elle-même à la rencontre du feu, qui lui est homogène; c'est l'eau dissolutive et permanente, et la fontaine du rocher, dont les Philosophes ont parlé diversement; il ne faut pas s'étonner si cette eau dissout l'airain, à cause qu'elle est de sa nature: car l'airain est l'Or sans ambiguïté, et cette eau est une eau d'Or, laquelle transmue le corps en soi; en sorte que tout devient eau, et puis transmuée en corps, est corps.

LXXV. Il sort une eau de notre airain, qu'Aristée appelle eau permanente; c'est elle qui gouverne le corps, et qui pourtant est gouvernée par lui; car elle le rompt, elle le brise, et le corps la tue et la fait mourir; elle le réduit en eau, et lui la réduit en terre; mais il faut qu'ils soient mêlés ensemble par le feu d'amitié. Il faut continuer ce procédé jusqu'à ce que tout soit fait rouge; c'est ici l'airain brûlé et la fleur, ou levain de l'Or; et par un prodige étonnant, cet airain est brûlé par l'eau et lavé par le feu, et on voit en tout cela, l'accord des Éléments et l'accord de tous les Philosophes.

LXXVI. Les Philosophes ont appelé l'eau, dont nous venons de parler, un serpent qui mord sa queue; mais les envieux, dit Parménide, ont parlé de plusieurs sortes de manières d'eau, de bouillons, de pierres et de Métaux, pour détourner les ignorants, quoiqu'il soit vrai, dans un sens, qu'en tout ceci, il y a eau, bouillon gras, pierre et Métaux; et qui entend cette doctrine, entend ce

qu'il y a de plus fin dans notre art ; et de plus difficile dans notre ouvrage et dans nos matières ; mais laissez tout cela, et prenez l'eau vive, puis la congeler dans son corps et son soufre qui ne brûle point, et tout sera blanc.

LXXVII. Tout sera blanc dit Parménide, et vous ferez nature blanche ; sachez, dit Aristeus, que tout le secret est l'art de blanchir ; or ce blanchissement est un pas fort difficile, dit Flamel, il ne peut se faire sans eau, dit Artéphius : car c'est elle qui lave le laiton, c'est cette eau qui fut montrée à Sietus, et que ce Philosophe assure être pur vinaigre, très aigre, qui a le pouvoir de donner la couleur blanche et rouge au corps noir, et le revêt de toutes les couleurs qu'on peut imaginer, qui convertit le corps en esprit ; c'est le vinaigre des Montagnes, qui défend le corps de combustion, car sur le feu il se brûle sans ce vinaigre.

LXXVIII. Ce vinaigre très aigre est notre eau première, et le vinaigre des Montagnes, du Soleil et de la Lune, ou plutôt de Mercure et de Vénus ; c'est une eau permanente, à cause qu'elle demeure constamment unie à notre corps, ou à nos corps de Soleil et Lune, lorsqu'elle les a dissous radicalement ; et notre corps reçoit de cette eau, une teinture de blancheur si spéciale et si éclatante, qu'elle jette ceux qui la contemplent en admiration : cette eau si blanche tient du Mercure et du Soufre ; elle est Soleil et Lune en dedans, comme le corps est en dehors, elle blanchit notre airain et dissout le corps amiablement.

LXXIX. L'eau qui dissout notre corps si amiablement, est une eau qu'on peut appeler la première, quoiqu'il y en ait de plusieurs sortes qui l'aient précédée, mais elles sont hétérogènes, et ne sont point comptées dans notre ouvrage ; elles ne sont pas du nombre de nos menstrues homogènes, comme est notre eau blanche première, dissolutive qui est Métallique, Mercurielle, Saturnienne, Antimoniale, ainsi qu'en parle Artéphius : cette eau blanchit l'Or, c'est-à-dire notre laiton, et le réduit en sa première matière, qui est le Soufre et le Mercure, qui brillent comme un miroir.

LXXX. Ce Soufre et ce Mercure qui restent après la dissolution du corps cru, et qui brillent comme une Glace de Cristal bien polie, sont tirés de ce corps cru, par le moyen d'une eau, ou fumée blanche, intérieurement, mais qui est dans le commencement couverte des ténèbres de l'abîme ; et ces ténèbres sont chassées par l'Esprit du Seigneur, qui se meut sur les eaux, qui ont été créées avant l'arrangement des parties du Chaos, lorsque le Ciel et la terre furent faits ; cette eau première dissolutive du corps, est une eau claire et sèche, c'est un Mercure de la nature, qui en dissolvant, tire le Mercure du corps.

LXXXI. Ce Mercure tiré du corps cru, est grossier ; mêlé avec ce mercure ou eau dissolvante et première, il compose et fait le double Mercure, du Trévisan, l'Or composé de Philalèthe, ou le rebis des Philosophes, ou le poulet d'Hermogène, ou le Mercure des corps, qui se dispose par degré à devenir le Mercure des Philosophes, par le moyen du feu, ou du Mercure commun à toutes les minières : or ce Mercure double blanc, d'une blancheur étincelante, tiré par l'eau première, devient rouge, s'il est simplement avec l'eau seconde, qui est fort blanche au-dehors et rouge au-dedans.

LXXXII. Cette eau seconde était ci-devant dans la première, mais elle n'était pas imprégnée d'un feu céleste, comme elle l'est dans la suite ; ainsi ces deux eaux ne diffèrent qu'autant que la première dissout le corps cru, lave le laiton, et volatilise une masse pesante de sa nature ; et qui mêlée à la première eau, ou feu humide devient volatile ; et l'eau première mêlée avec une eau sèche, se réduit en fumée, en eau limpide et en chaux vive, laquelle chaux vive est pleine d'un feu et d'un soufre philosophique, et ainsi c'est cette eau seconde tirée de la première par le moyen du feu.

LXXXIII. Ce feu fait, que dans la sublimation philosophique, le sec monte et se perfectionne par son adhérence au vase ; cette adhérence rend le sec inséparable de l'humide, et le feu inséparable de l'eau ; ainsi se forme notre eau seconde des vertus supérieures et inférieures ; et c'est cette eau qui est le Mercure des Sages, le Mercure animé, que l'Artiste peut élever en degrés, et le pousser jusqu'à la plus haute perfection ; et pour cet effet, on n'a qu'à le nourrir du lait des mamelles de la terre, qui est sa mère, et faire téter souvent ce fils d'Hermogène, le ramenant à sa mère.

LXXXIV. On ramène aussi la mère à l'enfant, lorsque le corps composé du Soleil et de la Lune, du père et de la mère, du coq et de la poule, du soufre et du Mercure, par notre eau première, est amené au Mercure des Philosophes, qui est l'œuf de ce coq et de cette poule, le fils du Soleil et de cette Lune, et le Mercure de ce Soufre et de ce Mercure ; car dans leur intime communication, le père et la mère sont élevés et sublimés en gloire, par la vertu de leur enfant, le laiton est blanchi, fixé, et rendu fusible ; en sorte que l'enfant engendre son père et sa mère, et il est plus vieux qu'eux.

LXXXV. Le Mercure des Philosophes a engendré son père et sa mère, et lui est engendré et tiré des choses où il est par le moyen d'un autre Mercure élevé en degrés, et d'une eau qui est pur vinaigre, lequel communique sa qualité acéteuse à son enfant ; et son enfant rentrant dans le ventre de sa mère, lui déchire les entrailles, comme un vipéreau ; et enfin, après avoir sucé de son lait virginal, il l'adoucit, comme nous voyons que le vinaigre commun

distillé, dissout l'acier et le plomb ; et par ce mélange du vinaigre il devient si doux, qu'on l'appelle lait virginal.

LXXXVI. Tout le secret de ce vinaigre, qu'Artéphius appelle Antimonial, et que l'on peut appeler Saturnien à raison de son origine, ou Mercuriel à cause de son esprit congelé, plus précieux que tout l'Or du monde, dit le Cosmopolite, consiste à savoir tirer par son moyen, l'Argent-vif, doux et incomburant du corps de la Magnésie, c'est-à-dire par cette eau première, une eau seconde, eau vive et incombustible, et savoir la congeler ensuite avec le corps parfait du Soleil, qui se dissout dans cette eau seconde, en la façon d'une substance blanche et épaisse, et congelée comme de la crème du lait.

LXXXVII. Ce Mercure philosophique, ou eau seconde blanche et congelée, comme la crème du lait, est tiré par le moyen d'une eau première, ou vinaigre âcre, et par le moyen d'une eau douce, ou vinaigre doux ; la première est mâle, et tient du feu qui domine l'eau, le second est femelle et passif, et tient de l'eau opprimée du feu étranger ; ce mâle est actif, cette femelle est passive, ils se joignent et s'embrassent tous deux pour produire l'eau seconde, qui dissout l'Or composé, qui a été produit par l'union des deux ; c'est-à-dire, par notre double eau première, au sens d'Artéphius.

LXXXVIII. Ce corps qui a été produit, ou composé par notre eau première, doit être résous, ou dissous dans l'eau seconde, composée de ces deux, aussi bien que le corps susdit, qui ne s'y résoudrait point, s'il n'était de la nature du dissolvant ; mais si au lieu du composé, on ne met dans notre eau dissolutive seconde, que le corps de l'Or simple, elle le réduit bien en état d'améliorer les Métaux, en quelque manière, comme dit Sendivogius, après l'auteur du duel Chimique ; mais si on joint le mâle et la femelle, et que notre eau soit le Dieu aidant, on trouve tout le secret des Sages.

LXXXIX. Tout le secret des Sages consiste en cet Ouvrage, qu'Artéphius appelle blanchir le laton, ou l'Or des Philosophes, et le réduire en sa première matière, c'est-à-dire en soufre blanc et incombustible et en Argent-vif fixe ; c'est ainsi que l'humide se termine (c'est-à-dire, notre corps qui est l'Or, se change) dans cette eau première dissolvante, ou Soufre et Argent-vif fixe, de sorte que cet Or qui est un corps parfait, se change en réitérant cette liquéfaction, et se réduit en Soufre et Argent-vif fixe, reçoit la vie, et se multiplie en son espèce, comme il arrive dans les autres choses.

XC. Cet Or se multiplie donc par le moyen de notre eau ; car le corps, qui est composé de deux corps, qui sont le Soleil et la Lune, ou Apollon et Diane, s'enfle dans cette eau, grossit, s'élève, croît et reçoit de cette eau première, sa teinture d'une blancheur surprenante ; et celui qui connaît notre eau Her-

métique, et la source d'où elle sort, connaît la fontaine du Trévisan, et la Pierre d'où Moïse tira l'eau, qui suivait le Peuple; il sait changer le corps en Argent blanc Médicinal, qui peut perfectionner les autres Métaux imparfaits, car notre eau porte une grande teinture.

XCI. La teinture qui est cachée dans notre eau, est blanche et rouge, quoiqu'elle ne donne d'abord qu'une teinture de blancheur; mais comme eau qui dissout et rompt le corps, la première qui paraît dans cette dissolution est la noirceur, signe de putréfaction; en effet il faut que le corps se pourrisse dans notre Eau, qu'ayant passé par toutes les couleurs, qui marquent son infirmité, elle prenne la couleur blanche fixe, et puis la rouge de pourpre, qui sont les marques essentielles d'une véritable résurrection, dans laquelle triomphent la vertu et le germe de notre levain.

XCII. Notre levain contient un esprit igné, comme la chaux vive, d'où vient qu'il pénètre le corps par sa subtilité, qu'il échauffe par sa chaleur, et qu'il fait lever le germe, qui n'était dans le corps qu'en puissance, et ne serait jamais passé en acte sans l'addition de notre levain, dont la vertu peut se multiplier à l'infini, en lui apposant une nouvelle matière, qui prend la vertu du levain et devient aussi aigre que lui, et encore davantage: et à la fin, il s'en fait une puissante Médecine, qui tombe sur les imparfaits, qui sont de sa nature, et les délivre de toutes leurs impuretés.

XCIII. La pureté de notre levain l'empêche de se mêler à aucune chose, qui ne soit pure et qui ne soit de sa nature mercurielle, et sa subtilité lui donne la clef pour entrer dans l'obscur prison des Métaux, et la force de retirer ses frères de l'obscurité et de l'esclavage; pour cet effet, il se transforme auparavant en plusieurs différentes manières, comme un Protée, il monte au Ciel, comme s'il voulait l'escalader, comme une nouvelle Escalade; il descend en terre, comme s'il voulait pénétrer les abîmes, et enlever Proserpine sur son chariot de feu, et s'enrichir des richesses de Pluton.

XCIV. On pourrait dire que ce levain est semblable à Vulcain, qui ayant épousé Vénus, s'était embrasé du feu de son amour, et ne respirait que ses embrassements; mais, Jupiter, le trouvant trop imparfait, lui donna un coup de pied, et le jeta du Ciel en terre; en tombant, il se cassa une jambe, et il est demeuré boiteux depuis cette chute; c'est lui qui a composé ce rêt admirable, par lequel Mars et Vénus furent attrapés et surpris sur le lit d'amitié; c'est ce Vulcain que Philalèthe appelle brûlant, sans lequel le Dragon igné et notre Aimant ne peuvent jamais être bien unis ensemble.

XCV. Le feu dont notre Vulcain est embrasé fut autrefois dérobé par Prométhée, et porté sur la terre, ce qui fut cause que pour punition de ce vol,

Prométhée fut enchaîné par Vulcain même sur le Mont Caucase, et Jupiter a ordonné à un Vautour de lui ronger le foie et le cœur, qui renaissent toujours et pullulent par la vertu du Vautour même, qui leur laisse la facilité de germer et renaître après leur mort, pour vivre d'une nouvelle vie; de manière que le vautour qui se repaît du foie et du cœur de Prométhée, ne le dévore que pour le multiplier incessamment.

XCVI. Cette renaissance ou revivification, nous représente celle du Phœnix, qui trouve la vie dans sa mort, se vivifie par soi-même, et sort plus glorieux de ses cendres: l'Agent dont il est ici question, et qui est d'une merveilleuse origine dans le règne Métallique, suivant la pensée de Philalèthe, porte et allume le feu sur le bûcher, semblable à celui duquel il est sorti ci-devant; ce bûcher et le phœnix s'embrasent ensemble, se réduisent en cendres, desquelles sort un oiseau, semblable au premier, de même nature, mais plus noble que lui, et qui croît de jour en jour en vertu, jusqu'à ce qu'il soit devenu immortel.

XCVII. Ce Phœnix, qui renaît de ses cendres, est le sel des Sages, et par ce moyen leur Mercure, dit Philalèthe; c'est le sel de gloire de Basile Valentin, le sel albrot d'Artéphius, le Mercure double du Trévisan, lequel est cet embryon philosophique, et l'oiseau né d'Hermogène; c'est l'eau sèche, l'eau ignée, et le Menstrue universel, ou l'esprit de l'Univers; la Pierre des Sages est rassasiée de cette eau, qui ne mouille point; elle en est formée, afin de produire le lait de la Vierge, qui sort de son sein; elle-même est le suc de la Lunaire, c'est l'esprit et l'âme du Soleil, le bain marie où le Roi et la Reine doivent se baigner.

XCVIII. Ce sel est l'agent de la nature, qui renverse le composé, le détruit, le mortifie et le réengendre souventes fois: il contient en soi un feu contre nature, le feu humide, le feu secret, occulte et invisible; il est le principe du mouvement: et cause de putréfaction; c'est par ce dissolvant qu'on réduit l'Or à sa première matière; et tous les Philosophes sont d'accord, que le Menstrue qui dissout radicalement le Soleil et la Lune, doit conserver leur espèce, et rester avec eux après la dissolution, et par conséquent être de leur nature, et se coaguler soi-même avec les corps qui ont été dissous et par leur vertu.

XCIX. Dans cette dissolution du corps par l'esprit, se fait la congélation de l'esprit par le corps, et l'esprit et le corps s'aident l'un et l'autre, dit Lucas, dans cette Tourbe; l'esprit, dit-il, rompt premièrement le corps, afin qu'il l'aide après; quand le corps est mort, abreuvez-le de son lait, et vous verrez que le corps congèlera l'esprit, et qu'il se fera un de deux, de trois et de quatre; c'est alors que le mort est vivifié, que le vif meurt dans cette solution

et congélation : ainsi les Philosophes commandent de tuer le vivant et de vivifier le mort, et avant cela, le corps et l'esprit se pourrissent et se corrompent ensemble.

C. Il n'y a point de parfait levain, où l'esprit et le corps ne se fermentent, ne s'aigrissent et ne s'échauffent, ensemble par le moyen du feu interne, et corrompant, et d'une eau chaude, qui aide et anime la chaleur du levain ; c'est ce qui arrive au sujet de notre levain, de notre eau, de notre corps et de notre esprit ; l'eau dont il est question est la première, et même la seconde ; Artéphius dit, le levain est tiré de l'Or, qui est le corps, et le levain porte l'esprit, corrompant ; ainsi l'eau, l'esprit et le corps composent, ou fournissent la matière du levain.

CI. Comme nous avons plusieurs levains, suivant les degrés de perfection, où ils sont élevés par notre art, car la nature ne nous en donne point d'elle-même, aussi avons-nous plusieurs eaux, plusieurs corps et plusieurs Mercures ; il n'y a pourtant qu'un levain parfait, qu'un seul corps et qu'une seule eau véritable, qui est le Mercure des Sages Philosophes, qui est un vrai feu, selon Artéphius ; ce feu est un soufre, et le Mercure est le soufre, l'eau, et le feu ; ce Mercure est donc l'eau tirée des rayons du Soleil et de la Lune, dit Sendivogius.

CII. Ce mercure ne saurait être tiré des rayons du Soleil et de la Lune qu'il ne soit double : et il ne saurait être tiré de ses cavernes vitrioliques, sans tenir lieu de levain ; il ne saurait tenir du feu et de l'eau, du Soleil et de la Lune, du corps et de l'esprit, sans être l'âme qui joint le corps et l'esprit, le médiateur du feu et de l'eau ; et ce serait à tort que les Philosophes lui donneraient tant de louanges, si ce Mercure n'était l'agent dans notre Art, et le dissolvant universel des corps.

CIII. Nous avons besoin de ce Levain, ou Mercure, pour les trois dissolutions nécessaires à l'Œuvre des Philosophes ; la première regarde le corps cru, pour en tirer l'esprit séparé de son corps, qui nous est nécessaire pour donner la vie aux morts, et pour guérir les maladies ; la seconde est la solution de l'Or et de l'Argent, qui composent par leur union la terre minérale ; la troisième dissolution est ce qu'on appelle emploi pour la multiplication : la première qui est spirituelle sert, pour la fermentation du corps impur, la deuxième radicale du pur, et la troisième multiplicative du très pur.

CIV. On dissout le corps impur pour avoir l'esprit caché en lui, et le Mercure qui le dissout, est la première clef qui ouvre la porte à la Pierre ; c'est ce Mercure, qui est préparé par notre Art, et qui est composé de matière vile, et de peu de prix : elle est sulfureuse et mercurielle, chaude et froide, sèche et

humide, elle contient la vertu styptique et astringente des métaux, dont parle Basile Valentin, deux fois née du Mercure; ce Mercure contient un grand trésor, à savoir l'esprit du Mercure, et du Soufre: la fleur, et l'esprit de l'Or; il ouvre la porte de la maison de son père et de sa mère, et ouvre l'entrée du Palais du Roi.

CV. De la matière de cette première clef, l'art en forme une seconde par adaptation; la première est de toutes les couleurs, mais la seconde est blanche, comme la Lune, et se pèse beaucoup plus que la première: c'est elle qui ouvre la seconde porte, et dissout la terre minérale, dans laquelle est caché l'Or des Philosophes, le véritable Soleil; elle le fait paraître au jour sous plusieurs formes différentes, tantôt en terre, tantôt en eau, et ouvre si bien toutes les serrures de ce Palais Royal, qu'après l'avoir ouvert et fermé à diverses reprises, elle rencontre la Pierre et l'Élixir des Philosophes.

CVI. La troisième clef se forme de la matière de la première, et de la seconde; c'est elle qui est la clef d'Or qui ouvre non seulement le Cabinet où se trouve la Pierre, mais encore la Casette de la Pierre, et la Pierre même, afin qu'elle croisse et se multiplie en qualité et en quantité; mais à chaque fois que la Pierre est ouverte par cette clef rouge, il s'y fait une nouvelle dissolution; et la terre devient eau, ou bouillon gras, et poreux, et l'eau devient terre; il se fait corruption, et à chaque fois une nouvelle génération; et la Pierre multiplie de dix degrés de qualité à chaque fois, et cela jusqu'à sept fois.

CVII. Cette multiplication est la dernière parole des Sages, comme la dissolution est la première, dit Flamel. La dissolution est le premier fondement ou le premier pas de la Philosophie, et la multiplication en est la fin: si on excepte la projection, dans laquelle il se fait encore une dissolution radicale, par la séparation et exclusion de l'impur, et par la congélation du grain pur; ainsi la dissolution est nécessaire au commencement de l'Œuvre, au milieu et à la fin et après l'accomplissement de l'Œuvre, par la première, les corps durs deviennent mous, comme de la crème ou comme de la gomme pesante, dit Morien.

CVIII. Les autres disent que par la dissolution les corps secs sont réduits en eau sèche, qui ne mouille point les mains, c'est-à-dire en Mercure, puis en semence, ensuite en esprit fixe, et enfin en terre; laquelle est souvent réduite en eau mais par dissolution, et retourne en terre par congélation: monte et descend; et de clarté en clarté, est élevée à la dernière période de fixité, et de fusibilité; et comme il faut pour toutes les opérations avoir une eau sèche et dissolvante, comme la clef nécessaire présentée et préparée des mains de Nature à l'Artiste, plusieurs ont cru que ce dissolvant, ou cette clef était le mercure vulgaire.

CIX. Tous les Auteurs s'accordent en ce point, que le Mercure vulgaire n'est point notre eau dissolvante, ni notre véritable Mercure ; la raison en est prise du côté de son impureté, qui ne lui permet pas de se mêler intimement et par les plus petites parties avec les corps purs, qui doivent être dissous, ni par conséquent de demeurer avec eux inséparablement : après leur dissolution cette même impureté, qui lui est naturelle, ne lui donne pas le pouvoir de purifier les impurs, que nous devons purifier dans leur dissolution, car celui qui doit purifier les autres, doit être pur dit Philalèthe.

CX. Outre la pureté qui manque au Mercure, il lui manque une chaleur naturelle, qu'il n'a pas pour être le Mercure des Philosophes, qui dissout radicalement l'Or, qui se change en Or, après avoir changé l'Or en soi par la dissolution : ce défaut de chaleur vient, de ce que c'est un fruit cru, tombé de son arbre avant le temps, et auquel la Nature n'a pas adjoint son propre agent ; mais comme il est demeuré impur, froid et indigeste, il a besoin d'un soufre lavé et incomburant, que l'Art lui ajoute pour le mûrir, l'échauffer et le purger ; et sans ce soufre, l'art ne saurait perfectionner le Mercure.

CXI. Ce Soufre pur et fixe qui perfectionne le mercure vulgaire, dans la projection où il est transmué en Or, doit être tiré des choses qui sont de la nature du Mercure ; autrement, il n'aurait pas le pouvoir de le pénétrer, et de s'unir à lui intimement ; car la Nature ne s'unit qu'à sa Nature, et repousse tout ce qui lui est étranger : or le Mercure des Philosophes contient ce soufre lavé et incomburant, par lequel il est peu à peu digéré, et changé en Or ; et puis par une nouvelle régénération, changé et élevé en Pierre fixe fondante, qui change le Mercure vulgaire en Or dans un moment.

CXII. On peut voir de ce que nous venons de dire, que Philalèthe a dit la vérité, lorsqu'il nous assure dans sa métamorphose, que le Mercure vulgaire et celui des Sages, ne sont point différents matériellement et fondamentalement l'un de l'autre ; car l'un et l'autre sont une eau sèche et minérale. Que les enfants de la science sachent donc, dit ce Philosophe, que la matière ou Mercure vulgaire peut et doit entrer en partie dans la matière du Mercure des Philosophes ; de sorte que leur matière est homogène : et qu'elles ne diffèrent ensemble, que selon le plus ou moins de degrés de chaleur.

CXIII. Il est donc certain, pour parler de bonne foi, et selon la doctrine de ce grand Philosophe, que si l'on pouvait ôter au Mercure vulgaire ce qu'il a de superfluités sulfureuses, adustibles, d'aquosités, de terrestrités corrompantes, et si on pouvait lui donner la chaleur du Soufre incomburant, c'est-à-dire une vertu spirituelle et ignée, les ténèbres de Saturne étant dissipées, on verrait sortir le Mercure tout brillant de lumière, et ce Mercure ne serait plus

vulgaire, ce serait celui des Philosophes, qui disent tous qu'étant déterminé, comme il est, il ne peut être notre Mercure sans perdre sa forme.

CXIV. Le Mercure vulgaire est un corps, celui des Philosophes est un esprit; du moins le Mercure vulgaire est corporel et mort, et celui des Sages est spirituel et vivant; le vulgaire est mâle, et le nôtre est femelle, ou du moins hermaphrodite; c'est une eau, le Mercure vulgaire la contient, mais elle est trop enveloppée dans son corps; le Mercure des Philosophes est notre bénite semence, le vulgaire n'en est que le sperme qui la contient, mais on ne l'en peut tirer que par la dissolution, qui se fait par notre Mercure, et dans lequel il perd sa première forme, pour reprendre une forme plus noble et plus excellente.

CXV. Je sais bien que le Mercure vulgaire, conservant sa forme dont il est spécifié, n'est pas la matière immédiate de la Pierre; et quand même il serait dépouillé de sa forme, il ne peut être changé en Pierre qu'il ne soit fait Mercure des Sages, ni Mercure des Sages sans avoir été mortifié et revivifié, ou engendré; il n'est pas aussi le dissolvant de l'Or et des autres Métaux, qu'il n'ait été dépouillé de tout ce qu'il a étranger, non métallique et corporel; mais on peut dire dans la vérité, qu'il est la plus aisée et la plus prochaine matière ou le sujet le plus propre à la projection philosophique.

CXVI. On peut dire aussi en faveur du Mercure vulgaire qu'il est la molle montagne dont parle Sendivogius, dans laquelle on peut fouir facilement avec l'Agent des Philosophes et y trouver l'eau vive et ignée ou le feu humide que nous cherchons, et l'ayant trouvé, en faire des merveilles; on peut dire encore en sa faveur qu'il peut être utile à l'Œuvre, si on peut lui ôter ce qu'il a d'impuretés, et suppléer à ce qui lui manque de vertu ignée; il dit de lui-même dans un Dialogue qu'il est Mercure, mais qu'il y en a un autre qui ouvre les portes de la justice, dont il est Précurseur symbole admirable d'un grand Mystère.

CXVII. C'est un grand avantage du Mercure vulgaire d'être la voie de son Maître, et le Précurseur du Mercure des Sages, qui d'après le grand Philalèthe, vient délivrer ses frères les minéraux, métaux, végétaux, animaux, et tous les corps naturels, de toutes leurs souillures originelles; nous parlons toujours par paraboles et comparaisons, parce que la Nature et sa science sont le pentacle de tous les Mystères, et le symbole des plus hautes vérités: par elles, on trouve l'explication, la prédiction et les manifestations de tout ce qui est occulte: tel est l'effet de la savante Sagesse, artiste de toutes choses, et qui enseigne parfaitement la racine secrète des opérations merveilleuses, selon l'expression du roi Salomon; lui-même, ainsi qu'il le dit, a décrit la Sa-

gesse triplement, car elle reçoit trois sens mutuellement et également représentatifs l'un de l'autre, et nous écrivons comme ce Sage a écrit.

CXVIII. Les Philosophes ont sans doute été dans cette pensée, lorsqu'ils ont dit qu'on doit tirer un air par un autre air, un esprit par un esprit, prendre ou attraper un oiseau par un oiseau, comme parle Aristée : les autres ont dit que par un esprit cru, on doit en extraire un qui fut digeste et cuit ; les autres ont dit qu'un menstrue végétal uni au minéral, et à un troisième menstrue essentiel, étaient nécessaires pour avoir le dissolvant universel, ou Mercure des Philosophes, c'est-à-dire que ce fameux Mercure a besoin d'un Précurseur comme un Élie.

CXIX. Ce fameux Mercure, auquel les Philosophes ont donné tant de louanges, mérite d'avoir symboliquement un Précurseur qui ait l'esprit d'Élie, et qui prépare les voies de son Seigneur ; le Précurseur est de même nature que le Seigneur, mais celui-ci est infiniment plus noble, car il est né d'une terre Vierge, et conçu d'un Esprit céleste, au lieu que le Précurseur a été conçu en iniquité comme les autres corps métalliques, quoiqu'il ait été purifié dans la suite, et lavé dans le centre de sa mère pour être rendu digne de préparer les voies du Roi philosophique.

CXX. Ce discours allégorique est tiré de la doctrine du savant Philalèthe, notre Contemporain, et du fameux Sendivogius qui enseignent que tous les corps métalliques sont tous conçus en iniquité et malédiction dans le sein d'une terre corrompue, et que l'Or même tout pur qu'il est, aussi bien que le Précurseur dont nous parlons, ont besoin du Mercure des Philosophes, qui est conçu d'une terre Vierge, et formé de son sang très pur par un esprit céleste ; source de beauté, de pureté et de lumière ; et aussi, quoiqu'il soit selon la nature corporelle de la nature des autres, il les purifie par sa vertu.

CXXI. Le Mercure des Sages est, à la vérité, composé du corps, d'âme et d'esprit ; mais son corps, après avoir passé par toutes les opérations de l'Art, comme par des tortures et des souffrances, son corps, dis-je, matériel est tout spiritualisé, et ayant été élevé en gloire, il est d'une si grande vertu, sublimité, lumière et fixité, qu'il peut être tout, fixe, et illumine tout, et triomphe de tout ce qui est dans le règne métallique, il sépare la lumière des ténèbres, qui obscurcissent ses frères, esclaves de l'impureté ; et enfin, c'est un pur esprit, qui attire à soi tout ce qui est pur.

CXXII. Quelque noblesse que nous trouvions dans notre Mercure, la semence dont il est fait et composé par notre Art, n'est pas différente de celle dont tous les Métaux sont composés : et les corps métalliques ne diffèrent l'un de l'autre que par le plus ou le moins de décoction et de pureté, car la semence

est la même, et ces superfluités introduites ou restées dans leur congélation, ne sont pas naturelles aux Métaux, et n'ont pas corrompu leur semence, qui est une portion de lumière céleste et incorruptible, qui luit dans les ténèbres, et qui est pure dans les ordures.

CXXIII. L'Or a l'éclat, il a la semence, et même il est toute semence métallique; mais il n'est ni le Mercure des Sages, ni la Pierre; car quoiqu'il soit aussi pur que l'un ou l'autre, il n'a pas la subtilité de l'un, ni la subtilité de l'autre; l'Or est mort, mais il ne peut ressusciter que par la vertu du Mercure des Sages, qui est son propre dissolvant, et l'auteur de sa mort et de sa vie, qui le fait descendre dans les enfers, et qui l'en retire, pour le faire monter jusqu'aux Cieux, et lui procurer cette subtile fixité, qu'il n'a pas de sa propre nature.

CXXIV. Il y a cette différence entre l'Or et le Mercure des Sages, que le premier est un ouvrage de la Nature, qui le fait dans les mines sans le secours de l'Art; et le second est l'ouvrage de l'Art et de la Nature; car il ne se trouve ni sur la terre, ni dessous; c'est un enfant que nous pouvons produire par extraction, c'est-à-dire en le tirant des choses où il est; or il se tire par artifice du Soufre et du Mercure de la Nature, conjoints ensemble par l'entremise d'un tiers de même nature, et étant tiré il est matière prochaine de notre Pierre.

CXXV. Dans une semaine, dit Philalèthe, ce Mercure par simple digestion devient Or philosophique, qui est la matière la plus proche de la Pierre; c'est ce Mercure qui suffit tout seul avec le feu; voire, il est le feu lui-même: s'il y a quelqu'un dit-il, dans son Dialogue, qui ait vu le feu caché dans mon cœur, il a connu que le feu est ma véritable nourriture, et plus l'esprit de mon cœur mange longtemps du feu, plus il devient gras; ainsi, le Serpent dévore sa queue et se mange lui-même; et le feu et lui sont deux et un seul.

CXXVI. La manière de notre Mercure n'est pas autre chose que le Soufre et le Mercure joints ensemble, dit le Cosmopolite; car de deux se fait un, qui est le lait virginal, dit Arnaud de Villeneuve; ce lait est notre Mercure ou Aigle blanc, composé du composé, l'air de l'air, l'Argent-vif de l'Argent-vif, l'eau tirée d'une roche, où l'on voit une mine d'Or et d'Acier; l'on remarque donc ici les deux principes du Mercure des Philosophes; son père est le Soleil, élevé en degrés par notre Art, et sa mère la Lune blanche, qui s'éclipse avec le Soleil, à la conception de ce fils.

CXXVII. L'Or et le Mercure coulant sont la matière de notre Œuvre, dit Philalèthe; si ce philosophe parlait autrement, il trahirait sa pensée et son nom; mais on peut ajouter à sa pensée que la matière de l'Œuvre est le Mer-

cure seul, et qu'on fait ce grand Chef-d'Œuvre de la Nature et de l'Art, et tous les miracles qui l'accompagnent, d'une seule chose, comme dit Hermès, c'est-à-dire du Mercure des Philosophes qui est l'Or vif ou l'Or embryonné et volatil qui se change en Or par une petite chaleur, mais non pas en pierre immédiatement; mais enfin tout ce qui la compose tire son origine de notre Mercure.

CXXVIII. L'Or sortant de notre Mercure, comme le Soleil du sein de Thétis, tout éclatant de lumière, est appelé Or vif, autant du temps qu'il n'a pas passé par le feu de fusion, qui est la mort de nos Métaux, dit Basile Valentin: cet Or vif est tout feu, ou le vrai feu de l'Or très fixe et très pur, Or balsamique, ennemi de corruption; il contient en soi le Sel, le Soufre et le Mercure; ou plutôt, il est tout sel, tout soufre, tout Mercure, mais en ces trois principes il est tellement en unité et homogénéité, qu'il est inaltérable et incorruptible, et ne peut être décomposé que par les rayons du Soleil, qui est son père.

CXXIX. L'Or vif est souvent appelé Soufre vif; c'est ce soufre, dit Sendivogius, à qui les Philosophes ont donné le premier rang, comme au principal des principes; c'est ce premier agent qui est tenu fort caché; il est pourtant fort commun; il est partout, disent-ils, et en toutes choses; il est végétal, animal et minéral; il est la vie de toutes choses, et une portion de cette lumière, qui fut faite commencement du monde; il est le principe de toutes les couleurs, de toutes les congélations, et de toute maturité; et sans ce soufre vif l'humide radical dans les végétaux, serait tout à fait inutile.

CXXX. Ce Soufre, ou Or vif peut être considéré en trois états; dans le premier, c'est un pur esprit qui se trouve en toutes choses, qui est leur âme, leur vie et leur lumière; il est comme un Ciel terrifié et enveloppé dans tous les corps; dans le second état il est minéral, par conséquent spécifié dans les minéraux, et enclos dans leur humide radical; et parce que c'est un feu, il agit sans cesse sur cet humide quand il est en liberté d'agir; et comme cet humide est un air, ce feu s'en nourrit; dans le troisième état il est foudroyant, victorieux, et triomphant de tout ce qui lui résiste.

CXXXI. On peut encore, en accordant les Philosophes, dire que l'Or vif des Sages peut être considéré comme agent et comme patient; comme agent, c'est un esprit qui est toujours en action, qui donne le mouvement à toutes choses, et qui est le principe et promoteur de la corruption et génération des composés; c'est un esprit de lumière, toujours occupé à chasser les ténèbres, et à séparer le pur de l'impur; dans cet état il est le Mercure des Sages, comme dans le lieu de sa domination, où il commence à exercer les actes de Roi.

CXXXII. Ce feu, ou ce Soufre cesse d'agir, quand il a consommé son

propre humide, si on ne lui en fournit point de nouveau, mais si on lui en donne, il recommence son mouvement, et convertit encore cet humide en sa substance, tout autant qu'il le peut ; en achevant son mouvement dans l'œuf, et sur l'œuf des Sages, il convertit tout son humide radical en pur Or, qui est Or vif, mais patient ; ainsi l'agent devient patient, la première matière devient la deuxième, mais la seconde devient la première ; ce Mercure qui était patient devient agent, et redonne leur mouvement à notre Or vif.

CXXXIII. Si l'Or vif recommence son mouvement, il travaille avec plus de vigueur que la première fois, son terme se trouve plus noble, car à cette seconde fois, l'ouvrage se termine à un Or plus excellent que n'est son grand-père, et qui n'est pas son père et sa mère ; car l'Élixir, qui est le Ciel et la Terre, et le Soufre incombustible et teingeant à tout épreuve, se trouve parfait à la fin de ce mouvement ; ainsi, l'Or produit l'Or du Mercure ; et l'Or et le Mercure, le Soleil et la Lune, produisent la Pierre, et en sont faits : et l'on voit que les choses finissent par où elles ont commencé.

CXXXIV. Les Philosophes, d'un commun accord, ont dit avec raison, que leur Or vif n'est autre chose que le pur feu du Mercure, c'est-à-dire la plus parfaite portion de la noble et pure vapeur des Éléments, ou bien ce feu inné et intrinsèque au Mercure ; savoir passivement et en puissance dans le Mercure vulgaire, activement et en acte dans le Mercure des Sages ; cet Or vif est comme une exhalaison, et le Mercure est comme la vapeur qui contient cette exhalaison. Or, la vapeur étant consumée par la chaleur de l'exhalaison, se change en une poudre qui imite la foudre tombant sur les Métaux imparfaits.

CXXXV. Cette noble vapeur des Éléments est l'humide radical de la Nature, qui est partout et en toutes choses, et qui se trouve spécifié en chacune, et particulièrement dans le Mercure vulgaire, où cet humide radical spécifié et déterminé à la nature métallique en sort fort abondant ; et sans doute que si la Nature toute seule, ou aidée de l'Art, lui avait adjoint le feu inné, ou agent intrinsèque, ou cette exhalaison qui tient lieu de mâle, le Mercure vulgaire serait le Mercure des Philosophes, et ainsi pourrait devenir Or, et par degrés médecine aurifique.

CXXXVI. Ce Soufre fixe ou feu métallique, qui est en puissance dans le Mercure vulgaire, est bien actuellement dans l'Or, mais il n'y est pas en actes ou en actions, à cause qu'il est placé sous de fortes barrières qui le mettent à couvert de la violence du feu élémentaire, et rien ne peut rompre ces barrières que notre feu humide ; mais pour trouver cet Or vif, il faut le trouver dans sa propre maison, qui est le ventre d'Ariès ; ce Soufre ou Or vif est le seul

agent capable de dépouiller le Mercure vulgaire de toutes ses impuretés, et de digérer ce qui est indigeste, et unir à soi ce qu'il a de pur.

CXXXVII. Lorsque le Mercure, c'est-à-dire l'humide et la froideur dominant à la chaleur et à la sécheresse qui sont le soufre, c'est ce qu'on appelle le Mercure des Sages, qui est froid et humide au dehors, et qui porte le chaud et le sec, c'est-à-dire le soufre dans son ventre; et lorsque le chaud et le sec dominant le froid et l'humide, c'est l'Or qui tient le Mercure dans ces liens sous la domination du soufre, lequel ayant consumé tout son humide radical le change en soi, savoir en Or; ainsi l'Or est tout soufre et tout esprit; il est aussi tout corps et tout mercure.

CXXXVIII. Les Philosophes ont tous reconnu deux sortes de soufres ou d'agents naturels, l'un est extrême et sert de cause efficiente et mouvante au dehors; l'autre est cause interne, et comme forme informante; la première ayant fait son opération se retire, disent Bonus et Zachaire, et pour lors c'est la perfection du métal; le second est une portion ineffable de cet esprit lumineux contenu dans la semence, qui est l'humide radical métallique, et ce soufre est inséparable de son sujet, qui est cette même semence ou humide radical qui a le sperme pour enveloppe.

CXXXIX. Cet esprit lumineux contenu dans la semence métallique, qui est l'humide radical des métaux, n'est autre que ce qu'on appelle la nouvelle lumière, l'air des Philosophes; c'est ce même air dont parle Aristée, écrivant à son fils; cet air, dit-il, est le principe de chaque chose en son règne; et pour cette raison, cet air est la vie et la nourriture des choses, dont il est le principe; ce qui a fait dire à tous les Philosophes que l'air nourrit le feu inné; ainsi l'air métallique inspire la vie au feu métallique, et lui fournit l'aliment, à cause qu'il en est le principe.

CXL. L'air des Sages, n'est pas l'air commun, qui est la nourriture du feu inné dans toutes choses et sortes d'êtres; mais c'est un air métallique qui est la nourriture du feu, ou soufre minéral, lequel feu, ou soufre est contenu dans le Mercure des Sages; cet air métallique est une essence très subtile, qui prend le corps d'une vapeur, et se condense avec l'humide radical métallique, pour servir de nourriture au feu minéral, contenu dans cette vapeur grasse, qui est une essence aérienne qu'on peut appeler esprit ou air, et qui est la vie de chaque chose, et nécessaire pour l'Œuvre.

CXLI. Cette vapeur nécessaire à l'Œuvre des Sages, doit se chercher dans les corps métalliques, mais il faut une clef d'or, dit Aristée, pour ouvrir les portes de la Justice; cet air dont nous avons besoin est enfermé, on ne peut le tirer de sa prison que par le moyen d'un autre air homogène qui sert de clef;

sur quoi on peut dire avec Philalèthe, que cette clef dorée qui ouvre la porte du Palais fermé du Roi, est notre acier, qui est, dit ce Philosophe, la véritable clef de l'Œuvre, sans laquelle le feu de la lampe ne peut être allumé.

CXLII. Notre acier est la minière de l'Or, un esprit très pur, un feu infernal et secret, et le miracle du monde; le système des Vertus supérieures dans les inférieures, dit Philalèthe; cet Acier est la lumière de l'Or, et l'aimant d'où il vient est la lumière de l'Acier: mais il est certain, dit le Cosmopolite, que notre air engendre notre Aimant, ou du moins contribue à sa génération, et que notre Aimant engendre, ou fait paraître notre Acier, ou disons avec moins d'envie, que notre air et notre Aimant sont les deux principes de notre Acier, de notre minière, de l'or, et de leur lumière.

CXLIII. Cet Aimant et cet air, sont les deux premiers Agents, et les deux dragons dont parle Flamel, qui gardent la Toison d'Or, et l'entrée du jardin des Vierges Hespérides; il les appelle Soleil et Lune, de source mercurielle et d'origine sulfureuse: lesquels par feu continu s'ornent d'habillements Royaux, pour vaincre toutes choses métalliques, solides, compactes, dures et fortes, lorsqu'ils seront unis ensemble, et puis changés en quintessence, qui est un extrait de l'eau de la terre et du feu; et c'est notre Acier, ou notre Mercure double du bon Trévisan.

CXLIV. Cette Quintessence est avec le feu du soufre minéral, le suc de la saturnie, et le lien du Mercure; et pour la faire, il faut, dès le commencement prendre deux Serpents, et les tuer; les corrompre, et engendrer, dit Flamel; elle est l'eau sèche qui ne mouille point les mains; ou bien c'est ce lait virginal d'Arnaud de Villeneuve, qui contient en soi les deux Spermés masculin et féminin, préparés dans les reins de nos éléments; c'est l'humide radical des métaux, le soufre et l'argent-vif des Philosophes, le double Mercure, tiré de la corruption du Soleil, et de la Lune.

CXLV. Cet admirable Composé renferme en soi l'eau, et le Mercure des Philosophes, c'est-à-dire les quatre éléments: il n'est même lait, ni Mercure, dit l'abbé Synésius; c'est une chose imparfaite, dit Philalèthe; c'est le Soleil et la Lune des Sages, dit le Cosmopolite; le fils de notre aimant et du Dragon igné, qui a dévoré le Serpent; feu secret, fourneau invisible, première humidité des Sages, qui résulte de la destruction des corps: car en effet l'eau seconde et dorée d'Artéphius se fait de la destruction du composé, comme le composé se fait de la destruction des corps très chers.

CXLVI. La destruction de ce composé, dit l'Anonyme, est la seconde clef de l'Œuvre, le mystère des mystères, et le point essentiel de notre Science; c'est ce qui ouvre les portes de la Justice, et les Prisons de l'Enfer, dit le Cos-

mopolite ; c'est alors qu'on voit couler au pied du Rosier fleuri, cette eau si fameuse chez les Philosophes, laquelle se fait, dit Basile Valentin, par le combat de deux Champions, qui se donnent le défi ; car l'Aigle seul ne doit pas faire son nid au sommet des Alpes, mais on doit lui joindre un Dragon froid, dont l'esprit volatil brûle les ailes de l'Aigle.

CXLVII. La chaleur ignée de l'esprit du Dragon, faisant fondre la neige des montagnes, nous donne l'eau céleste dont il s'agit, et dans laquelle le Roi et la Reine vont se baigner, dit Artéphius ; mais il faut que la terre reçoive son humidité perdue dont elle se nourrit ; il est donc nécessaire de réitérer ces préparations d'eau par plusieurs distillations, afin que la terre soit souvent imbibue de son humeur, et cette humeur autant de fois tirée, à l'imitation de l'Euripe, par un flux et un reflux admirable ; mais sans feu, il ne se fait aucune eau.

CXLVIII. Comme on ne saurait tirer notre eau aérienne, ou air aquatique sans feu, aussi ne saurait-on la digérer ou la perfectionner sans feu ; ce qui fait dire à Hermès, que le feu est le pilote du grand Œuvre ; et à Artéphius que le feu est nécessaire au commencement, au milieu, et à la fin de notre Ouvrage : ce qui doit s'entendre du feu de putréfaction, qui est nécessaire pour la génération, comme dit Morien ; c'est ce feu putréfiant, que le Comte Bernard appelle chaleur du fumier : et qui connaît bien ce feu, dit-il, il a la conclusion de notre Saturne, qui est la blancheur.

CXLIX. Cette conclusion de notre Saturne, qui se fait par degrés est la lumière sortant des ténèbres ; et cette lumière, ou blancheur, ne sort que par ce feu, qui cause sa putréfaction, et qui est le feu contre nature, comme l'enseigne Artéphius, si nécessaire à la composition du Magistère, dit Parménide, à cause qu'il faut rompre, et corrompre ce corps pour en tirer l'âme et l'esprit : et de cette manière, la mondification et ablution de la matière se fait par le feu, dit Calid ; par ce même feu se fait l'éjection des ordures du composé.

CL. Le Magistère des Sages commence par le feu, et s'achève par le feu ; ce feu est quelquefois humide, et c'est le feu du bain, ou du fumier chaud ; quelquefois, c'est un feu chaud, humide, et froid, et c'est le feu de lampe ; enfin, il est sec, chaud, et humide, et c'est le feu des cendres blanches, ou de sable rouge ; notre feu échauffe la Fontaine des Sages : pour conclusion, ce feu est chaud, froid, humide, et sec ou plutôt, c'est un esprit, ou une quintessence, qui n'est ni chaude, ni sèche, ni froide, ni humide en soi : Dieu la donne aux Sages ; qu'il en soit loué à jamais.

FIN

TRAITÉ D'UN PHILOSOPHE INCONNU SUR L'ŒUVRE HERMÉTIQUE

Revu et élucidé par le Disciple Sophisée,
sous les auspices des Coherméites, Philovites et Chrisophiles

Tous les Philosophes ont écrit fort obscurément ; et quoique les Modernes doivent avoir écrit plus clairement que les Anciens, puisqu'ils n'ont fait ou que dire les mêmes choses en d'autres termes, ce qui les doit rendre plus connues, ou expliquer ce qui leur a paru plus obscur dans les Anciens, ou enfin dire ce que les autres avaient scellé ; cependant, on trouve encore tant d'obscurités dans les Livres de ces Écrivains énigmatiques, qu'il y a moins de sujet de s'étonner que personne n'en pénètre le vrai sens, que de ce que quelqu'un l'a pu faire. Néanmoins la vérité et l'erreur ont leurs caractères qui les distinguent, et quelque confondus qu'ils puissent être, un esprit attentif est capable de les débrouiller. On ne voit pas que, pour faire cela, on puisse se servir d'un moyen plus commode et plus général, que de la voie analytique, ou plutôt c'est la seule voie par laquelle nous devons espérer de résoudre une infinité de questions embrouillées, et dans lesquelles, comme dans cette Philosophie, la vérité est cachée sous mille autres choses inconnues, sous un amas de paroles inutiles, et quelquefois même sous des contradictions apparentes.

Tous ceux qui ont quelque connaissance de l'Analyse, savent le secours que l'on en peut tirer pour la découverte de ces vérités. L'usage de cette méthode est extrêmement vaste, et elle conduit à la connaissance des vérités par différentes voies ; mais quoiqu'on puisse bien assurer, sans se tromper, que les Philosophes des siècles précédant l'aient ignorée, quelques-uns d'entre eux, comme Arnaud, le Trévisan et Zachaire nous ont cependant laissé comme des essais de cette recherche, qui imitent en quelque chose une des manières de la voie analytique. Ils nous assurent qu'il faut expliquer les Philosophes par l'œuvre ou le procédé, et le procédé par les Philosophes ; qu'il faut faire une telle conciliation de tous les Passages, que non seulement on accorde un Philosophe avec lui-même, mais encore avec tous les autres, que l'on ne voie plus rien d'obscur dans leurs Écrits ; que toutes leurs équivoques soient levées et leurs énigmes expliquées. Mais avec cette précaution, que le système qu'on se formera sur leurs Écrits s'accorde avec les opérations ordinaires de la Nature.

Lorsqu'on a découvert cela, on peut probablement assurer qu'on a découvert leur secret. Car, si on regarde tous ces Auteurs comme l'on fait une lettre

chiffrée, on pourrait vraisemblablement assurer qu'un alphabet qu'on aurait trouvé serait le véritable dont on se serait servi pour chiffrer cette lettre, si avec cet alphabet, on n'omettait pas un mot de cette lettre sans le lire, et donner un sens raisonnable à toute la lettre; de même on pourra penser qu'un système qu'on se sera formé sur quelques Passages des Philosophes, sera celui dont ils auront voulu parler, si par ce système on explique les Philosophes. Mais si avec l'alphabet de cette lettre chiffrée, l'on n'en pouvait lire que quelques mots, ou que la lettre ne fit pas un sens raisonnable, il y aurait grand sujet de penser que cet Alphabet ne serait pas le véritable, ou comme on appelle ne serait pas la clef; de même aussi on pourrait bien se former un système, comme plusieurs font tous les jours, par lequel on expliquera quantité de Passages de quelques Philosophes, mais cela n'est pas suffisant, il les faut expliquer tous, au moins ceux qui paraissent essentiels, et qui se trouvent dans les véritables Philosophes.

Il ne faut que faire l'application de cette règle à toutes les opinions qu'on propose, pour en faire voir le peu de solidité; mais parce que dans cette recherche par la voie analytique, il est permis de faire des suppositions comme véritables, quoique après on puisse les rejeter ou les changer, alors la suite du raisonnement en démontre ou la fausseté ou la vérité. Nous supposerons donc le procédé que vous demandez comme véritable dans l'essence, et ensuite nous essayerons d'en prouver chaque partie par l'autorité des Philosophes; et puis, de descendre au détail du même procédé, supposé que nous n'y trouvions pas de contradiction dans l'examen que nous en ferons. Mais comme pour concilier seulement les Philosophes sur ce procédé, il faudrait plus de loisir que je n'en ai, de même que pour faire voir la manière de faire cette recherche par la voie dont je me sers, je me contenterai de vous exposer simplement comme je crois que la chose va, et de l'affermir de quelques autorités; voici l'une des manières de faire la Pierre.

Prenez une partie d'Or vulgaire, amalgamez-le avec trois parties de Mercure philosophique; mettez-le dans un matras dont les deux tiers soient vides, et les mettez au bain de cendres avec un feu modéré, et environ en six mois de temps le tout se coagulera en une poudre rouge-brune. Premièrement, l'Or se dissoudra et volatiliserà, puis, commençant à se coaguler, toute la dissolution deviendra noire, et peu à peu elle blanchira, et enfin elle rougira; alors, le second Œuvre est fait, mais on n'a pas encore la Pierre; on a l'Or ou le Soufre des Philosophes.

Il faut donc prendre cet Or, le mêler avec du Mercure philosophique, selon la proportion de neuf à un, ou de dix à un, ou de sept à deux, comme on voudra, l'enfermer dans le matras, et le mettre sur les cendres à un feu très doux,

et en dix mois le tout se coagulera en une poudre rouge impalpable, qui est la Pierre. Premièrement, l'Or des Philosophes se dissoudra, et toute la composition deviendra noire au bout de quarante jours ou environ, et parfaitement blanche, après cinq mois; et cuisant toujours elle rougira comme du sang, et alors la Pierre est faite, que l'on peut fermenter et multiplier en vertu et en quantité.

Voilà tout le mystère, ou proprement, il n'y en a point, car tout le mystère est dans la composition du Mercure philosophique; il faut donc maintenant prouver par l'autorité chaque partie de ce procédé.

Mais, auparavant, il faut remarquer que la Pierre ne se fait pas immédiatement de l'Or philosophique et du Mercure. Le premier œuvre, ou la première opération sert à faire l'Or philosophique, que l'on appelle encore soufre philosophique; le second œuvre, ou la seconde opération sert à faire la Pierre avec cet Or philosophique et le vulgaire.

Ces deux opérations paraissent à peu près semblables, cependant elles sont bien différentes, car elles se font avec différents degrés de feu; les trois couleurs essentielles de la Pierre paraissent dans ces deux Œuvres, qui sont le noir, le blanc et le rouge, néanmoins dans le second Œuvre ces couleurs sont parfaites, c'est-à-dire un noir très noir, un blanc très blanc, et un rouge très rouge; au lieu que dans le premier Œuvre c'est seulement un noir commencé, un blanc sale, et un rouge obscur.

Voilà la manière que les Philosophes enseignent de faire leur Pierre, et quoique ce ne soit pas là un secret, ils ont pourtant embrouillé et mêlé ces deux opérations, et n'ont pas voulu distinctement marquer les régimes de l'un et de l'autre.

Mais il y a encore une autre voie, extrêmement secrète, et dont les Philosophes n'ont parlé qu'avec bien de la retenue, laquelle se peut faire avec le seul Mercure des Philosophes, sans y ajouter de l'Or vulgaire. Il y a en celle-là deux opérations comme dans l'autre; la première est pour faire le Soufre ou l'Or des Philosophes, et la seconde pour faire leur Pierre; car comme j'ai dit, la Pierre ne se fait immédiatement que de l'Or philosophique et du Mercure mêlés ensemble. La première opération, qui est pour faire le Soufre philosophique, se fait avec le seul Mercure philosophique, sans y ajouter aucune chose, ce qui se fait en seize mois philosophiques; et la seconde opération, qui est avec cet Or ou Soufre, et l'Or vulgaire, d'en faire la Pierre, elle se fait en dix mois ou environ, comme nous avons dit ci-devant.

Ce procédé avec le seul Mercure est le plus rare, le plus excellent et le plus court. Celui avec l'Or vulgaire est plus long, plus pénible et moins excellent;

ces deux procédés pour le temps ne diffèrent point dans le second Œuvre, pour les signes qui s'y voient également, mais ils sont extrêmement différents dans le premier Œuvre. À l'égard de l'excellence, l'on peut, en réitérant toute son opération, rendre la Pierre produite par l'Or vulgaire, aussi excellente que celle produite du seul Mercure ; ce qui se fait en prenant la Pierre et la mêlant avec trois ou quatre parties de Mercure philosophique, et la faisant cuire à petit et lent feu, et en trois mois ou environ elle sera parfaite, passant dans l'espace de ce temps par toutes les couleurs, comme au premier et second Œuvre : et c'est là ce qu'on appelle la multiplication que l'on peut réitérer tant de fois qu'on voudra, et à chaque multiplication la Pierre s'augmente de dix, à la seconde, de cent, à la troisième, de mille etc., outre que les dernières multiplications se font toujours en moins de temps que les premières.

Il y a encore la fermentation de la Pierre, qui se fait avant que de la multiplier, et qui se réitère aussi si on veut, elle peut être faite en diverses manières, en voici une. On prend quatre parties d'Or vulgaire, une partie de la Pierre ; on fait fondre ces deux en une masse friable, dont il faut prendre une partie et trois parties de Mercure philosophique, et cuire le tout pendant le temps nécessaire, pour coaguler la Pierre en une poudre rouge, propre alors à faire projection sur tous les Métaux ; cette coction ne durera que deux mois.

Si on ne veut faire que de l'Argent, il ne faut pas faire rougir l'Élixir par la coction, mais quand on voit sa matière blanche, il la faut alors tirer du feu et la fermenter avec de l'Argent.

Tous les Philosophes ont assez clairement parlé de ces opérations, mais ils ont merveilleusement enveloppé de figures leur Mercure, qui est la clef de l'Œuvre ; et pour commencer à donner les preuves de ce petit système, et l'examiner par la règle même que je me suis prescrite, je dirai que les Philosophes nous ont décrit leur Mercure, en sorte que nous pouvons juger qu'il est à peu près pour sa forme extérieure comme le Mercure vulgaire ; ainsi, il faut rejeter d'abord toutes les eaux transparentes, les rosées de Mai, les esprits acides etc.

Notre eau ne mouille point les mains, c'est ce que dit le Cosmopolite, chap. X, Épilogue, parabole etc.

Elle ne mouille et ne s'attache qu'à ce qui est de sa nature, cela ne convient qu'au Mercure selon le même.

Dans la différence que le Cosmopolite¹³ fait du Mercure philosophique d'avec le Mercure vulgaire, il ne les distingue point par des qualités sensibles

¹³ Chap. VI, des trois principes.

et apparentes, comme de la pesanteur, de la diaphanéité, de la blancheur et autres, mais il s'arrête seulement à les distinguer par certaines qualités intérieures et insensibles, ce qu'assurément il n'aurait pas fait si le Mercure philosophique, ne ressemblait au Mercure vulgaire; quoique cette preuve soit négative, elle ne laisse pas d'être concluante; il ne faut que lire le Passage cité de Philalèthe, chap. II., le Mercure des Philosophes ressemble à du métal fondu dans le feu; donc il est semblable au Mercure vulgaire.

Le Mercure philosophique¹⁴ garde et conserve toutes les proportions et les formes du Mercure.

Le sujet matériel¹⁵ de la Pierre est l'Or vulgaire et le Mercure coulant. Dans les Chapitres XV et XVIII de Philalèthe, on peut voir que ce Mercure doit être semblable extérieurement au Mercure vulgaire, puisqu'on peut comme le Mercure vulgaire l'amalgamer avec l'Or; qu'on peut laver cet amalgame, qu'on peut même sublimer et revivifier ce Mercure, comme le vulgaire. Je m'imagine que cela suffit, sans en chercher des preuves ailleurs, comme je le pourrais faire; mais, si ce Mercure est semblable au vulgaire extérieurement, il est bien différent intérieurement: on en peut voir les différences dans le Cosmopolite, Chap. VI, des trois principes, et dans Artéphius, qui appelle inique le Mercure vulgaire.

Si je m'arrêtais à prouver tout, il me faudrait plus de temps que je n'ai résolu d'y en employer, il m'ennuie même déjà d'en tant écrire et peut-être me suis-je arrêté sur des choses qui ne le méritent pas. Je choisirai seulement quelques endroits que je crois qui sont les plus difficiles à entendre, et s'il me reste du loisir j'achèverai d'autoriser les autres, qui peut-être n'en ont pas besoin, comme par exemple que ce soit l'Or et le Mercure qui soient les principes de la Pierre et autres semblables.

J'ai dit que la Pierre se faisait par deux diverses voies, l'une avec le Mercure seul, qui est la voie la plus excellente et la plus courte; et qu'elle se faisait encore avec l'Or et le Mercure philosophique et que cette voie est plus longue et moins excellente; que la différence qui se trouve en ces deux voies est dans leur première opération, c'est-à-dire dans la production du Soufre ou de l'Or philosophique avec lequel on fait immédiatement la Pierre en le mêlant avec le Mercure: voici sur quelles autorités je me fonde, pour faire voir que la Pierre, ou le Soufre ou Or philosophique se produit du seul Mercure. Geber, livre II, Chap. 9, Philalèthe, chap. 19, disent: *Si vous pouvez le*

¹⁴ Philalèthe, chap. X.

¹⁵ Philalèthe, chap. XIII et XVII.

faire avec du Mercure seul, vous ferez une belle découverte du très grand Œuvre, et un ouvrage plus admirable que celui que produit la Nature.

Geber, livre II, Chap. 24, *de la Médecine, qui coagule le vif-Argent*, dit parlant de cette Médecine (qui est ce soufre philosophique) *on le tire tant des corps que du vif-Argent même, parce qu'on les trouve de même nature, mais on le tire plus difficilement des corps, et plus facilement du vif-Argent; de quelque espèce que soit la Médecine, tant dans les corps que dans la substance du Mercure même, vous ferez une découverte.*

Geber Livre I, Chap. 52, dit: *La Médecine qui coagule le vif-Argent peut être tirée des corps métalliques, mais on la tire plus facilement et prochainement du vif-Argent seul.* Le même, chap. 54, dit: *L'humidité céreative se trouve plus facilement, mieux et plus prochainement dans le Mercure que dans les autres.* Le même Geber, livre II, chap. XXIV, dit: *La Médecine qui coagule le Mercure y est renfermée etc., c'est le régime etc.*

Arisléus en la Tourbe, dit que Gabertin ou l'Or des Philosophes est de même matière substantielle que Beia ou que le Mercure.

Cosmopolite, au Dialogue du Soufre, dit: le Soufre des Philosophes est très parfait en l'Or et en l'Argent, mais il est très facile en l'Argent vif.

Cosmopolite, au Chapitre 5, des trois principes, dit: l'Art n'est qu'une conjonction de l'humide radical des Métaux et du feu, c'est-à-dire d'une femelle et d'un mâle, lequel cette femelle a engendré; car le Mercure philosophe a un soufre; c'est l'Or philosophique, qui est d'autant meilleur, parce que la Nature l'a digéré, et on peut tout faire du Mercure seul; il a une vertu si efficace qu'il suffit et pour toi et pour lui, c'est-à-dire que tu n'as besoin que de lui seul sans addition, tu pourras parfaire toutes choses du Mercure: Hermès dit: *Dans le Mercure est tout ce que cherchent les Sages.*

Au Traité du Sel, Chap. 2, il dit, le Mercure philosophique est un Or en puissance, et peut être digéré en Or philosophique ou en rougeur et il se coagule ainsi; et si cet Or est de nouveau dissous par un nouveau menstrue, il s'en fera la Pierre etc. Il n'est pas de besoin, donc, de réduire le corps parfait, parce que nous ne trouverions que le même sperme que la Nature nous offre, et auquel elle a donné une forme de métal, mais elle l'a laissé cru et imparfait, mais nous le pouvons cuire et digérer et le mener à maturité.

Philalèthe, Chap. 18, dit: notre Mercure donne de l'Or de lui-même, qui est le principe de nos secrets.

Philalèthe, Chap. 18 et 19 dit, on trouve notre Soleil dans le Soleil et la Lune vulgaire, mais il y a plus de peine à trouver dans l'Or vulgaire la matière

la plus proche de la Pierre, qu'à faire la Pierre. L'Or vulgaire est la matière prochaine de la Pierre ; l'Or philosophique en est la matière la plus prochaine.

L'Or vulgaire mêlé avec notre Mercure, et cuit, se convertira tout en notre Soleil, mais ce n'est pas encore la Pierre ; mais, si cet Or est cuit une seconde fois avec notre Mercure, il donnera la Pierre, cela est clair.

Notre Or est de notre Mercure et il est aussi dans l'Or vulgaire.

Enfin, pour connaître que le Mercure seul peut donner l'Or philosophique, en peu de temps, et pour voir aussi que le Mercure et l'Or vulgaire mêlés donnent ce même Or philosophique, mais avec plus de peine ; et pour voir encore que cet Or n'est pas la Pierre, mais qu'il n'en est qu'un des principes immédiats avec le Mercure, il ne faut que lire Philalèthe, chap. X, XI, XVIII, XIX et XX ; car il faudrait tout copier, tant il y parle expressément, et lire aussi le Traité du Sel, chap. 2, etc.

Et pour connaître encore que l'Or vulgaire doit, avec le Mercure se convertir en Or ou Soufre philosophique, et que ce soufre étant dans la seconde opération mêlé avec notre Mercure, donnera la Pierre, ce qui fait les deux opérations, je vais en rapporter quelques autorités.

Premièrement, Philalèthe, chap. XIX et XX, dit que ces deux Œuvres ont une représentation emblématique l'une de l'autre, savoir que dans la première du seul Mercure, qui est pour faire dans la seconde l'Or philosophique avec l'Or vulgaire, on voit une noirceur, une blancheur et une rougeur ; mais que dans la seconde Œuvre on voit une noirceur parfaite, une blancheur parfaite et une rougeur parfaite.

Le Cosmopolite, chap. XI, dit que le feu du second Œuvre n'est pas tel que celui du premier.

Pour le temps de ces deux œuvres, Philalèthe les marque aux Chapitres XVIII, XIX et XXXI, le Cosmopolite, au Chap. X, en sa Parabole. le Traité du Sel, au Chap. VI, que je ne rapporte point, parce qu'il me faudrait trop écrire ; D'Espagnet, Canon 137, dit que le premier Œuvre pour le rouge est fait dans la seconde maison de Mercure ; et que le second Œuvre se fait dans la seconde maison de Jupiter ; ce qui convient pour les temps avec ceux ci-dessus : et parce qu'il faut savoir quelques principes d'Astrologie pour expliquer cela, je dirai que les Astronomes commencent leur année par le signe du Bélier, c'est-à-dire quand le Soleil y entre, qui est environ le 21 Mars. La seconde maison de Mercure est la Vierge, qui comprend le mois de Septembre ou environ, quand le Soleil y est ; la seconde maison de Jupiter c'est les Poissons, qui comprend une partie de Février, lorsque le Soleil est dans ce Signe ; commençant

donc par Mars, le premier Œuvre doit durer six mois, c'est-à-dire finir en Septembre.

Ces deux Œuvres se voient absolument requis dans ce dernier Auteur.

Canon 121: *La pratique de notre Pierre se parfait par deux opérations; la première en créant le Soufre, l'autre en faisant l'Élixir.*

Canon 123: *Que ceux qui s'appliquent à la Philosophie, sachent que du premier Soufre, on peut en tirer un second et le multiplier. Le Soufre se multiplie de la même matière, dont il est engendré, en ajoutant une petite portion du premier.*

Canon 124: *Car l'Élixir est composé d'une eau métallique, ou du Mercure, de ce second soufre et ferment.*

Mais, quand on ajoute le ferment, la Pierre est faite, si on ajoute le ferment à ce second soufre; on ajoute le ferment à la Pierre, donc ce second soufre est la Pierre produite par le second soufre: or suivant cet Auteur, ce premier soufre a été fait du Mercure et de l'Or vulgaire; il restait à faire voir que le ferment ne se doit ajouter que quand la Pierre est faite; ce qu'on pourra voir au Traité du Sel, chap. 8, Philalèthe, chap. 19 et 31, Cosmopolite, au Traité du Soufre, pour faire voir encore par le Cosmopolite la nécessité et ressemblance des deux opérations, en travaillant avec le mercure conjoint avec l'Or vulgaire, et passant sur ce que Morien en dit qui est assez remarquable, nous considérerons quelques passages de ce philosophe, que l'on verra être la même chose exprimée diversement.

Le chapitre 9, dit¹⁶: il y a un métal qui est un Acier philosophique, qui se joint avec le vulgaire; l'Acier conçoit et engendre un fils plus clair que son père; puis si la semence de ce fils qui vient de naître est mise en sa matrice, elle la purge, et la rend mille fois plus propre à porter de très bons fruits. Voilà un abrégé du premier et second Œuvre, ce qui va encore mieux paraître par la conformité des autres passages suivants.

Le chap. 10, dit: il faut que les pores du corps s'ouvrent en notre eau, que sa semence soit poussée dehors cuite et digeste; et puis qu'elle soit mise en sa matrice; le corps c'est l'Or, notre eau ne mouille point les mains et est liquide; la matrice c'est notre Lune et non l'Argent vulgaire, et ainsi est engendré l'Enfant de la seconde génération; voilà encore les deux procédés; ce qui est assez désigné par cet Enfant de la seconde génération, car il y en doit avoir un de la première, qui est l'Or des Philosophes, qui est la semence cuite de cet Enfant de la première génération, qui est plus claire que son père.

¹⁶ Le Cosmopolite.

Chapitre 11 : La terre se doit résoudre en une eau qui est le Mercure des Philosophes, et cette eau résout le Soleil et la Lune, en sorte qu'il n'en demeure que la dixième partie avec une partie, et on appelle cela humide radical des métaux : puis, prends de l'eau de notre terre, qui soit claire, et dans cette eau mets-y cet humide radical métallique, et gouverne tout par un feu non tel qu'en la première opération, alors tu verras toutes les vraies couleurs etc. Je t'ai tout révélé au premier et second Œuvre.

En l'Épilogue, il dit : dissous l'Air congelé, ou cuis-le de manière qu'il devienne eau. Dans cet Air, tu dissoudras la dixième partie d'Or, scelle cela, et cuis jusqu'à ce que l'Air se change en poudre, qui est l'Or Philosophique ; puis après ayant le Sel du monde, les diverses couleurs apparaîtront.

Les diverses couleurs n'apparaissent ainsi que j'ai dit, que dans le second Œuvre. Le Sel du monde, ou le Sel simplement est le nom que donne le Cosmopolite au Mercure des Philosophes ; cela se peut prouver par les chap. 3, 10, et à la fin de l'Épilogue. Philalèthe aussi l'appelle Sel chap. I, Le Traité du Sel ne l'appelle jamais presque autrement.

La Parabole dit, L'Arbre Solaire, c'est l'Or vulgaire ; le fruit de l'Arbre Solaire, c'est l'Or Philosophique, que l'on doit mettre dans notre Mercure, d'où se doit former la Pierre. Ce qui se peut prouver par ce qui est dit à la fin de cette Parabole. Une seule chose mêlée avec une eau philosophique etc., où, par cette chose il entend l'Or philosophique, comme on peut faire voir qu'est expliqué ce passage au Traité du Sel, chap. 6.

Ce serait trop entreprendre que de vouloir prouver tout, faites-moi seulement savoir ce que vous trouverez ici à redire, et je tâcherai de vous satisfaire, de même qu'à vous expliquer tous les passages que vous désirerez dans le sens que je les entends ; mais, pour répondre en peu de mots à ce que vous dites, savoir si (comme estiment quelques-uns) le Salpêtre, l'Antimoine et le Fer peuvent être la première matière des Philosophes, je vous dirai que je ne crois pas que cette opinion puisse raisonnablement se soutenir, soit qu'on prenne séparément ces trois matières, soit conjointement. Premièrement, à l'égard du Salpêtre, il n'y a pas d'apparence en ce que ce n'est pas une chose minérale ; or tous les Philosophes tombent d'accord que la minière d'où ils tirent leur Mercure est une chose minérale. Secondement ces mêmes Auteurs disent que le sujet des Philosophes est le même que celui dont la Nature se sert pour former l'Or et l'Argent et les autres Métaux dans les mines, comme assurent le Trévisan, Zachaire, le Traité du Sel, le Cosmopolite etc. Or jamais aucun Philosophe n'a dit que les métaux fussent formés de Sel nitre, à moins que de prendre ce mot en un sens figuré. En troisième lieu l'eau que l'on peut faire du Sel nitre, est comme l'eau commune, et l'eau des Philosophes

ne mouille point. En quatrième lieu, le Traité du Sel, au Dialogue qui est à la fin, traite de vision cette opinion, et traite de ridicule un Alchimiste qui se persuadait que ce Sel était le sujet des Philosophes.

Quant à ce que vous dites que l'Antimoine et le Fer sont la matière du Mercure, et du Soufre des Philosophes, j'aurais souhaité deux choses ; l'une que vous vous fussiez plus expliqué, savoir si vous entendez que l'Antimoine soit la matière d'où on doit extraire le Mercure des Philosophes et le Fer, celle où l'on doit extraire leur Soufre, pour le mêler avec ce Mercure ; ou si vous estimez que l'Antimoine avec le Fer doivent ensemble composer la manière d'où, avec artifice, on doit extraire ce Mercure philosophique. L'autre chose que j'aurais souhaitée est que vous m'eussiez voulu citer quelques principales autorités, sur lesquelles vous vous fondez ; car, en tous ces cas il me semble qu'il ne me serait pas difficile de les expliquer en leur vrai sens, et montrer ce qui peut être la cause que toutes ces suppositions ne s'accordent, ni avec la Nature, ni avec les Philosophes. Au lieu que dans l'état où je suis, il faut deviner votre supposition et la preuve que vous en avez.

Le nombre des Métaux n'est pas le même chez tous les Auteurs ; cela dépend de la définition que l'on voudra donner au métal ; ainsi ce n'est plus qu'une question de nom. Chez Geber, il n'y a que six métaux : il n'y comprend pas le Mercure ; Paracelse et Glauber en comptent neuf ou dix, ils comprennent le Mercure, l'Antimoine et le Bismuth ; mais, sans nous embarrasser dans cette chicane, nous pouvons assurer avec Richard Anglais dont il est tant fait mention dans le grand Rosaire, que les Minéraux tels que l'Antimoine, le Zinc, le Bismuth et les autres Métaux sont composés des mêmes principes, savoir de Soufre, et de Mercure ; c'est aussi ce qu'assurent le Trévisan et Zachaire.

Mais les Philosophes nous assurent encore que leur sujet est celui dont la Nature se sert pour la production des Métaux vulgaires ; et par conséquent ce ne peut être un métal, ni une chose composée de ces principes, et altérée en une forme métallique. De sorte que le sujet des Philosophes doit être la chose dont l'Antimoine même a été formé, et qui est encore plus crue que ce minéral, et plus proche du principe de la Nature.

Il n'y a pas de raison pour laquelle on voulût que le Mercure de l'Antimoine fût plutôt le Mercure philosophique que le Mercure du plomb ou de l'étain. Car, quand le Mercure pourrait être tiré de l'Antimoine, ce que je n'accorderais pas volontiers, quoiqu'on fasse bien des histoires pour le prouver, il ne différerait que très peu du Mercure du plomb ; et selon Geber et tous les Philosophes, le Mercure de l'étain serait encore plus pur. Aussi, le Traité du Sel au chap. 2, faisant une énumération des diverses teintures particulières que l'on peut faire à l'imitation de la Pierre des Philosophes, qui est la racine

de ces teintures, dit, que la teinture de l'Antimoine, du Fer, du Soleil, de la Lune, du Vitriol, du Mercure, du Vénus etc. ne teignent point universellement comme fait la Pierre des Philosophes, qui est le principe par lequel on tire toutes ces autres teintures particulières ; que cette Pierre des Philosophes est la première de toutes : qu'il faut s'appliquer à ce premier sujet métallique. Ce qu'il emprunte de Basile Valentin, et ce qui est conforme à ce que dit le Cosmopolite sur la fin du sixième chap., des trois Principes, qu'après qu'on a l'arbre qui est l'Œuvre universelle, on peut faire venir les rameaux, qui sont ces teintures particulières. Philalèthe, chap. 13 et 17, désigne assez que ce n'est point un Mercure Extrait des Métaux et Minéraux, et ce qu'il dit en ces deux chapitres suffit à faire voir que le Mercure des Philosophes est le Mercure non vulgaire, qu'il faut animer, ou lui donner un certain Soufre métallique qu'il n'a pas ; et que leur Soufre, c'est l'Or sans équivoque, comme j'ai dit ci-dessus, et auquel a été marié le mercure philosophique.

Laissez tous Minéraux et laissez tous Métaux seuls, Trévisan, pag. 177 ; Zachaire confirme cette opinion en plusieurs endroits.

Suite du précédent Traité

Ce que vous demandez à présent de moi, après que vous m'avez un peu plus particulièrement exposé votre sentiment, ne m'embarrasse pas moins que quand je l'ignorais davantage. Car vous m'en dites peu ; je ne saurais encore apercevoir sur quels passages plus formels, et sur quelles autorités vous fondez vos conjectures ; il s'agit de savoir quel est le sujet, ou quels sont les sujets (si on veut) dont les Philosophes composent leur Œuvre, pour éviter les équivoques, il faut un peu s'expliquer ; l'Œuvre des Philosophes est de faire la Pierre avec le Mercure seul, ou avec le Mercure et l'Or vulgaire ; on fait par l'une ou l'autre de ces deux voies, premièrement, l'Or des Philosophes : puis de cet Or avec le Mercure, on en compose la Pierre, dont on trouve le procédé dans Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve etc., et il est indubitable que les principes immédiats de la Pierre sont le Mercure des Philosophes et l'Or des mêmes Philosophes ; il est encore très clair ce me semble, chez tous les Auteurs, que l'Or des Philosophes est produit de l'Or vulgaire et du Mercure mêlés ensemble. J'en ai rapporté assez d'autorités, il n'est pas besoin de les répéter ; et cet Or philosophique peut être aussi produit du Mercure philosophique tout seul, comme l'assurent Geber, le Cosmopolite, Philalèthe etc., tout cela doit passer sans contestation, et il me serait très facile de le prouver par les autorités. Mais la principale difficulté dans l'œuvre philosophique, est d'avoir le Mercure ou cette liqueur dont parle le Cosmopolite, qui dissout l'Or

comme l'eau chaude fond la glace ; et trouver cette liqueur est tout l'œuvre, dit Philalèthe, chap. 17.

Mais, parce que ce Mercure, selon Geber, Philalèthe et le Cosmopolite, ne se trouve pas sur la terre, il faut selon eux le faire ; non pas en le créant, mais en le tirant des choses où il est enfermé : ce Mercure a donc une minière, soit que le Philosophe la doive composer, soit que la Nature lui offre toute prête, d'où l'industrie de l'Artiste doit le tirer, en l'extrayant du corps minéral.

Mais, comme tous les Livres des Philosophes sont pleins de recettes énigmatiques, et qu'ils déclarent ailleurs assez clairement tout le procédé, on a raison de croire que tous ces recettes ne regardent que la composition du Mercure des Philosophes. Ainsi, le Cosmopolite, chap. 11, l'enseigne en ces termes que j'écris, parce qu'il n'y a que deux mots : Prenez de notre terre, par onze degrés, onze grains ; de notre Or un grain ; de notre Lune deux grains, mettez tout cela dans notre feu, et il s'en fera une liqueur sèche. Premièrement, la terre se résoudra en une eau, qui est le Mercure des Philosophes, et voilà tout ce qu'il en dit, qu'il répète à la fin de ce chapitre sous une énigme, disant, cela se fera, si tu donnes à dévorer à notre vieillard l'Or et l'Argent, afin qu'il les consume etc.

Philalèthe, chap. 7, l'enseigne de même : Prenez de notre Dragon igné, qui recèle en soi l'Acier mystérieux, quatre parties : de notre Aimant neuf parties : mêlez cela par un feu brûlant etc. Geber, en cent endroits, cache sous des procédés sophistiqués toute la composition du Mercure, et le procédé de l'Œuvre, comme il en avertit. On a donc quelque raison de penser qu'il faut plusieurs matières pour composer cette minière ; je ne cherche pas si ces matières entrent essentiellement dans la composition du Mercure, ou si elles ne servent qu'à sa purification, je les envisage seulement comme absolument requises pour faire ce Mercure Philosophique.

Mais je trouve dans d'Espagnet, Canon 46, que le mercure a un soufre, qui a été multiplié par artifice ; Canon 30, que le mercure doit être imprégné d'un soufre invisible, pour devenir mercure philosophique ; et au Canon 51, chap. 11, Philalèthe, que ce n'est pas assez d'ôter au mercure toutes ses impuretés, mais qu'il lui faut ajouter un soufre naturel qu'il n'a point, et dont il n'a que le ferment. Et au Canon 58, qu'il faut que la Vierge mercurielle ailée soit imprégnée de la semence invisible du premier mâle.

Je trouve encore dans le Cosmopolite, chap. 6, des trois principes, que le mercure est une quintessence créée du soufre et du mercure, que le mercure se tire du soufre et du mercure conjoints. Enfin, je trouve en Philalèthe, chap. 21, qu'il faut introduire un soufre dans le mercure, qui le rend philo-

sophique ; au chapitre 10, que, dans notre mercure il y a un soufre actuel et actif, qui par la préparation y a été ajouté. Au chapitre 2, qu'en notre eau il y a un feu du feu du soufre, et une autre matière. Au chapitre 14, que cette addition du véritable soufre se fait par degrés, selon le nombre des aigles ou des sublimations philosophiques ; au chapitre 17, que notre eau se compose, et que notre mercure se doit animer d'un soufre qui se trouve en une matière vile, non pas en elle-même, mais aux yeux du vulgaire, outre une infinité d'autorités que je pourrais rapporter. Je suis porté à croire qu'il faut, pour composer la manière du mercure mêler plusieurs choses, dont la principale chose qui s'y trouve est un mercure et un soufre. Tout cela étant donc entendu, je dis que le fer commun n'est point le sujet d'où on doit tirer le soufre ou l'or philosophique, qui se doit mêler avec le mercure philosophique, pour faire la Pierre immédiatement ; et qu'il n'est point non plus le sujet qui fournit au mercure le soufre invisible et intérieur, dont il a besoin pour devenir mercure philosophique ; ou ce qui est la même chose, qu'il n'entre point en la composition de la manière des Philosophes ; et j'ajoute que l'antimoine n'est pas non plus la matière d'où le mercure philosophique s'extrait ; car *il se tire d'un minéral quasi métallique, impératif à tous minéraux, métaux, végétaux et animaux.*

Comme il semble que l'on ne va qu'à tâtons en l'étude de cette Science, on y reçoit aussi toutes sortes de preuves ; elle n'est pas du nombre de celles qui se démontrent métaphysiquement, elle n'établit pas ses principes pour en tirer des conclusions par ordre, il faut deviner tout cela ; mais, quoiqu'il y ait à deviner, on ne doit rien supposer qu'on ne trouve chez quelque Auteur ; or je ne pense pas, qu'il y en ait un seul qui ait parlé du fer et de l'antimoine pour les principes matériels de l'Œuvre ; je sais que cette preuve est négative et qu'on n'a pas droit d'en rien conclure en rigueur, mais, si on se donne la peine de l'examiner, elle ne laissera pas d'avoir quelque poids, en considérant que les Philosophes n'ont écrit que pour enseigner leur Science. Il y aurait aussi quelque sujet de s'étonner que les Philosophes n'eussent pas écrit plus clairement de ces deux matières ; il est vrai qu'ils tiennent leur Science secrète, mais elle n'aurait pas couru de risque, parce que je ne crois pas, nonobstant tout ce qu'on dit, qu'on puisse tirer ni soufre du fer, ni mercure de l'antimoine ; et je peux assurer que la Pierre est plus aisée à faire que cela, après les Auteurs qui en ont parlé.

Ils nous disent enfin que qui connaît la matière peut aisément venir à bout de tout le reste ; et ils nous avertissent que ce premier travail, qui est de produire le mercure, est si simple, si aisé et si naturel que c'est pour cela qu'ils en parlent avec tant de retenue, parce qu'ils n'en pourraient rien dire qui ne le fit connaître : d'où vient que le Cosmopolite prend pour devise : *La simpli-*

cité est le sceau de la Vérité, et qu'il dit partout que la Pierre est très facile. Les travaux d'une infinité de personnes qui se tuent dans ces extractions de soufre et de mercure, tant de l'antimoine que du fer, et des autres métaux et minéraux, et qui n'y ont jamais pu réussir, sembleraient justifier que ce n'est pas une chose si facile, si un enfant de l'Art s'arrêtait à toutes leurs opérations sophistiquées.

Mais laissons ces conjectures et vraisemblances, auxquelles les pâles Chimistes, au mépris de l'art hermétique, ont donné lieu, par leur opiniâtreté à contredire la Nature, dont les opérations sont si simples; et voyons si, dans les Auteurs approuvés et qui ont le caractère de Philosophes, nous pourrions rencontrer quelque chose qui exclue de leur Œuvre le fer et l'antimoine.

Premièrement le fer ne peut fournir l'Or philosophique, ou le soufre des Sages, qui est une des matières immédiates dont, avec le mercure philosophique, on compose la Pierre: je le prouve par la seule autorité de Philalèthe et de Flamel, en son Poème philosophique, et par la Fontaine des Amoureux de philosophie. Flamel, en son poème, et la Fontaine des Philosophes disent que plusieurs cherchent ce soufre dans les minéraux etc., dans le Saturne, Jupiter et Mars, inutilement, et il ajoute ensuite:

Mais moi, je l'ai trouvé
Au soleil et l'ai labouré.

Philalèthe, au chapitre 19, dit en termes exprès, que le Soleil philosophique se tire du Mercure seul, et plus facilement et plus promptement que de l'Or vulgaire; ainsi, dit-il, notre Soleil est la matière très proche de notre Pierre, l'Or vulgaire en est la matière prochaine, parce qu'on en tire notre Soleil par l'aide de notre Mercure, et les autres métaux et minéraux en sont une matière étrangère, où on peut dire que les métaux contiennent notre Soleil, en tant que d'iceux on peut tirer l'Or vulgaire. Voilà ce que dit Philalèthe; Mais on pourrait assurer qu'il y aurait plus de peine à faire, que le fer devînt Or, qu'à tirer de l'Or le soufre philosophique, parce que, selon que le disent les Philosophes, et particulièrement Geber et Zachaire, il n'y a point de métal qui ait moins de disposition pour la perfection ou la conversion en Or, qu'en a le Fer. Je m'imagine que cette preuve est positive et suffisante, mais elle se confirme encore par le sentiment universel des Philosophes, qui demandent l'Or pour leur ouvrage; Philalèthe y est formel aux chap. 13, 10, 11, 14, 15, 16 etc., et il le répète en une infinité d'endroits; le Cosmopolite, au chapitre 10 et à la fin du chapitre 16 du Traité du Soufre; d'Espagnet, canon 18, 19, 20, 24, 28, 29 etc., et tous ces philosophes veulent prouver par raisons que c'est l'Or vulgaire qui donne l'Or des Philosophes; mais cet Or vulgaire doit auparavant

avoir bu l'eau de la Fontaine de Jouvence et s'y être noyé, car il se convertit en elle et elle en lui.

Geber à la fin de l'investigation, quoique ailleurs assez obscur, en parle fort nettement. Je crois que cela suffit pour faire voir que l'Or des Philosophes ne se tire point du fer ; et on en demeurera convaincu, si on prend la peine d'examiner les lieux que je cite, et si on veut faire quelque réflexion sur ce que dit Philalèthe dans le passage du Chapitre dix neuvième, que je viens de citer ; car on en doit conclure qu'avant qu'on pût extraire ce soufre philosophique du fer, il faudrait que ce fer devînt or.

Il semble aussi que la raison s'accorde avec cela, car les Métaux sont doués d'une semence, comme votre ami l'a fort bien remarqué ; et on prétend qu'ils ont été compris dans cette générale bénédiction que le Créateur donna aux créatures (*croissez et multipliez*). La semence qu'ils ont, c'est une eau, selon le Cosmopolite, c'est un Mercure ; et cette semence doit être double, il faut qu'il y en ait du mâle et de la femelle ; la semence masculine est le Soufre, et la féminine c'est le Mercure ; l'une sans l'autre ne peut de rien servir, telle est donc la pureté de la semence, telle sera la pureté du métal. Mais, puisqu'il se présente occasion de parler de la génération des Métaux, pour faire comprendre le raisonnement que je prétends en tirer, je m'en vais l'expliquer, comme ont fait quelques Philosophes, et je n'établirai ce système que sur l'autorité de Geber, du Cosmopolite, Trévisan, Zachaire et Arnaud, sans rapporter leurs autorités ; comme ces Philosophes vivaient en des siècles, où l'on avait grande vénération pour Aristote, ils ont raisonné suivant les principes de sa Physique.

Le Trévisan, Zachaire et Arnaud le citent à tout moment ; pour Geber il n'en parle pas, mais l'on voit assez qu'il suit ses sentiments, et qu'il eût même cru faire une faute considérable contre la raison que de s'en éloigner : lui qui était Arabe, a suivi en cela le sentiment des plus habiles de sa Nation,¹⁷ qui ont pris bien de la peine à commenter ce Philosophe ; ce qui montre l'estime qu'ils faisaient de sa doctrine : il ne faut que voir les louanges exorbitantes, et contre le bon sens que lui donnent tous les Arabes, particulièrement Averroès et Avicenne ; on peut donc dire avec ces Philosophes, que les quatre Éléments produisent vers le centre de la terre une certaine liqueur, qui est le Mercure et la semence féminine ; et que ces mêmes Éléments produisent aussi une autre substance sèche, qui est le soufre ; dans la première dominant l'eau et l'air, dans la seconde dominant la terre et le feu. D'autres ont expliqué cela autrement et prétendent que le Mercure est fait seulement d'eau et de terre,

¹⁷ Il est bon d'observer que ce pays est celui du monde le plus fréquenté par les vrais philosophes.

et le Soufre d'air et de feu ; et d'autres ont dit que le Mercure est d'air et d'eau, et le Soufre de terre et de feu. Mais, quoi qu'il en soit, il y a toujours deux matières, deux semences, une masculine et une féminine ; et comme les Philosophes semblent se contredire sur ces principes, il est difficile, à un Inquisiteur de la Science et qui n'est pas encore bien assuré, de rien statuer de certain ; cependant il ne doit pas balancer à les suivre, parce qu'ils s'accordent tous dans les effets des principes qu'ils supposent diversement. Le sentiment plus général qu'ils ont sur la formation des Métaux, est que le Mercure contient tout ce qui est nécessaire pour produire un métal ; il est comme un œuf d'une poule qui n'avait pas souffert le coq, ou, encore comme un œuf parfait et qui contiendrait la semence du coq, mais qui ne donnera jamais de mouvement à la matière de l'œuf, si cette semence intérieure n'est excitée par un Agent extérieur. De même, disent Zachaire et le Trévisan, la nature, après avoir fait le Mercure, lui joint un Soufre qui est son Agent, et qui n'entre pas essentiellement dans la composition du Métal ; mais cet Agent en est peu à peu séparé par la seule coction, et moins il reste de cet Agent, plus le Métal est parfait. Le Mercure est donc à l'égard du Métal comme la matière, et la vertu du Soufre en est comme la forme. Quand la nature a joint ces deux, elle ne fait que les cuire, et par cette cuisson le soufre se sépare, et sa vertu agit sur ce Mercure, et reste en lui ; or si ce Soufre est entièrement séparé, le Métal sera très parfait, et ce sera de l'Or qui n'est qu'un pur feu dans le Mercure ; ce qui se voit en ce que l'Or s'imbibe plus facilement de Mercure que tout autre Métal, parce que ce n'est qu'un Argent-vif cuit par son propre soufre. Les autres métaux participent donc plus de ce soufre qu'ils peuvent moins s'imbiber d'Argent vif. Il est donc évident que ce qui fait la perfection dans les Métaux est le Mercure et ce qui cause leur imperfection est le mélange de ce Soufre terrestre.

Cela est tant rebattu par Geber et Arnaud, qu'il n'en faut point douter, si on ne veut renoncer à leur doctrine. Je me suis insensiblement engagé plus avant que je ne voulais, j'abandonne donc la poursuite de cette explication, parce que cela me mènerait trop loin, et je conclurai que si le fer, comme il est véritable, abonde en un soufre impur, livide, terrestre, fixe et non fusible (qui sont les qualités que lui attribue Geber au Chap. 8 du Livre second) il est absolument inutile de le prendre pour l'Or des Philosophes, puisqu'il causerait plutôt de l'imperfection que de la perfection, et l'on ne peut pas dire qu'on peut de ce soufre, en séparer l'impureté, après que Geber assure que cela est impossible, aux Chap. 9, 14, Livre 2, où il en donne la raison.

Mais, si la Pierre n'est autre chose que l'Or extrêmement digeste, comme nous en assurent le Cosmopolite, Chap. 10, au Traité du Sel, chap. 2, 8, le Trévisan et Zachaire, pourquoi ne pas prendre de l'Or pour tâcher de le cuire

plus que la nature n'a fait, et lui rendre la vie qu'il avait perdue par l'extraction de sa mine et le martyre du feu, et, ainsi lui donner plus de perfection ? Car les autres Métaux, et le fer moins qu'aucun, n'ont pas tant de coction que l'Or. Il faudrait donc, en prenant le fer, ou si vous voulez son soufre, qu'on le fit passer par le degré de coction ou métallisation qui répond à l'Or, avant qu'il pût devenir la Pierre, qui est encore plus parfaite que l'Or, ce qui est un travail d'Hercule, et d'ailleurs superflu, dès qu'on peut avoir de l'Or vulgaire sans cela.

Puisque les Métaux ont leur semence en laquelle ils se multiplient, il semble que la semence de l'Or doit donner de l'Or, qui est l'intention des Philosophes. Mais, dira-t-on, cette semence se trouve dans les autres Métaux ; cela est vrai, mais elle n'y est pas si pure, les Métaux sont infectés de lèpre ou de mauvais soufres. Le Traité du Sel dit, il n'y a que l'Or qui soit pur. Or pour suivre notre comparaison, une semence impure provenant d'un corps impur, n'engendrera qu'un fruit impur, et si l'on dit qu'il est possible de purifier cette semence, et de la tirer (ce que, toutefois, les Philosophes nient) ne vaudrait-il pas mieux prendre cette semence dans l'Or, où il n'y a pas d'impureté, que d'avoir la peine de la purifier, après l'avoir extraite d'un corps imparfait ?

Si le Fer n'est pas l'Or des Philosophes, ni le sujet d'où ils le doivent extraire pour le conjointre avec leur Mercure, et en faire immédiatement leur Pierre, il n'est pas aussi le sujet qui donne au Mercure le Soufre qu'il n'a point, ou qu'il paraît ne pas avoir, afin qu'il devienne le Mercure des Philosophes ; mais il me semble que je n'ai pas de besoin de prouver cela, parce que vous supposez que le Mercure extrait de l'Antimoine soit celui qui dissout radicalement tous les Métaux, ce qui ne convient qu'au Mercure des Philosophes.

Mais les Philosophes assurent qu'on peut faire l'œuvre entier du seul Mercure, sans aucune addition, et que c'est même la voie la plus courte, la plus facile et la plus excellente, mais non pas encore la Pierre transmutatoire. Il ne faudra donc point y mêler ni le Fer, ni l'Or, quoiqu'on puisse y mêler l'Or, pour le rendre transmutatoire, quand on ne sait pas encore le mystère de tirer notre Or, et de notre Mercure, comme parle Philalèthe, Chap. 19. Si on peut tout faire du Mercure, il contient donc dans ses entrailles son propre soufre ; c'est en effet ce dont universellement tous les Philosophes nous assurent, et c'est pour ce sujet qu'ils l'appellent Androgyne, comme qui dirait qu'il est la semence et masculine et féminine ; ils l'appellent aussi Hermaphrodite, ce qui a donné lieu à bien des gens qui philosophent sur les mots, de travailler sur le Mercure et sur le Vénus, que ce terme signifie.

Peut-être pourrais-je m'être trompé ci-devant dans tous ces raisonnements, et je viens de m'apercevoir que faute de faire un peu de réflexion,

j'allais me tromper encore plus grossièrement. Je demeure d'accord que si non seulement de l'Antimoine, mais de quelque Métal que ce soit, on pouvait extraire un Mercure pur, ce serait un Mercure des Philosophes, supposé qu'il fût imprégné de la vertu du soufre ; parce que tous les Métaux sont fondés de ce Mercure ; les Philosophes nous avertissent bien que nous devons prendre une matière dont sont formés les Métaux, mais ils ne disent pas qu'il faut tirer cette matière des Métaux ; au contraire, ils le défendent, comme je vais le faire voir après quelques expositions.

Nous devons considérer le Mercure et le Soufre, comme la semence masculine et féminine, comme la matière et la forme. Mais par le Mercure et par le Soufre, je n'entends pas les vulgaires, mais les deux principes des Métaux ; car le Mercure vulgaire est fait de ces deux, ces principes étant séparés contiennent chacun deux Éléments, et sont la première et vraie matière métallique, dont l'un sans l'autre ne produira jamais un métal ; témoins le Cosmopolite, Chap. 3, Geber, Chap. 25, Livre premier, le Trévisan, Zachaire, Flamel.

Ces deux principes sont la première matière, qui est inutile à l'artiste, selon le Cosmopolite, Chap. 4, 7, 12. Et la raison pour laquelle ces deux principes nous sont inutiles, c'est que nous ignorons non seulement la proportion du mélange de ces deux principes, mais nous en ignorons aussi la manière du mélange ; et quand nous les aurions tous deux dans leur entière pureté, ils nous seraient inutiles pour cette raison. Il n'y a que la nature qui puisse faire ce mélange, et le faire dans la proportion qu'il faut pour produire un Métal ; le Cosmopolite nous en assure, Chap. 4, 6, 12, etc. ; Geber, Chap. 9, 10, 11, Livre premier ; et Zachaire dit que la Nature fait cette composition d'une manière indicible.

Lorsque la Nature a mêlé ces deux semences, c'est alors la seconde matière ou la matière prochaine des Métaux ; c'est la semence métallique : et comme de chacune de ces deux matières séparées, elle en a pu produire autre chose qu'un métal, quand elle les a mêlées et altérées en certaine substance terrestre, elle n'en fait jamais qu'un métal. C'est là ce que le Philosophe doit prendre, et c'est de ce sujet terrestre qu'il doit tirer son Mercure, disent le Cosmopolite, Chap. 4, où il est formel, Chap. 3, 6, 12, Geber, Chap. 26, Livre premier, le Trévisan, partie 2, 3, Zachaire, p. 203 de l'édition de Paris, 1672, où il appelle cette matière Mercure animé, Traité du Sel, Chap. 2, 8.

La Nature, agissant sur cette matière, par la seule coction en fait tous les Métaux et Métallions par ordre. Le premier degré d'altération est le Plomb, le second l'Étain etc. Mais, s'il y a une trop grande quantité de terrestréité, elle n'en produit que des Marcassites et Métallines, comme du Zinc ou

du Bismuth, qui sont de l'Étain imparfait, de l'Antimoine, qui est un Plomb impur, suivant Zachaire, le Trévisan, le Cosmopolite. Si nous voulons donc faire la semence métallique, ou pour parler plus proprement, si nous voulons l'extraire, il nous faut connaître ce sujet qui la contient, et lequel si on avait laissé dans la terre, et qu'il y eût assez de chaleur en ce lieu, serait devenu un métal, selon la pureté du lieu où elle s'est trouvée. Mais pour cela il ne faut pas imiter les vulgaires Opérateurs, qui prennent les corps Métalliques, soit Or, soit Mercure, soit Plomb etc. Qui veut faire quelque chose de bon, doit prendre la semence, et non pas les corps entiers, dit le Cosmopolite, chap. 6.

1. La première matière est le Mercure et le Soufre à part, selon le même, chap. 3.

2. La seconde, c'est la semence Métallique ou le Mercure philosophique, dont s'engendrent les Métaux, chap. 4, 6, et 7.

3. La troisième matière, c'est le Métal, en l'Épilogue.

La première matière, c'est-à-dire, ces deux principes sont inutiles ; la seconde matière qui est la semence, ou les principes joints par la Nature, est la seule utile ; la troisième, qui est le corps produit par cette semence, est inutile.

Que la première matière soit inutile, cela a été prouvé ; que la seconde soit utile, cela paraît par les chapitres 4, 6, 7, 8, 10, 12, et que la troisième soit inutile, cela paraît encore par l'Épilogue : si tu travailles, dit-il, en la troisième matière tu n'en feras rien, et ceux-là y travaillent, qui laissant notre matière, s'amuse à travailler sur les herbes, pierres et minières, tous êtres déterminés et inanimés, et par conséquent, incapables de donner la vie.

Et au chap. 6 : ceux qui travaillent sur le Mercure, et sur les autres Métaux, prennent les corps au lieu de la semence, lesquels sont la troisième matière qui est inutile.

Au Traité du Sel, chap. 2 : il faut que vous ayez une semence d'un sujet de même nature que celui que vous voulez produire. Il faut donc prendre l'unique Mercure métallique en forme du Sperme cru et non mûr, qui est Hermaphrodite, qui ressemble à une pierre, à cause de sa puissance à passer en acte, et qui comme telle se peut broyer et dont la forme extérieure est un soufre puant, qui est le premier sujet métallique que la nature a laissé cru et imparfait. Et au chap. 8, il faut tirer le Mercure du même sujet dont sont produits les corps Métalliques vulgaires que nous voyons.

Zachaire dit, la matière dont nous nous servons, n'est qu'une seule, semblable à celle dont la Nature se sert sous terre en la production des Métaux ;

tant s'en faut donc que toutes les matières que nous pourrions prendre et mêler, fussent métalliques ou non, soient la matière de notre science.

Les Philosophes ne disent autre chose, et ne répètent rien tant que cela ; si l'on doit donc prendre la matière d'où se forment les Métaux, il ne faut pas prendre l'Antimoine, ni le Mercure, ni le Fer ; mais il faut prendre une matière dont le Fer, le Mercure vulgaire et l'Antimoine ont été formés, aussi bien que les autres Métaux. Dès que la Nature a joint et uni les deux principes métalliques, il ne s'en fait pas un Antimoine ; l'Antimoine est une production même de ces deux principes altérés et cuits par la Nature : de même dès que la poule a fait son œuf qui contient, comme le Mercure des Philosophes, un principe actif et passif, qui renferme en lui les deux semences, la matière et la forme ; dès qu'elle a fait, dis-je, cet œuf, ce n'est pas un poulet en acte, mais en vertu. La comparaison du poulet au métal, et de l'œuf à la matière des Philosophes, n'est pas nouvelle, Hermès l'a faite le premier, et assure que l'on trouve une grande analogie entre l'œuf et l'œuvre ; Flamel l'a faite aussi ; et il y en a des Livres entiers ; ainsi, l'Antimoine et les Métaux produits du sujet des Philosophes sont comme autant de poulets produits d'un ou de plusieurs œufs. S'il était possible qu'un poulet pût naître d'un œuf qui contiendrait de l'impureté, il serait impur, infirme et languissant. De même, quand le sujet philosophique contient de l'impureté, ou qu'il se rencontre dans un lieu impur, comme l'Antimoine, le Plomb, le Bismuth etc., selon la qualité ou le degré d'impureté. Mais, si un œuf est bien conditionné, il produit un poulet parfait, de même que notre matière, étant pure, produit un métal parfait ; car dit le Cosmopolite, un méchant Corbeau pond un mauvais œuf.

Si on voulait donc faire éclore un poulet parfait, on ne prendrait pas un peu de ces poulets impurs à demi formés dans l'œuf ; mais on prendrait un œuf bien conditionné, on en ôterait, s'il était possible, le superflu, et ce qui en naîtrait serait parfait. Il en va de même en l'œuvre philosophique ; on veut faire éclore ce poulet philosophique d'Hermogène, il ne le faut pas prendre déjà formé et impur, parce que ces impuretés ne peuvent plus s'ôter, c'est-à-dire qu'il ne faut pas prendre aucun métal ni métalline, dont les impuretés ne se peuvent séparer, comme le dit Geber ; il ne faut pas prendre non plus aucun métal si pur qu'il puisse être, parce qu'il a des impuretés, selon le Cosmopolite, chap. 3. Mais il faut prendre cet œuf philosophique, cette semence métallique qui est dans un certain sujet terrestre, et qui n'a pas encore été altéré en aucune espèce métallique ; c'est-à-dire non spécifié ni déterminé : nous en séparerons les impuretés par la préparation et nous cuirons et ferons ainsi éclore ce poulet parfait.

Je répète donc qu'il faut prendre une matière laquelle étant une fois

conçue, ne peut jamais changer de forme, selon le Cosmopolite, chap. 4. De même que l'œuf ne peut jamais devenir que poulet.

Or l'Antimoine que nous prendrions a déjà la forme métallique; mais quoique le sujet que les Philosophes doivent prendre ne change pas de forme, c'est-à-dire, selon le Cosmopolite, qu'il soit déterminé à devenir un métal, il ne s'ensuit pas qu'il doive être métal, quand on le prend.

Je crois que l'on peut aisément penser que du premier mélange que la nature fait des principes, quoiqu'elle agisse dessus pour les mêler *per minima* et les déterminer à devenir un métal, il ne s'en fait pas immédiatement de l'Antimoine; de même, comme j'ai dit, que dès que le coq et la poule s'étaient accouplés et qu'elle avait pondu son œuf, il ne s'en faisait pas un poulet, mais seulement un œuf, l'on peut donc inférer que le sujet philosophique est quelque chose plus cru que l'Antimoine; que c'est le sujet d'où l'Antimoine et les Métaux sont formés.

Je pense que cela est suffisant, mais voici encore d'autres autorités; car je n'ai cité que quelques auteurs du premier Volume de la Bibliothèque alchimique, et Geber, d'Espagnet, le Cosmopolite, Lulle et Arnaud, qui n'y sont pas; je n'ai rien rapporté de ceux du second Volume, qui ne comprend qu'Artéphius et la Somme de Geber, parce que le traducteur a misérablement tronqué et estropié ce dernier Auteur, on le méconnaît dans cette Traduction; de sorte que, comme il en a changé l'ordre, il ne s'y faut pas arrêter pour trouver les lieux que je cite, mais seulement sur l'édition Latine. Je reprends donc la suite de ces autorités.

Le Cosmopolite, chap. 3, dit, il y en a qui prennent le corps pour leur matière, c'est-à-dire pour leur semence; les autres n'en prennent qu'une partie; tous ceux-là sont dans l'erreur, de même que ceux qui essayent de réduire le grain ou le corps en semence, et qui s'amuse à de vaines dissolutions de Métaux, s'efforçant de leur mélange d'en créer un nouveau.

Tiens pour assuré qu'il ne faut pas chercher ce point ou cette semence dans les Métaux vulgaires, parce qu'il n'y est pas et qu'ils sont morts.

Le Cosmopolite, chap. 6, dit, le Mercure vulgaire aussi bien que les autres Métaux ont leur semence comme les animaux; le corps de l'animal est comparé au mercure ou à quelque autre métal. Qui voudrait donc engendrer un autre homme, il ne faudrait pas prendre un homme; de même qui veut engendrer l'homme métallique, il ne doit pas prendre le corps du mercure ou d'autre métal; moins encore ne pourrait-on de leur différent mélange en produire un, ni après les avoir dissous et divisés en parties; car cette division et dissolution les tue.

Le Cosmopolite, en sa Préface, dit que toutes les extractions d'âme ou de soufre des métaux n'est qu'une vaine persuasion et une pure fantaisie. Geber dit de même, chap. 21, Livre premier.

Le Cosmopolite, chap. 11, de la Nature, et chap. 6, du soufre dit, il faut à l'imitation de la Nature, cuire la première matière des Philosophes ou leur Mercure. Or, si ce Mercure se tirait de l'Antimoine, il faudrait donc que la nature, pour produire les métaux, prît ce mercure de l'Antimoine, parce qu'elle ne les produit qu'avec ce mercure; je ne crois pas que personne doute que l'Antimoine soit lui-même composé de ce même mercure. Le Cosmopolite, chap. 6, du Soufre, dit, le mercure des Philosophes est en tout sujet, mais il est en l'un plus proche qu'en l'autre, et la vie de l'homme ne serait pas assez longue pour l'extraire; il n'y a qu'un seul Être au monde où on le trouve aisément: puisque cela est, je m'étonne que vous n'avez pas dit que ce mercure se doit extraire de l'étain; car ce mercure y est plus pur que dans l'Antimoine, et en plus grande abondance, selon Geber, puisque, après le Soleil et la Lune, il n'y en a point de plus parfait, ni qui contienne tant de Mercure que l'Étain; je dirais de même que je m'étonne que vous n'avez pris le Cuivre au lieu du Fer; car le Cuivre est plus parfait, selon Geber, et son Soufre est plus pur que celui du Fer, et il en abonde aussi bien que le Fer, et en a davantage de bon que n'en a le Fer. Pour la facilité ou difficulté de l'extraction du Mercure de l'Antimoine ou de l'Étain et du Soufre du Fer et du Cuivre, je pense que n'en ayant expérience ni de l'un ni de l'autre, il valait autant prendre Jupiter ou Vénus, qui sont plus purs, que de choisir Mars ou l'Antimoine, qui ont tant d'impureté; mais, comme on ne trouve, selon le Cosmopolite, qu'une seule matière au monde en quoi consiste l'Art, et de laquelle on puisse avoir ce qui est nécessaire, on ne peut pas dire que la Pierre ou Mercure, qui en est le principe, se peut extraire de tous les Métaux, il en faut déterminer un ou une autre matière minérale.

Pour montrer que les Métaux imparfaits et autres Métallions, soit qu'on les prenne entièrement, soit qu'on ait l'adresse de les séparer en diverses substances, qui est d'en extraire leur Mercure et leur Soufre, ne peuvent de rien servir, il faudrait copier tout le Chap. 14 du Livre 2 de la Somme de Geber. J'aime mieux que vous ayez le plaisir de le lire; c'est le 13, de la nouvelle édition Française, lisez encore le chap. 9 du même Livre, qui est le 8 de la nouvelle; sur la fin Philalèthe, chap. 17, plusieurs se tourmentent pour tirer le Mercure de l'Or, le Mercure de la Lune, mais c'est peine perdue.

Trévisan, dernière édition: Laissez tous Métaux.

Zachaire, parlant de ceux qui sont dans l'erreur, y compte ceux qui conver-

tissent les Métaux ou Minéraux en Mercure coulant ou en Argent-vif ; ce serait assez pour prouver que l'on ne doit pas faire cela de l'Antimoine.

Vous ajouterez, s'il vous plaît, à cela ce que je vous en avais écrit la première fois ; mais, comme je ne me persuade pas que je vous satisfasse plutôt cette fois que l'autre ; faites-moi la grâce de me marquer ce que vous trouvez à reprendre ; bien loin de me chagriner, vous m'obligerez sensiblement et je ne crois pas qu'on me puisse plus obliger que de me désabuser et me faire voir que je me trompe. Mais je vous avoue franchement ici que je ne crois pas qu'on le puisse faire ; car j'ai fait tout ce que j'ai pu, pour me détromper moi-même : j'ai feint cent fois que tous mes principes étaient faux, je les ai examinés par ordre, plus les dernières fois que lorsque je les ai reçus. Et enfin, plus je tâchais de me désabuser, plus je voyais clair dans ce que je cherchais ; et en effet à celui qui connaît ce que le Cosmopolite en son Épilogue appelle le point de la Magnésie, toutes les difficultés sont levées, tous les nuages se dissipent, et toutes ces choses lui sont claires et manifestes. Que si vous avez quelques expériences ou quelques raisons, ou quelques autorités pour fonder votre opinion, et que vous me les vouliez dire, j'essayerai de les détruire ou d'expliquer par les Philosophes mêmes que vous me citerez, les passages que vous croirez faire parler en faveur de votre opinion.

Il faut que l'Art commence où la nature finit les corps métalliques parfaits, dit le Cosmopolite, chap. 4. C'est lorsqu'on prend l'Or ou l'Argent pour les mêler avec le Mercure philosophique, qui est la terre et le champ, dans lequel l'Or étant semé, il se multipliera, selon Philalèthe ; ce n'est pas donc le Fer. Mais, s'il fallait apporter des preuves positives que c'est l'Or qui doit donner ce Soufre philosophique, que c'est, dis-je, l'Or ou l'Argent qui se doivent mêler avec le Mercure, il faudrait copier tous ces Auteurs, et principalement Artéphius.

Richard Anglais dans son Traité, qui est dans le Théâtre Chimique et dont il y en a quelque chose d'inséré dans le grand Rosaire, rejette absolument tous les Métaux et Minéraux Métalliques ou qui ont la forme de quelque Métal, comme l'Antimoine etc., pour la composition ou l'extraction du Mercure philosophique. Vous suivrez leur conseil, si vous m'en croyez. Leur expérience et leur sentiment univoque sur cette première matière doit vous suffire.

J'y ajouterai encore une réflexion, pour détruire votre sentiment. Les Philosophes disent sans énigmes que leur matière première est une substance mercurielle, qui renferme en elle un esprit de Feu céleste, actif, vivifiant, et non corrosif dont elle est imprégnée ; l'Art a bien peu de chose à faire pour extraire cette même substance de sa manière, elle paraît d'abord aux yeux revêtue d'un Soufre terrestre et impur, que bientôt après, sans le secours

de l'Art, elle abandonne d'elle-même, pour s'offrir à l'habile Artiste, qui la reconnaissant, la recueille avec précaution, mais que le vulgaire aveugle sur lui-même, foule aux pieds. Ceci doit vous convaincre, en pesant bien tous les mots ; car je vous défie de pouvoir, ainsi que vous le croyez, tirer du Fer, de l'Antimoine ou autres Métaux vulgaires, cette Saturnie végétale, cet Esprit universel et onctueux, qui se répand dans tout, anime tout, détermine tout et informe tout, sans user d'une force étrangère à la Nature. Cette Ouvrière, cette Mère industrielle n'a pas besoin du secours de l'Art pour nous donner son Fils premier-né. Nous la laissons agir, elle nous le donne prêt à être opéré, tous les Philosophes sont d'accord de ce que je vous dis. Au lieu que vous, vous forcez la nature. Quand vous aurez trouvé une Mine d'où sorte naturellement et sans le secours d'aucun Art, ce Mercure généralissime déterminant et non déterminé, spécifiant et non spécifié, alors vous serez dans le bon chemin, vous reconnaîtrez votre erreur. Et par les Écrits des Philosophes vous sentirez vous-même que vous pouvez travailler avec sûreté, et que vous avez trouvé cette Eau cahodique, qui digérée par une coction bien conduite, vous donnera au temps prescrit, le Chef-d'œuvre de la Nature et de l'Art, qui est la source de la santé des corps, et du contentement du cœur et de l'esprit.

Ainsi soit-il. Fin



L'UNITÉ TERNAIRE DE LA VERTU CÉLESTE

infuse dans les principes principiés
du quadruple élément, est l'unique et véritable Médecine.

PARACELSE

Credo videre bona in terra viventium. Psaumes 26, 13.

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas. Virgile.

Arcanos mihi crede sensus.

Ne fidos inter amicos sit qui dicta foras eliminat.

Est et fideli tuta silentio merces.

Vetabo, qui Cereris sacrum vulgarit arcana.

HORACE, L. 2, ODE 3.

LETTRE PHILOSOPHIQUE

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE AU LECTEUR

Est-ce folie, témérité, et imprudence ou bien sagesse, charité et humanité de mettre au jour une Lettre philosophique, cachetée du sceau d'Hermès, qui m'est tombée entre les mains par occasion fortuite !

Un Philosophe inconnu, sans doute de ces Phénix errant dans ce vaste Univers, desquels les Romains nous vantent le phénomène, l'a adressée, sous un nom Cabalistique, à un de ses amis, qu'il semble vouloir angarier et initier à son occulte sagesse, non pas comme un plat de la Philosophie vulgaire, mais comme un mets exquis de la table des Dieux ; et je n'en sais point savourer les délices, n'osant pas même y porter la main profane ; (j'ai cela de commun avec bien d'autres). Il y a quelques sentiments partagés sur le pour et le contre, le oui ou le non de la réalité de cette Science, parmi certains Connaisseurs ; mais le reste du monde, le plus nombreux avis, et l'opinion la plus commune, presque générale, logent un Philosophe de cet acabit aux Petites Maisons, et sa Lettre au Magasin des Contes des Fées, comme illusion de belles et flatteuses chimères.

Pour moi, j'opine du bonnet, car je ne suis point du tout endoctriné des secrets de la Cabale Judaïque, pour pouvoir juger par moi-même, en connaissance de cause, de la vérité ou de l'erreur de cette Philosophie naturelle, énigmatique et obscure.

Je connais la sagesse, et sa pratique envers notre souverain Créateur et conservateur, et pour la conduite morale à l'égard de notre prochain et de nous-même, j'en fais mon devoir et mon observance d'honnête homme et de Chrétien, et n'en sais point d'autre que celle qui y a rapport.

Si la Nature et l'Art ont quelque individu, ou partie secrète de cette Sagesse en leur département, dans la main et au pouvoir de l'homme, enfin, une Science cachée sous des énigmes pour les effets merveilleux que l'Auteur nous annonce, c'est ce que j'ignore absolument, et j'en remets l'épilogue aux vrais connaisseurs, curieux et censeurs.

Le sujet m'a paru si intéressant, et la nouveauté de cette Philosophie, par elle-même si curieuse et savante, que j'ai cru pouvoir en faire part au Public, avec quelques autres Ouvrages sur le même sujet, pour les soumettre à toutes ses épreuves et à son jugement.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Si cette matière ne satisfait point sa curiosité, son intelligence et son désir, au moins, elle remplira son esprit d'étonnement de la profonde folie qu'il y trouvera doctement enluminé.

Mais si, par hasard, quelque Partisan de cette secrète Sagesse reconnaît dans les ténèbres la lumière véritable, qu'il sache cueillir des roses dans les épines, et en faire son profit, il m'en saura bon gré et m'aura obligation de ses découvertes.

À ce double motif, je joins celui d'en attendre la décision impartiale et équitable; et ce sera ma Pierre de touche et celle des gens sensés.

LETTRE PHILOSOPHIQUE, PHILOVITE À HÉLIODORE

SALUT

Studieux investigateur, Disciple d'Hermès, enfant de la Science philosophique, ne t' imagine point qu'il soit aisé de monter aux échelons de l'échelle de la Sapience, et d'atteindre au sommet, pour remporter la palme de victoire sur les infirmités terrestres, qui est attachée à sa hauteur. Le chemin du Ciel est étroit, épineux, rude et escarpé; il en est de même de celui de la sagesse; l'on n'y parvient pas et l'on n'y entre point sans des ailes du génie, c'est-à-dire sans s'élever par le moyen d'un esprit supérieur, très pénétrant, droit et simple, au-dessus du fou vulgaire, et des doctes insensés de la terre; car cette science est fine et passe les forces ordinaires de l'esprit.

Le caractère d'un véritable et parfait Philosophe ne consiste pas à posséder la pratique de l'Œuvre hermétique, et son objet désiré, sans la théorie, la science et la connaissance des vertus et propriétés que Dieu y a répandues, ni à réputer leur souveraine excellence et leurs merveilles, comme un secret indifférent à sa toute-puissance, et à la grâce qu'il veut bien accorder au salut des âmes et des corps; car la dignité d'un si grand don de sa grâce, constitue en la personne du sage et de l'adepte, un vrai caractère d'illuminé du Père des lumières, d'interprète de ses oracles, de ministre de ses merveilles, de connaisseur de la Nature, et de ses principes invisibles et visibles. Un aussi heureux mortel doit donc, par état, reconnaître la Divinité même dans son ouvrage et dans ses effets, comme la source de toute sagesse et perfection, puisque, selon S. Paul rien n'est privé, rien n'est dépourvu de la parole spirituelle salutaire, cachée au fond de l'essence de tous les êtres, et qui fait leur lumière et leur vie.

Il n'appartient qu'aux vrais Sages, ces Astres de la terre, par leurs pro-

fondes méditations et pénétrations des choses faites et visibles de la Nature, de passer conséquemment à comprendre des oreilles de l'intelligence, et à voir des yeux de l'esprit, les choses invisibles, et en puissance opérante, et à contempler la vertu éternelle et la divinité, qui en sont nécessairement et absolument les agents secrets. C'est ainsi qu'ils lisent aisément, dans le grand Livre de vie, cette parole divine, qui fait tous les miracles du monde ; car l'âme est dans l'esprit de l'homme ce que l'œil est dans son corps ; tous les deux voient, l'une les choses intelligibles et compréhensibles, l'autre les choses sensibles, et la raison le veut sans contradiction.

Fils de la Science, puisque la curiosité de tes pénétrations, par une heureuse disposition et une naturelle émulation, qui semblent venir du fond de ton âme, te porte à approfondir les hauts secrets et les sublimes mystères des Sages, nous serions ravis de joie de voir, en ta personne, accroître le petit nombre des Élus de la Philosophie naturelle ; d'autant plus, comme le dit fort bien notre cher frère, le docte Cosmopolite, que la compagnie des Sages ne doit pas être bornée par un lieu, ni par le nombre des enfants de la Science, lorsqu'il est possible de trouver et former de vrais Prosélytes et Sectateurs, puisqu'il est à souhaiter que cette noble Compagnie pût se répandre par toute la terre habitable, et principalement où Jésus-Christ est adoré, où règne sa Loi, où la vertu est connue, et où la raison est suivie ; enfin partout où il se rencontre des sujets propres à recevoir la saine doctrine sans indiscretion, et sous la fidélité du secret harpocratique de leur part, si fort recommandé par Salomon, Prov. XX, v. 19, lequel prononce l'anathème, et lance la foudre de la voûte céleste contre celui qui par une conduite frauduleuse, révélera vulgairement les arcanes mystérieux de la sagesse, et de la science qui doit être dissimulée ; et suivant les termes de ce grand Sage, la multitude des possesseurs de cette sapience est le salut et la santé du monde entier ; Sapience, Ch. VI, v. 26 et Proverbes Ch. X, v. 14, Ch. XII, v. 23, Ch. XIV, v. 8 et 33, Ch. XV, v. 2 et 7, Ch. XX, v. 15 et 19, Ch. XXV, v. 2 et 9.

Tu dois donc, par la force de ton intelligence, fouiller et pénétrer dans les plus secrets ressorts spirituels de la Nature, pour y pouvoir découvrir et trouver les vertus des influences célestes et sur-célestes, que le Très-Haut a infus en tous ses Ouvrages, et en toute chair dès le commencement ; elles y sont l'assemblage des propriétés et puissances supérieures dans les choses inférieures ; car il y réside une double force, qui fait la sagesse et l'admirable économie de cet immense Univers, avec l'harmonie que tu vois distribuée, et régner dans toutes ses parties.

Dieu a créé la matière unique de la Sapience avec un esprit de vie vivifique qu'il y a répandu, et toute vertu sanative et médicinale qu'il lui a donnée ; il

a voulu joindre à ces propriétés et puissances, celles d'avoir les instruments propres à son œuvre pour toutes les générations, qu'il a considérées dans ses idées éternelles; et il l'a mise et répandue en toute la Nature, comme son principe d'animation et de salut des âmes et des corps.

Le Verbe divin, au plus haut des Cieux, est la source de la Sagesse, qui, par la vertu énergique et universelle de son influence se pousse et porte à tous les êtres, qu'elle remplit de sa fécondité vivifiante et de l'esprit salutaire dont elle est douée; pourquoi Salomon en sa Sapience CH. VII, v. 25, 26, l'atteste une vapeur de la vertu de Dieu, une candeur de la lumière éternelle, un miroir sans tache de la Majesté du Tout-puissant et l'image de sa bonté.

De cette pure émanation de la clarté du Très-Haut, venant de l'empirée, son trône sur-céleste, dans les éléments et dans tous les mixtes, il se forme un fluide spirituel de quatre parties élémentées, sous trois principes célestes, et trois principes sublunaires, que les Sages appellent; savoir les premiers, principes principiants et premiers agents, triple ou trine vertu de l'archée en unité; et les seconds, principes principiés, et seconds agents, soufre, mercure et sel, aussi en unité, mais non pas les vulgaires terrestres; et ce qu'il y a d'admirable, en quoi l'on ne doit cesser d'adorer la Divinité, c'est que par un amour et une grâce du Dieu des vertus pour ses créatures, les premiers agents sont infus et incorporés dans les seconds, avec une mutuelle magnésie et sympathie, qu'il leur a donnée de s'adhérer pour la composition, constitution, et ordination de tous les corps.

L'union harmonieuse de ces substances initiales et incrémentales fait notre naissance, notre vie et notre conservation; car leur mission et séjour en la matière corporelle, sous la forme d'une essence centralissime, crée toutes choses, les forme, les meut, les anime, les spiritualise et conserve; voilà notre feu de vie par essence, non spécifiée ni déterminée, quoique propre et personnelle au sujet dans lequel elle habite; car elle est l'âme générale du grand monde, comme du microcosme et de tous les êtres vivants, plus ou moins ordonnée et dignifiée dans chaque individu, où elle pénètre et passe en toute la circonférence et en la capacité du tout, ainsi qu'en ses portioncules les plus fines et déliées, par un travail circulaire de la puissance motrice de l'Esprit éternel *archectypimotivivitectonique*; et c'est aussi notre nourriture quotidienne, qui nous vient de sa bouche, et nous est gratifiée de son règne pour notre santé, et l'extermination des esprits impurs de la corruption terrestre, ennemie de notre chair et ouvrière de destruction; car cet Esprit de sagesse a la vertu et la puissance de les renvoyer dans les bas lieux assignés à leur demeure, et de les empêcher de nous nuire par les maux et les fléaux mortifères, qui d'inclination, font tout leur apanage et leur milice continuelle.

Dans le fluide spirituel nous reconnaissons un Esprit moteur et de vie, et une terre vierge spirituelle en laquelle il se corporifie par amour : ce qui est pur esprit ne se corrompt point, et ne se porte à aucune macule ; pourquoi de l'expression de Salomon, Sapience Chap. VII, v. 22, 23, 24, 25, rien de souillé n'entre dans cette divine essence.

Nous y voyons, par les yeux de l'esprit, la vertu du Ciel, le mouvement perpétuel et circulaire dans tout, et dans ses plus modiques particules ; et la vertu sublunaire qui retient en soi la force ignée du Ciel, et en est le tabernacle, laquelle les Philosophes ont appelée magnésie, comme étant remplie de sympathie à s'unir pour opérer toutes les productions et générations et les conserver.

Cette double force, que nous nommons spirituelle, est corporelle et moyenne nature, animée et animante, parce qu'elle est un minéral spirituel, qui a vie, et donne vie, un être vivant et salutaire : elle aime la pureté, parce que de soi elle est pure ; et quoiqu'elle s'offense de l'impureté, elle est incorruptible : elle se plaît avec toutes les créatures et séjourne en elles, tant qu'elles peuvent la préserver des impressions de la corruption, son ennemie incompatible, et la rendre intacte des accès et des assauts des qualités peccantes, vénéneuses et meurtrières du démon infernal, et des légions de ses esprits impurs, qui cherchent sans cesse à ravager et détruire son séjour, en désordonnant l'harmonie et l'homogénéité des qualités élémentées, et des principes constitutifs.

Elle fait ses délices, ainsi qu'il est dit aux Proverbes, Chap. VIII, v. 31, d'habiter et de s'enraciner avec les enfants des hommes, comme le sujet, suivant l'Ecclésiastique Chap. XXIV, v. 16, 18, 19 et 25, le plus honoré et dignifié de la Nature, et le plus capable d'en conserver la grâce et le dépôt : celui qui péchera contre elle, ajoute Salomon en ses Proverbes Ch. VIII, v. 36, blessera son âme vitale, et tous ceux qui la haïssent, la négligent ou la méprisent, aiment la mort. Pourquoi l'Ecclésiastique nous assure Ch. IV, v. 12, 13, 14, que celui qui aime la Sagesse aime la vie, et Salomon en ses Proverbes Cl. IV, v. 10, 13, 22, en donne la raison, en disant que c'est parce que la Sagesse est sa propre vie ; l'homme a le choix du bien ou du mal, de la vie ou de la mort, qui sont à son libre arbitre, en son pouvoir, et devant lui, et il aura en partage ce qu'il lui plaira opter ; l'Ecclésiastique nous en avertit encore Ch. XV, v. 17 et 18 et Ch. XXXIII, v. 15, la seule intelligence de l'esprit nous fait concevoir ces vérités, car elles sont trop éloignées des sens vulgaires.

Tout est d'un, par un, et en un seul, principe sans principe, animateur et conservateur de toutes choses : tous les êtres, tant physiques que métaphysiques ne peuvent subsister sans leur principe, et tombent en décomposition

et résolution de leurs éléments ; parce que leurs principes naturels qui étaient animés, vivifiés, et ordonnés en homogénéité, avec les qualités élémentées par le premier agent, tombent aussi en confusion, et cessent d'enclouer et fixer le quadruple élément, de le spiritualiser, ignifier et harmoniser en corps individuel : la vertu de Dieu est cet unique instrument, principe ou agent, opérant l'union et incorporation des parties spirituelles et matérielles, c'est-à-dire des trois principes naturels et des quatre qualités élémentées individuellement, lesquels constituent et organisent avec harmonie, relative à celle des Cieux, tous les corps terrestres plus ou moins parfaitement, selon la force et la dignité que la Sagesse éternelle y a partagées.

L'effusion de l'influence sur-céleste du souffle divin est une puissance active, vivifiante et invisible, qui par la volonté et l'amour de Dieu pour ses créatures, descend d'en haut, et se mêle, selon Basile Valentin, avec les vertus et propriétés des Astres, et d'icelles mêlées ensemble il se forme un tiers entre terrestre et céleste, qui est la première production que l'air et les éléments traduisent à tous les individus, dont ils ne sont que les tisserands ; car les principes agents, fondamentaux et constitutifs administrent l'œuvre et le travail, en portant avec eux l'âme et l'esprit moteurs, dont le Très-Haut les a vivifiés, sous la forme d'un sel liquide de sagesse, que les Sages appellent sel de nitre vital, essence catholique, esprit universel, vital, nutritif, mercure de vie et pierre triangulaire, donnée par la libéralité du souverain Dieu.

Le principe spirituel de vie est donc dans la nature de chaque être, pour son existence et sa conservation, mais il y est aussi pour sa réparation ; heureux passage de la Mer Rouge, pour quiconque la sait passer ou traverser et franchir à pied sec : voilà le Livre, le flambeau, le miroir, le précepteur et le guide de la Philosophie naturelle, la connaissance de la Nature entière, de notre Auteur et de nous-même, où nous apprenons le moyen de saupoudrer comme de sel céleste, tous les malheurs de ce bas monde.

Dans les feuilles et les pages de ce grand Livre de vie, nous voyons le signe de l'alliance de Dieu avec les hommes, et l'objet adorable de la rédemption de notre salut, qu'il a bien voulu nous envoyer et accorder pour laver nos offenses dans le mérite du Sang précieux de notre divin Sauveur, lumière du monde et qui donne toute vie ; effet de la bonté de sa sagesse infinie, qui est le siège de l'âme catholique, et la piscine probatique, comme l'esprit en l'homme est le chariot de son âme et le réservoir de la vie, roulant les eaux de la rosée salutaire et de régénération dans tous les couloirs des corps.

Le défaut de connaissance des premiers principes et agents de la Nature, est cause de toutes les ignorances qui sont dans le monde, et cela ne provient que d'inapplication à l'étude de la même Nature ; car elle contient tout, et

rien des propriétés célestes ne lui manque : cette science est la seule qui n'emprunte rien des autres, car elle est supérieure à toutes, qui pour être vraies et solides, ne peuvent dériver que d'elle, puisqu'elle fait le fondement et la règle de tout. L'homme insensé, dit David, Psaumes XCI, v. 5 et 7, ne connaîtra ni ne comprendra point ces merveilles de Dieu : la Sagesse enseigne les choses et non pas les paroles ; c'est à l'enfant de la Science qu'il appartient de comprendre les unes, et d'obtenir la révélation des autres cachées, aux méchants et indignes sous des paraboles, par des raisons divines, dont il ne faut point demander compte à la sainte Providence, qui gouverne tout, en mesure, en nombre et en poids, et n'ouvre ses trésors qu'où, à qui, et quand il lui plaît ; pourquoi les réprouvés en voyant, ne verront point, et en entendant, ne comprendront point les mystérieux arcanes de la Sagesse.

Les insignes attributs, qualités et propriétés que les Sages ont reconnus dans la matière de la Sagesse, la leur ont fait appeler, selon Chopinel, la fontaine vivificative, le fleuve de tout remède, l'eau régénérative, qui purge et purifie de tout vieux ferment immonde, et renouvelle la vie ; ils l'ont encore dite, eau qui donne vie à sa manière, eau végétale, eau-de-vie spirituelle, terre des vivants, terre philosophable, terre adamique, parce qu'elle est aussitôt faite que l'homme, qu'il n'est que par elle, et ne vit point sans elle ; ce qu'il a de commun, sous quelques caractères et distinction, avec tous les êtres animés qui en sont constitués, et s'en nourrissent, plus ou moins parfaitement, selon la dignification qu'il a plu au Souverain Créateur de leur distribuer et partager ; car elle n'est qu'une à tous les règnes, à toutes les familles de la Nature, et à la composition de tous les mixtes, où sous la forme d'une vapeur candide, spirituelle et invisible, elle découle et circule par divers canaux, selon la forme, l'espèce et le genre de leurs semences particulières.

Dans le centre de l'intérieur de la double Force céleste et sublunaire, les Sages savent extraire, préparer, et opérer par la vertu de leur acier magique, et l'épée ardente de Pythagoras, les principes instrumentaux de la sagesse hermétique, faire saillir de son giron virginal, et de son œuvre exalté en perfection, le fruit de vie ou la vie active, vivifiant tout individu, parce qu'elle en est le fondement universel ; et comme cette sagesse a l'infusion du don des sept Esprits de Dieu, et des sept vertus, Salomon a qualifié sa science, de science des Saints ; pourquoi les Philosophes y ont trouvé les symboles des plus adorables Mystères de la Religion chrétienne, seule, unique et vraie, puisqu'elle est fondée sur la Divinité même, et sur les principes spirituels de vie des âmes et des corps.

Il est vrai que lorsque nous avons tiré la matière philosophique de sa manière, pour en faire les confections de l'Art, la quintessence élémentaire re-

pose comme dans son sabbat, ou en léthargie, sans développer ni exercer sa vertu vivifique et ouvrière, jusqu'à ce que, l'Artiste l'ayant convenablement employée en la matrice vitrée des Philosophes, qu'ils nomment la coiffe du fœtus, l'habitable du poulet, ou le nid de l'oiseau d'Hermès, il ait excité et mis en mouvement son agent qui, quoique se véhiculant en repos sur le suc de l'eau marine et pontique, a âme et esprit, lesquels, après la grande éclipse du Soleil et de la Lune, doivent faire sortir la lumière des ténèbres, par la volonté de Dieu qui le permet et le veut ainsi.

Notre extraction spirituelle, corporelle, et moyenne nature, en cet état est dite chaos, matière première, chaotique, hyléale, hylé primordial, et saturnie végétale, parce que sa confusion du liquide avec le solide, ressemble à l'image de l'ancien chaos, et en représente toutes les opérations et les événements : elle a vie, parce qu'elle est véritablement chose vive ; elle donne, conserve et fortifie la vie, parce qu'elle est le principe prolifique de vie, c'est-à-dire qu'il est inclus en elle, comme la chaleur naturelle animale est insite dans l'œuf d'où sort le poulet ; car, si cette chaleur était une fois éteinte, suffoquée, ou dissipée, pour retourner à nouvelle iliade dans l'immensité universelle, il n'y aurait plus de végétation, de production et génération dans l'œuf.

Cependant, la vie de notre Embryon philosophique a les limbes à subir ; et si elle ne semble mourir, elle ne renaîtra point à une vie plus glorieuse, et ne produira point de fruit ; ainsi il est expédient nécessairement que cette vie paraisse se perdre et s'éteindre dans les ténèbres, pour ressusciter plus triomphante, et communiquer ses vertus mondifiées et parfaites, aux corps qui en ont souffert altération ; l'on ne peut dissimuler qu'il faut bien aimer son âme, avoir un grand amour pour la vie, bien du courage, de la foi, de la patience, pour une régénération plus excellente, de faire un semblable sacrifice à l'image de la Mort, dans la quadrature élémentaire du cercle du Serpent Égyptien dévorant sa queue ; cependant sans corruption, il n'y a point de génération à espérer, parce que c'est son commencement, et la destruction d'une forme est la naissance d'une autre, par une vicissitude du Cercle, de la Sphère et de l'ordre de la Nature, qui n'est jamais oisive, et dans ses opérations continues tend toujours au plus parfait.

Notre divine matière donne une quintessence et un Élixir de vie, qui ont le pouvoir et la vertu admirable, invisibles, de croître et de multiplier visiblement l'être où elle agit, parce que le principe de mouvement, qui fait et constitue la vie est son agent moteur, le seul ordonnateur de son Œuvre et de ses travaux : il est parfaitement uni à une nature vierge, sa matrice dans laquelle et avec laquelle il opère ; l'Artiste n'y fait, manipule, ni laboure rien en manière quelconque ; il lui suffit d'employer son industrie à l'extraction,

préparation, clôture et simple administration par l'agent externe excitant, à l'imitation d'une poule, qui couvant ses œufs y met et introduit par les pores sa propre chaleur naturelle, laquelle réveille, excite et meut le principe de vie génératif, endormi dans la masse compacte de chaque ouf: cette industrie n'est pas petite, l'on en convient; elle est même essentielle et le succès de l'Œuvre en dépend; mais un habile Philosophe connaissant les instruments de la Nature, s'aide aisément du filet d'Ariane pour trouver l'issue de ce dédale, ou labyrinthe.

Ne crois pas cependant, que la connaissance de cette quintessence, ainsi que l'acquisition de son Œuvre divine, soient données aux impies, aux ignorants, aux insipides, aux méchants, ni aux indignes et profanes; Dieu ne le permet point, et le défend même très expressément; les Sages qui n'en parlent qu'avec crainte, pour en éviter la profanation et l'abus, les leur ont cachées sous des énigmes et paraboles, qu'ils n'ont souvent expliquées que par d'autres énigmes cabalistiques, et qui ne peuvent être comprises que par le studieux Méditateur; il est en effet de la dernière importance, que cette Science ne soit jamais entendue, ni sue ouvertement des ineptes et ignorants, non plus que du vulgaire; et il est du devoir du Sage de la tenir secrète, sans jamais la révéler indiscretement; car si ce malheur arrivait au monde, tout périrait, tout serait renversé et confondu: et les précautions que les Philosophes ont prises et soigneusement apportées, pour ne confier leur secret qu'au silence d'Harpocrates, ou pour le subtiliser par des hiéroglyphes, sont une prudence très louable, et une fidèle obéissance aux ordres de la volonté suprême.

La connaissance d'une si haute Science, n'est que le partage des âmes favorites du Ciel, des génies transcendants, des personnes laborieuses et patientes, des esprits raffinés, séquestrés du bourbier du siècle, et nettoyés de l'immondicité du terrestre fangeux, qui est l'avarice, par laquelle les ignorants sont attachés, le nez vers la terre, en ce monde, domicile de toute pauvreté, folie ou aveuglement; pourquoi dit fort à propos Philalèthe, les fous et les ignorants sont si obstinés en leur erreur, et d'une cervelle si dure à pouvoir comprendre, que quand même ils verraient des signes marqués et des miracles, ils n'abandonneraient pas leurs faux raisonnements et leurs sophismes, pour entrer dans le droit chemin de la vérité.

Salomon de son temps, déplorait ce malheur, en disant, Ecclésiaste ch. 7, v. 30, avec l'auteur de l'Ecclésiastique, ch. I, v. 6, qu'il y a bien peu d'Élus de Dieu qui aient la révélation de la racine de la Sagesse, et qui connaissent ses astuces et ses subtilités: heureux celui qui la trouve, car elle est sa propre vie et la santé de toute chair, ajoute le même en ses Proverbes Ch. 3, v. 2, 8, 13,

14, 15, 16, 18, 22, 35, et ch. 8, v. 10, 11, 17, 18, 19, 20, 34, 35, et ch. 14, v. 6, 12, 30 et l'Écclésiastique Ch. 25, v. 13.

Si tu es une fois assez heureux de posséder ce précieux dépôt des vertus divines, tu posséderas tout : car Salomon te proteste en sa Sapience Ch. 7, v. 8, 9, 11, 12, 14, 27, et ch. 8, v. 4, 5, 6, 7, 8, 13, 17, que c'est un trésor infini, et sans prix pour les hommes ; qu'il n'y a rien au monde de plus riche, opulent et abondant, puisque la Sagesse seule opère et procure toutes choses : le reste des Sciences, des félicités humaines et terrestres, ne sont plus après cela que des fables transitoires, dont le monde, hôpital de malades d'esprit et d'insensés moribonds, se repaît avidement, avec ridicule vanité en son ignorance, soit dit sans être cynique. Le genre humain a cette perversité, qu'il donne tête baissée, et se perd dans la dépravation et dans les choses qui lui sont contraires : l'on ne désire point en effet ce que l'on ignore ; l'insipidité fait l'inconnaissance, et l'inconnaissance la raison négative. Le vulgaire endurci de ses préjugés, ne veut point croire qu'il y a dans la Nature un moyen occulte de remédier à tous ses maux et à tous ses malheurs, et que le seul Sage en a la clef qu'il se réserve. Un fou, dit Salomon, estime, répute et appelle fous tous les autres hommes : tel est un homme ivre, de qui la raison égarée du cerveau, n'est plus connue, lequel croit voir la terre et les objets tourner, et ne trouve personne plus raisonnable que lui.

L'Univers est inondé d'erreurs, et une infinité d'ignorants ont avili notre divine Philosophie ; c'est pourquoi un investigateur prudent doit toujours veiller, et être sur ses gardes pour éviter et fuir les gens pétris de préjugés mondains, les Sophistes du temps, les infâmes Chimistes, les Charlatans et les faux Philosophes, ainsi que leurs trompeuses recettes, qui déshonorent et rendent même honteuse et méprisante la sainte Science de l'Alchimie, par leurs procédés contraires au sujet et à la voie de la belle et simple Nature ; car tous leurs travaux, dans l'Océan de la Science superficielle du siècle où ils nagent, les y noient et submergent, en les précipitant à la perdition et à la mort, puisque sur la foi de Salomon en ses Proverbes Ch. 12, v. 28 et ch. 13, v. 14, la vie n'est que dans la Sagesse et en son Œuvre : toute autre voie, toute autre ressource, tout autre sujet conduisent infailliblement l'homme à sa perte ; et il ne la peut éviter, ni réparer sa ruine sans le secours de cette source de Vie : celui qui aime le péril y périra.

Sache donc, Enfant d'adoption et de prédilection, que les Philosophes, envieux et jaloux d'une Science si relevée et importante, en ont voilé le sujet, la théorie, et la pratique sous différents noms allégoriques, soit à l'origine et à l'influence, soit à la résidence et aux opérations, soit enfin aux vertus et propriétés pour embarrasser les cervelles sans jugement, et n'être entendus

que des Studieux de la Nature, en ne s'ouvrant qu'aux personnes capables; ils disent communément le composé, une liqueur divine, une Eau pesante, visqueuse, lustrale, et le grand dissolvant universel, l'esprit et l'âme du Soleil et de la Lune, l'Essence, la Fontaine, la Citerne, le Puits, l'Eau Pontique, l'Eau du Paradis terrestre, le Bain-marie, l'Arbre et le Bois de Vie; le Feu contre nature, le Feu humide secret, occulte, invisible; le vinaigre très fort des Montagnes du Soleil et de la Lune; le crachat de ces deux grands lumineux, la cinquième Essence, l'Antimoine Saturnial réincrudant tous corps, avec la conservation de leur espèce en forme et en génération plus noble et meilleure; et tous ont raison à leur sens et dans la subtile signification qu'ils l'entendent; car toutes ces qualifications et bien d'autres, y conviennent ou y sont analogues.

Le terme plus usité est le double Mercure, distingué sous trois qualités: la première, la plus infirme, est aux Minéraux et Métaux, dont l'Or et l'Argent vulgaires sont les plus exaltés; la seconde, assez dignifiée et vertueuse, est aux végétaux, qui regardent particulièrement la Vigne et le Blé, sang et graisse de la terre, comme étant les plus avantagés de la rosée vivifique du Ciel pour la nourriture de l'homme: la troisième, infiniment plus noble, puissante et divine, est aux animaux, chez lesquels la rosée du souffle de vie, beaucoup plus triturée, poussée et rectifiée, c'est-à-dire dégagée des crasses enveloppées qu'elle a contractées dans l'air, et la commotion des Éléments, opère plus merveilleusement; ce qui doit s'entendre surtout du chef, qui domine sur tous les autres des trois règnes, où la substance mercurielle et ignée est très puissante, puisque le sujet porte le caractère et le Sceau royal que le Tout-puissant a imprimé à son plus bel ouvrage, fait à son image et ressemblance, et qui même a son Diadème, en signe de souveraineté sur tous les Êtres premiers créés.

Ainsi, dans l'animal parfait les principes essentiels sont aussi plus parfaits, parce qu'il rassemble, se compose, rectifie et dignifie les qualités du minéral métallique, et du végétal vineux et fromental; il est même un extrait de toutes les Créatures célestes et terrestres, dont la création a précédé la sienne; il les suce encore et se les corporifie journellement; ce qui s'engendre au foie principalement, d'où la décoction dérive, en se parfaissant dans les Cavernes à ce destinées.

Apprends donc, Amateur des vérités hermétiques, apprends à pénétrer la vérité des natures dans l'intérieur; tu trouveras que la nature des Minéraux terrestres participe le plus de la qualité de la terre; et comme la terre d'elle-même n'engendre point une autre terre, semblable à elle, pareillement les corps Minéraux et Métalliques, après qu'ils sont tirés de leurs minières, ne

croissent plus, et ne peuvent plus d'eux-mêmes engendrer leurs semblables ; d'autant moins qu'ils perdent la vie minérale par la fusion dans la géhenne et le martyr du feu.

Cette incapacité et impuissance n'advient point aux Plantes, qui ont la nature plus pure et parfaite, participant le plus de la qualité de l'Eau ; par conséquent, par leurs racines et semences, elles peuvent d'elles-mêmes, sans autres artifices humains, procréer, engendrer et pulluler leurs semblables.

Il en est de même et plus supérieurement des animaux, qui ont leur semence première et spécifiée en eux-mêmes, non enracinée ni attachée à la terre ; leur soufre est plus spiritualisé et subtil que celui des Plantes même, et leur mercure plus pur et parfait : leur sel est aussi plus spiritueux et dignifié, et leur terre minérale porte plus de vertu et propriété, que celle des végétaux : mais parmi les animaux, la famille privilégiée a encore ces attributs beaucoup en supériorité, dignité, commandement et empire sur toutes les autres familles de ce règne, lesquelles lui sont subordonnées de l'ordre de Dieu, ainsi qu'il est dit en la Genèse, selon la naturelle propriété des Éléments de la Nature, dont chaque être participe plus ou moins.

La raison de ces différences est bien simple, et je t'en vais donner un autre exemple, qui te doit ouvrir les yeux, et te convaincre de la vérité.

Les minéraux, ainsi que les métaux qui sont leur production, ou plutôt qui sont minéraux perfectionnés, tiennent le plus de la nature et qualité de la terre, laquelle est la base infime, et comme la lie des autres Éléments, Eau, Air et Feu ; par conséquent, les Minéraux et les Métaux sont un composé terrestre, et ainsi les moindres en dignité, en vertu et en propriété ; donc ils sont impropres à servir de principes à la génération, à moins qu'ils ne soient réincrudés, réanimés et spiritualisés par leur premier et souverain principe ; ce que la nature, dans les entrailles de la Terre, ne saurait faire, et dont l'Artiste vient à bout, par sa Science ; en cela il peut, et fait plus que toute la force de la nature minérale : cependant il n'opère point une si haute merveille, sans les premiers et seconds Agents bien disposés ; car l'Œuvre est un merveilleux concours de la Nature animée et animante et de l'Art ; l'une ne le peut achever sans l'autre, et celui-ci ne l'ose entreprendre sans elle ; ainsi, c'est un chef-d'œuvre qui borne la puissance des deux ; pourquoi l'on a raison de dire que le grand Œuvre des sages tient le premier rang entre les plus belles choses, les plus sublimes et relevées ; aussi est-ce le plus haut point, où la force du génie humain ait jamais pu pénétrer.

Les Végétaux, de la nature et qualité de l'Eau, sont plus purs, moins imparfaits que les minéraux, mais ils n'ont point le degré d'exaltation et de per-

fection impérative, et absolue, ils ne les peuvent acquérir que par le même moyen, et le principe universel de toute la nature en souveraine puissance.

Les animaux, qui tiennent le plus de la nature et qualité de l'Air, qui est l'enveloppe et le véhicule du feu, sont beaucoup plus purs, parfaits et subtils que l'Eau, ou que les corps qui en sont principalement et copieusement composés; et par la même raison, ils sont infiniment plus ignifiés, spiritualisés, vertueux et accomplis que les Plantes.

L'on pourrait dire que les Habitants des Airs, les Corps aériens, Célestes, l'Aigle, la Salamandre, l'Oiseau du Paradis, qui participent le plus de la nature et qualité du feu céleste, auquel ils sont plus proximes, et qui portent en eux une ignition plus dégagée des levains des Éléments subordonnés, sont aussi plus purs, plus spirituels, parfaits, puissants et vertueux que les Êtres de l'infériorité de l'Air, et ce n'est pas sans sujet que les Sages les ont nommés des Esprits aériens, des Génies célestes, dont les principes essentiels sont extrêmement spiritualisés, raréfiés, potentiels, volatils et actifs; aussi ont-ils rapport à notre Œuvre.

Il faut donc réputer et juger les minéraux métalliques et terrestres, comme imparfaits, n'ayant que l'être, et non la faculté de croître et multiplier par eux-mêmes, c'est-à-dire étant privés de la vertu prolifique, générative et multiplicative; car s'ils l'avaient, toute la terre serait couverte de Minéraux et de Métaux parfaits et imparfaits, ainsi que de pierres, qui n'ont pareillement que l'être; c'est pourquoi l'œuvre de la formation du minéral en terre, quoiqu'elle soit comme la source et l'origine de l'œuvre de la production du végétal, et de l'œuvre de la génération de l'animal sur terre, leur est toutefois beaucoup inférieure; d'autant que les corps qui approchent le plus de la privation et du non-être, ont moins de perfection que les autres plus éloignés de ce néant; parce que ceux qui tiennent le plus à l'existence et au principe vital et animant, ou à leur proximité, sont par conséquent, plus avantagés de la vertu prolifique, spermatique et séminale; car les minéraux sont comme l'apprentissage, pour ainsi dire, de la Nature ouvrière, et comme le composé des grosses et impures matières, qu'elle dignifie il est vrai, mais sans y admettre une âme et un esprit de vie de soi prolifique: les végétaux et les animaux sont comme le chef-d'œuvre de cette même nature, engendrés de la plus pure et parfaite substance des minéraux, par résolution naturelle, quoique invisible, conjointe à la nature et qualités des Éléments plus spiritualisés, desquels ils participent plus qu'eux.

La vertu minérale, par une fusion universelle dans l'immensité des Globes, et qui nous est invisible, mais que nous concevons, se joint volontiers à la vertu séminale des Plantes; et l'une et l'autre, par divers Iliades se joignent aussi

magnétiquement à la vertu animale, qui les pousse, exalte, perfectionne et virtualise, en se les corporifiant : leur liaison en unité et homogénéité, fait que le corps animal spirituel participe de la lumière des minéraux, et la contient plus parfaitement qu'elle n'est contenue en eux : parce que, par résolution, la plus subtile partie du minéral a été transmuée au corps spirituel, avec le mélange de l'Eau ; ainsi, l'animal contient en soi la vertu minérale et la vertu végétale très éminemment, avec puissance virtuelle de les amener, réduire et convertir despotiquement à sa qualité d'homogénéité vivante et de perfection animée, en les faisant passer en acte effectif identifiement à sa substance, par les triturations et coctions naturelles, ou fonctions de la nature.

Ces effets merveilleux et admirables s'opèrent par l'action de la circulation universelle, qui en est l'instrument principal, dans les quatre Éléments et les quatre qualités élémentées, ou tempérament de la nature, où ces mêmes Éléments, agissant les uns sur les autres, par l'action des contraires, sont souvent transmués, par la force du supérieur dominant, en sa qualité ; car tout le travail de la nature roule sur quatre pivots perpétuels, que le Créateur lui a assignés, comme ses quatre termes, à savoir le descendant, l'ascendant, le progrédient et le circulaire ; mais ces mêmes quatre termes, et l'action des contraires, n'ont leur motion que par la vertu pulsive et répulsive de l'Esprit Éternel, qui selon Salomon, *Ecclésiaste*, c. I, n. 5 et 6. Éclairant toute l'immensité en circuit, se pousse dans tout, et perpétuellement retourne dans les cercles qu'il parcourt.

Fils de la Science, tu dois bien reconnaître, par les Arcanes que je t'ai révélés, que le mercure sulfureux des minéraux et des végétaux, n'est qu'un avec le soufre mercuriel des animaux, et qu'il y est minéral ; les principes de ces trois règnes y étant enchaînés et incorporés par un chaînon merveilleux de la toute-puissance adorable de Dieu : infère de-là et conclus combien plus grandes sont la vertu et la puissance des Esprits célestes et ignés, et combien plus merveilleux sont leurs effets : ainsi, sois attentif à trouver un Or Solaire et Lunaire, dans un Fleuve que Moïse appelle *Phison*, et qui circule dans le Jardin délicieux de toute la Terre, qu'il nomme *Hevilath*, en arrosant et environnant tout le continent ; l'Or y naît et l'Or de cette terre est très bon ; mais c'est un Or minéral spirituel, en puissance virtuelle seulement, et qui n'est point le vulgaire, c'est-à-dire qu'il est un feu de nature, caché dans la moelle du mercure, et que le Vent a porté dans son ventre pour être la vraie Magnésie des corps et l'Orient philosophique.

Dans le choix que tu feras des principes essentiels qui doivent composer ta matière, unique par l'homogénéité des différentes qualités des éléments et des règnes de la nature, il faut t'appliquer à les trouver dans une parfaite sé-

réinité, pour en faire ton admirable quintessence, que la nature t'administrera en sa plus favorable effervescence, moyennant ton industrie ; car un méchant Corbeau, dit le Cosmopolite, pond un mauvais œuf.

Pour plus de précaution à la préparation de ta Confection philosophique, considère bien, et sois en état de juger, si elle est amenée aux degrés de sa coction, aux dispositions et qualités requises par les Philosophes ; tu le reconnaîtras par les symboles et caractères qu'ils lui ont donnés lors de son élaboration, en la disant Eau mercurielle, Eau sulfureuse, Feu et Eau, sèche et humide, chaude et froide, Feu végétal, animal et minéral, l'âme du monde, l'élément froid, feu, lumière et chaleur, mouvement et principe de vie, Eau bénite, Eau des Sages, Eau minérale, Eau de céleste grâce, Lait virginal, Eau vive, Puits des Eaux vivantes et végétales, Mercure philosophique, minéral corporel, minière de l'Or et de l'Argent, le Mercure généralissime, la vertu, le ferment, le corps vivant, la Médecine parfaite en spiritualité, qui ne se trouve et ne se prend que dans la Citerne de Salomon, selon ses Proverbes ch. 5, v. 15 et Cantique des Cantiques, et dans le Puits de Démocrite, d'où on la tire sans corde et sans poulie, enfin, une substance de genre minéral.

Ce compost Hermétique doit être Amalgamé d'un Sperme élémentaire, que les Adeptes ont nommé *Rebis*, Hermaphrodite, Agent et patient ; car si la matière n'avait une cause instrumentale en elle, il n'y aurait point de mouvement, d'action, d'opération et de génération, l'instrument étant l'Agent de la conception et végétation ; pourquoi les Sages ajoutent que, dans leur matière, ils ont le secret de trouver Feu solaire et Eau lunaire, âme, esprit et corps ; et qu'entre eux est désir, amitié et société sympathique, magnésie, concupiscence spirituelle, amour comme entre mâle et femelle, à cause de la proximité de leur semblable nature ; et dans ce sens, l'Eau est dite le vaisseau de Feu, le ventre, la matrice, le réceptacle de la teinture ignée solaire, la terre Vierge, la Nourrice, la Fontaine de l'ignition céleste, qui la virtualise et fait concevoir, et par lequel la nature a en soi un mouvement inhérent certain, et selon la vraie voie, meilleur qu'aucun ordre qui puisse être imaginé par l'homme.

Prends donc garde dorénavant de t'égarer en tes recherches et en tes procédés, que Flamel t'explique fort bien sous le mot de processions de l'Œuvre Hermétique ; profite de ces éclaircissements ; lis, relis et médite souvent les Auteurs de bonne note, surtout ne t'éloigne jamais du sujet que tu veux traiter ; voilà l'unique point nécessaire ; Philalèthe te recommande un seul vaisseau, une seule matière et un seul fourneau ; il dit vrai et jamais Philosophe tel jaloux qu'il soit, n'en impose : il peut être fin, rusé et subtil, mais non pas menteur ; car il est Partisan juré et fidèle de la vérité ; s'il semble avoir des contradictions, la raison est qu'on ne peut démêler et comprendre aisément

ses énigmes obscures ; et lorsque l'on est parvenu à en avoir la clef, par la concordance et la conciliation avec ce que d'autres ont dit, car un Livre s'explique par un autre, l'on trouve et l'on reconnaît qu'il ne s'est point impliqué, et qu'il a parlé avec justesse, d'accord avec lui-même, et avec tous les Sages unanimement et d'une commune voix, ingénieuse à chacun selon sa façon ; c'est la méthode que Philalèthe a suivie ; mais il n'explique point clairement toutes les autres conditions que l'art requiert, et que l'industrie te doit fournir ; ainsi tu peux l'apprendre, ou y suppléer par ton génie et ta prudence.

Réfléchis bien au but que tu te proposes ; tu désires acquérir la Médecine de vie et de santé, le Catholicon souverain, le Baume de vie pour remédier efficacement à toutes maladies, infirmités et à la vieillesse même ; tu ne pourras recueillir que ce que tu auras semé ; si tu as semé la vie, tu moissonneras la vie, et l'on ne répare la santé des individus de la nature, que par son propre principe universel, dans les différents remèdes qu'on y apporte : la sagesse est ton objet, et le fruit de son ventre est la Médecine universelle, qui seul a, et produit toutes les vertus des autres Médecines, par un effet bien plus supérieur, puissant et prompt, radicalement : car la Sapience seule, selon les termes de Salomon, peut tout, et a un pouvoir infini pour guérir de tous maux ; ouvre donc le Livre de vie, et souviens-toi de la maxime des Sages, que nature contient nature, nature s'éjouit en nature, nature surmonte nature, nulle nature n'est amendée sinon en sa propre nature ; mais n'y prends point l'action pour la cause, ni l'effet pour le principe, comme l'ont fait tous les grands Philosophes du temps.

Cependant, par pure bonté, je t'avertis donc de ne pas prendre à la lettre absolument, ce que je t'ai dit sous l'enveloppe de quelques subtilités philosophiques, dont j'ai été obligé de me servir, pour ne pas encourir la malédiction de Dieu, et l'anathème des Sages ; la lettre tue ; le sens caché vivifie ; c'est-à-dire qu'il ouvre et enseigne un moyen de conserver et prolonger la vie par la vie au-delà des bornes ordinaires, et tu dois bien me comprendre, car jamais Sage, depuis le vénérable Hermès, n'a parlé et écrit de sa science aussi clairement et sincèrement que je le fais en ta faveur, par un pur mouvement de charité et de pitié, qui part du profond des entrailles de mon humanité pour mon prochain ; mon langage et mon style sont peu communs, et au-dessus de la Sphère du vulgaire : l'amour-propre, ni le désir d'avoir l'approbation des demi-Savants, des insipides, des ignorants et incrédules, ne me donnent point d'aiguillon flatteur, pour être connu, ni me faire valoir en ce que je sais, et que je ne tiens que de la grâce Divine, à qui j'en rends l'hommage et le tribut : cette Science se soutiendra toujours par elle-même, les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre la vérité Évangélique, non plus que contre celle de la Sagesse ; qui attaque l'une attaque l'autre, car elles se défendent mutuel-

lement, et en corps, comme étant toutes deux filles du même Père, qui les tient en sa main et en sa garde, et dont elles soutiennent les droits, et manifestent la puissance et les vertus à sa gloire. Au surplus, mon intention n'est point d'attirer personne à mon parti, s'il ne le mérite et n'en est capable, car il y a trop de disproportion entre le génie du Siècle et les merveilles que je t'annonce, et confie à ta prudente discrétion sur la doctrine d'Hermès et le Magistère des Sages si vanté par les Sibylles.

Les travaux d'Hercule que tu as à essayer, les difficultés à surmonter, et les écueils à éviter dans les trajets de cette Mer philosophique, couverte de naufrages, méritent toute ton attention; c'est pourquoi avant d'entreprendre et de mettre la main à l'œuvre, que tes idées soient bien digérées, et ta conduite parfaite dans l'esprit, comme un habile Architecte a dans la tête un Édifice immense, qu'il n'a pas encore commencé de fonder et d'élever: depuis l'exca-
vation, dont les matériaux doivent soutenir sept colonnes de ton bâtiment, jusqu'au faite qui doit couronner l'œuvre, souviens-toi qu'il faut être vigilant à soigner aux travaux, pour l'ordre régulier de leur Géométrie Astronomique; car il y entre plus d'esprit que de matière.

Lorsque par illustration Divine, car c'est un don de l'Esprit Saint, tes méditations t'auront acquis la connaissance de ces sublimes Arcanes, profite de la grâce de Dieu; et muni de l'instrument de sa Sapience, œuvre en sa crainte et en son amour, à l'imitation de l'ordre et du simple travail de la nature, dont un Sage doit être le Singe, puisque tout ce qui se fait au contraire, n'est jamais rectement fait: et n'oublie pas qu'incrédulité et impatience sont ennemis de la Science.

Si tu ne parviens à la perfection, comment voudrais-tu commander à une puissance terrestre, faite et constituée pour dominer les autres: car les règnes et les familles inférieures de la nature ne peuvent rien, ou peu, sur le règne et la famille supérieure: ainsi il est essentiel de trouver la double clef de la source de vie, et des richesses tout ensemble, laquelle ouvrira et fermera toutes les portes de la nature, dont elle est l'abrégé, le Thélème, l'építome, et l'arc-boutant; mais ne mets point tout ton cœur dans l'Or, au détriment de ton âme et de ton salut.

C'est ainsi que l'Arbre de vie, selon Philalèthe, au milieu du Paradis terrestre, donnera des feuilles et des fruits pour la santé des Nations de la Terre; car suivant Salomon, en sa Sapience, Ch. I, v. 7, 13 et 14, Dieu les a rendues toutes capables de se procurer la santé, par la Médecine que, de l'expression de l'Ecclésiastique, Ch. 38, v. 4, il a mise sur terre, et que l'homme sage ne méprisera point pour la conservation et prolongation de ses jours, jusqu'au terme le plus reculé, assigné par la volonté du Très-Haut.

En effet, par ce seul moyen tu acquerras la sagesse, plus précieuse que tous les biens du monde entier, qui ne lui sont point comparables, et un trésor qui te fera mépriser toutes les vanités du monde, objets de la convoitise et des passions du commun des hommes; car tu n'as rien de plus désirable sur terre et de bonheur plus grand, qu'une très longue vie en parfaite santé: elles sont en ton pouvoir et en ta main par cette sagesse, promises et assurées par Salomon, en son *Ecclésiaste* Chap. 7, v. 13, en ses *Proverbes*, c. 3, v. 2 et 18; c. 4, v. 5, 9 et 10, c. 5, v. 15, c. 8, v. 35, c. 9, v. 11, c. 12, v. 28, c. 13, v. 14, c. 14, v. 30, c. 28, v. 2; et en sa *Sapience* c. 8, v. 5, c. 10, v. 9, c. 14, v. 4, c. 16, v. 7, 8, 12 et 13. David son père, en rend le même témoignage, *Psaumes* 90, v. 16. Ses autres psaumes en retentissent, ainsi que toutes les *Prophéties*.

Lorsque, au terme philosophique, tu tireras le sang de ton Pélican, tu auras la bienheureuse possession de la seule et vraie Médecine salubre, efficace et universelle; et par son usage selon l'art et la prudence, le pouvoir merveilleux de restaurer et rétablir la chaleur naturelle débilitée et dissipée, ou éteinte et de réparer l'humide radical épuisé par le cours de la nature, ou bien par accident; tu éloigneras la caduque vieillesse et rappelleras la fleurissante jeunesse, enfin tu régénéreras toute nature et tout tempérament, en les mettant en état parfait, en vigueur et en fonctions bien ordonnées.

Admire en cela la Providence, qui a bien voulu départir, aux simples et aux humbles méprisés du monde, un si grand don de sa vertu toute-puissante; car ce remède souverain à toutes maladies, conservateur de nos vies et de nos santés, contient toute propriété Médicinale exubérée en parfaite salubrité, puissance et acte, par excellence infiniment supérieure à toutes les Médecines vulgaires, qui pèchent toujours contre le tempérament par quelque défaut d'homogénéité et d'exaltation, lesquelles se trouvent dans celle-ci parfaitement.

C'est par cette raison, que ce *Catholicon* cabalistique réintroduit aux corps un baume analogique de vie, qui fait la juste homogénéité des *Éléments* de nos constitutions, en virtualise et exalte les principes, et les entretient en incolumité, dans un bon régime.

Il tempère tellement les qualités, qu'il n'y en a aucune qui puisse prédominer sur les autres; la colère devient sans violence, et la mélancolie, sans malignité; il corrobore toutes les parties intérieures et extérieures du corps, expulse toutes mauvaises humeurs peccantes, toute lèpre extérieure, toute corruption centrale et excentrale, extirpe tout mauvais levain, venin, et poison, guérit radicalement toutes maladies et infirmités, telles chroniques, invétérées et désespérées de secours, qu'elles puissent être, et cela sans aucune

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

violence, ni perturbation de la Nature, parce qu'il lui est aimable, onctueux et balsamique et la régénère entièrement.

Dans tout paroxysme dangereux, incurable à tous les remèdes vulgaires, cette divine Médecine opère promptement et parfaitement la guérison et la santé, si l'Arrêt n'est prononcé d'en haut.

C'est un excellent et singulier préservatif de la malignité des vapeurs de la terre et de l'air, de l'impureté et pourriture, de toute peste, contagion, et corruption; et le Démon, non plus que ses esprits malins, ne pourront avoir aucun accès sur ceux qui auront le bonheur de s'en servir.

C'est ici le triomphe de l'humanité, par le culte, la possession et la portion vivifique et salutaire de la Sagesse.

Maintenant, bénis le Seigneur notre Dieu, et le remercie à chaque instant de ta vie, d'un talent si précieux, qu'il te fait la faveur de t'accorder, par la voie de mes ouvertures et révélations de sa bonté signalée.

Consacre le fruit de ton travail à sa gloire, et à l'utilité et soulagement de ton prochain, des infirmes nécessiteux, des pauvres de la république Chrétienne, et de tous les affligés du genre humain, par de bonnes œuvres qui répandront sur toi la bénédiction de Dieu; afin qu'au dernier jour, tu ne sois pas trouvé ingrat de tant de bienfaits, qu'il t'a donnés par prédilection à une infinité de Sages de la terre, auxquels il n'a point fait la même grâce; et que tu ne sois point réprouvé au Tribunal de ce souverain Juge équitable, auquel soient éternellement rendus gloire, honneur et louange dans les Cieux et sur la terre.

C'est ce que je souhaite, en finissant ma Lettre et mes réflexions symboliquement à quelques Textes, qui concluront l'attestation de la vérité, que je t'écris pour ta félicité.

Sapiens exultat in factura. Salomon, Sapience.

In manu artificum opera laudabuntur. Ecclésiastique. Ch. 9, v. 24.

Execratio autem peccatoribus cultura Dei. Idem, Ch. I, v. 32.

Nihil melius est, quam loetari hominem in opere suo, ut pergat illuc ubi est vita. Ecclésiaste, Ch. 3, v. 22 et ch. 6, v. 8.

Quia delectasti me, Domine, in factura tua et in operibus manuum tuarum exaltabo. Psaumes 91, v. 5.

Qui operatur terram suam, satiabitur partibus. Proverbes Ch. 28, v. 19.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Quærit derisor sapientiam et non inveniet; perverso huic ex templo veniet perditio sua et subito conteretur nec habebit ultra medicinam. Proverbes Ch. 6, v. 15.

Viro, qui corripientem durâ cervice contemnit, repentinus ei superveniet interitus et eum sanitas non sequetur. Proverbes Ch. 29, v. 1.

Altissimus crævit de terrâ medicinam, et vir prudens non abhorrebit eam. Ecclésiastique Ch. 38, v. 4.

PHILOVITA, ô, Uraniscus
COSMOCOLA, 1751

PRÉCEPTES ET INSTRUCTIONS DU PÈRE ABRAHAM À SON FILS

Contenant la vraie Sagesse hermétique, traduits de l'arabe
Omnia mecum ;
Nosce te ipsum.

Mon cher fils, comme le dernier sort de la vie militante de tous les hommes est la mort, dans l'espérance que leurs corps réduits en pourriture et en cendres, doivent un jour reprendre une nouvelle vie glorieuse et immortelle ; je te veux renouveler cette idée, et te convaincre de la vérité, que notre grand Dieu nous a transmise par notre grand Législateur, pour trouver sur terre l'anticipation de cette vie triomphante : cette anticipation se trouve dans la sagesse : qui l'aime, aime la vie.

II. Il faut donc que tu te mettes dans la voie du Seigneur, si tu veux comprendre ses merveilles, et attirer sur toi la rosée de ses grâces, plus précieuses que l'Or et l'Argent, selon notre grand Roi Prophète.

III. Élève donc ton cœur au Créateur de toutes choses, et conçois, par le discours que je te fais, sa puissance, sa bonté, et sa sagesse infinie, laquelle éclate dans la moindre de ses créatures ; mais surtout dans les pierres précieuses et les métaux philosophiques qui sont au-dessus du Soleil et de la Lune, lesquels tout parfaits qu'ils sont, ne peuvent être sans tache, comme le sont nos admirables Pierres et Métaux, auxquels Dieu compare sa parole sacrée ; ce qui nous les doit faire estimer infiniment plus que tous les Astres célestes.

IV. T'ayant donc initié, mon cher fils, dans la plus saine Philosophie, qui est de connaître Dieu, son Verbe et Saint-Esprit, qui ne sont qu'une même Essence, je veux te faire adorer sa bonté, d'avoir donné à l'homme les plus vives lumières de son Créateur dans un Art mystérieux qu'il a révélé à ses vrais adorateurs, qu'on appelle Mages, c'est-à-dire parfaits Philosophes en tout genre.

V. Mais garde-toi des opinions erronées de ces faux Rabbins et vains Philosophes, selon la science et les éléments ou principes mondains et vulgaires, lesquelles, d'une science divine, en ont fait une diabolique, condamnée partout dans nos Livres sacrés, et par le grand Dieu humanisé, mort et ressuscité, auquel tu dois être attaché jusqu'au dernier moment de ta respiration.

VI. Ce que je t'enseigne te sera clairement intelligible, pour avoir foi à

tous les miracles décrits par les Sages : apprends à révéler ce Mystère profond, de trois, un, qui doit être pour toi plus véritable que ce que l'art et la nature te feront connaître par expérience.

VII. Tu trouveras, mon cher enfant, des milliers d'écrits de Philosophes, de tout temps, de tout âge, de différents pays ; mais ne t'arrête qu'à ce que je te dirai : profite-en pour la gloire du Très-Haut, et l'utilité du Prochain ; je serai le plus bref qu'il me sera possible, pour ne point t'embarrasser l'esprit.

VIII. Apprends que tous les corps sont composés de quatre Éléments, Feu, Air, Eau et Terre ; ils sont toujours mêlés dans eux-mêmes, et dans les corps qu'ils constituent ; selon qu'ils dominent plus ou moins dans ces corps, leur espèce est différente, ce qui va à l'infini.

IX. L'Eau est proprement le premier Éléments, qui donne la naissance à tous corps créés à produire ou à être produits ; l'Art avec la Nature peut aider à la production : ce qui fait que les Philosophes en produisent un, qui peut parfaire un métal imparfait en un parfait. Si la Nature n'a pas fait Or, ce qu'on appelle Saturne, l'Art le peut faire ; il faut pour cela composer un sel qui ait cette qualité et cette vertu ; ce sel se fait de l'Or ou de l'Argent conjoints à l'eau argentine ; il faut tirer cette eau primitive et céleste du corps où elle est, et qui s'exprime par sept lettres selon nous,¹⁸ signifiant la semence première de tous les êtres et non spécifiée ni déterminée, dans la maison d'Ariès, pour engendrer son fils.

X. C'est à cette eau que les Philosophes ont donné tant de noms, l'appellant premièrement Essence divine, puis Esprit de vie, Vinaigre, Huile, Feu, Soufre, Terre, Sel, Mercure, Argent vif ; c'est le dissolvant universel, la vie et la santé de toute chair.

XI. Les Philosophes disent que c'est dans cette Eau que le Soleil et la Lune se baignent et qu'ils se résolvent eux-mêmes en eau, leur première origine ; c'est par cette résolution qu'il est dit qu'ils meurent, mais leurs esprits sont portés sur les eaux de cette mer, où ils étaient ensevelis.

XII. Cet esprit, comme un Phénix renaissant de ses cendres, se revêt d'un corps noir, blanc et rouge, à l'aide du feu élémentaire qui agit continuellement, mais par degrés sur cette première matière, laquelle voulant se dégager de la corruption se réunit au plus haut de la Sphère cristalline, d'où elle est obligée de descendre par les vapeurs des corps putréfiés, qui lui ôtent peu à peu sa volatilité, et la forcent de prendre corps avec eux ; les Philosophes

¹⁸ Nota : En Grec, on l'exprime par sept lettres, en Latin, par cinq, qui sont propres à sa nomination et à sa qualité.

appellent cela sublimation, trituration, ascension, distillation, imbibition, incération ; cette rosée arrose la terre, pour qu'elle produise un fruit précieux dans son temps.

XIII. Cette rosée circulante dans le vaisseau philosophique, démontre les agréables couleurs de l'Iris, par les différentes réfractions de la lumière sur les nuages vaporeux, qui s'élèvent de la terre : l'œil et les sens sont ravis d'admiration de ces Phénomènes.

XIV. L'Or et l'Argent n'ont point, à proprement parler, de semences ; et lorsque ces Philosophes disent qu'il faut extraire la semence de leur Or et de leur Argent, on ne doit entendre autre chose, que de les réduire dans la même forme que se réduisent les végétaux qui portent une semence, laquelle se résout dans la terre en espèce d'eau gluante, ce qui arrive à leur Soleil et Lune, semés dans notre eau, qui est comme leur terre et leur matrice.

XV. L'on dit alors que ces corps sont pourris et réduits dans leur première nature, tels qu'ils étaient d'abord dans le sein de la mine, où par composition homogène, imprégnée de certains sels et soufres, ils deviennent corps solides, doux et dociles sous la main de l'homme, incapables d'être détruits que par l'eau argentine, qui ne mouille point, et que la Nature produit dans le sein de la mère universelle des végétaux et minéraux, dont l'Artiste toutefois la tire par l'Acier magique.

XVI. Quoiqu'on dise, mon fils, qu'il y a d'autres manières de résoudre ces corps en leur première matière, tiens-toi à celle que je te déclare, comme je l'ai connue par expérience, et selon que nos Anciens nous l'ont transmis ; car je ne suis point du tout du sentiment de ces prétendus illuminés, qui veulent que toutes les Sentences des Sages se rapportent à leurs matières chimériques, ne concevant point que la Parabole peut s'expliquer à l'infini, quoiqu'elle n'ait qu'un sens véritable, qui renferme en secret un trésor intarissable.

XVII. Tu dois donc concevoir que les corps peuvent être détruits, c'est-à-dire changés de forme, sans cesser de subsister ; et que leurs parties peuvent se rejoindre à d'autres corps, pour les rendre plus parfaits ; de-là vient qu'un corps opaque peut devenir transparent, comme tu sais que le verre se fait de la Pierre, qui est un corps au travers duquel on ne peut voir la lumière, et qu'un corps transparent et frangible peut être rendu solide, résistant au marteau sans se briser, et même devenir ductile, comme nos ancêtres nous l'ont appris dans l'exemple du verre rendu malléable.

XVIII. Il est certain qu'on ne peut nier, selon le raisonnement de la bonne Physique que l'art ne puisse rendre un métal plus parfait qu'il ne l'a été par la

Nature, d'autant mieux que l'expérience le confirme depuis plusieurs siècles ; mais laissant ces habiles raisonneurs errer dans leurs sentiments, contente-toi, mon fils, d'exercer ton admiration sur ce que la pratique te démontrera ; il faut que tu sois constant, doux et patient, en suivant la Nature.

XIX. Lorsque tu commenceras d'opérer, souviens-toi que la chaleur du ventre du Bélier échauffe doucement le Roi et la Reine dans leur lit nuptial, où ils dormiront paisiblement pendant quarante jours au moins et quelquefois cinquante ; au bout de ce temps il sortira de leurs corps une vapeur sulfureuse, qui couvrira la surface de la terre, ce soufre s'épaississant de jour en jour formera un nuage, qui n'est autre chose que la résolution des corps royaux dans leur premier être. L'esprit de la terre s'en voyant offusqué, et voulant triompher de la défaite de ceux qui l'avaient engendré dans le sein de Cybèle, s'élèvera jusqu'aux voûtes du Palais, qu'il parcourra jusqu'à ce qu'il soit forcé lui-même de descendre sur les précieuses cendres des corps détruits, qui par les vapeurs piquantes qu'ils exhalent, attirent avec eux le pur sang de leur vainqueur.

XX. Il tâchera plusieurs fois de se relever, mais enfin il sera contraint d'expirer avec eux, ils ne feront plus qu'une substance putride, noirâtre et fétide ; c'est là que les Anciens ont donné sujet à exercer la subtilité des esprits curieux, qui ne peuvent comprendre le sens de leurs allusions énigmatiques : ce qui les fait errer est le défaut d'application à la connaissance de la riche Nature.

XXI. Nos Mages appellent notre Eau, Dragon, Lion, Crapaud, Serpent, Python ; et ils disent que c'est le venin qu'il porte qui tue le Roi, et qu'ensuite le corps mort, semblable à Apollon, tue de ses flèches le Serpent Python ; ils nomment cette putréfaction des trois corps, la tête du Corbeau.

XXII. Voilà donc la couleur noire, par où doit passer la Pierre, et cela arrive au commencement du quatrième Signe. Laisse agir la chaleur qui ayant réduit tout le Composé en cendre, la calcinera peu à peu : continue le feu ajoutant un troisième fil à ta mèche, jusqu'à ce que tout devienne blanc ; ce qui sera au bout de trois autres Signes, et cette matière effacera la neige par son éclat : tu peux alors t'en servir pour rendre tous les corps des métaux semblables à l'Argent.

XXIII. Alors si tu veux parvenir au rouge, qui arrivera au bout de trois autres signes, il faut que tu augmentes un quatrième fil pour acquérir le Rubis céleste ; observe que ces fils d'augmentation sont ceux de la tempérie de la cuisson continuée, qui acquiert des forces et des degrés par addition journa-

lière et future à ceux du passé : il en est ainsi des Saisons et Quatre Temps de l'année ; mais surtout souviens-toi d'avoir la patience en partage.

XXIV. Lorsque tu posséderas cette Pierre empourprée, tu pourras par elle, si tu es prudent, prolonger et conserver tes jours en parfaite santé, même transmuier tous ces vils métaux en Or très pur ; enfin, tu auras en ta main les clefs de la Nature, ses plus riches et vertueux trésors : par leur moyen, tu pourras tout délier et ouvrir, tout lier et fermer.

XXV. Si ton sel blanc, ou rouge n'est pas fusible, ajoutes-y de ton essence, et que le tout soit mou comme la première masse, la passant par tous les degrés de chaleur, comme tu as fait dans l'opération précédente ; et réitère jusqu'à ce que ton sel soit devenu comme cire ; loue Dieu dans ton cœur, le priant instamment de te donner les lumières nécessaires pour en user avec prudence.

XXXVI. Mon fils, comprenant ce petit abrégé, tu pourras aisément concilier les Philosophes, qui en effet ont possédé la même Sagesse ; il n'y a qu'une vérité, mais ses vêtements sont divers : si l'un nous la présente pompeusement parée de fines pierreries et de l'Or le plus pur, l'autre aussi véridique, la couvre de la fange et du fumier pourri ; un troisième s'écrie : ô heureux Savants, dont la Science divine trouve dans l'invisible un point indivisible, qui peut seul composer le miracle de l'art.

XXVII. Ces trois, bien entendus te déchirent le voile, et te découvrent à la vue l'aimable vérité ; il ne tiendra qu'à toi de suivre ses préceptes, et par elle aisément, tu développeras les hiéroglyphiques et toutes les fictions ; tu verras, non sans étonnement, cette Mer rouge agitée, retourner en arrière, te frayant un passage pour la terre promise ; tu contempleras ses Serpents, qui s'engloutissant, se détruiront à tes regards effrayés ; et Mercure arrosant cette arène engrossée, les fera reproduire pour en parer sa verge, de laquelle frappant la salade qui lui couvre la tête, tout se confondra dans la première terre.

XXVIII. Dans l'Œuf philosophique, tu pourras découvrir ces deux Dragons antiques de la race des Dieux ; le feu secret sera manifesté à tes yeux et la mer glaciale soudain t'apparaîtra : le rameau d'Or sera en ta puissance ; les Lys et les Roses tu cueilleras de tes mains : du fruit des Hespérides tranquille possesseur, tu pourras partager le bonheur des Dieux, et boire dans leur coupe à longs traits leur nectar, ou leur ambroisie.

XXIX. Vois, sans étonnement, cet horrible Dragon, qui n'a d'autre pâture que celle de lui-même, ce Phénix renaissant de ses cendres, et ce Pélican charitable envers ses petits ; dans un même tableau te seront représentées les montagnes fameuses du Vulcain, ainsi que les divers Ouvrages des Cyclopes ;

tu y verras aussi les impuissants Titans vaincus par Apollon, Fils lumineux du Soleil.

XXX. Pénétrant le chaos ténébreux, qui forma l'Univers, vois d'un Déluge affreux la terre submergée, renaître en peu de temps lucide et purifiée. La vérité toujours terrassa le mensonge : souviens-toi qu'elle est nue et une, et qu'elle ne peut apparaître qu'aux regards du Sage, car le vulgaire y est aveugle.

XXXI. Réfléchis sur l'Histoire de Jason et celle de Cadmus ; considère Énée dans les Enfers, le beau Ganymède transporté jusqu'aux Cieux : vois la Mer agitée du Père de nos Dieux, qui d'une bouillante écume, enfante à tes regards la Déesse Vénus, mère des Amours à sa suite.

XXXII. Ha ! souviens-toi, cher enfant, de nos Lettres sacrées : pénètre-en le sens, tu trouveras la vie : oui, tu pourras t'expliquer, avec un contentement indicible, les ravissants tableaux du génie des humains ; prends ton crayon en main, pour former un point ; lui seul peut t'instruire, puisqu'il renferme tout.

XXXIII. Extasié d'admiration surnaturelle, considère ce point, conçois son centre, vois sa circonférence, juge de l'étendue, qui joint l'un avec l'autre ; heureux, mon fils, si le Père des lumières, par un rayon de son Esprit divin, et un feu radieux d'intelligence, embrasant ton cœur, te révèle en secret la multiplication de ce point par son centre.

XXXIV. Ce Trine inséparable, qui a tout procréé, fondement éternel, se découvre en toi, Image de ton Dieu ; médite ses Ouvrages, et suivant la Nature, vois son commencement, son progrès, et sa fin ; là ravi d'admiration, adore le Tout-puissant.

XXXV. Repasse en ta mémoire cette simple opération, que tu fis sous mes yeux, cueillant une plante garnie de ses racines ainsi que de sa graine, que tu putréfias pour en tirer un sel volatil ; puis consommant le reste par l'ardeur des flammes, il te resta une cendre précieuse, qui te rendit un sel fixe cristallin ; par un moyen unissant les deux, ils ne firent plus qu'un, que tu fis jouer avec Vulcain ; et retirant ce sel embrasé, tu vis, ô prodige étonnant ! que la pesanteur d'un grain de millet dans la terre semé, te reproduisit un grand nombre de plantes, surpassant de beaucoup en beauté, la première détruite : cette palingénésie ne te prouva-t-elle point la résurrection des végétaux ?

XXXVI. Tu admiras avec moi dans le jeu de la Nature, le germe indestructible à chaque créature : en voyant le miracle de la végétation, tu compris qu'il pourrait conséquemment arriver dans les deux autres règnes et tu compris aussi le mystère de la résurrection universelle, tu t'écrias soudain, ha ! si

la vile Créature accomplit ce prodige, notre foi pourrait-elle refuser au Créateur suprême la puissance et la vertu souveraine de nous régénérer en des corps plus parfaits, pour jouir à jamais d'une vie éternelle ? Nous, dis-je, âme de son âme, esprit de son esprit, que son amour paternel a créés ses enfants privilégiés les plus puissants et vertueux, à son image et à sa ressemblance.

XXXVII. Sois donc persuadé que le sel de tous les individus renferme en lui ce vrai germe, propre et vivace, qui peut régénérer et multiplier à l'infini ; ce sel est la boîte qui renferme le baume du soufre, et la liqueur mercurielle, que nous appelons *Phison* ou fleuve des eaux vives, circulant dans toute la terre de vie, où naît l'Or de nature ; et de l'expression de notre Savant Législateur, l'Or de cette terre est très bon, vrai, parfait et exquis : le soufre est un feu plus puissant que le feu élémentaire, ce qui fait que la forme qu'il renferme ne peut être détruite par lui ; le mercure est le bon compagnon qui fournit tout ce qui est nécessaire à la multiplication.

XXXVIII. Oui, cette porte ouverte te présente un heureux passage pour arriver au sanctuaire de la Nature, fermé par trois clefs différentes ; la première est de fer, la seconde d'argent très pur, et la troisième est d'or éblouissant ; mais, surtout, souviens-toi de joindre chaque clef à sa propre serrure, pour pouvoir trouver la clef universelle des merveilles du monde.

XXXIX. Si l'Esprit divin t'en procure l'entrée, fléchissant le genou, adore l'Éternel Immortel et Tout-Puissant ; reçois des mains de la Sagesse, cette Ampoule sacrée, qui rappelle les morts du fond de leurs tombeaux, et dont l'huile empourprée terrasse le Démon jusqu'au profond des Enfers, et confond, en un moment, l'ignorance aveugle qui périt les humains.

XL. Cher enfant, souviens-toi des leçons de ton père ; sois sobre et tempéré au milieu des richesses, en soulageant tes frères nécessiteux de cet Esprit de vie : conçois qu'il en faut peu pour conserver les corps, et qu'ils n'ont âme vivante que par lui ; en te donnant la connaissance de cette vérité, j'obéis au Commandement que le Seigneur Dieu nous fait par la bouche de son prophète Isaïe, c. 38, v. 19.

Unicuique Deus mandavit de proximo suo.

TRAITÉ DU CIEL TERRESTRE DE VINCESLAS LAVINIUS DE MORAVIE

Il y a un seul Esprit corporel, que la Nature a premièrement créé, qui est commun et caché, et qui est le Baume précieux de la vie, qui conserve ce qui est pur et bon, et détruit ce qui impur et mauvais. Cet Esprit est la fin et le commencement toute Créature, triple en substance ; car il est fait de Sel, Soufre et de Mercure, ou d'Eau pure, qui d'en haut coagule, unit, assemble et arrose tous les bas lieux, par un suc onctueux et humide.

Il est propre et disposé à recevoir quelque forme et figure que ce soit ; il n'y a que l'Art, qui, par l'aide et par l'entremise de la Nature, le rende visible à nos yeux. Il cèle et cache dans son ventre, une force et une vertu infinie : car c'est une chose qui est pleine et remplie des propriétés du Ciel et de la Terre. Elle est Hermaphrodite, et elle donne l'accroissement à toutes choses, se mêlant indifféremment avec elles ; parce qu'elle tient renfermée en soi, toutes les semences du Globe *Éthéré*. Car elle est pleine d'un feu subtil et puissant ; et en descendant du Ciel, elle influe et imprime sa force sur les Corps de la terre, et son ventre qui est poreux est tout plein d'ardeur, et il est le père de toutes choses. Alors ce ventre se remplit d'un autre Feu vaporeux, et sans cesse il reçoit son aliment de l'humeur radicale, qui dans ce vaste corps, se revêt du corps de l'Eau minérale, ce qu'il fait par la concoction de son Feu chaud.

Cette Eau, qui peut être coagulée, et qui engendre toutes choses, devient une terre pure, qui, par une forte union, tient vertu des plus hauts Cieux renfermée en soi ; et parce que cette même terre elle est unie et conjointe avec le Ciel, c'est pour cela que je lui donne ce beau nom, le *Ciel terrestre*.

De même qu'au commencement, la première Nature se servit de la séparation, pour orner et arranger la masse, qui était en désordre et en confusion : Ainsi l'Art qui aime la perfection, doit imiter la Nature. La Nature ôte l'excrément substantiel, ou par un limon terrestre qu'elle convertit en Eau, ou par adustion. L'Art se sert de lotion et de digestion, soit par l'Eau, soit par le Feu, et sépare l'ordure et l'impureté en purifiant et nettoyant l'âme de tout vice. Celui donc qui sait la manière de se servir de l'Eau, et du Feu, sait le véritable chemin qui le conduit aux plus hauts secrets de la Nature.

L'Eau, ce grand Corps, cette première créature de Dieu, fut remplie d'Esprit dès le commencement, ayant toutes sortes de formes en semence ; et en vivifiant par le mouvement, elle anime tout, et elle produit toutes choses dans la lumière du Ciel et de la Terre. L'Eau est la nourrice de tout ce qui vit dans

ces deux lieux : dans la Terre, c'est une vapeur ; dans les Cieux, c'est proprement un Feu, triple en sa substance et première matière ; parce que de trois, et en trois, tous les corps procèdent, et s'éloignent de la Nature : elle contient un Baume, qui a pour son père le Soleil et pour sa mère la Lune. Par l'Air, elle germe dans les lieux bas, et elle cherche les lieux hauts et élevés ; la Terre la nourrit dans son ventre chaud, et elle est la cause de toute la perfection.

Le grand Dieu, qui donne la vie à tout, a établi deux remèdes pour les Esprits et pour les Corps, c'est-à-dire, deux choses qui les nettoient et les purifient de leurs impuretés, et c'est la cause pourquoi la corruption dispose et tend à une nouvelle vie. Les Métaux ont ces deux choses en eux ; et ces deux choses sont cause de la réparation, et elles participent de la Terre et du Ciel, afin qu'elles unissent et lient ensemble les deux autres extrémités. C'est pourquoi ces deux choses sont descendues du Ciel en terre ; et ensuite elles retournent au Ciel, afin qu'elles fassent paraître leur puissance dans la terre. De même que le Soleil dissipe les nuages, et illumine la terre, ainsi cet Esprit étant préparé de cette sorte, et séparé de ses nuages, il illumine tout ce qui est obscur. Dans cet Esprit, il faut considérer deux formes dans son suc et dans son venin ; son suc est double qui conserve tous les Corps, par un Sel amer : son venin qui est pareillement double, les consomme et les détruits.

Ce sont les facultés qui sont renfermées dans le limbe et dans le chaos, qui a les mêmes effets, lors que l'on tire de la terre ; mais lorsqu'il est préparé, par la séparation du bon d'avec le mauvais, il fait paraître sa force et sa puissance, sur les parfaits et sur les imparfaits.

J'habite dans les Montagnes et dans la Plaine ; je suis père avant que d'être fils : j'ai engendré ma mère, et ma mère, ou mon père, m'a porté dans sa matrice, en m'engendrant sans avoir besoin de nourrice. Je suis *Hermaphrodite*, et j'ai les deux natures ; je suis victorieux sur tous les forts ; et je suis vaincu par le plus faible et petit, il ne se trouve rien sous le Ciel de si beau, ni qui ait une figure si parfaite.

Il naît de *moi* un *Oiseau* admirable, qui de ses os, qui sont mes os, se fait un petit nid, où volant sans ailes, il se revivifie en mourant, et l'Art surpassant les lois de la Nature, il est à la fin changé en un roi, qui surpasse infiniment en vertu les six autres.

Voilà le vrai Miracle du *Ciel terrestre*, par l'Art du Sage.

DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES TERMES DE L'ART ET DES ANCIENS MOTS

Qui ont rapport au Traité de Philalèthe, et
aux autres Philosophes contenus dans la Bibliothèque Alchimique

ACIER des Philosophes, c'est un des Termes mystérieux de l'Art. Philalèthe l'appelle autrement, *Chaos*, le Cosmopolite, dans son Énigme dit, *qu'il se trouve dans le ventre d'Ariès, et dans son Épilogue, que l'Eau pontique qui se congèle dans le Soleil et la Lune, se tire du Soleil et de la Lune, par le moyen de l'Acier des Philosophes*, qui est un amour mutuel de la chaleur et de l'humide à s'unir, et à attirer à eux leurs semblables.

Accointer, ancien mot, qui signifie hanter et se familiariser avec... d'où vient *Accointance*, familiarité; on le fait venir du Grec ACOITES, mari; ou du mot poétique ACOTIS, femme.

Accordance, conformité, accord.

ACTIF, agissant, mouvant, opérant.

ADAM, terre rouge, Mercure des Sages, soufre, âme, feu de nature.

Adapter, accommoder; du latin *Adaptare*.

Administrer, donner, fournir; du Latin *Administro*, je traduis secours.

Adduire, produire, alléguer; du Latin *Adducere*.

AIGLE, sublimation naturelle.

Affermer, affirmations.

Afflamber et **Enflamber**, inciter, enflammer, brûler les fleurs. Il vient de *Flambe*, pour *Flamme*, on dit encore *Flamber*; du latin *Flamma*.

AIRAIN des philosophes, Terme de l'Art; qui signifie la même chose que l'Or vulgaire devenu, par leur Art, l'Or des Sages, qu'ils appellent autrement Laton.

Albification, blanchissement ou blanchissage, action de blanchir la Médecine au blanc.

ALCHIMIE, mot composé de l'Article Arabe, *Al* et *Chimie*; *Al* signifie divin; et *Chimie*, œuvre, opération, facture, faction.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Allégorie, mot grec, qui signifie que les paroles doivent être expliquées autrement que dans leur sens naturel ; lorsque l'on dit une chose et que l'on en entend une autre.

ALMAGRA, c'est le Laton.

AMALGAME, d'où vient *Amalgamation*, est une corrosion du métal par le mélange de l'Argent-vif, que l'on met avec lui ; c'est encore une union de différents Corps.

ÂME, les philosophes appellent ainsi ce qui de soi est volatil sur le feu, autrement le feu de nature ou la chaleur naturelle.

Amener, produire raisons amenées, produites, alléguées, il vient de mener ; qui vient du verbe latin *Mino*.

Appareiller, apprêter, Appareillé, apprêté ; il vient d'*Appareil*.

ARCHÉE, esprit moteur, fermentateur.

ARGENT des Philosophes, c'est comme la matrice propre à recevoir le Sperme et la Teinture de l'Or, *Hortulain*, chap. 4. *Philalèthe* l'appelle l'Or blanc, qui est plus cru, et qui est la semence féminine, dans laquelle l'Or meurt, autrement appelé le Laton rouge, jette la sienne pour produire l'Hermaphrodite des Philosophes, *chap. I.* En un mot, c'est le Mercure des Philosophes.

ARGENT-VIF, est l'Argent vif, ou le Mercure commun et vulgaire.

Arguer, argumenter, raisonner, prouver ; du latin *Arguere*.

Arse, brûlé, il vient du latin *Arsus*.

ARIÈS, est l'un des douze signes du Zodiaque, que nous appelons le *Bélier* ou *Mouton*. Le Soleil, entrant dans ce signe le 20 du mois de Mars, fait l'Équinoxe du Printemps, si fort recommandable pour l'œuvre Hermétique, et que les Philosophes ont déguisé sous tant de figures. *Ventre* ou *Maison d'Ariès* est un des termes mystérieux de l'Art. *Philalèthe* dit dans le Chap. 2, que les premiers Philosophes ont cherché et trouvé le Soufre actif caché dans la maison d'Ariès. Le Cosmopolite, dans son Énigme, dit que l'*Acier* des Philosophes se trouve dans le ventre d'Ariès, comme il a été remarqué dans l'explication de ce mot Acier. *Fabri*, dans *les Notes* qu'il a faites sur le Traité de l'huile d'Antimoine de Roger Bacon, dit que l'Antimoine est appelé Ariès, parce qu'il est attribué à ce signe ; et que l'Eau qui est cachée dans le ventre d'Ariès étant l'Eau qui dissout l'Or d'une véritable dissolution ; le Mercure d'Antimoine est

par conséquent le vrai dissolvant de l'Or ; parce que c'est l'Eau, qui est cachée dans le ventre d'Ariès. Ce qui fait évidemment voir que Fabri n'a jamais rien su dans la Philosophie et qu'il entend et explique mal Roger Bacon vrai Philosophe Hermétique ; ainsi font plusieurs Traducteurs, qui ignorent la science Théorique et Pratique de la Philosophie naturelle, et ne comprennent point l'esprit et le sens occulte des termes qui y sont consacrés. L'Auteur du Traité qui a pour titre *Rares Expériences sur l'Esprit Minéral*, s'est avisé d'expliquer à la lettre le ventre d'Ariès, la *peau de Chamois ou de Mouton*, par laquelle on passe le Mercure pour le nettoyer, ce qui n'est pas assurément d'un homme aussi habile et fin qu'il le veut paraître.

ATHANOR, mot de l'Art, signifiant un vase oblong, ayant son couvercle, lequel on met dans un fourneau en forme de tour, et sous lequel l'on entretient un feu continu dans ce fourneau où il est joint, il vient du mot grec *Athanatos*, immortel, parce que le Feu y doit être immortel et perpétuel.

À tant, ancien mot, qui veut dire *de sorte que*.

Augment, augmentation ; du latin *Augmentum*, multiplication.

Aubins, blancs d'œuf, servant à certain lut ; du latin *Album*.

AIMANT, est un terme mystérieux de l'Art, dont se sont servis le Cosmopolite dans son Énigme, et Philalèthe dans le Chap. 4. C'est la sympathie qu'a naturellement chaque Élément à se joindre et adhérer à ce qui est de lui, enfin à ce qui lui est semblable, homogène ou analogue, vertu que les Physiciens et les Naturalistes non Hermétiques n'ont jamais connue jusqu'à présent.

Bailler, donner, livrer, traduire.

BAIN MARIN, ainsi appelé parce que le Vaisseau que l'on met dedans y baigne comme dans une Mer. Ce Vaisseau est d'ordinaire un Œuf, Cucurbite ou Courge de Verre, de Terre ou de Cuivre, où l'on met le compost pour digérer et distiller. Dans la Chimie vulgaire, pour circuler, il faut une autre manière de Vaisseau, ou du moins ajouter à la Cucurbite une chape aveugle, c'est-à-dire qui soit bouchée. On l'appelle le Bain Marin, *le vicaire du ventre du cheval*, ou fumier de cheval entassé et échauffé de lui-même, où l'on met des vaisseaux en digestion, ou pour faire la circulation. Ce Bain se fait dans un chaudron, ou autre Vaisseau, où l'on met la Cucurbite que l'on affermit avec du foin, puis on remplit le chaudron d'eau que l'on fait chauffer ou bouillir, selon que le requiert

l'opération, et l'on remplit l'eau qui s'exhale par d'autre eau chaude. Quelques-uns l'appellent Bain-Marie, voulant dire qu'il a été inventé par Marie la Prophétesse que l'on croit sœur de Moïse, sous le nom de laquelle nous avons un traité de Philosophie. Dans l'Alchimie, le mot *Marie*, est pris pour l'humide des Eaux marines, ou l'écume superflue de la Mer philosophique, de laquelle écume Marine vient le mot de Bain Marin, parce que l'humide Marin se baigne en elle.

Besogner, travailler, besogne, travail, opération.

BETHEL, MAISON du Pain, loge de Cérès.

CABALE, tradition secrète de la Sagesse, ou Philosophie naturelle, de la Science de Dieu et de la Nature.

Caille, présure, ce qui fait cailler, épaissir, coaguler.

CALCINER, c'est rendre une chose solide, comme est une pierre ou un métal, en poudre et en menues parties, qui se désunissent par la privation de l'humidité qui unit ces parties, et n'en fait qu'un corps. Et cette privation se fait par l'action du feu, ou des Eaux fortes.

Calidité, chaleur; du latin *caliditas*.

CAPRICORNE, est l'un des douze Signes du Zodiaque, dans lequel le Soleil entrant le 22 Décembre fait le solstice d'Hiver, qui est le plus court jour de l'année.

Capillaire, ressemblant à des cheveux; du latin *capillaris*; cercle capillaire dans Flamel.

CATHOLICON, Médecine des Sages, imprégnée du souffle et de la vertu céleste.

CERCLE ou roue de la Nature, circulation orbiculaire de l'Esprit invisible universel dans tous les Globes et les Créatures, par conséquent, travail continuel, mouvement perpétuel de l'Esprit vivifiant dans les quatre Éléments, que les Sages ont dit la quadrature du cercle.

Chaleur naturelle, matière des Sages.

CHIEN *d'Arménie*, Soufre que l'on appelle autrement Lion, Dragon sans aile, Sperme masculin, mâle.

CHIENNE *de Corascène*, Mercure, Dragon ailé, Sperme féminin, femelle.

Circuiant, environnant ; du latin *circueo*, ou *circumeo*.

Clerc, savant, bon Praticien d'une Science.

CLABANIQUEMENT, c'est-à-dire, selon la proportion du Fourneau, du mot Grec CLIBANOS, qui signifie un Four.

Circuler, tourner en cercle ou en rond, du latin *circuleo*.

CIRCULATION, c'est une opération, par laquelle on fait circuler une liqueur ou essence dans un vaisseau bien bouché, ou dans deux vaisseaux qui se tiennent ou qui entrent l'un dans l'autre, ce qui se fait par le moyen de la chaleur ou dans le fumier de cheval échauffé de lui-même, ou dans le bain marin.

Cloue, afin que je leur cloue la bouche, *Trévisan*, que je leur ferme ; il vient de *clore*.

COAGULATION, c'est la réduction que l'on fait d'une chose coulante et fluide, dans une substance solide, par la privation de son eau, ainsi que l'a défini Geber, *ch. 52 du liv. I*, de sa Somme. Telle est la coagulation du lait.

Coagule, présure, ce qui fait cailler le lait ; du latin *coagulum*.

Coaguler, cailler, du latin *coagulare*.

COQ. Le coq pris pour le Symbole de la Chaleur naturelle, attaché à Mercure, qui la lui traduit du Ciel Astral, dès la pointe Crépusculaire de l'Aurore matinale.

Colliger, recueillir, ramasser ; du latin *colligere*.

Combustion, brûlement, action du feu qui brûle ; du latin *combustio*.

Compiler, ramasser, amasser dans un tas, entasser, piler ; du latin *compilare*.

Concaves, concavités.

Concéder, accorder ; du latin *concedere*.

Confection, composition, compost, ou cuisson parfaite de la matière des Sages ; du latin *confectio*.

Congrégation, assemblée, société ; du latin *congregatio*.

Coopérer, travailler conjointement avec quelqu'un ; du latin *cooperari*.

COOPÉRATION, travail qui se fait conjointement avec un autre ; du latin *cooperatio*.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

CORPS, les Philosophes appellent Corps, non seulement ce qui a les trois dimensions, largeur, longueur et profondeur ; mais tout ce qui peut soutenir le feu, ce qu'ils appellent autrement fixe, comme ils appellent Âme tout ce qui de soi est volatil sur le feu ; et Esprit ce qui retient le Corps et l'Âme, et les conjoint et unit ensemble ; en sorte qu'ils ne peuvent plus être séparés.

COPULATION, c'est l'action par laquelle le mâle s'accouple avec la femelle.

Coutumiers, qui ont accoutumé.

Crusol, creuset ; du latin *Crucibulum*.

Cuider : penser, estimer, avoir opinion de quelque chose que ce soit.

Débouter, c'est bouter ou mettre hors, exclure, renvoyer rudement, chasser.

Déceptes, tromperies ; du latin *deceptio*. Il vient de décevoir, tromper, abuser.
Déceveurs, trompeurs, affronteurs.

Décorer, orner, embellir ; du latin *decorare*.

Décoction, chose décuite, quelquefois pris pour cuisson ; du Latin *decoctio*.

Décuire, signifie proprement perdre sa cuisson, réincruder, liquéfier, résoudre. Ainsi l'on dit qu'un sirop s'est décuit lorsqu'il a perdu une partie de sa cuisson, et qu'il est devenu plus liquide ; du latin *Decoquere*.

Désespérations, désespoir.

Due, matière due, requise, nécessaire.

Dévoier, ôter du chemin, détourner ; du mot voie, chemin, faire fourvoyer.

Double, copie, doubler, copier.

Doublets, affligés ; du latin *dolens*.

EAU pontique, terme de l'Art, qui signifie le Mercure des Philosophes, qu'ils appellent autrement Vinaigre très aigre, Feu aqueux, Eau ignée, Esprit igné et humide ; union de la chaleur naturelle et de l'humide radical, liés par un Sel marin.

Ébullition, action de bouillir.

Éléments, le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre, que par leur mixtion dans tous les

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Corps, les Anciens ont appelés le quadrangle, ou la quadrature ; parce que les Éléments se croisent dans leur cercle ou la circulation universelle.

Élixir, l'un des noms de la Pierre Philosophale, après sa perfection, ou Pierre humifiée.

Emblème, pour figure, représentation.

Emblématique, pour Énigmatique. Alciat s'est servi de ce mot en ce sens.

Embryon, mot Grec, qui signifie l'Enfant, qui est dans le ventre de la Mère, que les Latins appellent *Fœtus*.

Émender, pour amender ; du Latin *Emendare*.

Enflamber, voyez *Afflamber*.

Enfer, selon les Philosophes, est le fond ou les bas lieux du vase, la terre où se déposent les cadavres, les fèces, les immondices, le terrestre, la terre damnée, rejetée, réprouvée.

Engin, Esprit, industrie ; du latin *Ingenium*, il signifie aussi instrument.

Enquis, d'enquérir, rechercher ; du Latin *Inquirere*.

Ententif, pour attentif ; d'entendre.

ENTRANT, terme de l'Art, qui signifie pénétrant, ayant ingrés. Les Philosophes disent que leur Magistère est parfait lorsqu'il est fondant, entrant et tingent.

Envie, envieux, jaloux, réservé. Les Philosophes sont envieux, c'est-à-dire, sont jaloux de leur Science, la cachent, la tiennent secrète, et ne la veulent pas faire connaître ; comme, au contraire, ils disent qu'ils ne sont pas envieux, et qu'ils parlent sans envie, quand ils parlent ingénument et sincèrement.

Errer, manquer, faillir ; du latin, *Errare*. Erratiques, qui font errer.

Errants, erreux, qui font errer, qui trompent.

Esprit, est dit l'humide radical.

Esprit fétide, c'est le Soufre.

Essence, voyez *Quintessence*.

Essencifié, rendu ou fait essence.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Eudica, c'est-à-dire, les fèces ou l'immondice du verre.

Exsiccation, Dessèchement; du Latin *Exsiccatio*.

Extrinsèque, extérieur, du Latin *Extrinsecum*.

Ève, terre blanche, terre de vie ou des vivants, Mercure philosophique, humide radical, esprit.

FÈCES, c'est un terme de l'Art, qui est un mot Latin, qui signifie crasse, lie, impureté, limon, ordures, l'excrément et les parties les plus grossières, impures et étrangères, qui s'affaissent et demeurent au fond, que l'on appelle autrement résidence, principalement d'une liqueur quand elle s'est purifiée, comme la lie à l'égard du vin, terre damnée.

Faction, action de faire, faction de notre divine Œuvre, Zachaire, c'est-à-dire accomplissement, parachèvement, pour faire; du Latin *Factio*, ou opération.

Féaux, fidèles, il vient de *féal*, qui garde la foi, le secret.

FERMENT, terme de l'Art du Latin *Fermentum*, qui signifie Levain. On appelle ainsi la partie fixe de la Pierre, et ainsi Fermenter est donner le Ferment ou Levain; et Fermentation est l'action par laquelle on fermente.

FIXER, Fixation, terme de l'Art, qui veut dire rendre fixe; c'est-à-dire, rendre une chose qui est volatile, et qui s'enfuit du feu, en état de le pouvoir souffrir sans s'évaporer, ni sublimer; Geber en sa Somme, *chap. 53*.

FONDANT, fusible, qui se peut fondre, et réduire en liqueur; c'est un terme de l'Art. Voyez Entrant.

Fors, hormis, excepté; du Latin *foris*, ou *foras*.

Fréquence, abondance; du Latin *frequentia*, assemblée de plusieurs qui se trouvent souvent au même lieu.

Frigidité, froideur; du Latin *frigiditas*, privation du feu, de la lumière et de la chaleur.

Germinatif, la vie *Germinative*, Philalèthe, la vie qui germe ou végète, la vie végétative.

GRAND ŒUVRE, l'un des noms de la Pierre Philosophale.

HERMÈS *Trismégiste* ; sont deux mots Grecs, qui signifient Mercure trois fois très grand, ou substance régie par trois principes célestes, et trois principes sublunaires unis.

HERMÉTIQUEMENT, sceller hermétiquement ; c'est-à-dire, sceller du sceau des Philosophes. Quand l'on fait rougir le bout d'un vaisseau de verre, comme est un Matras, et que l'on le tord avec des pincettes, ou qu'on l'aplatit et joint si bien qu'il n'y ait point d'ouverture ; cependant, il y a encore le sceau d'Hermès par Hermès, pour lequel savoir il faut connaître les Agents. Les Philosophes se servent encore d'un autre sceau ou lut propre au vase.

HERMAPHRODITE, mot Grec composé d'HERMÈS, qui signifie Mercure, et APHRODITE, qui veut dire Vénus ; comme qui dirait composé de Mercure et de Vénus. La fable dit que ce fut le Fils de Mercure et de Vénus, qui avait les membres des deux sexes, et était mâle et femelle : Voilà pourquoi on appelle ainsi ce qui a les deux sexes et qui est tout ensemble mâle et femelle. On l'appelle autrement Androgyne, du mot Grec ANDROGUNOS, qui signifie homme et femme, ce qui est attribué au Mercure philosophique, parce qu'il est mâle et femelle, feu et eau, sec et humide.

HÉTÉROGÈNE ou Hétérogéné, mot Grec, qui signifie une chose dont les parties sont de différentes natures, comme sont les parties qui composent le Corps des végétaux, qui sont l'écorce, le bois, les feuilles etc. Et celles des animaux, la chair, les os etc., ou la contrariété régnante des quatre éléments, ou qualités élémentées.

HEVILATH, terre de vie, où naît l'Or magique très bon, très fin.

Homogène, mot Grec, qui signifie une chose de laquelle toutes les parties sont de même nature et espèce, comme toutes les parties de l'Eau sont eau et semblables.

HORUS, fils d'Isis et d'Osiris.

HUMIDE radical, matière des Sages.

JA pour *déjà*, *Trévisan*.

IGNÉE, terme de l'Art, qui signifie qui est de Feu ; du Latin *igneus*.

INCOMBUSTILE, qui ne se consume point.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Incombustible, qui ne peut être brûlé ni consommé par le feu, ainsi les Philosophes appellent leur Soufre incombustible, parce que le feu ne peut agir sur lui.

Indissoluble, qui ne peut être désuni ni séparé ; du Latin *Indissolubile*.

Inférer, du Latin *Infero*. Juger, de tirer conséquence de.

Innomérable, du Latin *Innumerabile*. Innombrable, sans nombre.

Inquisiteurs, chercheurs ; du Latin *Inquisitor*.

Insculpé, gravé ; du Latin *Insculptum*.

Intrinsèque, intérieur, qui est au-dedans ; du Latin *Intrinsecum*.

Investigateurs, chercheurs, ceux qui cherchent ; du Latin *investigator*.

Ischarifier, couper, trancher, ouvrir.

Isis, figure de la nature essentielle, mère de tout ce qui existe, ou l'humide radical universel imprégné de chaleur céleste, son principe moteur, Mercure philosophique.

Labeur, travail ; du Latin *labor*, Labourer : travailler ; Labourant : travaillant.

LAIT *de la Vierge*, le Mercure philosophique.

Lamines, petites lames ; du Latin *Lamina*.

Lapils, pierres ; du Latin *Lapis*.

Lai, laïque, qui n'a aucun titre dans les Ordres Ecclésiastiques, et qui n'est pas Religieux ; du Grec LAOS peuple.

LIBRA, le Signe des Balances, l'un des douze Signes du Zodiaque, dans lequel le Soleil entrant le 22 Septembre fait l'Équinoxe d'Automne.

Ligature, *conserver le Vaisseau avec sa ligature*, c'est-à-dire le conserver bien bouché, en le scellant du sceau d'Hermès, c'est-à-dire, en enfermant Hermès par Hermès, ce qu'on ne pourra comprendre sans connaître le sujet.

Linéaire, du Latin *Lineare*, c'est-à-dire qui va tout droit, uniment, également, depuis le commencement jusques à la fin : la principale qualité de la ligne, étant d'être partout unie et droite.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Liquéfaction, l'opération par laquelle on réduit en liqueur une chose solide ; du Latin *Liquefactio*.

LUNE, terme de l'Art, qui signifie l'Argent, et se marque par un Croissant tourné de droite à gauche. Voyez Argent, humide radical.

LUNAIRE, suc de la Lunaire, terme mystérieux des Philosophes. Philalèthe dit, dans le ch. 19, que c'est la plus pure substance du Soleil purifié et joint avec le Mercure des Philosophes.

LUT, mot de l'Art ; du Latin *Lutum*, c'est le mortier que font les philosophes pour luter et enduire ou encroûter leurs Vaisseaux de verre, afin qu'ils résistent mieux au feu.

MAGISTÈRE, terme de l'Art, qui signifie le grand Œuvre ; du Latin *Magisterium*, c'est-à-dire sujet trois fois plus vertueux qu'il n'était en son premier état. Magistère est aussi une opération chimique, par laquelle un Corps mixte ou composé est tellement préparé par l'Art Chimique, sans que l'on en fasse aucune extraction, que toutes ses parties homogénées sont conservées et réduites dans un degré de substance ou de qualité plus noble, par la séparation que l'on fait seulement de ses impuretés extérieures. Beguin, lib. 2, chap. 19, ainsi qu'est le Magistère des Perles, de Coral etc., si bien que toutes les préparations des Métaux, ne sont que des Magistères, ou atténuations de leurs corps subtilisés.

Maintes, plusieurs.

Mais que, pourvu que.

Male volonté, mauvaise volonté, comme male grâce, *Trévisan*.

Marchier, pour marché, *Zachaire*.

MÉDECINE, c'est-à-dire force universelle, améliorant et perfectionnant les Corps malades ou imparfaits.

MER, les Philosophes appellent leur Mercure Mer, parce qu'il est une Eau marine ayant un Selpêtre, c'est-à-dire une Eau qui se pétrifie.

Mercure, l'une des sept Planètes, qui se marque avec un rond qui a un Croissant au-dessus avec une Croix au-dessous du rond. Il se prend pour l'Argent vif, tant le commun que celui des Philosophes, c'est-à-dire que les Philosophes tirent et font, et pour cet effet Philalèthe dit au Chap. I, que c'est un Enfant qu'ils forment, non pas en le créant, mais en le tirant des choses où il est enfermé, par la coopération de la Nature et

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

par un merveilleux artifice, de sorte qu'il ne se trouve point sur la terre tout prêt et préparé pour l'Œuvre, comme il est dit dans le chapitre 13, du même Auteur. Ils l'appellent autrement leur Sel, leur Lune, leur Or blanc, la Femelle, leur Eau pontique, leur Vinaigre très aigre, qui a la vertu de dissoudre l'Argent et l'Or communs et de les résoudre en leur Mercure, qui est leur semence. Les Philosophes disent qu'il est Hermaphrodite, c'est-à-dire mâle et femelle, et qu'il est volatil, c'est pourquoi ils l'appellent le Dragon ailé; mais il devient fixe par le moyen du Soufre des Philosophes, qui est en lui-même, et qu'il revivifie en mourant, et ainsi devient leur Salamandre qui vit dans le feu.

MYSTÈRE, secret, énigme, parabole, ignorance d'une chose, sens caché, esprit occulte.

MINE, ou minière, d'où s'extrait le Mercure des Sages.

Mondifier, mondification, nettoyer; du Latin *Mundificatio*.

Moult, beaucoup; du Latin *Multum*, prononçant u comme ou, ainsi que faisaient les Latins.

Mosle, pour moule, *Zachaire*.

MOSZHACUMIA, c'est-à-dire les fèces ou immondices du verre.

Muer, changer, du Latin *Muto*, d'où vient transmuier. On dit que les Oiseaux muent quand ils changent de plumes, ainsi fait le mercure philosophique à chaque aigle.

Narrer, raconter; du Latin *Narrare*.

Nully, aucune personne. *Trévisan*.

Obliques, de travers; du Latin *Obliquum*.

Occises, tuées; du Latin *Occisum*.

OISEAU D'HERMÈS, l'Esprit du feu de nature, enclos dans l'humide du Mercure hermétique, Pigeon ou la chaleur naturelle unie à l'humide radical.

OR, est le plus parfait de tous les Métaux, que les Philosophes appellent Soleil, ils le marquent par un cercle, et un point au milieu pour montrer qu'il est entièrement fixe et parfait. Ils ont leur Or philosophique, qu'ils appellent vif. Ils en ont un Rouge, qu'ils appellent leur Laton rouge, Mâle, Soufre, Dragon sans aile. Et un Or blanc, qui est la Femelle, le Dragon ailé, leur mercure. Voyez *Argent* et *Mercure*.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

OS D'Adam, Mercure philosophique, Soufre igné.

OSIRIS : pris pour la chaleur naturelle, jointe à l'humide radical figuré par Isis.

Parabole, mot Grec, qui signifie comparaison, énigme, figure, allégorie, symbole.

Paraboliquement, par comparaison.

Part, la part où, le lieu, l'endroit où, là où, Zachaire.

Passif, patient, ce qui reçoit l'action de la chose qui agit.

Pécunes, argent ; du latin *pecunia*. Trévisan.

PHILOSOPHE, sage, mage, adepte, amateur de Sagesse. C'est le nom de ceux qui savent la Science de Dieu et de la Nature.

PHILOSOPHIE, amour de Sagesse ; nom que l'on donne à la Science ou Art qui enseigne à faire la Pierre Philosophale.

PLANÈTES, les sept Planètes ont chacune leur couleur, par toutes lesquelles successivement passe l'Œuvre des Sages.

PHISON, fleuve dont les eaux, composées des quatre Éléments liquides, circulent dans toute la terre de vie.

Posé, qu'ils le montrent, encore qu'ils le montrent.

Pratique, action ; du mot grec PRATTEIN, qui veut dire faire, opérer, œuvrer, pratiquer.

Probateur, éprouveur, qui éprouve ; du latin *probator*.

Putréfaction, pourriture ; du latin *putrefactio*.

Putréfier, pourrir ; du latin *putrefacere*.

Quant et lui : avec lui.

Quérons, cherchons ; du latin *Quero* ; Trévisan.

QUINTESSENCE, comme qui dirait cinquième Essence, ou cinquième Être d'une chose mixte. C'est comme l'âme très subtile, tirée de son corps et de la crasse et superfluité des quatre Éléments, par une très subtile et très parfaite distillation, *Ulstadius, Cœl. Philos., ch. 2*, et qui par ce

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

moyen, est spiritualisée, c'est-à-dire rendue très spirituelle, très subtile et très pure, et comme incorruptible, ou astralisée et célestifiée.

Ramentevoir, remettre en mémoire, faire ressouvenir.

Recettes, procédés ou mémoires pour faire le grand Œuvre, ainsi appelés parce qu'ils commencent comme les ordonnances des Médecins, par le mot latin *Recipe*, c'est-à-dire *prends*.

Régir, gouverner, du latin *regere*, de là vient *régime*; du latin *regimen*, gouvernement. Ainsi l'on dit le régime du feu, c'est-à-dire la manière de faire et de conduire le feu.

Regard, au regard d'elle, en comparaison d'elle, *Trévisan*.

Réincruder, redevenir cru ou faire redevenir cru; du mot latin barbare *reincrudare*, réincruder, c'est-à-dire faire rétrograder la matière, jusqu'à l'état de son origine et de la naissance qu'elle reçoit en sortant du ventre des quatre Éléments, ses père et mère.

RÉVERBÈRE, Feu de réverbère, c'est-à-dire où la flamme circule et retourne d'en haut sur la matière, comme fait la flamme dans un four, c'est un réverbère entier, quand le feu n'a point de passage par haut, et demi quand le milieu du fourneau est ouvert, et qu'il n'y a que les côtés qui sont fermés, de sorte que la circulation du feu ne se fait qu'à demi.

ROSÉE, Eau lustrale des Anciens, Rosée céleste, Mercure philosophique, enfant de Bacchus et de Cérès.

ROUGE, terme de l'Art, par lequel les Philosophes appellent la teinture de leur Élixir, lorsqu'elle est dans sa perfection pour donner la véritable couleur de l'Or au Mercure des métaux imparfaits.

Rubéfaction, rougissement, action par laquelle on rougit quelque chose, ou que l'on la fait devenir rouge; du Latin *Rubificatio*.

Rubéfier, faire rouge: parfaire la Médecine au rouge.

SAGESSE, la Nature essentielle douée de la vertu divine, matière des Philosophes.

SATURNE, l'une des sept Planètes. Les Philosophes appellent de ce nom le plomb. Néanmoins, ils ont leur plomb particulier, qu'ils disent qui est plus précieux que l'Or, et que quelques auteurs ont appelé le Plomb

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

sacré ou le Plomb des Sages et ont cru que c'était l'Antimoine : mais les Philosophes appellent leur Plomb leur Matière lorsqu'elle se putréfie ; ce qui se connaît par la couleur noire du noir très noir, dans laquelle se fait l'Éclipse du Soleil et de la Lune, qu'ils appellent boue ou limon, dans lequel l'âme de l'Or (qui est appelée la fleur de l'Or en la Tourbe) se joint avec le Mercure : de sorte que les Philosophes appellent Saturne ou Plomb le tombeau où le Roi est enseveli ; Philalèthe, *Chap. 22.*

SATURNIE, végétale : c'est un des termes mystérieux de l'Art dont se sert Philalèthe, chap. II, qu'il a pris de Flamel, lequel dans son Sommaire ou Poème philosophique, en parle en cette sorte :

L'herbe triomphante royale,
Laquelle ont nommée minérale
Anciens Philosophes, et herbale,
Appelée est saturniale.

Cette Saturnie n'est autre chose que la décoction des quatre qualités élémentées, et le Mercure philosophique, où tout est aqueux et léthargique pour venir à végétation.

Sacraments, serments. *Trévisan* : du Latin *Sacramentum*.

Sapience, sagesse, perfection et vertu divine dans la Nature, salut, santé, incolumité, sainteté d'âme, d'esprit et de corps.

Sauve, sauf, sans. *Sauve aucune superfluité*, Trévisan. Il vient du Latin *Salvus*, qui signifie santé.

Seine, se ne ressentira. Trévisan, pour s'en ressentira.

Sermonner, dire, prêcher, discourir. Il vient de *Sermon*, et celui du Latin *Sermo*, parole, souffle.

Serpentine, couleur serpentine, dans la Tourbe, c'est-à-dire couleur de Serpent, couleur verte, qui est signe de la végétation. Philalèthe l'appelle la verdure désirée, la Fontaine des Amoureux, parlant de cette couleur, dit :

Au fond d'ell' gît le vert Serpent.

Serpent, venin de la corruption terrestre, qui paraît en l'Œuvre, bien figuré, avant le commencement de la noirceur.

Siccité, sécheresse : du Latin *Siccitas*.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Simples, Zachaire se sert de ce mot pour ce que l'on appelle drogues ou matières. Il signifie proprement les Herbes ou Plantes.

Symptôme, symbole, marque, pronostic, figure, image, représentation, indice.

Singulier, particulier: du Latin *Singularis*. De là vient *Singularité*, ce qui est particulier

SOLEIL, est le Roi des Planètes, qui leur donne la lumière: les Philosophes appellent l'Or Soleil. Voyez Or.

SOLUTION, est une opération de l'Art, par laquelle on réduit une chose solide et sèche en essence d'eau, où l'on la fait liquide; Geber, Liv. I, Part. IV, Ch. LI.

Solutions, réponses aux raisons, résolutions d'arguments. Il vient de *Soudre*, dont Zachaire se sert pour résoudre.

Soufre, premier et principal des trois premiers principes, qui tient de la nature du feu, et moteur animant; le second est le Mercure, qui est l'humide, et le troisième est le sel, qui est le corps et le lien des deux autres.

Souffreté, disette, pauvreté; il vient de souffrir.

Sophistique, du Grec SOPHISTET, imposteur, charlatan.

Sophistications, impostures, tromperies. On appelle ainsi les ouvrages des affronteurs Chimistes, qui prétendent, par des voies indirectes, blanchir le cuivre ou graduer l'Argent et lui donner des teintures superficielles, faire des augmentations d'Or par divers mélanges et diverses opérations bizarres qu'ils inventent pour couper la bourse à ceux qui les croient.

Sperme. Sophisme, mot Grec, qui veut dire semence.

SUBLIMATION, est l'élévation faite par la chaleur d'un corps sec en atomes ou parties très subtiles, qui s'attachent au vaisseau.

Surdomine, prédomine, est plus fort et puissant.

Supernaturelle, surnaturelle, au-dessus du pouvoir de la Nature, Zachaire.

Sustentation, soutien, vigueur, force.

Sibylles, Prophétesses, Mages, Philosophes hermétiques très savantes et adeptes dans la Science de la Philosophie naturelle.

Taxer, reprendre, blâmer; du Latin *Taxare*. Zach.

THÉLÈME, fin, du mot Grec TELOS ; dans la Table d'émeraude.

TERRE ROUGE, c'est le Laiton.

TERRE FÉTIDE, c'est le Soufre de mauvaise odeur.

TINGENT, terme de l'Art qui marque une des perfections de l'Élixir des Philosophes qui, pour être accompli, doit être en poudre fondante, pénétrante et teingente au blanc et au rouge. Il vient du Latin *Tingens*.

Théorique, mot Grec, qui signifie spéculation, contemplation.

Trafique, pour trafic, Zachaire.

Transfigurer, faire changer de figure.

TRANSMUER, d'où vient transmutation, terme fort usité dans l'Art pour signifier le changement des Métaux imparfaits en Or, par le moyen de l'Élixir, qu'on devrait plutôt appeler perfection des Métaux imparfaits, puisqu'ils ont été faits par la Nature pour parvenir à cette perfection, étant tous composés de même matière : mais l'impureté de leur matrice, c'est-à-dire du lieu où ils sont formés, les en empêche.

Transverses, voies transverses, qui vont de travers, qui ne vont droit. *Trévisan*, du Latin *transversus*.

TRITURATION, comme qui dirait broiement, action par laquelle on broie et réduit quelque corps solide en menues parties par la contusion ; du mot Latin *triturare*, ce qui produit l'extraction de la quintessence ignée et humide.

Trouffe, moquerie, dérision, tromperie ; de l'Espagnol et de l'Italien, *truffa*.

TYRIENNE, couleur Tyrienne, c'est-à-dire couleur de la véritable pourpre, qui est le sang d'un poisson qui se péchait dans la Mer du Levant, aux environs de la Ville de Tyr ; et nom qu'on donne à la Pierre parfaite au rouge.

VENTRE d'Ariès. Voyez Ariès, Bélier.

VÉNUS, est l'une des sept Planètes, que les Philosophes prennent pour le cuivre, lorsque leur matière est au degré de cette Planète ; elle se marque par un cercle avec une croix au-dessous.

Véridique, qui dit vrai ; du Latin *veridicus*.

Vergogne, honte.

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

Viatique des Sages: la Médecine universelle dorée, ou l'Élixir au rouge, opérant cures merveilleuses dans les maladies extrêmes et désespérées, celle au blanc et qu'ils appellent la lunaire, ayant moins de force et de vertu, s'applique dans les maladies moins dangereuses.

Vilipender, mépriser ; du Latin *vilipendo*.

VINAIGRE très aigre, c'est un des noms que les Philosophes donnent à leur Mercure, parce qu'il dissout l'Or sans violence. Voyez Mercure.

Vivifier, donner la vie ; du Latin *vivificare*.

Voirre, ancien mot pour verre.

VOLATIL, qui vole, c'est-à-dire, ce qui par la chaleur, s'élève en haut ; c'est une ressemblance prise des Oiseaux. Les Philosophes disent qu'au commencement, leur Mercure est volatil, c'est pourquoi ils l'appellent Dragon volant, parce qu'il se sublime par la chaleur, et emporte avec soi la partie fixe ou le Soufre.

Volatilisation, sublimation, élévation qui se fait d'une matière au haut du vaisseau par la chaleur.

Voulesist, l'ancien mot pour voulût. Zachaire.

UNITÉ, un, union indissoluble des principes inséparables et impartibles.

URINAL, vaisseau de verre, où l'on urine, pour moyenner artistement la putréfaction et les opérations nécessaires ; Flamel l'emploie touchant le vase requis ; il s'entend encore de l'œuf philosophique, dit fiole, ampoule, amphore, qui reçoit et contient l'essence catholique de l'œuvre de la Médecine hermétique ; le mot est tiré du Latin *urina*.

VULGAIRE, mot de l'Art, qui signifie commun, vulgaire ; du latin *Vulgare*.

FIN

Table des matières

L'ENTRÉE AU PALAIS FERMÉ DU ROI PAR LE PHILALÈTHE OU L'AMATEUR DE LA VÉRITÉ	4
Préface de l'auteur	4
CHAPITRE PREMIER: De la nécessité du Mercure des Sages pour faire l'œuvre de l'Élixir	6
CHAPITRE II: Des principes qui composent le Mercure des Sages	7
CHAPITRE III: De l'Acier des Sages	8
CHAPITRE IV: De l'Aimant des Sages	9
CHAPITRE V: Le Chaos des Sages	10
CHAPITRE VI: L'air des sages	10
CHAPITRE VII: De la première Opération de la préparation du Mercure philosophique, par les Aigles volantes	12
CHAPITRE VIII: Du travail ennuyeux de la première préparation ou opération	13
CHAPITRE IX: De la vertu de notre Mercure sur tous les Métaux	15
CHAPITRE X: Du Soufre qui est dans le Mercure Philosophique	15
CHAPITRE XI: Comment on a trouvé le parfait Magistère	17
CHAPITRE XII: La manière en général de faire le parfait Magistère ..	20
CHAPITRE XIII De l'usage du Soufre mûr dans l'œuvre de l'Élixir	21
CHAPITRE XIV: Des circonstances qui arrivent et qui sont requis en général pour faire l'Œuvre	30
CHAPITRE XV: De la purgation accidentelle du Mercure et de l'Or ...	31
CHAPITRE XVI: De l'Amalgame du Mercure et de l'Or et du poids requis de l'un et de l'autre	33
CHAPITRE XVII: De la proportion du Vaisseau, de sa forme, de sa matière et comment on le doit boucher	35
CHAPITRE XVIII: Du Fourneau ou de l'Athamor des Philosophes	36
CHAPITRE XIX: Du progrès de l'Œuvre durant les premiers quarante jours	40
CHAPITRE XX: De l'arrivée de la noirceur dans l'œuvre du Soleil et de la Lune ou de l'Or et de l'Argent	45
CHAPITRE XXI: De la combustion des Fleurs et comment on la peut empêcher	47
CHAPITRE XXII: Le Régime de Saturne, ce que c'est et pourquoi on l'appelle ainsi	49
CHAPITRE XXIII: Des différents régimes de cette Œuvre	49

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHEMIQUES

CHAPITRE XXIV: Du premier Régime de l'Œuvre, qui est celui du Mercure philosophique.....	50
CHAPITRE XXV: Du second Régime de l'Œuvre, qui est celui de Saturne ou du Plomb	52
CHAPITRE XXVI: Du troisième Régime, qui est celui de Jupiter ou de l'Étain.....	53
CHAPITRE XXVII: Du quatrième Régime, qui est celui de la Lune ou de l'Argent philosophique	54
CHAPITRE XXVIII: Du cinquième Régime, qui est celui de Vénus ou du Cuivre	55
CHAPITRE XXIX: Du sixième Régime, qui est celui de Mars ou du Fer	56
CHAPITRE XXX: Du septième Régime, qui est celui du Soleil ou de l'Or philosophique.....	57
CHAPITRE XXXI: La Fermentation de la Pierre	58
CHAPITRE XXXII: L'Imbibition de la Pierre.....	59
CHAPITRE XXXIII: De la multiplication de la Pierre	60
CHAPITRE XXXIV: De la manière de faire la Projection.....	61
CHAPITRE XXXV: De divers usages de la Pierre	62
EXPLICATION DE PHILALÈTHE Sur son Livre intitulé: L'entrée ouverte du palais fermé du roi.....	64
EXPÉRIENCES Sur la préparation du Mercure des Sages pour la Pierre par le régule de Mars ou fer tenant de l'Antimoine et étoilé et par la Lune ou l'Argent.....	73
I. — Secret de l'Arsenic philosophique.....	73
II. — Secret pour préparer le Mercure avec son Arsenic et en ôter les fèces impures	73
III. — Dépuration du Mercure des Sages	73
IV. — Autre purgation fort bonne	73
V. — Secret de la juste préparation du Mercure des Sages.....	74
VI. — Secret du Mercure des Sages.....	74
VII. — Autre purgation très bonne	75
VIII. — Triple épreuve de la bonté du Mercure préparé	76
IX. — Autre et seconde épreuve	76
X. — Autre et troisième épreuve.....	76
XI. — Extraction du Soufre hors le Mercure vif par le moyen de la séparation	76
XII. — Secret pour tirer l'Or magique de cet Argent	77
XIII. — Façon de tirer l'Or potable de ce Soufre aurifique.....	77

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHEMIQUES

XIV. — Conjonction grossière du menstrue avec son Soufre pour former la production du feu de nature.....	77
XV. — Élaboration du mélange par un travail manuel	77
XVI. — Imposition du fœtus dans l'œuf Philosophique.....	77
XVII. — Et dernière: Régime du feu	78
XVIII. — Note en forme de supplément et de conclusion.....	78
EXPLICATION D'UNE LETTRE DE GEORGE RIPLÉE À ÉDOUARD IV, ROI D'ANGLETERRE	79
Explication de la première Conclusion	80
Explication de la seconde Conclusion	81
Explication de la troisième Conclusion.....	86
Explication de la quatrième Conclusion	87
PRINCIPES DE PHILALÈTHE Pour diriger les Opérations dans l'Œuvre hermétique	92
TRAITÉ DU SECRET DE L'ART PHILOSOPHIQUE Ou l'Arche ouverte autrement dit la Cassette du petit Paysan	98
Première partie.....	98
Seconde partie.....	106
ABRÉGÉ DU TRAITÉ DU GRAND ŒUVRE DES PHILOSOPHES	120
Première opération.....	123
Seconde opération.....	124
Mariage de la seconde opération	125
Fermentation de la Pierre parfaite sur Argent-vif vulgaire purifié ..	128
Purgation de l'Argent-vif vulgaire	128
Effet de la Fermentation	129
Purification de l'Or pour le mariage et suite de la seconde Opération.....	130
Préparation de l'Or pour le mariage en la seconde Opération	133
L'ÉLUCIDATION OU L'ÉCLAIRCISSEMENT DU TESTAMENT DE RAYMOND LULLE	149
CHAPITRE PREMIER: De la matière de la pierre.....	149
CHAPITRE II: Du Vaisseau.....	150
CHAPITRE III: Du Fourneau.....	150
CHAPITRE I: Du Feu	151
CHAPITRE V: De la Décoction	151
CHAPITRE VI: De la Teinture et de la multiplication de notre Pierre ..	152

BIBLIOTHÈQUE DES PHILOSOPHIES ALCHIMIQUES

ÉNIGMES ET HIÉROGLYPHES PHYSIQUES QUI SONT AU GRAND PORTAIL DE L'ÉGLISE CATHÉDRALE ET MÉTROPOLITAINE DE NOTRE-DAME DE PARIS	154
Préface parabolique	154
Instruction préliminaire très curieuse sur l'antique situation et fondation de l'église de Notre-Dame, et sur l'état primitif de la cité de Paris	155
EXPLICATION TRÈS CURIEUSE Des Énigmes et Figures Hiéroglyphiques, Physiques	182
Portail du milieu	192
LE PSAUTIER D'HERMOPHILE	196
TRAITÉ D'UN PHILOSOPHE INCONNU SUR L'ŒUVRE HERMÉTIQUE	228
Suite du précédent Traité	238
L'UNITÉ TERNAIRE DE LA VERTU CÉLESTE	252
LETTRE PHILOSOPHIQUE	253
Avertissement du libraire au lecteur	253
Lettre philosophique, Philovite à Héliodore	254
PRÉCEPTES ET INSTRUCTIONS DU PÈRE ABRAHAM À SON FILS.....	273
TRAITÉ DU CIEL TERRESTRE DE VINCESLAS LAVINIUS DE MORAVIE.....	280
DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES TERMES DE L'ART ET DES ANCIENS MOTS	282



© Arbre d'Or, Genève, février 2011

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Splendo Solis*.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/PP